This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

1112

Soc 3974.c.131
7

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

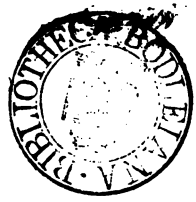
1860-1861

SEPTIÈME VOLUME

DUNKERQUE

TYPOGRAPHIE BENJAMIN KIEN, RUE NATIONALE.

MLCCCLXI.


BIBLIOTHECA BODLEIANA

SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR

L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

SÉANCE PUBLIQUE

DU 27 JUIN 1859.

PRÉSIDENCE DE M. DELYE.

Le Lundi 27 Juin 1859, la Société a tenu sa séance publique dans la salle Sainte-Cécile.

La pièce principale était ornée avec beaucoup de goût. Les écussons armoiriés des villes de l'arrondissement figuraient au pourtour; des groupes de pavillons et des arbustes variaient agréablement le coup d'œil. Au centre figurait l'écusson de la Société, et au-dessus la bannière de l'Orphéon.

A onze heures et demie, M. le Président occupe le fauteuil et déclare la séance ouverte.

Etaient présents : MM. Delye, président; Cousin, vice-président; Derode, secrétaire perpétuel; Güthlin, secrétaire-adjoint; Thelu, archiviste; Alard, trésorier. M. Gérard, sous-préfet de l'arrondissement, membre honoraire, avait été invité à prendre place à la droite du président.

Etaient aussi présents et sur l'estrade : MM. Boutoille,

Bonvarlet, Carlier (Amand), Conseil, De Clebsattel, De Bertrand, Desmit, Everhaert, Pigault de Beaupré, Quiquet, Hovelt, Terquem, membres titulaires résidants.

MM. De Baecker, De Laroière, D'Ingrande, membres correspondants.

MM. L. Manotte et Neerman, associés libres.

M. Cuel, président de la Société d'Agriculture.

Un orchestre dirigé par M. Neerman exécute un morceau d'ouverture. Après quoi, M. le Président prend la parole en ces termes :

« Mesdames et Messieurs,

» Vous faire rapidement l'historique des Sociétés littéraires, c'est expliquer l'objet de cette séance, c'est justifier l'obligation où je suis de prendre la parole. Considéré comme l'accomplissement d'un devoir, mon discours obtiendra plus facilement votre indulgence.

» D'ailleurs, notre savant et honorable Secrétaire va vous faire le rapport de nos travaux pendant le cours de l'année, et le volume que la Société publiera incessamment mettra nos concitoyens à même de juger si elle a rempli, autant qu'il était en elle, la tâche qu'elle s'est imposée. Ce rapport et ce recueil de nos Mémoires vous porteront à penser, nous l'espérons, que nous ne sommes pas indignes de l'intérêt dont chaque année votre présence nous donne une si douce et si précieuse démonstration.

» Une voix plus éloquente que la mienne, interprète d'un esprit élevé et d'un cœur brûlant d'amour pour le bien public, saura vous émouvoir et vous charmer, en traitant devant vous un sujet du plus haut intérêt social, l'éducation des femmes.

» Moi, je prends le simple rôle d'historien, et je le commence.

» Lors même que j'aurais autant de savoir que le fait supposer le titre dont je suis honoré, je ne le montrerais pas ici ; à Dieu ne plaise que je craigne de n'être pas compris par vous, Mesdames ; je crois au contraire à votre vive intelligence ; mais j'aurais peur de vous ennuyer, et je doute qu'il y ait une seule de vous disposée à faire ce que Marguerite d'Ecosse fit autrefois à Alain Chartier par admiration pour l'éloquence, et ce que Philaminte fit à Trissotin pour l'amour du grec.

» Je ne remonterai pas au déluge, et pourtant je pourrais sans paradoxe soutenir que le charme et la nécessité de l'association dans la culture des choses de l'intelligence ont dû se faire sentir avec les premiers développements de l'esprit humain.

» Je ne vous parlerai ni des Grecs ni des Romains dont quelques personnes voudraient, je le sais bien, être débarrassées à tout jamais ; cependant il y aurait de belles choses à dire sur les jeux olympiques, sur ces concours entre les poètes tragiques, établis à Athènes pour éterniser le retour des restes de Thésée dans cette ville, sur ces concours de musique créés par Périclès.

» Je ne vous citerai pas l'enthousiasme des Romains pour les lettres ; je ne vous peindrai pas ces assemblées dans lesquelles tout un peuple écoutait avec délice la lecture que les auteurs les plus célèbres lui faisaient de leurs œuvres. Je ne vous vanterai pas la passion littéraire de ce peuple qui suivit pendant trois jours entiers la lecture des petites poésies de Sentius Augustinus, car je n'aurais pas l'espoir d'obtenir de vous une telle preuve de patience.

» Je me garderai bien aussi, quoique le sujet ne fût pas sans intérêt pour des Français, de vous dire que les Gaulois, nos ancêtres, avaient, avant la conquête des Romains, des colléges de druides, des assemblées de bardes et d'eubages où se cultivaient la poésie et la phi-

losophie. J'aurais eu cependant quelque plaisir à vous rappeler que l'empereur Caïus établit à Lyon des combats d'éloquence où les vaincus étaient obligés de faire l'éloge des vainqueurs, et de fournir le prix qui leur était dû ; qu'on ajoute même que ceux qui avaient tout à fait mal réussi étaient condamnés à effacer leurs pièces avec la langue, sous peine d'être punis à coups de férule ou d'être jetés dans le Rhône. Vous comprenez bien qu'aucun concours ne serait possible aujourd'hui à pareilles conditions. Il est vrai que nous brûlons les noms des concurrents malheureux, mais cela ne leur fait pas le moindre mal.

» Passons donc l'antiquité, et pour votre plus grand plaisir, sautons à pieds joints par-dessus le moyen-âge.

» La Renaissance, en faisant revivre l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, devait rappeler les anciens usages, et renouveler ces réunions d'hommes adonnés au culte des sciences, des lettres et des arts ; c'est ce qui est arrivé.

» On rétablit les combats de poésie et d'éloquence et aussi le triomphe des vainqueurs ; Albertino Mossati reçut la couronne de lauriers en 1329, et Pétrarque en 1341.

» Ce fut, comme cela devait être, en Italie que se formèrent les premières et les plus nombreuses Sociétés littéraires sous le nom d'Académies :

» L'Académie des Arcades fut fondée à Florence au XIII[e] siècle par Brunetto Latini. Celle de Rome était florissante dans le XV[e] siècle, puisqu'elle donna la couronne poétique vers 1453 à Andretini qui prit le nom antique de Publius Faustus, usage bizarre qui fut plusieurs fois imité, car on sait que le poète Sannazaar voulut se faire appeler Actius Sincerus.

» L'Académie de Vérone et celle de Pérouse prirent naissance au XVI[e] siècle ; la première dut son origine à

une assemblée d'amateurs de musique qui, peu de temps après, embrassèrent toutes sortes d'études.

» A côté de ces grandes Académies, il se forma à Rome et dans toutes les villes d'Italie, un grand nombre de sociétés littéraires, historiques et artistiques; un catalogue dressé en 1725 en porte le nombre à 500.

» Quelques-unes de ces Académies au petit pied prirent les titres les plus bizarres. Il y avait, par exemple, les Capricieux, les Immobiles, les Irrités, les Transis, les Obtus, les Oisifs, les Inconnus, les Stupides, les Endormis, les Froids, les Offusqués, les Insensés, les Entêtés, les Sourds, les Imparfaits, les Humoristes, les Stériles. Ces noms, il faut le croire, étaient des antiphrases conformes au génie et au caprice des Italiens, peuple qui se plaît aux jeux d'esprit. Ils auraient été ridicules en France, et ce ne serait qu'avec la plus noire malignité et la plus insigne mauvaise foi qu'on pourrait les donner même en sobriquets à quelques-unes de nos sociétés littéraires.

» Les Allemands imitèrent l'Italie; ils donnèrent le nom de poète lauréat à Conradus Celtès Protuccius, sous l'empereur Frédéric III; et les Espagnols, à Arrias Montanus et à Ausias Marck, qui vivaient 80 ans après Pétrarque.

» Les Anglais vinrent plus tard. Ils n'eurent jamais d'institution comme l'Académie Française; mais, dès le XVII[e] siècle, existait déjà la Société Royale de Londres. On peut lire dans le *Spectateur* combien il existait dans cette capitale de sociétés et de clubs littéraires. Il y avait notamment le Club du Silence, la loi fondamentale était de n'y ouvrir jamais la bouche; le président était sourd et muet; peut-être, en m'écoutant, regrettez-vous que je ne sois pas doué de pareils agréments.

» En France, l'existence des troubadours et des trouvères, des cours d'amour et des chambres de rhétorique, avait précédé la Renaissance; elle en facilita le progrès.

Je serais injuste envers notre Flandre si je n'insistais à faire remarquer l'institution des chambres de rhétorique. Ces chambres ou sociétés littéraires et dramatiques s'établirent non seulement dans les villes, mais encore dans les bourgs de la Flandre au XII[e] et au XIII[e] siècle, puisqu'il est question de celle d'Alost en 1107. Dunkerque eut aussi sa chambre de rhétorique qui jouit d'une grande célébrité. A la fin du XVI[e] siècle, Antoine Baïf fonda à Paris une réunion de beaux esprits et de musiciens, dont le but principal était l'étude grammaticale et celle des sons. En 1570, Charles IX octroya à cette réunion des lettres-patentes dans lesquelles il déclara que « pour que la dite » Académie soit suivie et honorée des plus grands, il » accepte le surnom de Protecteur et auditeur d'icelle. » La mort de Baïf et les troubles de la Ligue amenèrent la ruine de cet établissement. Vous savez comment, à la sollicitation de Bois Robert, la Société de Littérature qui s'assemblait chez Conrart, fut constituée en Académie par le cardinal de Richelieu. Les lettres-patentes qui fondaient l'Académie Française furent signées le 2 Janvier 1635; leur enregistrement rencontra au Parlement une certaine opposition; les méchants d'alors dirent que les gens de robe s'étaient figuré que désormais tout procureur qui ferait une faute de langue contre les règles de la nouvelle Académie, serait aussitôt frappé d'une amende... L'avenir a prouvé combien cette crainte était vaine...

» Après le mariage, aucune institution n'a été autant en butte aux railleries de la malignité que les académies; depuis les fabliaux gaulois et la satire de Rabelais jusqu'au livre de Balzac et d'autres tant prônés, le mariage a été criblé de traits malins. Depuis la comédie des *Académiciens* de St-Evremont jusqu'à la fameuse épigramme de Piron, l'Académie a été lardée des pointes de la satire; pourtant tout le monde se marie, et la grande majorité s'en applaudit, je le pense; pourtant beaucoup veulent

être de l'Académie ou des sociétés savantes; ceux qui y entrent s'en glorifient, et ceux qui se plaignent ou se moquent, sont ceux qui sont restés à la porte.

» A l'exemple de Paris, les provinces créèrent de pareils établissements. Toulouse avait déjà ses jeux floraux et ses mainteneurs siégeant au Capitole dès 1324. Les Académies de Bordeaux, de Dijon et de Lyon furent bientôt célèbres; auprès de ces grandes compagnies se groupèrent à Paris et dans les provinces un grand nombre de sociétés savantes ou littéraires. Qui ne connait l'hôtel de Rambouillet, les lundis de Mme Desloges, les samedis de Mlle Scudéry, et les salons célèbres des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles?

» Il surgit aussi des sociétés bachiques et gastronomiques, dans lesquelles si l'esprit n'était pas le seul dieu du temple, il était du moins exigé comme condiment indispensable du vin et de la bonne chère.

» Ce sera, vous en serez étonnés peut-être, à l'une de ces Sociétés, ayant pour titre *l'Ordre de la Boisson*, que j'emprunterai une citation qui m'aidera à rentrer dans le sérieux de la position. Voici quelle était la philosophie du grand maître de cet ordre :

Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence.

» Cet épicurisme, ce scepticisme ne sont plus de notre temps: l'objet de toutes les sociétés existantes aujourd'hui est au contraire de rechercher le passé, d'améliorer le présent et de préparer l'avenir.

» L'homme voit autour de lui une société constituée et protégée par des lois; il admire ce faisceau de connaissan-

ces qui n'a pu se former en un seul moment. Il rencontre des monuments que le temps a déjà ruinés ; il se demande comment s'est formée cette société, comment se sont établies ces lois, quels sont les hommes qui ont acquis, accumulé et perfectionné ces connaissances, à quelle époque ont été construits ces monuments? Il recherche les faits du passé, c'est l'histoire. L'homme consulte les monuments, leurs ruines, les tronçons d'armes, les fragments d'objets d'utilité privée, les tableaux, les statues, les médailles, pour savoir comment ses pères se logeaient, s'habillaient et vivaient; c'est l'archéologie, complément indispensable de l'histoire ; archéologie, grand mot grec qui a le malheur d'épouvanter les dames. Pourquoi donc?.. La source de cette science n'est-elle pas la curiosité? Eh ! Mesdames, sans cette science, sans les travaux arides de ses disciples, comment connaîtrions-nous les traits de ces femmes qui ont charmé et souvent dirigé les siècles passés ? N'est-ce pas eux qui ont découvert et renouvelé vos titres de noblesse et de puissance? Et tenez, Mesdames, pour vous réconcilier avec l'archéologie, je dois vous dire qu'elle peut vous fournir un argument irrésistible contre les assommantes plaisanteries dont on poursuit ces cerceaux qui donnent aujourd'hui une si vaste ampleur à vos vêtements. Ouvrez la sixième satire de Juvénal, vers 258 ; lisez Suétone dans sa *Vie de Caligula,* nombre 52, et vous y verrez que les dames romaines portaient une robe de prix, de forme circulaire, nommée cyclas ; traduction fidèle : ***crinoline***.

» Oui, le passé est l'héritage que nous ont légué nos pères, ne le répudions pas, parce que sans lui nous serions pauvres et obligés de recommencer notre fortune ; honorons ceux qui le scrutent continuellement pour nous faire jouir de tous les biens de cette succession opulente.

» Le présent peut être amélioré par l'acquisition de nouvelles connaissances, par le perfectionnement des

institutions, par une grande diffusion des lumières et des avantages sociaux. Travaillons à cette amélioration par l'étude et la pratique des sciences, des arts et des lettres.

» En ce faisant, nous travaillerons aussi pour l'avenir envers lequel tout homme de cœur doit se croire engagé.

» Donc, rien de ce qui éclaire l'esprit, élève le cœur, ou peut être utile à nos semblables, ne doit nous rester étranger, et les hommes qui se réunissent dans ce triple but ont droit, si ce n'est aux éloges, du moins à l'encouragement.

» Voltaire, ce grand railleur qui avait tant désiré entrer à l'Académie, et qui s'en est moqué après y être entré, Voltaire cependant dit ceci des Académies de province : « Elles ont produit des avantages signalés, elles » ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé » les jeunes gens à de bonnes lectures ; dissipé l'igno- » rance et les préjugés de quelques villes, inspiré la » politesse et chassé autant que possible le pédantisme.»

» Voltaire a parfaitement raison. Oui, c'est aux Académies de province d'entretenir le goût des lettres et de perfectionner la civilisation.

» Je ne donne pas ici à ce mot toute l'étendue qu'y attache l'illustre écrivain, le grand publiciste qui a écrit l'histoire de la civilisation. Je n'appelle pas civilisation les grandes améliorations matérielles qui aident à la répandre mais qui ne la constituent pas. Je n'appelle pas civilisation le luxe ni les aisances de la vie matérielle ; mais j'appelle civilisation le respect de la foi et du culte de nos pères ; l'esprit de famille, la vénération pour la vieillesse, l'autorité, les talents et les services rendus ; l'admiration des hommes et des œuvres qui ont illustré la patrie depuis les temps reculés jusqu'à nos jours ; le culte envers les femmes, la bienveillance et la politesse pour tous, le respect des convenances sociales, sauve-

garde de la dignité de chacun ; enfin l'enthousiasme pour le beau et l'amour pour le bien.

» A ce point de vue, on peut rencontrer dans le monde des barbares en gants jaunes et en crinoline.

» La France a possédé autrefois, à un haut degré, une grande partie de ces vertus sociales ; elle leur dut d'être proclamée la nation la plus polie et la plus aimable.

» La France a su vaincre, elle le sait encore. Lisez sur nos murs l'avis de ces victoires dont la rapidité lutte avec celle de l'agent qui les transmet.

» Ecoutez ces hymnes de gloire qui retentissent en l'honneur de notre héroïque armée et de son illustre chef. Si nous conservons la valeur guerrière, ne laissons pas tomber de nos mains le sceptre de l'urbanité.

» Cette œuvre progressive et civilisatrice, une foule de sociétés l'ont entreprise et l'accomplissent ; les hommes les plus éminents de la capitale, les princes de la science et des lettres reconnaissent les services que ces sociétés ont rendus et peuvent encore rendre. L'homme éminent à qui l'Empereur a confié la difficile mission de diriger et de propager l'instruction, a voulu mettre les sociétés savantes en relation entr'elles.

» Il a formé auprès de lui un Comité d'hommes versés dans les lettres et dans les sciences, chargés d'examiner, d'apprécier et de publier les œuvres nées dans les sociétés, et il a pris sous sa haute protection un journal créé dans ce but, et qui porte le titre de « Revue des Sociétés » Savantes. »

» Une autre institution, due à la pensée de l'illustre M. De Humbolt, dont nous déplorons la perte récente, et à l'initiative courageuse et persévérante de M. De Caumont, contribue depuis 25 ans à la propagation des lumières dans notre patrie. Je veux parler des Congrès scientifiques ou archéologiques qui, comme des parlements

de la science, parcourent la France et convoquent dans une de ses villes importantes les sociétés voisines.

» Dans ces Congrès, les sociétés discutent et résolvent, avec le concours des savants étrangers, les questions de science ou d'histoire que font naître les phénomènes naturels ou les monuments existants dans la localité. C'est un honneur pour les villes que d'être choisies pour ces assises du savoir, et Dunkerque l'obtiendra l'année prochaine, si la ville est disposée à entourer le Congrès archéologique des fêtes dont il est partout le sujet et l'ornement, fêtes que Dunkerque sait si bien ordonner et dont nous sommes privés depuis long-temps.

» A cette solennité, seront appelés à participer la Société d'Agriculture, le Comité Flamand et nos sociétés musicales ; quand elle aura lieu, la paix conquise par la valeur de notre héroïque armée, et consolidée par la sagesse de l'Empereur, répandra sur cette fête son doux éclat, et la statue de notre Jean Bart, ornée des lauriers nouvellement cueillis par nos soldats et des palmes du Congrès, tressaillira de plaisir et d'orgueil pour la gloire de sa patrie et l'honneur de sa ville natale. »

M. le Président ayant donné la parole au Secrétaire perpétuel pour lire son rapport, M. Derode fit lecture de la pièce suivante :

COMPTE-RENDU DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE.

Sommaire. — I. Travaux de la Société ; membres titulaires ; membres correspondants. — II. Travaux envoyés au concours de 1859 ; poésie, musique, architecture, histoire. — III. De l'insuccès de certaines tentatives et des motifs qui doivent porter tous les éléments intelligents existants en ville à se grouper et s'unir.

Si le travail est un devoir pour tous les hommes en

général, il l'est surtout pour ceux qui se sont donné la mission d'encourager l'étude.

Le travail, c'est le mouvement, c'est la vie. Où le mouvement cesse, la vie s'éteint.

La Société Dunkerquoise n'a pas oublié cette loi de la nature. Elle a travaillé; elle a convié au travail les ouvriers de la pensée.

L'exposé qui vous est fait, chaque année, dans la séance solennelle, vous en a fourni bien des témoignages : permettez-moi d'y joindre une nouvelle annexe et de faire une rapide analyse de ce que la Société a fait depuis 1858 et de ce qu'il serait désirable de lui voir accomplir, pour que Dunkerque se plaçât enfin dans la voie d'un sage progrès et continuât à y marcher comme doivent le désirer tous ceux qui aiment cette belle et bonne ville.

I

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Depuis la dernière séance publique, la Société a reçu de ses membres titulaires résidants, les travaux suivants :

1° De M. Alard, 1° Compte-rendu du calendrier musical espagnol; 2° Traduction en vers de deux pièces qui se trouvent dans le *Calendario musical;* l'une de ces pièces a pour titre : *La Comète de Donati*, et l'autre est intitulée : *La Musique ;* 3° Rapport sur le Congrès des délégués des Sociétés savantes des départements réunies dernièrement à Paris.

2° M. Bobilier, Observations météorologiques de 1858.

3° M. le comte de Causans, la suite de ses œuvres poétiques, *Epître à Mon Fils.*

4° M. Conseil, 1° Son Annuaire de Dunkerque, in-12°, 1859; 2° Sa brochure *Des moyens à employer pour empêcher un navire de sombrer.*

5° M. L. Cousin, 1° Rapport sur le Congrès archéologique de Cambrai ; 2° Fragment d'un mémoire sur l'emplacement du *Portus Itius*, mémoire où il expose de nombreuses raisons de penser que ce port n'était pas à Wissant; 3° un travail intitulé : *Trois Voies Romaines* du Boulonnais ; 4° Rapport sur les travaux de la Société Dunkerquoise, lu dans l'une des séances du dernier Congrès des délégués des Sociétés savantes, à Paris.

6° M. Raymond de Bertrand, 1° Sa notice sur la rue David d'Angers; 2° Sa brochure in-8°, 62 pages, contenant : Excursion dans le Vieux Dunkerque ; M. Dewulf et la rue des Vieux-Quartiers, et l'Avocat Poirier de Dunkerque ; 3° l'Avenir de la France, in-8°, 14 pages.

7° M. V^er^ Derode, 1° Note relative à des plans de Dunkerque à diverses époques ; 2° Appréciation raisonnée de deux productions de la statuaire qui se trouvent dans l'église St-Jean-Baptiste de cette ville ; 3° Le Festival de Paris et l'Orphéon Dunkerquois, brochure in-12°, 60 pages ; 4° Note sur une maquette, projet de fontaine par Elshoecht ; 5° Sur un bloc de sel trouvé dans la démolition d'une maison rue de Hollande.

8° M. Duriau, Etude clinique sur l'apoplexie de la moëlle épinière et sur les paralysies des extrémités inférieures, in-8°, 24 pages.

9° M. Gérard, Sous-Préfet, Rapport au conseil d'arrondissement, session de 1858, in-12°, 80 pages.

10° M. Pigault de Beaupré, un Mémoire sur les Voies Romaines existant dans l'arrondissement de Dunkerque au V^e^ siècle après J. C., avec carte.

11° M. Terquem, 1° Géographie physique de la mer; traduit de l'anglais par l'honorable membre, avec atlas ; 2° Eléments de trigonométrie loxodromique suivis d'applications à la navigation.

12° M. Zandyck, Observations météorologiques.

13° M. Terquem, à Metz, Recherches sur les foraminifères du lias du département de la Moselle, in-8°, avec fig., 94 pages.

Parmi ces productions, nous croyons devoir signaler particulièrement le mémoire de M. Pigault de Beaupré *Sur les Voies Romaines de l'arrondissement de Dunkerque*, mémoire qui répond à la demande de M. le Ministre de l'Instruction Publique et qui a été accueilli par ce fonctionnaire avec les paroles les plus encourageantes.

Et notre savant collègue, rapporteur de la commission nommée à cet effet, a fixé désormais l'opinion sur un point de topographie fort souvent cité, mais ne s'appuyant que sur des traditions qui n'étaient ni contrôlées ni susceptibles de l'être.

Ces voies antiques coupées en quelques endroits, ébréchées, amoindries, détériorées par l'usage, recouvertes de sables, de remblais, etc., avaient disparu en plus d'un endroit. Sur leurs vestiges enfouis, le doute, sinon l'oubli, faisait déjà planer son ombre.

Par des sondages conduits avec sagacité et parfaitement coordonnés, M. Pigault a constaté la direction et la dimension de ces chaussées romaines.

Il a consigné sur une carte très-importante le résultat de ses recherches. C'est là un documeut du plus haut intérêt, le point de repère auquel devront se rapporter toutes les données historiques concernant les premiers temps de la Flandre et de la Morinie.

M. le Ministre a également adressé à la Société Dunkerquoise la demande de renseignements locaux, pour les faire figurer dans un vaste et magnifique répertoire entrepris sous son patronage sur la *Géographie de la France;* ouvrage qui ne peut être mené à bonne fin que par le concours de toutes les sociétés départementales.

La Société a délégué une commission à l'effet de répondre, autant qu'il est en nous, aux intentions de M. le Ministre.

Les dons de quelques concitoyens sont venus grossir le nombre de ceux que nous avons déjà reçus.

Parmi ces donateurs figurent: MM. Ant. Caron, De Bertrand, De Coussemaker, De Laeter, Lecocq, Nanynck, Vanrycke...

M. Foort, associé libre, a fourni à la Société la traduction en français de plusieurs pièces et titres espagnols.

Madame Capadose, deux pièces de vers anglais.

M. Kien a fait hommage de sa traduction en vers des *Comédies de Térence*, et son drame *Vieux Comte et Jeune Roi.*

M. Jacquot, qui occupe ses loisirs à rassembler des notes historiques sur la ville et le territoire, a adressé à la Société plusieurs fascicules.

Nous devons adresser aussi des remerciements tout particuliers à la municipalité d'Ostende qui, depuis deux ans, nous adresse gracieusement les numéros du journal *le Phare,* afin de nous tenir au courant de tout ce qui concerne le forage du puits artésien creusé dans cette ville. Entreprise qui intéresse éminemment Dunkerque, placée dans des conditions géologiques à peu près semblables ; entreprise dont le succès paraît définitivement assuré.

Les membres correspondants ont fourni :

1° M. Bloeme, à Roquetoire : 1° Appréciation touchant l'histoire des Clarisses anglaises de Gravelines ; 2° Petit écrit sur la croix, 2e édition; 3° *Elisabeth de Hongrie,* drame historique.

2° M. Isidoro Solernon y Castellanos, à Lisbonne : Un article inséré dans *O Futuro,* journal de Lisbonne.

3° M. L. De Baecker, à Bergues : 1° Lettre à Don Pitra

sur l'auteur de l'imitation de J.-C.; 2° son livre *Sagas du Nord*, in-8°, 270 pages; 3° Notice historique sur le vice-amiral Gérard Van Meckeren, né à Bergues, selon l'assertion de l'auteur.

4° M. De Cuvillon, à Paris: Réception de M. Halévy, brochure in-8°, 8 pages.

5° M. De Laplane, à St-Omer: 1° Renty en Artois, etc., in-8°, 98 pag. fig.; 2° Eloge de M. De Givenchy, in-8°, 32 pag.

6° M. De Laroière, à Bergues: Sa notice *Un ordre du duc d'Albe*, in-8°.

7° M. Ch. de Linas, à Arras: 1° Rapport sur les anciens vêtements sacerdotaux, in-8°, 80 pag. fig.; 2° Notice sur l'église paroissiale de Lestrem, in-8°, pl.; 3° Son deuxième rapport sur les anciens vêtements sacerdotaux et les anciennes étoffes dans l'Est et le Midi de la France, in-8°, 18 pages, fig. col.; 4° Notice sur une vie manuscrite de Saint Omer.

8° M. Jules Delpit, à Bordeaux: Archives historiques du département de la Gironde, in-4°.

9° M. Derive, à Douai: La dernière pensée, poésie, grand in-8°.

10° M. Desmyttère, à Lille: Discours d'ouverture d'un cours d'histoire naturelle, etc., à Auxerre, in-8°.

11° M. Forgeais, à Paris: Notice sur des plombs historiés trouvés dans la Seine, broch. grand in-8°, 84 pag. fig.

12° M. Mariano-Soriano Fuertes, à Barcelone: Histoire de la musique espagnole, depuis la venue des Phéniciens jusqu'en 1850, tome III, 1859.

13° M. Gomart, à St-Quentin: 1° Extrait de l'histoire de St-Quentin, 2 volumes in-8°; 2° Notice sur le château de Ham, in-8°, 24 pag. fig.; 3° Coup-d'œil sur les anciennes enseignes de St-Quentin, in-8°, 16 pag. fig;

4° Esquisse sur l'Hôtel-de-Ville de St-Quentin, in-8°, 16 pag. fig.

14° M. Grunert, à Greiffswald (Prusse) : 1° Nouvelle méthode d'approximation pour la solution du problème de Keppler ; 2° De la navigation sur un arc du grand cercle.

15° M. Edmond d'Ingrande, à Paris : La marche des Orphéons, chœur à 4 voix.

16° M. Albert Legrand, à St-Omer : Rapport sur le manuscrit de Térouane.

17° M. Meurein, à Lille : Observations météorologiques.

18° M. Michaux aîné, à Avesnes : 1° Sa notice sur les principaux monuments funéraires de l'église paroissiale d'Avesnes, in-8°, 16 pag. ; 2° lettre d'avis sur la chronologie historique des abbés de Maroilles ; 3° les pages 28 à 32 de son Mémoire sur les seigneurs d'Avesnes.

19° M. Richard, à Pau : Deux exemplaires de sa traduction en vers français, d'*Œdipe à Colone,* in-18, 128 pages.

20° M. Richaud, à Troyes : La Guerre, poésie.

21° M. Charles Verly, à Lille : Description des médailles, jetons, monnaies du règne de Napoléon III.

22° M. Vincent, membre de l'Institut à Paris : Rapport sur un manuscrit musical, in-8°, 10 pag., pl.

II

Après cette indication sommaire, permettez-moi de vous entretenir du travail particulier au concours de 1859.

Vingt-deux candidats y ont essayé leurs forces.

Les parties traitées sont :

La poésie,
La musique,
L'architecture,
Et l'histoire.

La poésie compte onze concurrents.

Une des pièces, *la Bataille des Dunes,* est parvenue à la Société quinze jours après le terme de rigueur ; trop tard !... Elle a dû être écartée.

Deux pièces ont été mises hors de concours comme étant trop au-dessous de ce que la Société a le droit d'exiger. Il est vraiment fâcheux de devoir engager certains candidats à étudier au moins les règles de la versification et même de la syntaxe.

Six pièces offraient des détails heureux, mais malheureusement insuffisants pour faire oublier les imperfections qui les accompagnent; il a fallu les laisser aussi dans l'ombre.

Deux poëmes intitulés : l'un, *Vox Populi ;* l'autre, *les Deux Conquêtes,* avaient un mérite plus formel qui avait porté la commission à les signaler... Mais la Société, appelée à se prononcer sur les conclusions du rapport, a décidé qu'elle ne décernerait aucune récompense pour la poésie en 1859.

Le rapporteur n'a donc pas à vous présenter, Mesdames, les fleurs qu'il aurait cherché à cueillir dans ce jardin ; jardin où la sécheresse (et non la trop grande chaleur) n'en avait laissé s'épanouir qu'un bien petit nombre. Il n'a qu'un vœu à exprimer, c'est que, les années qui vont suivre, nous soyons plus heureux. La lice est ouverte ; ceux même qui s'y sont attardés auront sans doute à cœur d'y prendre leur revanche.

Quant à leurs noms, ils nous sont restés inconnus, et tous les bulletins ont été brûlés sans être ouverts, conformément à l'annonce du programme pour tout travail qui n'obtient pas de récompense.

Le concours d'architecture avait pour objet, un projet de monument à ériger à Dunkerque pour perpétuer le souvenir des opérations géodésiques qui y ont été faites

en 1801 par Méchain et Delambre, et en 1818 par Biot, Arago et deux astronomes anglais.

Mesurer un arc du méridien, c'est une audacieuse entreprise. La France en a conçu la pensée et en a assuré l'exécution ; c'est un des beaux fleurons de sa couronne.

A deux reprises, Dunkerque a eu l'honneur de recevoir les astronomes chargés de ce travail titanesque. Un si glorieux souvenir devait y avoir sa consécration.

La Société Dunkerquoise l'a signalé aux artistes. Deux concurrents ont répondu à son appel.

Ce petit nombre s'explique par la difficulté du sujet.

Un des projets offre un ensemble d'un effet grandiose. Haut de plus de 10 mètres, il est surmonté d'une statue de 2m 70 figurant l'Astronomie. En avant-corps des angles disposés en pans coupés, quatre statues assises personnifient le Ciel et la Terre, le Jour et la Nuit. Sur les quatre faces principales disposées en panneaux, des inscriptions font connaître la destination du monument.

Mais sans le secours de ces inscriptions, ce monument n'aurait aucun cachet particulier. Transformons en fleuves les statues du socle ; en vasques, les gradins, et nous aurons une fontaine monumentale.

Le second projet se compose d'une colonne épatée surmontée du globe terrestre sur lequel brille un trait doré, *le méridien de Dunkerque*. Le fût de la colonne est parsemé d'étoiles. A la base, les bustes des quatre astronomes signalés au programme, se détachent de riches médaillons reliés entre eux par de grâcieuses guirlandes.

Ici la pensée ressort avec simplicité et évidence. — C'est l'interprétation du sujet proposé et la première élaboration d'un véritable monument.

Le piédestal est d'une ornementation originale, mais très-tourmentée. Il porte les inscriptions que comporte sa destination.

Il serait à désirer que l'artiste eût soigné davantage cette partie de son œuvre, car elle fait disparate avec la région supérieure et vient en contrarier l'effet. Il aurait dû joindre au plan une échelle, car les proportions entreront pour beaucoup dans l'effet produit. A une élévation de dix mètres, par exemple, l'impression du méridien doré, si saisissant sur le dessin, deviendrait nulle...

Il aurait peut-être été convenable que ce méridien, pensée principale du monument, et l'écusson de Dunkerque eussent été reproduits dans le soubassement par quelques motifs de panneaux.

Quoi qu'il en soit, cette œuvre porte un véritable cachet de distinction, et la commission a proposé de lui décerner une mention honorable consignée sur une médaille d'argent.

La Société ayant adopté ces conclusions, le bulletin afférent a été ouvert, et il a révélé le nom de M. Lambert, architecte, rue Madame, 26, à Paris.

Pour la composition musicale, nous avons reçu les œuvres de huit concurrents.

Ici, comme pour la poésie, nous devons exprimer le regret de voir certains candidats négliger l'étude des premiers principes. Il en résulte des incorrections qui font mettre à l'écart des œuvres où les auteurs ont dépensé en pure perte leurs efforts et une bonne volonté qu'un travail préliminaire eût rendue plus fructueuse.

Ce conseil s'adresse surtout à l'auteur d'une *Hymne au Soleil* et à celui d'un *Domine Salvum fac*...

Une *Fantaisie Chorale* sur un motif connu présente des passages qui ne sont pas sans mérite, mais qui se trouvent précédés et suivis d'incorrections fâcheuses qui la déparent.

La Pêche d'Islande paraît travaillée avec plus de soin ; mais les modulations roulent dans un cercle où elles

se reproduisent toujours les mêmes, à moins que, comme il arrive en certains endroits, la tonalité ne devienne en quelque sorte une énigme.

Les contre-temps que l'on remarque à la finale ont un caractère qu'on peut appeler étrange... L'auteur paraît plus familier avec la musique instrumentale qu'avec la musique vocale; or, c'est de celle-ci qu'il était question.

Une *valse chorale* commence par une mélodie d'un certain mérite; mais l'accompagnement de cette phrase présente de fréquents oublis de la loi qui préside à la succession des accords.

Trois morceaux ont paru s'élever au-dessus de ceux que nous venons d'énumérer, ce sont :

1° *La Fête du bon Dieu;*

2° *Les Papetiers;*

3° *Le Chant des Forgerons.*

Ils présentent une grande similitude dans la méthode de l'auteur et semblent provenir d'une même origine.

Tout en y reconnaissant une main habile, la commission aurait désiré que les ressources de la voix fussent exploitées plus convenablement que dans *les Papetiers.* Il lui a paru que *le Chant des Forgerons* aurait gagné à recevoir certains développements que le dessin comporte; et qu'enfin *la Fête du bon Dieu* manque de la couleur désirable; appliqué à d'autres paroles, le chant n'aurait rien à perdre.

Malgré ces légères taches, la commission a signalé ces pièces à la Société, en y montrant une correction qui n'existait pas dans les autres; une certaine liberté d'allure, une grande franchise de rhythme, une bonne marche des basses, et un caractère de mélodie procédant d'un sentiment vrai de l'art.

Ayant adopté les conclusions du rapport, la Société a décerné à l'auteur la médaille d'or.

Les bulletins afférents ont été ouverts, et, conformément aux prévisions énoncées, n'ont révélé qu'un seul et même nom, celui de M. Edmond d'Ingrande, 25, rue de Saintonge, à Paris, déjà médaillé dans un précédent concours.

Sur la demande de la Société, l'Orphéon Dunkerquois a consenti à interpréter ces œuvres, que vous entendrez tout à l'heure.

La question relative aux troubles de la Flandre au XVI[e] siècle, appelait l'attention sur un point historique de la plus haute importance.

En effet, à l'époque dont il s'agit, un mouvement immense, mais trop souvent désordonné, agitait les esprits. Remis en question, tous les principes étaient contestés ; on les débattait dans les lieux publics et jusque dans les carrefours. Quiconque avait de l'audace, se constituait docteur. Pour se faire un parti, les agitateurs n'employaient pas uniquement l'argumentation ; ce n'était pas à l'évidence seule qu'ils s'adressaient ! Aussi des actes de désordre et de violence fort illogiques et doublement blâmables chez eux, vinrent souiller et amoindrir le droit qu'ils s'attribuaient.

Peu à peu et presque partout, la politique se substitua au sentiment religieux. Ce qui avait commencé comme affaire de conscience, dégénéra en manœuvre d'ambition ou de cupidité. C'est sous ces masques, que les meneurs cherchèrent à exploiter l'ardeur des partis mis en présence. Au milieu de ces conflits, la conscience publique perdait sa direction ; le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, sans cesse aux prises et entraînés dans une affreuse lutte, finissaient par devenir méconnaissables.

La répression mécontenta ceux qu'elle frappait. De là des plaintes sincères peut-être, mais passionnées, c'est à dire portées à l'exagération et au mensonge.

Répétées sans examen par des écrivains qui y trouvaient un argument en leur cause, ces plaintes devinrent un réquisitoire contre l'autorité. A force de les entendre, on s'habitua à les considérer comme avérées. Il était plus facile de les admettre que de les contrôler; on les admit.

Avant même qu'on ne vînt à formuler une accusation bien nette et qualifiée, on était disposé à convenir que seule la révolte avait été légitime; qu'elle avait seule pour elle le droit des gens et même le droit en vigueur... En un mot, qu'elle méritait seule la sympathie des cœurs généreux.

Par une conséquence nécessaire, seule la répression avait été injuste, immotivée, brutale, implacable, sanguinaire... C'est à elle que reviennent les imprécations de la postérité, lorsqu'elle condamne les crimes et gémit sur les désastres de ces malheureuses années.

Plus d'une fois il arriva que les amis de l'étude, venant à interroger les archives de nos provinces flamandes, trouvaient cette sentence peu conforme à ce qu'ils croyaient savoir sur les hommes et sur les choses.

Ces documents irrécusables donnaient un formel démenti à bien des allégations généralement admises. Les chercheurs s'étonnaient souvent, s'arrêtaient parfois... Puis ils passaient outre et l'erreur n'en restait pas moins accréditée.

A force de se renouveler et de se transmettre, les remarques vinrent pourtant à acquérir une importance qu'on n'aurait pas soupçonnée d'abord. On ne niait plus que l'opinion ne fût pas absolument dans le vrai. On en vint enfin à demander ce qu'il fallait admettre et ce qu'il fallait rejeter de l'acte d'accusation dressé à la charge du XVI^e^ siècle.

Dans la vue de répandre quelques lumières sur cet important débat, la Société Dunkerquoise demanda un travail appuyé sur des documents authentiques et propres

à faire connaître les hommes et les choses de cette époque fameuse.

En effet, à des allégations il ne suffirait pas d'opposer des allégations. Pour dissiper le prestige que le talent ou la bonne foi trompée ont pu donner à l'erreur, il faut plus que de la bonne foi ou du talent. Il faut la certitude. Pour mander à la barre de la postérité des opinions qui ont pris possession des esprits, il faut plus que de la conviction, il faut des preuves ! Enfin il faut opposer, à des paroles, des faits ; et à des fantômes, la vérité dans sa majestueuse et invincible splendeur.

Si, après avoir placé l'histoire sur une base réelle, on l'écrit avec éloquence ; si l'on sait joindre au mérite du fond l'agrément de la forme; si, à des données irrécusables, on joint une élocution claire et limpide ; si l'on adopte cette méthode dont plusieurs excellents écrivains nous ont laissé des modèles, on aura rendu à la science historique et au monde un éminent service. Car pour ériger un phare il ne suffit pas d'avoir un foyer lumineux ; il faut le disposer convenablement et l'élever assez haut pour que rien ne vienne en intercepter les rayons.

C'est dans cet ordre de pensées que la Société Dunkerquoise avait rédigé son programme, sans se dissimuler combien le travail demandé est long et difficile ; combien il demande de patientes recherches et de judicieuse critique.

Un concurrent a abordé la difficulté. Suivant le programme, il a remonté aux sources, consulté et analysé les dispositions législatives de Charles Quint et de son fils, de leurs ministres et de leurs agents.

Il a exposé une série de faits relatifs à la Flandre, faits trop peu connus, malgré leur importance en l'espèce ; en un mot, il a rassemblé les matériaux nécessaires à la construction de l'édifice demandé. C'est un mérite considérable.

Ce que la forme laisse à désirer, une revue sérieuse et

détaillée le fera sentir à l'auteur, homme évidemment lettré, et l'aidera à se placer au niveau qui lui appartient.

Conformément aux conclusions du rapport, la Société a décerné à cet ouvrage la médaille d'or proposée.

Le bulletin cacheté ayant alors été ouvert, a fait connaître l'auteur M. De Laroière, notaire honoraire à Bergues.

Ainsi, en résumé, six questions posées, — vingt-deux réponses fournies. Sur quatre séries de travaux, trois récompenses décernées, voilà ce qu'a produit le concours de 1859. A cette moisson, joignez celles des années précédentes, et vous verrez, Messieurs, que la Société Dunkerquoise n'a pas failli à son mandat.

III

Par l'exposé qui précède, nous croyons avoir montré ce que peut produire l'union de quelques hommes de bonne volonté.

Mais, après le sentiment de satisfaction que ce résultat est de nature à faire naître, une pensée s'élève ; infatigable marcheur, l'esprit va en avant et se dit :

On s'est ici placé dans une bonne voie, c'est bien ! Mais est-ce tout ce qu'il est possible de faire ?

Or, deux *desiderata* apparaissent en ceci ; permettez-moi de vous les signaler.

Cette année comme les années précédentes, certaines questions posées par la Société n'ont pas été abordées et sont restées sans solution (1).

(1) Voici ces questions pour 1859 :

1° Quels sont les moyens les plus propres à déterminer dans les climats maritimes la présence de l'ozone.

Sujet important par lui-même, important surtout pour la ville de Dunkerque, et qui avait déjà été porté au programme de 1857.

2° De l'influence de la domination espagnole dans la Flandre.

Quelle est la cause de ce résultat négatif?

Cela dépend-il d'un mauvais choix des sujets? La Société s'est-elle trompée dans l'appréciation des choses qui, selon elle, devaient intéresser la science en général ou la localité en particulier?

On ne peut s'arrêter à cette pensée lorsqu'on voit l'Institut de France et l'Académie Française, ces corps éminents entre tous, constater, en ce qui les concerne, un semblable résultat.

Certes, on ne peut ici mettre en doute l'aptitude et la parfaite compétence des juges et des promoteurs des travaux. On ne peut alléguer le peu d'éclat ou la mince valeur des récompenses. Dès lors, et quelle que soit la

Les années précédentes, des sujets non moins importants n'avaient pas obtenu plus de succès.

Il suffira sans doute de citer les suivants qui n'ont pas besoin de commentaires :

Manuel de statistique commerciale, agricole de l'arrondissement de Dunkerque.

Manuel de géologie considéré au même point de vue.

Constitution géologique de l'arrondissement et résultat probable d'un sondage artésien.

Reconnaître l'influence du fer contenu dans les coques des navires sur les boussoles et indiquer les moyens de la détruire d'une manière permanente.

Donner la nomenclature et signaler les caractères distinctifs des poissons qui 1° habitent les côtes françaises de la mer du Nord et 2° y effectuent leurs passages à diverses époques de l'année.

Histoire commerciale et maritime de Dunkerque, avec indication des causes qui ont développé, arrêté et renouvelé la prospérité de la ville.

Histoire littéraire de la Flandre.

Biographie d'un Dunkerquois illustre.

Projet de marché couvert.

Moyen d'amener à Dunkerque de l'eau potable.

Projet d'un château d'eau.

Moyen d'augmenter l'approvisionnement d'eau potable.

cause dont nous observons les effets, il n'y a pas lieu de s'étonner si, dans son humble sphère, la Société Dunkerquoise éprouve une fortune semblable.

Peut-être cela vient-il de ce que, de nos jours, chacun trouve, dans son activité personnelle et dans la fructueuse application qu'il peut en faire immédiatement, de quoi occuper ses loisirs. Pourquoi aller au loin s'enquérir de quelque sujet d'études, lorsqu'on en a sous la main, dans son atelier, dans son usine, dans son laboratoire..... On n'attend plus qu'une question soit posée, on se la pose à soi-même ; plus n'est besoin de demander un problème à résoudre ; on a le sien, on s'en préoccupe exclusivement, on s'y renferme, on s'y concentre.

Dès lors, les concours publics perdent de leur importance et de leur utilité.

Faut-il se féliciter de cet état de choses?

Il faut du moins en tenir compte et se régler en conséquence.

Ce que les académies de province auront désormais à faire sous ce rapport... c'est une étude importante et pleine d'actualité.

Les congrès scientifiques qui discutent les intérêts généraux de l'étude s'en préoccuperont peut-être un jour, mais il ne nous appartient pas de nous y arrêter plus longtemps.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous arrivons à notre dernière remarque.

N'y-a-t-il pas, pour nous, témérité et outrecuidance à aborder un sujet qui demanderait une main habile et délicate? La bonne intention peut-elle suffire à nous justifier?

Nous devons le déclarer : pour ne pas nous arrêter à cette pensée et ne pas laisser à de plus dignes le soin de traiter cette matière, nous avons besoin de nous rappeler, Mesdames, votre indulgence habituelle et de nous dire

que sous votre patronage aucune cause ne peut succomber.'

Sans écouter les avertissements d'une trop juste prudence, nous nous plaçons donc ici en sentinelle perdue.... et nous disons :

On s'est plu à répéter que, sous certains rapports, notre ville est déshéritée.... C'est là une erreur. Les éléments du bien y abondent. Toutes les fleurs de l'âme et de l'intelligence peuvent croître sur ce sol fertile. Mais ce qui est vrai, c'est qu'une fois écloses, elles y vivent dans l'ombre et l'isolement.

La charité y répand ses plus chaudes effluves (1) et l'esprit ses plus heureuses inspirations ; de toute part le Bon et le Beau veulent poindre comme les germes qui au printemps soulèvent la terre pour s'épanouir au soleil..... Mais malheureusement tout cela reste sans relation, sans coordination, sans la concorde et la bonne entente qu'on devait supposer d'abord.

En s'organisant, ces forces éparses deviendraient une puissance ; en s'unissant, elles produiraient une harmonie que tout le monde désire, et alors disparaîtrait de la physionomie de notre ville cette ride fâcheuse qu'on y signale; alors reparaîtrait pour toujours, sur son front, ce caractère intelligent qu'on lui a trop souvent contesté.

(1) Il suffira sans doute de citer les salles d'asyle fondées par le zèle ingénieux de quelques jeunes gens ; les écoles de tout genre et de tout degré pour l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte; les caisses de retraite, d'épargne, de secours mutuels; de patronage pour les apprentis, les militaires, l'amélioration des prisonniers ; les secours à domicile et cent autres institutions analogues.

Dans un autre ordre d'idées, les sociétés pour la Sainte-Enfance, la Propagation de la Foi, de St-François-de-Sales, de St-Vincent-de-Paul, de St-François Régis, de St-Joseph et une foule d'autres qui, sous la direction de nos vénérés pasteurs, trouvent à exercer leur zèle persévérant et infatigable.

On trouverait ainsi à montrer que tout ce que la religion, la charité, la bienfaisance, la prévoyance peuvent demander, trouve sa satisfaction.

Pourquoi ne pas grouper en une majestueuse unité tous ces éléments divers ? Pourquoi, de la fusion de ces précieux lingots, ne pas tirer une seule et glorieuse personnification de la cité ?

Prétendra-t-on que tout, à Dunkerque, est arrivé à ce point de perfection, qu'il y ait folie ou désordre à vouloir y apporter quelque changement ?

Dans les choses de la compétence de la Société Dunkerquoise, faisons donc l'inventaire de nos richesses et en première ligne plaçons le Comice agricole.

Cette institution est l'aînée de ses sœurs, *prima inter pares* ; elle a ouvert la marche. Elle tend à éclairer le premier des arts, celui qui devance tous les autres dans l'ordre de nécessité. Egalement éloignée de la routine et de la manie des innovations quand même, elle joint à un caractère d'utilité pratique, un but éminemment généreux, celui de propager le progrès intelligent auprès des classes qui, par leur situation, seraient les plus exposées à l'ignorer toujours.

Après elle et par ordre de date, vient la commission du Musée, dont les membres habiles et dévoués administrateurs ont amassé des richesses scientifiques, auxquelles ne peut désormais suffire le local restreint qui leur a été concédé jusqu'ici. N'est-il pas à désirer qu'avec le développement matériel, advienne un développement correspondant de publicité et d'expansion ? Leur modestie s'effraie peut-être du grand jour, mais l'équité le réclame et la diffusion des lumières ne pourra en tirer que de l'avantage.

Il nous sera sans doute permis de nommer la commission de la Bibliothèque publique et des archives communales, qui réunit des collections d'un intérêt qu'on n'a pas apprécié à sa hauteur et qui, par l'extension qu'elles prennent chaque jour, peuvent acquérir une importance dont on n'a pas d'idée.

Vient ensuite, dans l'ordre chronologique, la Société Dunkerquoise; celle-ci ne diffère des autres que par un but plus général. Ce qui reste isolé dans chacune des autres associations, elle s'efforce de le réunir en un faisceau. La publicité qu'elles semblent éviter, elle l'aborde sans hésitation. Sans s'abuser sur sa valeur personnelle, ni établir à *priori* une supériorité qui puisse offusquer qui que ce soit, elle convie tous les travailleurs ; elle leur tend une main amie, se réjouit de leurs succès, leur prépare la voie, les entoure de tout l'éclat de publicité dont elle peut disposer; rôle éminent et libéral qu'elle remplit surtout en cette solennité.

Après elle (et toujours en suivant l'ordre des temps) vient le Comité Flamand de France, spécialité historique et linguistique qui intéresse éminemment notre contrée; société savante qui s'est placée, dès l'abord, à un rang très-honorable où elle a su se maintenir.

Qu'il me soit permis de citer aussi l'Orphéon Dunkerquois, association toute récente, qui, sans renoncer à *l'agréable,* s'est élevée jusqu'à *l'utile*; réunion privée qui a pris le caractère de bienfait public, car, grâce à ses généreux sacrifices, grâce au zèle et à l'activité du directeur, M. L. Manotte, une école récemment fondée prospère déjà; son action aura pour effet de relever le goût d'un art qui, par une pente insensible, arrivait chez nous à sa décadence.

Il serait injuste d'omettre la Société Dramatique, vestige traditionnel des chambres de rhétorique du moyen-âge, institutions vraiment nationales en Flandre... Les sociétés d'harmonie comme la Fanfare, la musique communale... et d'autres peut-être dont le nom pourrait trouver ici sa place.

Voyez, dans le domaine des sciences, des lettres et des arts, que de richesses à exploiter !

En beaucoup de localités, ces diverses branches se rat-

tachent à un tronc unique ; cela est convenable, cela est logique, cela est avantageux.

Egalement généreuses et désintéressées, pourraient-elles être ici en antagonisme, et animées d'intérêts différents ?

Cela n'est pas admissible ! ce ne sera pas vrai !

A l'origine, ces groupes se sont formés un à un, à l'écart et dans le silence ; s'appuyant sur le noble sentiment dont ils étaient la manifestation, mais redoutant trop, peut-être, l'opposition que rencontre généralement ici, tout ce qui tend à s'élever, on se bornait à vivre, il semblait que c'était déjà beaucoup. On ne visait donc à aucune vue d'ensemble ou d'affinité avec ce qui existait déjà, ou avec ce qui allait paraître dans un avenir plus ou moins prochain.

Mais le temps a marché ; il a créé de nouveaux devoirs. Nous ne consentirions pas sans doute à être du nombre de ceux *qui ne comprennent pas leur époque !*

L'exposé que nous venons de faire explique ce *qui est,* sans mettre obstacle à ce *qu'il reste à faire.*

Les prétendues difficultés qu'on signalerait n'ont pas la réalité qu'on leur suppose.

Faites officieusement une enquête ; consultez les meilleurs esprits, les plus gens de bien, vous vous convaincrez, au contraire, de l'unanimité qui repousse le système qu'on dit adopté. Chacun voit qu'il y a un mal à guérir, une erreur à faire disparaître. On évoque le souvenir de jours meilleurs et que chacun a connus, on trouve, dans le passé, une époque dont on est fier et dont on appelle le retour. « Alors, s'écrie-t-on, il y avait de l'élan pour » quelque chose ! on montrait de l'ardeur pour la glorifi- » cation d'un principe, pour le triomphe d'une affection, » pour la réalisation d'un projet ! Aujourd'hui il semble » qu'il n'y ait plus en jeu d'autre force que l'inertie.

» Habitués à trouver certains procédés, dans les plus » minimes relations de la vie commune, on porte dans la

» vie artistique et littéraire des errements analogues ; on » traite de même tout ce qui est d'intérêt général ! aussi » rien ne prospère, ni les affaires, ni les affections, ni » les études, ni même le plaisir !... Après l'effort qui l'a » mise au jour, chaque chose semble tendre fatalement à » s'isoler, à s'affaiblir. Elle tombe dans le marasme et » finit par s'éteindre.

» Mais, ajoute-t-on, tel est l'effet de l'habitude qu'il » faut vous défier même de l'unanimité qui vous charme ; » car si vous avanciez prudemment, on vous regarde- » rait faire, on ne vous suivrait peut-être pas ! On vous » taxerait de... bien des prétentions peut-être, même de » quelque chose de pire ! L'initiative suffit pour mettre » un homme en suspicion ; le mouvement qu'on s'interdit » à soi-même, tantôt par impuissance, tantôt par mollesse » ou par habitude, tantôt par une prudence excessive, » on ne la tolère pas chez les autres. Ne vous étonnez » donc pas si, au lieu d'un arbre majestueux dont les » branches s'étendent au loin dans tous les sens, et à » l'ombre duquel une ville est fière de pouvoir se reposer, » on ne trouve ici que des arbrisseaux s'étiolant chacun » à la place où il a été planté.

Tel serait le résultat de cette enquête.

Or, une circonstance se présente à notre pensée, et s'applique au cas dont nous nous occupons.

Vous savez, Messieurs, que la ville d'Amiens a élevé un magnifique édifice, véritable palais destiné à la science. Elle y va ranger ses collections, ses richesses artistiques de tout genre. Les sociétés littéraires et scientifiques vont y tenir leurs assises et contribuer de concert à l'éclat de cet établissement dont peu de villes possèdent l'équivalent.

Admettez un moment que, par l'effet de je ne sais quelle puissance féerique, ce monument soit transporté dans nos murs. Qu'en ferait-on ? dans la disposition qu'on s'obstine

à attribuer aux esprits, il y serait un embarras plutôt qu'une richesse. — Laquelle de nos institutions s'y installerait ? En s'y établissant, en exclurait-elle ses sœurs ? Si elle en admettait, lesquelles ?... Et que deviendraient les autres ?

Il faudrait donc qu'elles y entrassent toutes ?

Mais abritées sous le même toit, vont-elles continuer à vivre en divorce ?

Celle-ci a des ressources pécuniaires qu'elle ne peut détourner de leur destination ? Celle-là, des droits d'ancienneté et des états de services qu'elle ne peut renier ou sacrifier ? Cette troisième, une spécialité qui la sépare nécessairement de toute autre ?...

Qu'elles restent distinctes mais non séparées ! Il ne saurait être question de sacrifier ni un droit, ni un écu ! Encore une fois, ces prétendues difficultés n'ont rien de sérieux ! Elles disparaîtraient devant une volonté ferme et unanime.

L'Institut de France, qu'on a sans doute le droit de citer en tout ceci, l'Institut ne forme qu'un seul et même corps de ses diverses sections qui, dans cette union, ne perdent ni leur individualité, ni leur spécialité, ni leur caractère.

Pourquoi ne ferions-nous pas à Dunkerque quelque chose d'analogue ?

Assurément rien ne serait plus facile que d'établir cette union et cette liberté entre tous les hommes s'occupant ici des sciences, des lettres et des arts. A l'une des classes se rattacherait tout ce qui concerne la théorie et la pratique des sciences ; à une autre classe, tout ce qui regarde l'histoire, la linguistique, la poésie, l'art dramatique, etc.

Dans une troisième série se grouperaient les amis de la peinture, de la statuaire, du dessin, de l'architecture, de la musique... en un mot, des beaux-arts proprement dits.

Chaque année, les diverses classes de cet Institut dunkerquois se réuniraient en séance générale, et offriraient au public un faisceau d'hommes d'intelligence et de travail, n'ayant d'autre émulation que celle du bien commun et apportant à leur pays le tribut de leurs fraternels efforts.

N'est-ce pas là une chose désirable? Et la pensée de cette innovation pourrait-elle trouver un contradicteur?

A vrai dire, n'est-ce pas là que nous conduit la force même des choses? L'exhibition qui accompagne cette séance solennelle, qu'est-elle, sinon un pas dans la voie signalée? Car si nous avons parlé des travaux faits par nos membres tant correspondants que titulaires, si nous avons rendu compte des travaux exécutés en vue des concours ouverts par la Société, nous avons aussi à vous signaler les précieuses marques de sympathie que sont venus nous apporter les hommes les plus recommandables de notre pays.

Dans la pièce qui précède cette salle, vous avez pu voir les plans que nous a fournis l'honorable M. Vandercolme, le propagateur du drainage dans nos campagnes flamandes; du drainage qui a produit des richesses aussi incontestables qu'inespérées. Ce procédé, en permettant la suppression des fossés, a donné à la culture, et dans la commune de Rexpoede, une quantité considérable de terrains auparavant inutiles, même nuisibles. Appliqué partout où il est susceptible de l'être, il opérerait un bienfait analogue et dont l'importance devient incalculable. L'étoile de l'honneur a été décernée à cet intelligent initiateur. Décernons-lui en ce jour l'hommage de la reconnaissance publique.

Dans cette même salle, un de nos concitoyens dont le nom est justement populaire, M. Malo, a exposé des machines de différents genres provenant de ses usines. Les indications qui y sont jointes permettront d'en apprécier l'importance; en les voyant fonctionner, on comprendra

combien le génie industriel a droit à notre sympathie. La Société Dunkerquoise est heureuse de proclamer ici la sienne.

A côté de ces appareils figurent ceux de M. Ziegler, ingénieur et associé libre de la Société Dunkerquoise. Il nous a donné une marque non moins précieuse de ses heureuses dispositions : des plans de machines, un dragueur, une grue à vapeur qui fonctionne sous nos yeux et nous initient aux merveilles de la mécanique. Que cet intelligent industriel reçoive aussi l'expression de notre gratitude.

Nous appelons aussi votre attention sur les deux projets de monument à ériger en notre ville pour la mesure de l'arc du méridien, et sur les divers autres objets qui nous ont été adressés.

N'est-ce pas déjà là un riche écrin? Et ne faudrait-il pas être l'ennemi du bien public pour mettre obstacle à l'union et au mouvement dont nous constatons avec tant de bonheur les incontestables marques ?

Aujourd'hui même, et après que ces lignes étaient écrites, nous apprenons que de grandes villes, Nantes, St-Etienne, La Rochelle, ont suivi la voie que nous signalons; Angers s'est aussi émue, et nous avons la conviction qu'elle y marchera.

Qu'il ne soit donc plus question à Dunkerque de ces prétendues antipathies naturelles, de cette aveugle opposition dont on s'est plu si souvent à faire un fantôme pour en effrayer des amis de la concorde et de l'union. Ces vestiges d'un autre âge ne sont plus de saison. N'y eût-il que deux hommes de bonne volonté, qu'ils ne balancent plus ; leur exemple donnera l'impulsion ; l'impulsion une fois donnée, le mouvement suivra.

Messieurs, un fait sur lequel le monde entier attache aujourd'hui ses regards, doit attirer notre attention. Vous savez qu'en Amérique, une compagnie française dirigée

par M. Belly a commencé les travaux qui vont permettre à des mers, séparées depuis la création, de confondre leurs eaux à travers l'isthme de Panama. Un autre compatriote, M. de Lesseps, va trancher l'isthme de Suez et opérer une merveille semblable entre la mer Rouge et la mer Méditerranée. Désormais l'Orient va donner la main à l'Occident, et la civilisation, en unissant des peuples qu'on pouvait croire à jamais divisés, va réaliser la plus précieuse et la plus vaste de ses conquêtes... Resterions-nous insensibles à de si nobles exemples ? Ou serait-il écrit que les travers de notre esprit local sont plus durs que la chaîne des Andes ou les rochers de l'Arabie ?

L'Orphéon Dunkerquois qui, sur la demande de M. le Président, avait promis son concours, exécute alors un chœur intitulé *les Forgerons,* l'une des trois compositions qui ont valu à M. Ed. d'Ingrande la médaille d'or au concours de cette année.

Monsieur Gérard (Stanislas), membre honoraire, fait la lecture suivante :

« Mesdames et Messieurs,

» C'est une noble, une libérale inspiration de la laborieuse et modeste Société à laquelle vous devez aujourd'hui une hospitalité si grâcieusement offerte et plus grâcieusement acceptée, que de mêler à la fête de la cité la fête de la pensée. Il est aussi utile qu'honorable, croyez-le bien, qu'au milieu d'une population envahie habituellement par les calculs, les soucis si légitimes, mais naturellement absorbants des affaires, des voix amies viennent un jour dans l'année rappeler les droits de l'intelligence, les préoccupations élevées de l'âme humaine.

» C'est sous l'influence de ce sentiment que je voudrais fixer votre attention sur le plus important problème, à

mon sens, de l'ordre moral dans les sociétés modernes ; je veux parler de l'éducation des femmes.

» Si la logique finit toujours par avoir le dernier mot dans les idées, il n'en va pas ainsi dans l'application. Que de vérités tenues, non-seulement pour incontestables, mais pour évidentes, attendent, attendront long-temps encore peut-être avant d'entrer dans les faits ! Cette contradiction, plus apparente que réelle, s'explique trop facilement par la diversité des mobiles qui poussent l'homme à l'action ou l'en écartent. Si nous n'avions que la passion de la vérité pure ; si nous ne reconnaissions d'autre impulsion que celle de la conviction désintéressée, les principes éprouvés par la discussion passeraient sans difficultés, sans retard, du domaine de la théorie dans celui de la pratique. Mais les intérêts, l'ignorance, l'orgueil, la routine, la paresse, cette force incalculable quoique négative, arrêtent la pensée sur le seuil de l'application et l'y retiennent, jusqu'à ce que des passions ou des intérêts plus forts viennent l'aider à en forcer la porte.

» Quelles démonstrations éclatantes de cette vérité ne fournit pas l'expérience de toutes les réformes opérées, de toutes les innovations réalisées dans la politique, les lettres, les sciences, les arts, et les résistances opposées à celles qu'appellent avec le plus de raison, les légitimes impatiences de la spéculation ! Quelles preuves n'en trouverait-on pas dans les contradictions, entre les dogmes et les pratiques des croyants les plus sincères ; contradictions que les âmes froides, impassiblement logiques, traitent de fausseté, d'hypocrisie, et qui sont simplement le résultat du triomphe des passions sur les convictions.

» Mais c'est dans l'éducation et surtout dans l'éducation des femmes qu'il faut admirer les inconséquences flagrantes de l'esprit humain.

» Tout le monde proclame, tout le monde exalte l'importance supérieure de cet ensemble de règles, de disciplines, d'enseignements, par lequel on fait sortir un être vertueux, intelligent et libre de cet être débile et nu qui salue la vie par un prophétique cri de douleur ; qui y entre avec le germe de toutes les ignorances et de toutes les misères comme de toutes les aptitudes et de toutes les grandeurs. Et pourtant cette mission si importante, les familles l'abdiquent, la désertent, sous des prétextes qui cachent mal l'incurie, l'égoïste besoin du plaisir ou du repos.

» L'influence des femmes sur la direction morale du monde, combien de fois, avec quelle éloquence l'a-t-on démontrée, célébrée ! Et pourtant personne ne s'occupe de diriger cette force, de l'éclairer, de l'élever, dans l'intérêt commun des femmes qui l'exercent et des sociétés qui en subissent l'action.

» L'éducation des filles, des classes laborieuses et moyennes, à laquelle la loi, les autorités locales, les mœurs ont fait, surtout dans les campagnes, une situation d'infériorité si regrettable, si peu justifiée, mais qui s'étend, s'améliore, par un progrès lent, régulier, sollicite moins encore l'attention inquiète de l'observateur que celle des classes riches et supérieures qui, en apparence plus brillante et plus prospère, est d'autant plus défectueuse, malgré ses prétentions, que son but et ses conséquences sont plus sérieux.

» Quelle est dans ce regrettable résultat la part de responsabilité et des fautes à faire aux femmes d'une part, et de l'autre à la famille, à la société, à l'opinion, aux mœurs qui, bien plus que les maîtres, décident de leurs idées, de leurs goûts ?...

» Les femmes ont eu l'honneur et le malheur de tous les pouvoirs forts et grands : d'être attaquées avec passion et célébrées avec enthousiasme ; d'inspirer constamment

des diatribes et des panégyriques ; de trouver toujours des détracteurs systématiques qui les poursuivaient par crainte, ressentiment ou conviction, et des sujets serviles, bien plus dangereux encore, qui les adoraient à genoux sans vouloir, sans oser les regarder de près. Les uns en exagérant leurs défauts, en laissant dans l'ombre leurs qualités douces et charmantes, ont contribué à leur enlever trop souvent et l'estime des autres et la leur propre, cette confiance en soi qui est plus de la moitié de la grandeur et de la force morales. Les autres, par leurs éloges sans restrictions et sans mesure, par leurs fades flatteries, ont énervé leurs âmes, leurs esprits et leurs cœurs, exalté leur vanité enivrée, brisé le salutaire ressort de ce travail d'amélioration incessante qui est la loi, le besoin de tout être humain. Les premiers les ont arrêtées, comprimées par le découragement, l'injustice de la critique; les seconds, par les illusions, l'injustice de l'adulation ; tous les ont conduites à se résigner, ou à se complaire trop souvent dans une frivolité spirituelle, dans une grâcieuse et stérile légèreté, par la conviction qu'on leur a donnée de l'impossibilité ou de l'inutilité d'un rôle plus digne d'elles.

» Quant aux amis bienveillants et justes ; quant aux conseillers affectueux mais sincères qui ont tenté de faire la part des qualités et des faiblesses de leur sexe, de développer les unes, de neutraliser les autres, les femmes, il faut le reconnaître, les ont aussi peu encouragés, aussi peu écoutés que l'opinion. Serait-il donc vrai que les femmes, reines elles aussi par la beauté, par les grâces, pardonnent plus volontiers, comme les rois, les critiques amères que les tièdes louanges ; aiment mieux retrouver la preuve de leur pouvoir dans les colères des révoltés qui le blasphèment en vain, que le souvenir de ses imperfections et de ses limites dans les conseils indépendants d'un sujet fidèle mais libre qui les respecte et leur parle debout? Serait-il vrai que les hommes entrent dans leurs sentiments et leurs idées, en leur prodiguant plus de

compliments et d'hommages, que de considération réelle et d'influence ; en les traitant comme ces divinités mystérieuses de l'Inde qui, dans de rares jours de fêtes, traînées en pompe hors de leur temple, voient un peuple enthousiaste les couvrir de fleurs, se précipiter martyr volontaire sous les roues de leur char et rentrent bientôt oubliées dans la calme solitude de leur sanctuaire désert ?

» S'il en était ainsi, en effet ; si un certain nombre de femmes préféraient le mensonge qui flatte, à la vérité qui sert, les adulations oublieuses des courtisans d'un jour, plus jaloux de leur plaire que de les rendre dignes d'être aimées, à l'amitié courageuse de ceux qui, plus ambitieux pour elles qu'elles-mêmes, veulent les élever à la hauteur des plus nobles affections par le développement de leurs facultés, l'accomplissement de leurs devoirs, l'agrandissement de leurs âmes ; serait-il juste de s'en prendre à elles seules ? Faudrait-il seulement en accuser la frivolité de caractère, la mobilité d'impression, la répugnance d'application, la vanité crédule, l'amour de l'éclat, du bruit, le désir aveugle de plaire, qu'on se plaît à leur reprocher ?

» Soyons justes, soyons vrais ; reconnaissons que si le côté moral de l'éducation en général nous a toujours peu préoccupés, l'éducation des femmes surtout est conduite avec une irréflexion, une absence de logique, une imprévoyance aussi inexplicables qu'affligeantes.

A quelles causes attribuer cette insouciante et si dangereuse légèreté, sinon à l'empire aussi injuste qu'incontestable, dans nos mœurs chrétiennes pourtant, de ce préjugé, si éminemment antique et païen, de l'infériorité sociale, morale et intellectuelle des femmes ; sinon au complet, à l'impardonnable oubli du rôle supérieur, que les femmes doivent remplir dans la société, dans la famille et sur le caractère duquel, il est pénible de l'avouer, beaucoup se méprennent trop souvent, un peu par leur faute, plus par celle de l'opinion égarée, divisée d'avis et de vues. Il y a en effet deux directions, deux résultats

bien tranchés dans l'éducation des femmes; il y a deux types de femmes bien différents, suivant que prédomine chez elles ou autour d'elles l'imagination, le rêve, la fantaisie, l'absence de direction, ou la raison, la discipline du devoir.

» La femme idéale des poètes, qui pour leur compte se contentent des plus-modestes, des plus vulgaires réalités; la femme à passion des romanciers, qui nous montrent si bien comment les passions grandissent vite et mieux encore comment elles meurent rapidement sous la satiété, le désenchantement, le remords; la femme de plaisir et de fête, pour laquelle l'énigme de la vie se résume dans le nœud d'un ruban ou dans l'imprévu d'une intrigue. Ce qui distingue toute cette catégorie de femmes, souvent richement douées par le cœur et par l'esprit, c'est la poursuite de la passion avec sa fièvre, avec ses enthousiasmes, avec ses exaltations, avec sa menteuse immortalité, dans le devoir s'il est possible, en dehors du devoir faute de mieux, avec un seul homme si l'on y réussit, au besoin avec plusieurs tour à tour ; ce sont les rêves maladifs et stériles d'une imagination impuissante se heurtant contre l'inflexible réalité, comme ces oiseaux vagabonds qui veulent atteindre le ciel à travers les réseaux de leur cage; c'est la négation de toutes les croyances qui retiennent, calment ou consolent ; le mépris de toutes les convenances sociales qui ne font que refléter le devoir et défendre l'imagination et le cœur ; la passion aveugle du luxe et l'amour des succès à tout prix ; c'est l'affection distraite, oublieuse et souvent importune des enfants, ces douces et frêles créatures placées au foyer domestique pour le réchauffer et l'épurer; l'oubli à peine dissimulé de l'homme simple et confiant qui, dans son affection, plus sincère que romanesque, ne se doute guère que le cœur qui s'est volontairement donné à lui, le condamne sans l'avoir entendu et lui impute à griefs jusqu'aux soucis vulgaires, aux prosaïques fatigues qu'il se donne pour assurer

l'indépendance des vieux jours et le bonheur de la famille; c'est le dédain de tous les soins domestiques, l'abandon de ces lectures élevées qui ennoblissent l'âme, fortifient le cœur, pour cette littérature malsaine, qui fatigue l'esprit sans le nourrir, exalte l'imagination sans la satisfaire et laisse retomber l'âme languissante et brisée en présence de devoirs qui répugnent et de réalités qui désespèrent. Cette peinture, hélas ! trop affaiblie, n'est pas faite pour provoquer la colère, mais pour inspirer une profonde et sympathique pitié. Si en effet, Dieu, dans sa sévère mais paternelle justice, a attaché la douleur à tous les pas des transfuges de l'ordre moral pour y ramener leur volonté rebelle, il n'est pas de transgressions plus énergiquement punies que celles de ces femmes, plus malheureuses encore que coupables, qui croient pouvoir impunément franchir des barrières établies surtout pour sauvegarder leur repos et leur bonheur.

» La femme du devoir, de la vie régulière, est tout autre. Elle aussi peut avoir ses rêves, ses aspirations, ses déceptions peut-être ; elle aussi peut sentir s'élever, dans son imagination et dans son cœur, ces rêves d'un amour idéal, indéfectible, inaltérable, immortel, pour lequel la terre n'a qu'un aliment trompeur et passager; ces tempêtes de l'âme inassouvie et, trop souvent aussi, ces amers désenchantements d'une affection mal comprise, peu ou point satisfaite ; elle aussi est exposée aux fadeurs banales, aux mensonges adulateurs et transparents des héros de roman désœuvrés, et a peut-être été tentée de mettre en parallèle avec ces Lovelace de passage qui ont fait leur toilette de cœur, de caractère et d'esprit, le chef de la famille qui, sous le poids du jour et de la chaleur, obéit à d'austères devoirs, contraint de laisser l'honneur veiller sur le seuil du foyer ; elle aussi peut trouver parfois que les soins domestiques ont des détails fastidieux, monotones, répugnants; que les affections des enfants sont souvent payées par bien des déceptions et des ingratitudes ; que

le luxe a ses jouissances, les lectures frivoles leur agrément, les triomphes de la coquetterie leurs plaisirs. Mais lorsque, revenue de ces troubles inévitables, passagers, de ces rapides étourdissements, de ces défaillances momentanées, elle jette un regard ferme et droit sur la vie, le monde, les hommes tels qu'ils sont, elle comprend bien vite que l'existence doit avoir un but plus sérieux, plus utile que ces excursions vaines, énervantes dans la région stérile des chimères; qu'elle n'est pas épouse et mère pour épuiser sans fruit les forces de son cœur, les facultés de son esprit, pour gaspiller misérablement son honneur, son bonheur, l'honneur et le bonheur qu'elle a promis de sauvegarder, à la poursuite vagabonde d'un idéal qu'aucune créature humaine n'a pu atteindre. Son cœur pourra saigner de ce sacrifice fait au devoir et à la raison, mais elle saura que le remède à ces troubles de l'âme, à ces agitations de l'imagination, c'est le charme calme et doux des affections permises, les joies profondes, les soins charmants de la maternité, l'austère mais suprême jouissance que Dieu a attachée à la conscience du devoir accompli, la diversion salutaire des occupations utiles, les lectures sérieuses, le salutaire frein des croyances religieuses. Si l'homme auquel elle a uni sa vie est supérieur à ce qui l'entoure, elle l'aimera avec un amour exempt d'ombrages, d'exigences exagérées; s'il est inférieur sous quelque rapport, elle se rappellera qu'elle l'a préféré à tous dans la liberté de son choix, qu'il est le père de ses enfants; elle se dira que lorsque cette éphémère couronne d'adulateurs oublieux se sera dispersée depuis longtemps et pour toujours, elle trouvera seulement au seuil du foyer refroidi le bras de son compagnon de voyage pour achever la route et adoucir l'heure des derniers adieux. Si celui qu'elle doit, qu'elle veut aimer exclusivement, lui paraît rester en arrière de son affection, si son cœur en murmure, elle n'oubliera pas que l'attachement des hommes nés pour l'action, emportés par les affaires, envahis par les soucis,

élevés dans une atmosphère de luttes, d'exacte raison, d'intérêts positifs, doit avoir moins d'entraînement, d'expansion que celui des femmes, mais n'est ni moins solide, ni moins dévoué aux jours de malheur; et dût-elle se croire un instant méconnue, incomprise, elle se rattachera de toutes les forces de son cœur à cet amour qui doit être celui des derniers comme des premiers jours; elle éprouvera par son heureuse expérience le charme vainqueur, irrésistible, sur les cœurs les plus froids, de l'abnégation généreuse tendrement résignée. Elle verra dans le respect des convenances une force et non pas une entrave; dans l'économie, la simplicité, des sacrifices que l'habitude facilite, que le devoir adoucit; dans les soins domestiques, des occupations que relèvent et embellissent le bien-être, le bonheur de ceux qui l'entourent. Si dans un moment rapide de vertige, sous l'influence de l'incurable instabilité du cœur humain, elle a pu jeter du milieu de son bonheur calme et sûr, un regard furtif de curiosité ou d'envie sur des régions plus orageuses, ces fugitifs velléités s'évanouiront bientôt en voyant ces héroïnes de la passion, si longtemps dédaigneuses de celles qui marchaient humblement dans les routes battues, expier, quelquefois par la honte, souvent par le remords, toujours par la souffrance, des joies fugitives, empoisonnées, et revenir solitaires, quand elles le peuvent, les pieds ensanglantés, le cœur meurtri, au devoir profané et à la réalité méconnue.

» Ces deux types de femmes, s'ils ne se réalisent pas toujours complètement dans le mal ou dans le bien, n'en sont pas moins également vrais; ils semblent résumer les écueils qu'il faut écarter, les qualités qu'il faut poursuivre dans l'éducation de ce sexe, si digne de respects et d'hommages, mais qui ne perdra rien à recevoir moins d'adulations et à inspirer une plus intelligente sollicitude.

» Si l'on est convaincu, par exemple, et comment ne pas

l'être ? que le frein religieux est le plus sûr, le plus durable, le mieux obéi ; que nécessaire à tous, la discipline religieuse est, s'il est possible, plus indispensable encore à l'imagination active, impressionnable des femmes, à leur volonté facilement dominée par les entraînements du cœur ; que la religion est pour elles non-seulement une force, une consolation, mais encore un précieux aliment à leur affectueuse sensibilité ; pourquoi ne donne-t-on pas à ce sentiment salutaire la base rationnelle, profonde d'une étude plus approfondie des principes, des preuves, des bienfaits, des grandeurs du christianisme ? Pourquoi faut-il qu'on les expose à ce que leur conviction vacillante, leur foi plus pratique qu'éclairée deviennent les complices involontaires des sophismes de leur cœur ou des passions d'autrui ?

» Si les études sérieuses, par l'attrait puissant qui s'y attache, par la fréquentation des nobles esprits, la vue des grands spectacles qu'elles donnent, doivent être pour les femmes un dérivatif puissant d'une imagination aussi active que mobile une source de plaisirs solides, de consolations élevées, pourquoi leur donnons-nous, dès la jeunesse, l'habitude, le besoin presque exclusifs de ces lectures frivoles, qui, lorsqu'elles ne gâtent pas le cœur, ne faussent pas l'esprit, dessèchent l'âme en exaltant l'imagination dans le vide ?

» Alors que nous proclamons tous les jours la nécessité, en présence de la division, de l'instabilité des fortunes, du progrès du luxe, des exigences croissantes de l'existence, d'inspirer aux enfants l'amour de l'économie, de l'ordre, la simplicité de goûts, de sentiments, d'habitudes, comment honorons-nous, poursuivons-nous l'argent avec tant de chaleur ? Comment laissons-nous ignorer à ces jeunes esprits que la richesse, les positions élevées, n'éloignent jamais et provoquent souvent la tristesse, la satiété, l'ennui ; que Dieu a mis à la portée de toutes

les fortunes le trésor immortel des véritables joies; que la simplicité élégante pare toujours assez ; que l'étalage du luxe embellit rarement et soulève plus d'hostilités qu'elle n'attire de suffrages; que c'est une lamentable folie de sacrifier au plaisir stérile d'un éclat emprunté, qui ne trompe personne, la paix, le confortable intérieur, les joies, l'avenir de ses enfants, le bonheur de son mari?

» Que dirai-je de l'habitude de l'abnégation, du dévoûment, des affections désintéressées, vertus innées dans le cœur de toutes les femmes, qui constituent leur supériorité véritable, leur incontestable grandeur, dont elles savent faire un usage tour à tour si puissant et si sublime, qui leur fournissent des armes victorieuses sur le cœur de tout homme digne de les aimer et de les comprendre?... Ne laisse-t-on pas trop souvent dessécher ou appauvrir en elles, dès l'enfance, cette source précieuse, inépuisable, de généreuses sympathies? Pourquoi ne fait-on pas plus généralement connaître et soulager à ces jeunes âmes et ces misères du corps, et ces souffrances morales, et ces douleurs inévitables de la vie qu'elles ne soupçonnent pas au milieu du bien-être, du calme heureux, des jouissances qui les entourent? Pourquoi ne leur donne-t-on pas l'habitude, le sentiment généreux du sacrifice de leurs goûts, de leurs idées, de leurs convenances personnelles, aux goûts, aux plaisirs, aux convenances des autres? Pourquoi, par les flatteries du monde, les idolâtries de la famille, les dispose-t-on à se regarder trop souvent comme le centre de tout, à s'exagérer leurs agréments, leur esprit, et les prépare-t-on ainsi fatalement à être plus ombrageuses que dévouées, plus susceptibles que tendres, à porter toutes les exigences de la personnalité dans un sentiment où le plus riche doit donner le plus et compter le moins?

» La fermeté, la droiture, le calme du jugement, la connaissance de la vie, toutes choses dont la privation est si

souvent féconde pour les femmes en épreuves douloureuses, en malheurs irréparables, en avons-nous aussi assez de souci?... Craint-on de souffler sur ces rêves charmants, sur ces poétiques illusions, de glacer cette touchante confiance des premières années... Oh! sans doute, si les femmes devaient toujours vivre dans la sainte et pure ignorance de la famille; si les affections vigilantes qui veillent sur elles ne devaient pas s'éteindre une à une comme les flambeaux d'une nuit de fête, on devrait hésiter à les armer contre les impostures, les égoïsmes, les laideurs morales du monde et leurs propres entraînements. Mais ne doivent-elles pas connaître, pour leur repos, pour leur bonheur, les erreurs et les piéges où leur expérience pourrait les faire tomber; ne doivent-elles pas être exercées à interroger leur raison éclairée, pour les circonstances où elles ne pourront prendre conseil que d'elles seules?... Dieu merci, d'ailleurs, si le monde n'est pas une bergerie et la vie une idylle, ni l'un ni l'autre ne sont non plus une hideuse caverne. Auprès des vices, des ignominies, des lâchetés qui humilient et soulèvent les cœurs droits, il y a aussi les nobles exemples, les grands dévoûments qui consolent, qui fortifient et qui sont à la fois plus salutaires et plus consolants que la nécessaire mais triste connaissance du mal.

» Que ce champ de l'éducation des femmes est vaste, qu'il est fécond! Quel monde de pensées, d'enseignements il soulève! Pourquoi dois-je m'arrêter devant la crainte trop justifiée de mettre à une trop longue épreuve l'attention bienveillante de ce grâcieux auditoire, qui me pardonnera peut-être ces développements à cause de l'intérêt si direct, si puissant pour lui de ces graves questions! Aussi bien la raison de toutes les mères, inspirée par leur cœur, en saura, en pourra dire davantage, quand elles le voudront, sur ce difficile problème que les philosophes qui en ont parlé le plus et le mieux.

» C'est à elles qu'appartient l'action ; c'est d'elles que viendra le succès, et notre rôle à nous, impuissants orateurs ou écrivains que nous sommes, c'est de prier, de conseiller, sur la montagne, comme le chef des Hébreux, tandis qu'elles combattront pour le bonheur et les foyers domestiques contre les faux dieux.

» Que celles qui ne peuvent garder leurs filles auprès d'elles s'efforcent au moins de ne pas trop éloigner de leur maternelle vigilance, de leur douce et salutaire affection, ces intelligences naïves, ces jeunes et faibles cœurs, qui de la tiède et pure atmosphère de la famille passent tout à coup au contact d'un milieu inconnu, étranger.

» Que celles qui ont à la fois le bonheur et le dévoûment de conserver leurs filles auprès d'elles, de travailler à l'œuvre la plus noble, la plus charmante que puisse tenter une main humaine, celle de former une femme vraiment digne de sa mission, ne se découragent ni ne s'effraient des difficultés et des sacrifices de leur tâche. Elles n'auront pas en vain compté sur Dieu et sur leurs enfants pour recevoir à la fois la force et la récompense de leur abnégation.

» Ai-je besoin d'ajouter que, quel que soit le théâtre de l'éducation, la pension ou la famille, la première, l'inévitable condition de son efficacité, de son succès, c'est l'enseignement éloquent, le seul éloquent de l'exemple ? Ai-je besoin de dire que les âmes saines, logiques des enfants, qui ne comprennent pas qu'on exige de leur âge des vertus dont se passe l'âge mûr, se modèlent bien plus sur les actes que sur les paroles de ceux qu'ils aiment et qu'ils respectent ? Ai-je besoin de répéter après tant d'autres, enfin, que les mères doivent absolument renoncer à donner à leurs filles des dispositions d'esprit sérieuses, des sentiments religieux, l'amour de la simplicité et de l'ordre, les sentiments de dévouement affectueux,

de charité généreuse, si elles-mêmes leur présentent habituellement l'exemple de sentiments tout contraires? Vérités plus souvent oubliées que méconnues, car quelle est la femme, quelle est la mère qui pourrait de sang-froid, de propos délibéré, sacrifier à la satisfaction de ses fantaisies, à l'égoïsme de ses goûts, l'avenir, le bonheur de sa fille, et ne trouverait pas dans cette pensée l'énergie de toutes les vertus qu'elle doit lui inspirer!... Quelle est la mère qui, si elle réfléchissait sérieusement à cette noble, à cette touchante solidarité de l'amélioration morale des mères et de celle des enfants, à cette loi providentielle qui veut que la vie, l'avenir de ces êtres charmants et doux reflètent en quelque sorte les fautes, les erreurs et par suite les souffrances de la femme qui leur donne à la fois la vie du corps et de l'âme, ne se sentirait pas la force de se rendre ce qu'elle voudrait que sa fille devînt, et voudrait s'exposer au cruel remords, à l'amer reproche d'avoir été l'involontaire complice de douloureux égarements!... *Si les grands ne peuvent se perdre ou se sauver tout seuls*, comme le disait Massillon à la cour de Louis XIV, ne sera-t-il pas permis de dire aux femmes, en s'adressant bien plus à leur cœur qu'à leur raison, qu'elles ne peuvent toutes seules non plus s'élever ou descendre par le cœur, l'âme ou l'esprit, qu'elles ne peuvent être ni heureuses ni malheureuses toutes seules?

» Que les femmes se mettent donc résolument à l'œuvre, qu'elles ne craignent pas de s'avouer des erreurs et des fautes qu'elles peuvent glorieusement réparer; qu'elles se demandent si la perte, ou du moins l'affaiblissement sensible de leur pouvoir, ne provient pas, comme pour tous les pouvoirs, de leurs propres fautes; si elles ont suivi autant qu'elles l'auraient dû le progrès salutaire d'instruction plus solide dans les esprits, de gravité plus réfléchie dans les caractères et les mœurs, qu'a amenés avec les révolutions la marche ascendante des affaires; si elles ne se sont pas laissé trop envahir par la passion

du luxe, du plaisir, au préjudice non-seulement du bonheur, mais encore des affections de la famille; si, comme la vieille noblesse française, applaudissant aux philosophes qui devaient la chasser de ses châteaux, elles n'ont pas prêté une oreille séduite ou curieuse, mais toujours empressée, aux sophistes plus ou moins éloquents, plus ou moins réalistes, qui, déchirant tous les voiles, détruisant tous les prestiges, ne respectant aucun idéal, aucun principe, ont atteint ou du moins compromis, par leur dissolvante analyse, jusque dans le cœur et l'esprit de la jeunesse, tous les éléments essentiels de l'influence des femmes; qu'elles se demandent si elles-mêmes n'ont pas plus directement encore autorisé l'oubli de bien des égards, la violation de bien des déférences, formes protectrices, étiquette salutaire de toute autorité; si elles aussi, comme tant de gouvernements déchus, n'ont pas sacrifié aux faux dieux de la popularité, n'ont pas follement pensé que les concessions et les avances multiplient les hommages, tandis qu'elles ne font que détruire les respects?

» Ce sérieux examen de conscience, si les femmes veulent le faire, cette observation attentive des tendances, des besoins de leur temps, des moyens d'acquérir, de reprendre une légitime influence sur les hommes de ce siècle, ne sauraient manquer de provoquer chez elles un salutaire travail d'amélioration et de progrès. Elles voudront fortifier, épurer leurs sentiments, élever leurs âmes par l'étude approfondie d'une religion qui sait répondre aux aspirations des cœurs les plus ardents comme aux recherches des intelligences les plus exigeantes. Elles sentiront le besoin de faire une part de plus en plus restreinte aux lectures frivoles et surtout dangereuses, pour les travaux sérieux de la pensée moderne, pour les préoccupations élevées de leur temps, de leur pays, pour les affaires sur les succès desquelles repose le bien-être de la famille; elles fortifieront leur instruction, non dans le but de se faire de ces études un moyen de réputation, de succès et de

bruit, trop chèrement payés par leur repos et leur bonheur, mais pour acquérir ou conserver une légitime influence sur leurs maris, qui les jugent trop volontiers incapables de comprendre leurs travaux, de s'associer à leurs pensées, sur leurs enfants eux-mêmes dont la précoce vanité s'insurge dès les portes du collége contre une autorité maternelle qui ne se recommande plus par la supériorité de l'instruction. Elles travailleront à former de plus en plus, par l'observation et la réflexion, le jugement pratique, droit qui leur est si nécessaire pour elles-mêmes et pour la première direction de leur jeune famille. Elles s'efforceront en un mot de se rendre toujours plus dignes de ce grand et lourd héritage de vertus, de grâces, d'esprit, de charité affectueuse et pratique, de religion éclairée, d'héroïsme quelquefois, de précieux services toujours, que leur ont légué leurs glorieuses aïeules, les femmes françaises de tous les temps, de toutes les classes.

» Jamais, d'ailleurs, la France ne fut aussi intéressée qu'elle l'est aujourd'hui à la restauration du pouvoir des femmes, aux douces et généreuses influences qu'elles sont appelées à faire prévaloir. Maîtresses des premières impressions de l'enfance, pouvant peser fortement sur les sentiments de l'homme, dans un pays où l'opinion si puissante a tout à gagner à être bien dirigée ; représentant l'idéal, les inspirations généreuses et désintéressées, l'amour du grand et du beau à une époque dominée par les intérêts matériels ; conservant le foyer du sentiment religieux, dans un siècle qui, incertain et troublé, vient d'arracher à peine des ruines du scepticisme le flambeau vacillant des saintes et salutaires croyances ; arbitres écoutés de conciliation, de paix, de douce tolérance, d'affectueuse charité entre les animosités amères des partis et les dissensions ardentes des classes, dans une société bouleversée par tant de révolutions, travaillée par tant de convoitises ; dépositaires de toutes les traditions

polies, de toutes les élégances, de l'esprit, des arts, de la personne, qui touchent de si près à la noblesse du cœur, à la générosité des âmes, chez un peuple que l'invasion des mœurs démocratiques menace déjà de l'urbanité séduisante de la civilisation américaine; pouvant en un mot apporter au progrès des temps modernes tous les éléments qui lui manquent, en écarter tous les dangers qui le menacent, les femmes en se plaçant à la hauteur de leurs devoirs, de leur noble destinée, travailleront non-seulement pour leur bonheur et celui de ceux qui les entourent, mais encore pour la félicité, pour la grandeur d'un pays qui, par ses sentiments chevaleresques, héroïques, désintéressés, son généreux intérêt pour ceux qui souffrent, son génie aimable, sympathique, grâcieux et doux, son facile et brillant esprit, a des titres à l'affection, à l'admiration fraternelle de toutes les femmes et à celles des femmes françaises surtout. »

L'Orphéon exécuta, après cette lecture, le chœur des *Génies de la Terre*, paroles de M. Douseux, musique de Samuel David. — Morceau imposé à l'Orphéon, lors du Festival pour le concours de Paris, où il obtint le 4e prix dans une classe supérieure d'un degré à celle où il aurait dû figurer.

Puis des stances à l'armée, paroles de M. J. Tillier, musique d'Ambroise Thomas.

M. Güthlin, membre titulaire résidant, fit entendre sa pièce de poésie intitulée: *La Tour de Dunkerque.*

Suspendez vos travaux, soldats, marins, marchands;
Toi, jeune fille, aussi, fais taire ta romance.
De votre vieille tour c'est le chant qui commence :
Prêtez l'oreille à mes accents.

Je chante quand la voix de mes cloches bourdonne,
Quand jasent les refrains de mon gai carillon,
Quand l'appel du guetteur durant la nuit résonne
Et quand frissonne au vent mon flottant pavillon.

Mais aujourd'hui je vais vous révéler mon âme,
Le sens mystérieux des accents de ma voix,
Et confier surtout aux nobles cœurs de femme
Mes plus doux secrets d'autrefois.

Naguère j'étais jeune et n'étais pas plus grande
Que l'un des humbles toits qui, là-bas, sont épars ;
Mon front ne portait pas encor cette guirlande
Qui charme à présent vos regards.

Mais je voulais grandir; et, curieuse fille,
Je voulais voir au loin les riants alentours.
Puis, devenant coquette en devenant gentille,
Je m'ornais des plus frais atours.

Aussi les jeunes gens disaient : « Voyez la belle
» Comme elle est bien parée, et comme elle grandit ! »
Même un jour de printemps, quand revint l'hirondelle,
Tout étonnée elle me dit :

» Vraiment je n'ai pas vu sur les plages lointaines
» Un palmier dont le port fût aussi gracieux,
» Dont le regard planât sur d'aussi vastes plaines,
» Dont le front fût si près des cieux. »

Or en ce printemps là tout aimait dans le monde.
Aimez ! disait la voix qui soupirait dans l'onde
Et dans les chants du troubadour.
Les zéphirs folâtraient autour des blanches voiles,
Et, dans l'azur lointain, scintillaient les étoiles
Comme des yeux noyés d'amour.

Alors moi je voulus goûter aussi l'ivresse
De ce bonheur d'aimer dont les flots d'allégresse
Débordaient jusqu'à l'horizon.
Au milieu de l'Eden de l'aimante nature,
N'étais-je pas un lis, en ma blanche parure,
Parmi les fleurs de la saison !

Oui certes j'étais belle et noble et souveraine ;
Sur la terre et les flots s'étendait mon domaine ;
Tout un peuple était à mes pieds.
Et des princes venaient me rendre leurs hommages ;
Et tous les vents du ciel m'apportaient des messages,
Hélas ! dès longtemps oubliés.

Les nuages pleuraient ou tonnaient de colère ;
Même les astres d'or disaient en leur prière :
« Belle tour, montez jusqu'à nous ! »
Tandis que les clochers des cités à la ronde,
Et les sommets des mâts sur les sommets de l'onde
De ma grandeur étaient jaloux.

Mais pendant qu'indécise encor dans ma pensée,
Je roulais des projets de jeune fiancée,
Du Ciel descendit une voix :
« Tu ne sais pas à qui vouer ton existence ;
» Eh bien ! je viens t'offrir plus que ton espérance
» N'osait attendre de ton choix. »

» Porte un regard au Ciel, un autre sur la terre,
» Et donne au trois fois Saint ton amour séculaire
» Digne de son éternité.
» Donne ton dévoûment à ta ville chérie,
» Donne ton avenir à ta noble patrie,
» Ton exemple à l'humanité ! »

Soudain des feux divins dans mon cœur s'allumèrent.
Mes grandes voix de bronze ensemble proclamèrent
Mon suprême et sublime vœu :
« Aux fondements du sol, au firmament, je jure
» D'embrasser à jamais pour mission future
» L'amour des hommes et de Dieu ! »

Et depuis, sans regrets, j'ai gardé ces deux cultes,
Malgré l'ingratitude et malgré les insultes
» De l'homme et des événements.
Les générations tour à tour effacées,
Se sont, comme un déluge, autour de moi pressées
Sans pouvoir briser mes serments.

Sous mes pieds ont tremblé les bases de la terre,
Sur ma tête ont bondi les éclats du tonnerre :
A peine en ai-je tressailli.
Les bombes ont sur moi décrit leurs paraboles,
L'incendie a laissé sa marque à mes épaules ;
Mais mon honneur n'a point failli.

Les régiments d'Espagne et les flottes anglaises,
Et, comme des lions, les légions françaises
Ont souvent rugi près de moi.
Et Jean Bart, dont la gloire atteint jusqu'à ma cîme,
Sur le trône mouvant des vagues de l'abîme,
Je l'ai vu régner comme un roi.

Et combien j'en ai vu, dans le temps et l'espace,
De jours d'honneur, de deuil, de soleil ou de glace,
D'erreur, de crime ou de vertu !
Le siècle quatre fois a croulé sur ma tête,
Et parmi ses débris, mon immuable faîte
Jamais ne gisait abattu.

Aussi comme autrefois je suis encor la même,
Sans cesse accomplissant le beau mandat que j'aime,
Celui d'unir la terre au Ciel;
Et répétant toujours : Chargez de vos prières,
Chargez de vos bienfaits mes heures passagères
Qui s'envolent vers l'Eternel.

Témoin des anciens jours, je garde en ma mémoire
Tous les grands souvenirs de votre belle histoire,
Pour en étonner l'étranger.
Mais si je suis témoin d'un péril qui menace,
Mon tocsin fait vibrer l'alarme dans l'espace,
Et je conjure le danger.

Quand s'éloigne un marin, mon adieu l'accompagne ;
Je souris la première à celui qui regagne
De nouveau l'abri de mon port.
J'ai des chants d'allégresse à mêler à vos fêtes,
Et j'implore le Ciel quand passe sur vos têtes
Un vent de malheur ou de mort.

Je réponds à l'appel du navire en détresse ;
Sur un cercueil je pleure, en calmant la tristesse
Par l'espérance du chrétien.
Car au milieu de vous je suis comme une mère :
Vos plaisirs sont ma joie, et chaque peine amère
De vos cœurs monte jusqu'au mien.

Par l'honneur et la foi de ma cité fidèle,
De la France et de Dieu je suis la sentinelle
Que jamais rien ne lassera.
Et ma voix qui de Dieu chanta toujours les gloires,
Ma voix qui de la France exalte les victoires,
Toujours encor les chantera.

Debout sur la frontière et sur le seuil du temple,
Des plus belles vertus je donne ainsi l'exemple
Et l'immortel enseignement ;
Afin que mon aspect et ma voix, d'âge en âge,
Vous excitent de même à rendre un noble hommage
A chaque noble sentiment.

Et voilà mes accents quand mon airain bourdonne,
Quand jasent les refrains de mon gai carillon,
Quand l'appel du guetteur durant la nuit résonne
Et quand frissonne au vent mon flottant pavillon.

A présent, jeune fille, achève ta romance ;
Reprenez vos travaux, soldats, marins, marchands :
Je vous ai révélé toute mon existence
Et le mystère de mes chants.

La séance s'est terminée par la proclamation des noms des lauréats et la remise des médailles comme suit :

Histoire. — Une médaille d'or à M. de Laroière, notaire honoraire à Bergues, pour son travail sur les *Troubles religieux de la Flandre au XVI^e siècle.*

Composition musicale. — Une médaille d'or à M. Edmond d'Ingrande, 25, rue de Saintonge, à Paris, pour trois chants à quatre voix, savoir : *les Papetiers*, *les Forgerons* et *la Fête du bon Dieu.*

Architecture. — Une mention honorable, consignée sur une médaille d'argent, à M. Lambert, architecte, rue Madame, 23, à Paris, pour son *projet d'un monument à ériger à Dunkerque pour perpétuer le souvenir des opérations géodésiques qui y ont été entreprises en* 1801 *et en* 1818 *pour la mesure de l'arc du méridien.*

Une médaille de bronze à M. Jacquot, propriétaire à Dunkerque, pour les divers fascicules qu'il a adressés

à la Société, et contenant les notes recueillies par lui concernant l'histoire locale.

Le Bureau propose à la Société de voter des remerciements à M. Everhaert qui a assumé sur lui seul toutes les démarches relatives à l'Exposition, idée heureuse dont l'initiative lui appartient; à MM. Bonvarlet, Güthlin et Desmit, pour les soins qu'ils ont pris de décorer la salle avec le goût parfait que chacun a admiré.

De même des remerciements à la Société Chorale de l'Orphéon qui a mis tout l'empressement possible à se rendre au vœu exprimé par M. le Président et dont le talent a donné une si grande part d'intérêt à la séance.

A MM. Vandercolme, Malo, Ziegler, Dyckson, Pensuet, Vanrycke et Broquant, qui ont envoyé des produits à l'Exposition.

A une heure et demie, M. le Président adresse les remerciements de la Société aux personnes qui ont prêté leur concours à la solennité. — Puis il déclare la séance levée.

L'assemblée nombreuse, qui à diverses reprises et pendant les lectures avait témoigné de sa sympathie par des applaudissements spontanés, salua de ses bravos unanimes cette solennité littéraire qui figurera avec honneur dans les souvenirs de la Société Dunkerquoise.

HISTOIRE
MÉTÉOROLOGIQUE ET MÉDICALE
DE DUNKERQUE (NORD),
DE 1850 A 1860,

PAR LE DOCTEUR ZANDYCK,

EX-CHIRURGIEN MILITAIRE, MÉDECIN EN CHEF DE L'HOSPICE CIVIL, MEMBRE DU CONSEIL D'HYGIÈNE ET DE SALUBRITÉ, MEMBRE RÉSIDANT DE LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE POUR L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS, ETC.;

Lu dans la Séance du 13 Janvier 1861.

(Mémoire honoré en 1860 d'une Médaille d'argent, par l'Académie Impériale de Médecine de Paris).

Scribo hæc sub aere romano.
RAGLIVI.

Chaque localité doit être étudiée en elle-même...
Dr FOISSAC. *De la Météorologie*, etc.

INTRODUCTION.

Il y a cent ans, en 1760, Tully, médecin irlandais, pensionné de la ville de Dunkerque, publiait un volume in-12 de 266 pages, sur les maladies de Dunkerque. Dans un avertissement bien fait, l'auteur justifie l'utilité de son travail, en faisant l'énumération des avantages qui résulteraient pour la France de l'application de ce genre d'étude à toutes les villes du royaume. Ainsi, la connaissance exacte des saisons, de leurs variations, du climat, du tempérament du peuple, permettrait de prévoir les maladies, peut-être même de les prévenir.

Les médecins, surtout ceux qui s'établissent nouvellement dans une ville, trouveraient un plan de pratique tout tracé, sans être obligés d'employer plusieurs années à s'en former un particulier, et ils n'auraient plus qu'à s'occuper à le perfectionner.

Après l'exposé de ces principaux avantages et d'autres qu'il serait trop long de relater ici, l'auteur entre en matière par une courte description topographique de la ville de Dunkerque et de ses environs, dont le sol est humide, marécageux, inondé en hiver et desséché en été; il examine ensuite la nature des eaux et de l'atmosphère du pays, la qualité des aliments, le tempérament des habitants, leur manière de vivre, et il donne des détails intéressants sur chacun de ces sujets.

Il résume ensuite ses observations météorologiques faites jour par jour pendant l'espace de quatre années complètes, depuis le mois d'août 1754 jusqu'au même mois inclusivement de l'année 1758.

Enfin vient l'historique des maladies qui ont régné pendant chaque mois, historique accompagné d'observations et de réflexions judicieuses sur la nature des affections qui ont coutume de régner, ainsi que sur la manière de les traiter.

Le volume est terminé par une série de tableaux indiquant, mois par mois, la météorologie de Dunkerque, pendant ces quatre années d'observations journalières.

Quarante-deux ans plus tard, en 1802, parut une statistique du département du Nord faite par le Préfet, M. Dieudonné. L'importance de ce genre de travaux n'avait pas échappé à Napoléon Ier, et il chargea les Préfets de rédiger les statistiques particulières de leurs départements. Celle du Nord devait occuper une grande place dans cette vaste entreprise, aussi l'ouvrage exigea-t-il trois volumes in-8°.

En 1802, le chef-lieu de notre arrondissement était

Bergues ; Dunkerque n'était qu'une tête de canton, malgré son importance comme topographie, comme ville de commerce, comme population.

Le chapitre consacré à l'appréciation du climat, des météores, de la température, etc., résume plutôt la météorologie de tout le département, que celle de chaque ville en particulier; il n'y est nullement question de Dunkerque, par conséquent.

Quant aux maladies les plus habituelles dans le département, l'étude en a été faite par le citoyen Tarenget, médecin à Douai. Ce mémoire ayant été imprimé dans un recueil de médecine, l'éditeur de la statistique du département du Nord a cru n'en devoir insérer qu'une analyse succincte. Ainsi le 1^er^ paragraphe de ce chapitre indique, sans commentaires, les maladies en général les plus habituelles dans le département, et le 2^e^ s'occupe des affections particulières à chacun des arrondissements.

Ce qui a trait à Dunkerque est très-court, ce n'est qu'une simple énumération en quelques lignes des maladies principales. Pas la moindre notion de l'influence que peuvent avoir sur la santé des habitants, leur manière de vivre, le climat, les météores, la température, etc., etc. Ce silence est regrettable dans un ouvrage aussi important pour l'époque.

En 1815, nous trouvons un nouveau document relatif à Dunkerque, au point de vue topographique et médical. Bien que la rédaction datât de plus de dix ans, ce travail n'a été inséré qu'à cette époque dans le premier volume du *Journal de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*. Il est intitulé : *Essai sur la topographie physique et médicale de la ville de Dunkerque*, par M. Gigot, ancien chirurgien en chef d'armée et de l'hôpital militaire de Dunkerque.

Cette œuvre peut se résumer ainsi : topographie incomplète, données très-sommaires sur la météorologie du pays.

Quant au tableau des maladies qui règnent ordinairement à Dunkerque, il est beaucoup trop raccourci ; d'ailleurs l'auteur n'en dit rien qui ne se trouve partout.

En 1816, M. P.-J. Cavalier, chevalier de la Légion-d'Honneur et ex-chirurgien en chef du 1er corps d'armée de réserve, fit imprimer à Nancy un manuscrit intitulé : *Topographie médicale et historique de la ville de Dunkerque.* Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver cette brochure in-8° de 95 pages.

Il faut maintenant arriver à 1830 pour découvrir des renseignements utiles: ils marquent le point de départ de Rapports officiels rédigés par les Conseils de Salubrité de chaque arrondissement, créés par un arrêté préfectoral en date du 25 Juin 1828.

En instituant ces Conseils, M. le Préfet du Nord fit connaître qu'un de ses désirs les plus vifs était de voir recueillir par les Conseils de Salubrité des divers arrondissements toutes les données propres à former une topographie médicale du département.

Ce travail demandé ne pouvait être que le fruit du temps : il fut commencé aussitôt. Plusieurs médecins attachés aux Conseils communiquèrent des renseignements précieux. Bien qu'ils dussent faire partie d'un travail d'ensemble, les aperçus principaux furent insérés dans le premier rapport du Conseil central de salubrité publié en 1830.

Le document relatif à Dunkerque, signé par le docteur Zandyck père, vice-président du Conseil de Salubrité, avait pour titre : *Etat sanitaire de cette ville, et sur les travaux entrepris dans l'intérêt de la salubrité publique.* Nous n'en trouvons qu'une analyse succincte, quoique substantielle. Pas un mot de la météorologie du pays.

Dans les rapports généraux du Conseil central publiés en 1832-1837-1840-1842-1845-1849, pas la moindre

mention de la constitution médicale, sanitaire de Dunkerque, et cependant, chaque année, le médecin des épidémies a dû adresser un rapport officiel sur la santé publique, la salubrité générale.

Les études topographiques, commencées dans les premières années, offraient beaucoup d'intérêt ; il est à regretter qu'elles n'aient pas été continuées.

La nouvelle formation des Conseils d'hygiène en 1849, leur règlementation nouvelle qui a étendu les attributions de ces comités, donneront-elles plus d'activité, stimuleront-elles davantage le zèle des membres dont la pratique a permis à quelques-uns depuis long-temps de réunir, d'accumuler des documents intéressants, et qui pourraient être consultés un jour avec fruit pour établir l'histoire médicale de Dunkerque ? C'est ce que nous allons sommairement examiner en parcourant les volumes publiés chaque année depuis juillet 1849.

Celui de 1851 contient des extraits des rapports du docteur Lemaire, médecin des épidémies, sur la variole, la varioloïde et le choléra, qui ont sévi épidémiquement en 1848-1849; puis une topographie extrêmement superficielle de l'arrondissement de Dunkerque par le docteur Bobilier.

La fièvre puerpérale de 1854 a donné lieu à un mémoire intéressant, par la forme épidémique de cette maladie exceptionnelle à Dunkerque, rédigé par le docteur Lemaire, et inséré dans le tome XIII-1855.

Le volume XIV-1856, renferme les renseignements complémentaires de cette épidémie qui a sévi jusqu'au mois de Mars 1855.

Le tome XVII-1859, contient un nouveau travail du médecin des épidémies.

Le docteur Brigandat (1), chargé de coordonner les

(1) Rapport sur les travaux du Conseil central de Salubrité et des conseils d'arrondissement du département du Nord, tome XVII, page 153.

documents fournis par les médecins relativement aux épidémies qui ont régné dans le département, dans le courant de 1858, s'exprime ainsi :

« L'arrondisssement de Dunkerque qui, les années » précédentes, n'avait eu à enregistrer aucune maladie » présentant un caractère général et épidémique, n'a pas » été aussi heureux dans l'année 1858. Dunkerque, Gra- » velines, Bourbourg, Hondschoote, ont fourni au docteur » Lemaire la matière d'un rapport dans lequel il a con- » signé des observations intéressantes sur les faits très- » nombreux de grippe, de rougeole, de coqueluche, de » fièvre intermittente qui ont régné dans ces localités. » Cette dernière maladie surtout a sévi pendant cinq » mois sur la population de Dunkerque dont les deux » tiers en ont reçu les atteintes . . . . . .
. . . . . »

Enfin, notre médecin des épidémies a consigné dans le tome XVIII-1860, le dernier publié jusqu'à ce jour, un nouveau rapport sur l'épidémie de fièvre intermittente qui a persisté en 1859.

Tous ces volumes, indépendamment du Rapport annuel du médecin des épidémies, publié tantôt en entier, tantôt par extraits, renferment, chaque année, un résumé des observations météorologiques entreprises par nous, régulièrement chaque jour, avec des instruments incomplets d'abord, primitivement défectueux, mais réformés progressivement et marchant bien depuis plusieurs années.

En 1848, M. Dehous, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire, rédigea un mémoire sur les épidémies de fièvre intermittente qui décimèrent la garnison en 1846-47.

Son opuscule est précédé d'un aperçu très-sommaire sur la topographie de Dunkerque.

En 1849, deux notes, sur la propagation du choléra, adressées par nous à l'Académie de Médecine de Paris, ont été insérées dans son Bulletin de cette époque.

Notre Essai sur l'épidémie de variole et de varioloïde, qui a régné en 1848-49, a été publié en 1858.

Dans la même année parut notre Notice sur l'épidémie de rougeole de 1850-1851.

Enfin notre Etude sur la fièvre puerpérale de 1854-1855 fut publiée en 1856.

Tel est, jusqu'à ce jour, le bilan météorologique et médical des livres, mémoires, notes, rapports, relatifs à notre pays. — L'ouvrage le plus complet, sans contredit, celui qui donne le plus de détails sur la topographie de Dunkerque, la constitution météorologique et médicale surtout, est celui de Tully, et cependant il date de cent ans!!!... Depuis cette époque, que de progrès obtenus! que d'améliorations introduites dans l'hygiène publique et privée!!...

Bien que n'ayant pas trait directement au sujet qui nous occupe, nous mentionnerons, comme un véritable monument élevé à la gloire de notre pays, l'*Histoire de Dunkerque,* par M. Victor Derode, qui a paru en 1852.

Ce livre, des plus complets, puisque M. Derode a non seulement fait des emprunts aux écrivains qui se sont occupés de la localité, à Faulconnier (1) principalement, mais aux sources qu'il a su découvrir, renferme sur la topographie de Dunkerque des indications qui nous été précieuses, ainsi qu'on pourra en juger plus loin.

En résumant la constitution météorologique et médicale de Dunkerque de 1850 à 1860, nous n'avons nullement eu la prétention d'achever une œuvre irréprochable. Notre but a été, tout en cherchant à connaître les causes pathogéniques de notre localité, d'étudier comparativement l'empire qu'exercent sur l'homme les nombreuses influences dont il est entouré, qu'elles proviennent du sol, de la chaleur, de l'atmosphère, des végétaux, etc., etc.,

(1) Faulconnier. *Description historique sur Dunkerque*, 1730.

influences d'autant plus énergiques, que notre organisation complexe, délicate, nous rend de tous les êtres organisés, les plus impressionables à l'action des modificateurs extérieurs.

Peu après notre installation à Dunkerque (1846), nous avons considéré comme un de nos premiers devoirs d'étudier le pays où nous étions appelé à pratiquer. Nous avons amassé de nombreux documents, et nous utilisons aujourd'hui ceux qui peuvent servir à la topographie médicale. Nous avons cru pouvoir être utile en venant, après nos prédécesseurs, soit compléter leurs renseignements, soit en donner de nouveaux, au moyen de notions plus étendues, dues à des observations météorologiques et médicales journalières.

Les dix derniers volumes publiés par le Conseil central de Salubrité du Nord renferment, avons-nous dit plus haut, les rapports officiels du docteur Lemaire, médecin des épidémies pour l'arrondissement de Dunkerque; nous y puiserons quelquefois afin de n'omettre aucun détail de nature à élucider la question.

Nous adopterons le plan suivant.

PREMIÈRE PARTIE.

I Géographie de Dunkerque. II Vents régnants. III Orages. IV Brouillards — eaux tombées — pluies — neige — grêle. V Hygromètre. VI Thermomètre, température. VII Baromètre. VIII Ozone. IX. Lieux et temps d'observations. X Phénomènes météorologiques divers.

DEUXIÈME PARTIE.

I Constitution des maladies. II Maladies selon les saisons. III Maladies endémiques ou stationnaires. IV Maladies épidémiques et contagieuses. V Fréquence des maladies selon les âges, les sexes, les saisons, les conditions de fortune, l'acuité. VI Mortalité.

PREMIÈRE PARTIE.

I

GÉOGRAPHIE DE DUNKERQUE.

A l'extrémité septentrionale de la France et du département du Nord, s'élève la ville de Dunkerque, dont le nom formé de deux racines tudesques (Duyn et Kerk) signifie *Eglise des Dunes*. Vers le milieu du VII^e^ siècle, époque à laquelle St-Eloi vint annoncer l'Evangile aux peuples de nos contrées, cette ville n'offrait qu'un faible assemblage d'habitations pauvres et rustiques, établies par les pêcheurs de la côte sur la rive orientale du hâvre naturel, que la mer formait en cet endroit.

DUNKERQUE est la forme que l'usage a définitivement consacrée pour la désigner.

A son côté Nord, bordé par la mer, s'élève une série de dunes ou de monticules de sables étendus de l'Est à l'Ouest le long de la mer. Le demi-cercle méridional de l'Est à l'Ouest est coupé par plusieurs canaux et routes publiques qui y viennent aboutir.

Elle se trouve située sous le 51^e^ degré 2 minutes 11 secondes de latitude Nord, et au zéro degré 2 minutes 23 secondes de longitude Est, calculée du méridien de Paris.

L'élévation de Dunkerque au-dessus de la basse mer (1), de vive eau moyenne, est de dix mètres au maximum, et cette cote ne se trouve que sur une étendue superficielle extrêmement restreinte correspondant au carrefour des rues de l'Eglise et des Pierres.

(1) Les renseignements qui suivent sont dus à l'obligeance de M. Plocq, ingénieur des ponts et chaussées à Dunkerque.

Les points les plus bas de la ville sont dans les quartiers auxquels ils ont donné leurs noms, dits *la Basse Ville*. Ils sont compris entre les cotes 6 et 5, et plus généralement un peu au-dessous de 6 par rapport au même zéro de repère.

Enfin, en jetant un coup-d'œil sur un plan où se trouvent les courbes du niveau du terrain, on voit que la ville, proprement dite, est presque tout entière au-dessus de la courbe cotée 7 par rapport au même zéro.

La haute mer moyenne de vive eau est de 5 mèt. 45, et les hautes mers maximum d'équinoxe sont de 6 mèt. 70.

Le sol sur lequel elle repose est un terrain sec, d'une perméabilité parfaite. Dans toute cette région de la plaine qui avoisine la mer, on ne rencontre que du sable.

Chez M. Angellier (1), scieur de bois à Dunkerque, rue David-d'Angers, on a creusé, à cette époque, un puits qui offre la coupe suivante :

Sable	4m 50
Terre glaise.	1 00
Sable aquifère.	2 00
Profondeur. . . .	7 50

Ce puits donne de l'eau douce dont le niveau se maintient à 4m 50 au-dessous du sol. Il paraît que la couche de glaise traversée est très-régulière, et qu'on la retrouve partout à Dunkerque (2).

(1) Essai de géologie pratique sur la Flandre française par M. Meugy, ingénieur des ponts et chaussées. (Mémoires de la Société Impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille. Année 1852, page 98.)

(2). Meugy. Ouvrage cité page 111.

Voici la coupe du sondage qui a été entrepris à Dunkerque en 1836:

La portion de la ville habitée peut être enveloppée dans une ellipse, dont le grand axe, orienté Nord-Sud, aurait à peu près 1,800 mètres de long, et le petit axe 1,000 mètres de largeur.

Elle comprend, entre ses remparts, une superficie de 260 hectares environ.

Les diverses parties du territoire de Dunkerque, composées du Jeu-de-Mail, de l'Ile Jeanty, la Basse-Ville, la ville proprement dite, et coupées par des canaux, sont reliées entr'elles par plusieurs ponts.

La plupart des rues, sans être tirées au cordeau, sont parfaitement percées et régulières : quelques-unes des principales traversent la ville dans ses plus grands diamètres. D'autres, également bien ouvertes, viennent couper ces grandes artères sous différents angles, et sont disposées de manière à assurer à la ville non-seulement une libre et ample circulation, mais à prévenir et à détruire, dans ces grandes voies aériennes, toutes les causes qui pourraient rendre l'air stagnant, malsain, ou briser son courant.

Sable de mer	Terrain rapporté.	6m 66
	Sable fluide	6 66
	Sable avec coquilles analogues à celles vulgairement connues sous le nom de St-Jacques et renfermant des veines très-minces de limon vaseux	7 66
	Sable mouvant de couleur noirâtre. . . .	5 00
	Sable mouvant jaunâtre, mélangé de coquilles brisées	5 66
	Sable noirâtre aussi mêlé de coquilles. . .	4 33
Système Yprésien	Glaise compacte . . . . . On y a trouvé quelques petits cailloux à la profondeur de 314 à 320 pieds.	80 66
		116m 63

La profondeur à laquelle on a commencé à rencontrer la glaise, coïncide avec la partie la plus profonde de la pleine mer à Dunkerque, (22 brasses de 5 pieds ou 110 pieds).

Les améliorations introduites successivement dans le service de la voirie ont fait pénétrer la salubrité dans tous les quartiers. Enfin le sol est très-sec et perméable, disions-nous tout à l'heure, ce qui facilite l'écoulement des eaux, rend la ville propre et rarement boueuse. Ce dernier résultat est dû surtout à la vigilance de nos édiles.

Généralement les maisons sont bien construites, elles n'ont qu'un étage, ce qui permet à l'air de circuler librement. Çà et là, on en voit à deux étages, et quelques-unes en ont trois. Dans presque toutes, il y a des cours plus ou moins grandes, facilitant la circulation de l'air et permettant au jour d'arriver aux habitations. Un certain nombre possèdent des jardins.

Sans entrer dans les nombreux détails d'aménagement, nous dirons que la disposition générale des habitations est assez favorable, bien qu'elle ne puisse être applicable à la ville entière. Et cependant, quelles améliorations obtenues depuis la démolition de centaines de vieilles masures aussi mal construites que mal distribuées intérieurement ! Des appartements étroits, sombres, peu ou point accessibles aux rayons du soleil, recevaient le jour par des fenêtres qui ne s'ouvraient pas ou ne s'ouvraient qu'à demi, et ne pouvaient ainsi être habités sans danger.

Ces sortes de réduits, tels que les impasses donnant sur la rue des Vieux-Remparts, rue du Collége, rue des Arbres, rue des Pierres, rue St-Gilles, au Marché au Poisson, etc., etc., obscurs, d'autant plus malsains encore, que les soins de propreté y étaient souvent négligés, étaient habités par des familles appartenant à la classe ouvrière et pauvre, la plupart nombreuses et ainsi entassées dans un appartement resserré, situé tantôt au rez-de-chaussée, tantôt sous le toit, et dont un poële et quelques mauvaises couchettes en paille, très-rarement renouvelées, constituaient tout l'ameublement.

Non-seulement les habitations de ce genre abondaient à

Dunkerque, mais nous devons y ajouter les caves, séjour humide, obscur, souvent malpropre et malsain.

Malgré les efforts faits par toutes les administrations depuis 400 ans, l'habitude s'était établie et s'était invétérée de constituer ces fosses en demeures humaines (1)...

Ainsi resserrés, privés de l'influence bienfaisante des vents nécessaires au renouvellement de l'air, et de l'action non moins utile de la lumière solaire, des milliers de citoyens vivaient facilement exposés à des maladies diverses, à des prédispositions constitutionnelles plus ou moins fâcheuses, etc., etc. Heureusement encore que la plupart d'entr'eux menaient par état ou par nécessité une vie active et laborieuse qui les exposait presque toujours au grand air, ne retournaient chez eux qu'aux heures destinées aux repas ou au sommeil, et par conséquent devenaient moins impressionnables aux effets de l'insalubrité de leurs habitations.

La majeure partie des caves ont aujourd'hui disparu, grâce à l'exécution d'un arrêté municipal et à la sévérité de la commission des logements insalubres qui les a appréciées *de visu*.

Dunkerque possède quelques belles promenades plantées et de belles places dont la plus remarquable est celle dite *place Jean Bart;* elle est grande, régulière, véritablement tirée au cordeau.

En somme, d'après cet aperçu sommaire, Dunkerque offrirait toutes les garanties possibles de salubrité, se trouverait dans les meilleures conditions hygiéniques, si

(1) Victor Derode, *Histoire de Dunkerque*, page 42.

Dans sa géographie du département du Nord publiée en 1853, M. Quiquet dit en parlant de Dunkerque : « Il est à regretter que dans » toutes les rues, des caves, ayant ouverture sur la voie publique, et » servant ou de magasins ou d'habitations, interdisent parfois aux piétons la circulation sur les trottoirs. »

des circonstances de localité ne venaient détruire tous ces avantages.

Arrêtons-nous un instant à la question des eaux et à leurs qualités.

Et d'abord, on a lieu d'être surpris que, dans une ville aussi importante, quand survient une longue sécheresse, il y ait une disette d'eau assez complète pour réduire la population à la ration, alors que, au pied même de l'une de ses portes, on voit couler en abondance une eau de rivière dont les qualités sont excellentes, alors que depuis long-temps il eût été facile de multiplier les fontaines publiques, d'établir un système d'irrigation générale, au moyen duquel on eût pu constamment laver les rues, et par lequel chaque ménage aurait eu, au besoin, moyennant une faible rétribution, de l'eau en abondance.

A Dunkerque, les eaux sont de différentes espèces : celles de pluie, réunies dans des citernes, servent de boisson, avec celles du canal de Bourbourg, employées toutefois avec défiance à cause des préjugés constants de la population contre l'eau de ce canal.

Eaux des puits et citernes. — Les puits sont tellement communs à Dunkerque, qu'il y a peu de maisons qui n'en possèdent un, comme si la ville n'avait pas d'autre ressource. La qualité de ces eaux, leur degré de salubrité, dépendent, comme on le sait, de bien des choses : de la propreté des toits, des gouttières, des citernes et de leur profondeur; de la nature de la pierre qui a servi à leur édification, du mode de construction lui-même, etc., etc. Toutes ces conditions favorables n'existent malheureusement pas toujours, et l'eau de pluie, sans contredit de toutes les eaux la plus pure, privée d'air dans les citernes, ne tarde pas à se désoxygéner ; on la laisse généralement se souiller par des impuretés de toute espèce, par un limon qui séjourne au fond, et qui, remué lors de l'abaissement du niveau de l'eau, met en liberté des animalcules,

des végétaux en décomposition qui, introduits dans l'économie, deviennent très-souvent nuisibles à la santé.

Il est évident que si les épidémies de fièvre intermittente qui ont désolé le pays à diverses époques, ont eu pour cause principale de grands remuements de terrain, alors que la sécheresse était prolongée, elles ont certes eu aussi pour puissant auxiliaire la mauvaise qualité de la seule eau employée aux usages domestiques.

Disons cependant que, dans les maisons bien tenues, les eaux sont bonnes, et que si leur qualité offre quelque différence, c'est en raison du plus ou moins de chlorures de soude ou de chaux qu'elles tiennent en dissolution.

Un grand nombre d'habitants font filtrer leur eau avant de la consommer.

Eaux de l'Aa prises dans le canal de Bourbourg. — Le canal de Bourbourg, situé au Sud-Ouest de la ville, fournit des eaux potables à la population qui ne les emploie qu'avec défiance, disions-nous tout à l'heure. Elles sont amenées à Dunkerque au moyen d'une dérivation qui part d'un endroit dit le *Grand-tournant*, à deux kilomètres et demi, en traversant par des syphons les canaux de Bergues et de ceinture. Les eaux sont dirigées par des rigoles découvertes et des aquéducs jusque dans un réservoir pratiqué dans l'intérieur de la ville, d'où elles sont élevées par des pompes à la hauteur nécessaire pour être conduites aux fontaines de quelques quartiers de la ville.

Ces eaux, analysées par M. Thélu, pharmacien à Dunkerque, et plus tard à l'école des mines de Paris, ont été reconnues d'une limpidité parfaite, d'une saveur agréable, n'ayant aucune odeur, supérieures, en un mot, à celles de nos citernes. L'analyse qualitative que M. Thélu en a donnée, prouve que l'eau du canal de Bourbourg ne contient rien qui la rende impropre aux usages domestiques, Sa seule imperfection est de ne dissoudre que médiocrement le

savon ; mais on y obvie facilement par l'addition d'un peu de lessive ou d'une faible proportion de cristaux de soude.

Du jour où la population aura secoué ses préjugés, elle la trouvera excellente (1). Cette question des eaux à Dunkerque est depuis longtemps l'objet des préoccupations de l'administration municipale. En 1856, une commission, composée de membres du Conseil municipal, fut chargée d'étudier le travail fourni à M. le Maire par les ingénieurs des Ponts et Chaussées, afin de donner une prompte satisfaction aux besoins du pays et de doter la ville d'un approvisionnement en eaux salubres. Le rapport de la commission fut lu et adopté dans les séances des 18 Août et 6 septembre 1856. Ses résolutions ont été les suivantes : (2) . . . . . .

« Après examen des différents moyens d'approvisionnement, le Conseil adopte le projet de distribution en » ville des eaux de la rivière d'Aa, prises pour le moment » dans le canal de Bourbourg, à l'endroit du Grand-Tournant.

» Il laisse à l'avenir à reporter la prise d'eau et à pousser les tuyaux de conduite, d'abord jusqu'au dessus des » écluses de Bourbourg, et ensuite jusqu'à la rivière d'Aa » même, pour que les eaux de cette rivière ne subissent » plus aucune altération dans leur parcours à travers le » territoire des Wateringues . . . . . .

» Est-il besoin de dire que cette eau jaillissant de

(1) Le Conseil de Salubrité a plusieurs fois déclaré cette eau excellente sous le rapport de l'hygiène, et notamment dans un savant et minutieux rapport rédigé en 1852 par son secrétaire, M. le docteur Faucon. Ce rapport, remis à l'autorité municipale et porté à la connaissance de la population, est inséré dans le tome XII des Rapports sur les travaux du Conseil central de Salubrité du département du Nord. — Pages 394 et suivantes.

(2) Rapport au Conseil municipal de Dunkerque par M. Cuel, au nom de la commission. — Page 13.

» nombreuses bornes-fontaines, pour nettoyer pendant » plusieurs heures par jour tous les ruisseaux de notre » ville, qui servirait à arroser les principales rues, les » quais, et les environs des ateliers de salaison, dans les » temps de sécheresse, répandrait dans Dunkerque un » agrément et une beauté joints à l'hygiène et à la salu- » brité la plus désirable, et écarterait à tout jamais, de » nos yeux, ce triste spectacle de femmes et de filles de » tout âge condensées, pendant de longues heures, con- » trairement à toute économie et à toute morale, autour » de nos citernes publiques ? (1) »

Il est fâcheux que les lenteurs administratives relatives aux voies et moyens n'aient pas permis jusqu'ici de commencer l'exécution de ces travaux déclarés de première urgence en 1856. Espérons que prochainement on se mettra à l'œuvre ! !...

Si l'on jette un coup d'œil sur les environs de Dunkerque, on verra que l'arrondissement forme un quadri- » latère (2) « dont l'Aa au Midi, la mer à l'Ouest, la » frontière belge au Nord, déterminent trois côtés. C'est à » peu près la moitié de la Flandre maritime d'autrefois. » C'est un terrain de plaines dont l'uniformité n'est guère » interrompue que par les dunes et les hauteurs de Watten. » Il est sillonné par plus de 270 canaux, rivières, cours » d'eau, etc., etc., traversé par un grand nombre de che- » mins, trois grandes routes et une voie ferrée. . . . .

» La Colme et le canal d'Hondschoote divisent l'arron- » dissement en deux parties d'une physionomie contraire. » Au Nord, pas ou du moins peu d'arbres. Au Sud, au » contraire, beauté remarquable de hautes futaies. »

Les principaux canaux et cours d'eau qui entourent, traversent Dunkerque ou sillonnent l'arrondissement, sont:

(1) Rapport cité. — Page 4.

(2) Victor Derode, Histoire de Dunkerque, page 20.

1° *Canal de la Cunette.* — Il prend son origine au sas occidental des Quatre Écluses, longe l'esplanade Ste-Barbe du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est, passe sous la porte d'eau du génie militaire près du pont du Rascadael, où il change de direction pour traverser les fortifications de l'Est de la place, d'abord du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest jusqu'en face de l'extrémité de la rue des Vieux-Remparts, puis, à ce point il se dirige de l'Est-Sud-Est à l'Ouest-Nord-Ouest jusqu'à l'écluse de la Cunette dite écluse Magloire, où il débouche.— Parcours total : 2,400 mètres.

2° *Canal de Mardick.* — Il commence à l'écluse du Jeu-de-Mail, en se dirigeant de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'à l'écluse du fort Mardick où il s'arrête. Ce canal ne sert plus que de réservoir pour les chasses et pour une certaine partie des eaux des terrains compris dans la 1re section des Wateringues.

3° *Canal de jonction.* — Ce canal, qui réunit les deux premiers, commence aussi à l'écluse du Jeu-de-Mail, et se termine au sas des Quatre Écluses. Il est dirigé de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest; à 550 mètres de la passerelle de la porte de Calais, ce canal est coupé à angle droit par le prolongement du canal de Bergues qui réunit ce dernier à l'écluse de l'arrière-port.

Longueur totale du canal de jonction — 1300 mètres. Celle du prolongement du canal de Bergues est de 300 mètres.

4° *Canal de dérivation.* — Les eaux du pays, qui viennent se jeter dans les fossés de la place au pont éclusé de la porte de St-Pol, se rendent à la mer par le canal de dérivation qui emprunte les fossés dans une partie de son parcours sur environ un kilomètre, et se trouve creusé ensuite en dehors du périmètre de la place, depuis l'emplacement dit la *Samaritaine* jusqu'à l'écluse du fort Revers, où il débouche à la mer. Direction : Sud-Ouest au Nord-Est. — Longueur totale : à peu près 2 kilomètres.

5° Au Midi, est la *rivière d'Aa.*

6° Obliquement, du Sud à l'Ouest, le *canal de Bourbourg* qui établit, pour la navigation intérieure, la grande ligne de communication de Paris avec le port de Dunkerque, d'une part, et avec la Belgique, d'autre part, par l'intermédiaire du canal de Ceinture, et au moyen du canal de Furnes.

7° Au centre et à peu près dans la même direction, le *canal de la Colme,* qui n'est qu'une dérivation de l'Aa.

8° Au Sud, la *petite rivière l'Yser.*

De ces divers cours d'eau partent d'autres canaux d'une moindre étendue, qui divisent le sol dans tous les sens.

La partie de l'arrondissement de Dunkerque située de l'Est au Sud entre Furnes, Bergues et Dunkerque, était autrefois presque toute marécageuse, inondée l'hiver et desséchée l'été, excepté deux lacs nommés les Moëres. Le plus petit de ces lacs est tout entier dans l'arrondissement de Dunkerque; il n'est que la seizième partie du grand avec lequel il communique par un canal particulier.

Les parties inférieures du sol de ces Moëres sont à peine à 60 centimètres au-dessus des basses mers de vive eau, aussi n'a-t-on pu les assécher que par des moyens mécaniques. Ces Moëres avaient une étendue de 3,200 hectares qu'on a desséchés et rendus à la culture, en élevant l'eau dans les canaux au moyen de vis d'Archimède, mues par des moulins à vent. Ces travaux sont dirigés avec habileté par la Commission des Moëres.

Le reste de l'arrondissement constitue ce qu'on appelle les Wateringues, c'est-à-dire une portion de territoire sillonnée d'innombrables canaux creusés pour le dessèchement du pays, qui s'opère ainsi spontanément et par intermittence pendant la durée des basses mers. On compte de 250 à 270 canaux dits watergangs qui se jettent dans les grandes artères dénommées plus haut, pour conduire définitivement leurs eaux à la mer.

Cette portion du pays, dite Wateringues, est divisée en quatre sections, ayant chacune une administration particulière.

Autrefois l'influence pernicieuse de ces marais, dont l'asséchement, aux approches du solstice d'été, donnait lieu à tant de fièvres intermittentes, opiniâtres, décimait la population des campagnes, celle des villes et surtout la garnison qui se trouvait enfermée dans le fort Français et le fort Louis, tous deux situés le long du canal de Dunkerque à Bergues, sur la rive gauche, et entourés de larges fossés.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : le desséchement a eu pour résultat non seulement l'assainissement du pays, mais encore il a rendu ces terrains à l'agriculture, et en a fait une des plus fertiles contrées du département. Toutefois, ce desséchement spontané semble devoir être maintenu dans certaines limites, telles que le plan d'eau général de la vallée ne soit plus désormais abaissé au-dessous du niveau auquel les perfectionnements actuels semblent l'avoir réglé. Cette opinion est motivée par l'expérience des sécheresses des années dernières, ainsi que l'a plusieurs fois exposé et démontré M. Plocq, dans le sein du Conseil de Salubrité.

II

VENTS RÉGNANTS.

Les vents qui soufflent le plus fréquemment sont ceux d'Ouest et de Nord-Ouest; telle est l'opinion générale. Voici, d'après nos relevés de 1850 à 1860, dans quelle proportion ils ont régné :

Ouest.	671.
Nord-Ouest	621.
A reporter. .	1,292.

Report.	1,292.
Sud-Ouest.	543.
Nord-Est	523.
Est.	397.
Nord	320.
Sud.	296.
Sud-Est.	281.
	3,652.

On remarque, dans ce résumé, la prédominance des vents d'Ouest, de Nord-Ouest et de Sud-Ouest, conformément à ce qui toujours a été constaté par les habitants de Dunkerque et indiqué par les historiens.

Les vents d'Ouest, de Nord-Ouest et de Sud-Ouest sont généralement très-humides, s'étant saturés de vapeurs aqueuses provenant des évaporations de l'Océan. Ces vapeurs se condensent, forment les nuages, couvrent l'atmosphère et se résolvent en pluie en entrant dans une température plus froide: aussi, le règne de ces vents dominant à Dunkerque, les pluies y sont fréquentes, mais peu abondantes. Ils soufflent principalement en hiver, et assez fort. Par leur violence, ils occasionnent la plupart des ouragans et des tempêtes dont nous sommes souvent témoins en hiver, et qui rendent le pays si sujet aux variations climatériques.

Comme exemple, nous consignerons ici avec certains détails que, dans la nuit du 25 au 26 Septembre 1853, et toute la journée du 26, Dunkerque fut le théâtre d'un affreux ouragan qui restera comme un souvenir de désolation dans la mémoire des Dunkerquois, car LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice devaient venir le 26 Septembre visiter notre pays. Depuis le samedi 24, il y avait perturbation dans l'atmosphère, annoncée par un vent impétueux de Nord-Ouest, accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre. La pluie est tombée avec abondance pendant pres-

que toute la journée du lendemain, et néanmoins la décoration des rues s'est continuée avec ardeur. Le soir, la pluie cessa, et tout faisait espérer pour le lundi un temps calme et serein. Vain espoir! Dans la nuit, le vent Sud-Ouest s'est transformé en tempête ; il grondait avec une violence sans exemple peut-être depuis bien des années. Le vent déchaîné faisait autant de bruit que les plus forts coups de tonnerre. Des tuiles étaient enlevées des toits, des briques détachées des cheminées, des arbres rompus dans les jardins, et l'on devait redouter les plus déplorables ravages dans les décorations, fruit de tant de soins et de patience. Au jour, en effet, tout fut trouvé dans le plus triste état, nos arcs de triomphe étaient presque tous renversés, et leurs débris jonchaient au loin les rues ; les tentures étaient détachées et flottaient en lambeaux ; la verdure, les fleurs étaient flétries et dispersées : c'était un spectacle de désolation ! ! ! . . . . . .

. . . . . .

Un temps atroce a signalé aussi la fin d'Octobre et le commencement de Novembre 1859. Ainsi, le 25 Octobre, une véritable tempête s'est déclarée, la mer était tellement mauvaise que le service des paquebots a été suspendu jusqu'au lendemain 27. Malgré la violence des vents, leur variabilité à chaque instant, Sud-Est, Sud-Ouest, Sud-Sud-Est, et l'agitation de la mer, ces bâtiments sont partis. Leur départ offrait un spectacle dangereux, effrayant même, et les difficultés qu'ils ont éprouvées pour franchir les brisants et gagner la haute mer ont vivement ému la population.

En même temps que la tempête grondait, de singuliers phénomènes atmosphériques se sont produits. Ainsi, à des bouffées de grêle et de neige très-froides, se sont mêlés des éclairs et du tonnerre. Les fils électriques donnaient des étincelles. Ces caprices de la nature étaient complètement inaccoutumés.

Une tempête plus affreuse encore par un vent d'Ouest a régné pendant 48 heures les 1er et 2 Novembre 1859. Elle a aussi été accompagnée d'éclairs, de tonnerre et de grêle. Elle a occasionné des sinistres nombreux et des pertes énormes. C'est par centaines que l'on compta les navires de toute espèce perdus sur les côtes de France et d'Angleterre. Partout la grandeur des pertes et le nombre des victimes ont été incalculables.

A l'appui de cette prédominance habituelle des vents d'Ouest, nous signalerons quelques phénomènes particuliers à notre contrée (1).

« On se rappelle que tous les ormeaux, que l'on voyait » naguère sur la route de Calais, avaient leurs bran» ches inclinées du côté opposé aux vents les plus fré» quents, et que ces branches conservaient cette incli» naison après la cessation de ces vents, indices de leur » constance. Ces arbres ayant été abattus et leur tronc » scié, on a remarqué que les couches de ligneux, du » côté du tronc sur lequel avaient frappé les vents froids, » étaient moins épaisses que celles du côté opposé, quoi» que en même nombre, et qu'elles étaient comme atro» phiées et moins développées que celles du côté qui » n'avait point été exposé au contact de l'air froid.

» La formation des dunes sur le bord de la mer est » aussi un témoin qui atteste la direction des vents les » plus fréquents à Dunkerque. A marée basse, quand la » plage est à découvert, les sables se dessèchent et les » vents les portent sur les dunes, déjà formées dans la » direction d'où ils viennent, en sorte qu'elles s'accrois» sent de plus en plus vers l'intérieur du pays, en laissant » entr'elles des intervalles comme de petites vallées qui » donnent à leur ensemble l'aspect de petites montagnes. »

(1) Mémoires de la Société Dunkerquoise, 1855. Notice sur les influences des vents à Dunkerque, par M. le docteur Dobilier, page 83.

Les vents de Nord-Est, de l'Est, viennent ensuite dans l'ordre de fréquence. Ils règnent en hiver et au printemps, ils refroidissent la température et retardent les chaleurs à tel point, qu'on arrive quelquefois au solstice d'été sans en avoir encore éprouvé les effets. Ils sont ordinairement secs et froids; ils dessèchent, s'opposent à l'exhalation cutanée, et fatiguent beaucoup les personnes nerveuses. Bien qu'ils soufflent d'une manière assez périodique au printemps, ils se montrent ensuite assez souvent le reste de l'année. Ordinairement ils durent peu dans ce pays; mais quand en hiver, ils tiennent longtemps, les gelées arrivent, le froid est des plus rigoureux, comme nous l'avons constaté en 1850-1855; il l'a été un peu moins en 1857, en 1858; mais sous l'influence de ces mêmes vents d'Est, il a été violent et prolongé pendant l'hiver de 1859 à 1860.

S'ils persistent en été, ils dissipent les nuages, amènent la sérénité du ciel, il est vrai, mais ils ont pour conséquence le refroidissement de l'atmosphère, une sécheresse parfois bien funeste pour ce pays.

Les vents de Sud, de Sud-Est, et tous les autres intermédiaires, ne sont que des vents de transition; ils ne durent jamais au-delà de quelques heures, même quelques instants. Quand, par hasard, ils sont moins éphémères en été, ils sont accompagnés d'une chaleur énervante; de même, en hiver, s'ils prédominent, la température est douce, nous n'avons pas de gelées.

Les vents de Sud, de Sud-Est, sont fréquents en automne à Dunkerque, et, malgré cette époque avancée de l'année, on l'a toujours remarqué, cette saison est très-belle et se prolonge même plus que dans tout autre pays.

En somme, la direction des vents n'a rien de très-constant dans notre climat, de tout temps cette observation a été faite; ils règnent et se succèdent sans aucune régularité dans leur apparition et leur durée; leur variabilité

est parfois si grande, qu'il n'est pas possible de prédire si leur influence donnera du beau ou du mauvais temps.

N'oublions pas de mentionner une observation faite bien souvent chez nous : les époques des solstices et des équinoxes ne sont marquées par aucun phénomène physique bien appréciable, si ce n'est par de très-grands vents. Ces grands vents, quand ils règnent dans les parages de Dunkerque, sont d'autant plus impétueux, d'autant plus actifs, que l'horizon est à découvert.

Quant au calme qu'on rencontre dans les zones équatoriales, nous ne le connaissons pas à Dunkerque ; toujours il y fait du vent, toujours on y éprouve des brises plus ou moins fortes. Cette circonstance explique pourquoi, ici, les hivers sont tempérés, alors qu'ils sont quelquefois très-rigoureux ailleurs ; de même, pourquoi les chaleurs ne sont jamais aussi intenses que dans l'intérieur de la France.

III

ORAGES.

Les orages sont assez fréquents en été : quelquefois le tonnerre gronde avec un épouvantable fracas. Il est rare, néanmoins, que la foudre fasse des ravages à Dunkerque; les nuées orageuses se dirigent assez souvent vers la mer, sorte de paratonnerre qui préserve la ville de ces effets extraordinaires de l'électricité, dont l'homme est le témoin ou la victime.

Pour justifier la direction des orages vers la mer, résumons ceux qui ont eu lieu depuis dix ans : nous trouvons, d'abord par ordre de fréquence :

Qu'en	1852, il y a eu	26	orages.
En	1857, »	22	»
En	1851, »	18	»
	A reporter. .	66	

	Report. .	66	
En 1853,	»	17	»
En 1856,	»	17	»
En 1858,	»	16	»
En 1859,	»	15	»
En 1850,	»	9	»
En 1854,	»	9	»
En 1855,	»	7	»

156 jours d'orages; puis, qu'ils se sont manifestés par le vent de Sud et les intermédiaires Sud-Sud-Ouest, Sud-Ouest, Sud-Sud-Est, Sud-Est, 58 fois, c'est à dire plus du tiers du chiffre total, 156.

En prenant la moyenne des orages pendant la période de 1850 à 1860, nous en comptons à peu près 15 par an.

Récapitulation faite du moment de leur apparition en 24 heures, nous voyons qu'ils ont surgi 105 fois entre midi et minuit; les orages du matin sont donc fort rares.

En jetant un coup-d'œil sur nos tableaux météorologiques journaliers, nous avons constaté, ainsi qu'il suit, leur fréquence suivant les saisons en dix ans :

Hiver....	Décembre	— Janvier	—Février,	8	orages.
Printemps.	Mars	— Avril	—Mai,	25	»
Eté.....	Juin	— Juillet	—Août,	93	»
Automne..	Septembre	— Octobre	—Novembre,	30	»
				156	

chiffre égal au nombre indiqué plus haut.

Les orages, on le voit, sont presque inconnus en hiver; plus de la moitié surviennent en été; un nombre à peu près égal éclate dans les journées les plus chaudes du printemps et de l'automne.

Les observations précédentes nous permettent d'appliquer à Dunkerque l'assertion du docteur Foissac : (1)

(1) Docteur P. Foissac. De la Météorologie dans ses rapports avec la science de l'homme, etc., 1854; tome Ier, page 159.

« De même que nous voyons les jours, les saisons, et » les années se renouveler avec les mêmes caractères, » ainsi les orages se reproduisent, dans les mêmes » saisons, aux mêmes heures, avec une régularité remar- » quable. »

Quelques particularités relatives aux phénomènes électriques, pendant les orages, sont assez intéressantes pour trouver place ici.

Le 29 Août 1851, à quatre heures et demie du soir, le tonnerre est tombé, rue des Arbres, sur le toit de la maison occupée par M. Dewulf, armateur. Il en a détruit une partie; la portion du mur attenant à l'une des habitations voisines a été démolie complètement: on aperçut distinctement sur ce mur les zig-zags formés par la foudre dans sa marche. L'extrémité d'un tuyau en zinc, surmontant une cheminée voisine, a été coupée en bizeau. Une heure après ces dégâts, nous avons parcouru le grenier, toute la maison, et partout l'odeur de soufre était extrêmement prononcée.

Le 22 Novembre de la même année, à une heure du matin, orage affreux, accompagné de grêle et d'un vent impétueux.

Depuis long-temps nous n'avons eu, autant qu'en 1852, d'anomalies dans les saisons. D'abord, pendant les mois qui, d'ordinaire, nous amènent des pluies abondantes, il a régné une sécheresse telle que toutes les citernes de la ville étaient épuisées. Un froid très-vif, une sorte de recrudescence d'hiver, a succédé à cette période de sécheresse, et s'est prolongé bien au-delà du printemps. Puis sont survenues des chaleurs insupportables et inaccoutumées dans notre climat, avec accompagnement de nombreux jours de pluie, de violents orages quotidiens. Enfin, pendant tout l'automne, il est tombé des pluies diluviennes qui ont causé de désastreuses inondations et entravé les semailles.

La température a été, en outre, très-variable, plus souvent froide que chaude, et cependant l'air était toujours chargé d'électricité; le temps lourd ou tempétueux.

Des dix années que nous examinons, 1852 nous a fourni le plus d'orages (vingt-six).

Le 17 Juin, grêle, orage et pluie en même temps dans la matinée.

Le 17 Décembre, pendant la nuit, tonnerre, pluie, grêle, tempête affreuse, rien n'a manqué.

Le 28 Juin 1853, après plusieurs journées d'une température médiocre, le thermomètre s'est élevé à 23 degrés centigrades. L'atmosphère était très-chargée d'électricité. Pendant la soirée et une partie de la nuit, de très-nombreux éclairs, sans tonnerre, provenant du rapprochement de nuages superposés, n'ont cessé d'illuminer le ciel. Le lendemain, la chaleur a diminué, et nous avons eu de véritables giboulées de Mars.

En Octobre, trois orages, les 13, 14 et 27. Celui du 14 a été accompagné de grêle et de tonnerre, éclairs à peine appréciables, et pendant trois jours la température s'est abaissée. Ceux des 13 et 27 n'ont duré que quelques instants, il n'y a eu que de très-nombreux éclairs.

Le 18 Février 1854, un orage épouvantable a éclaté pendant la nuit, en même temps qu'il tombait de la grêle et que grondait une effroyable tempête.

Le 18 Décembre, au soir, des phénomènes identiques à ceux du 18 Février ont été observés.

Le 15 Mai 1856, grêle, tonnerre, grand vent, forte pluie, à huit heures du matin.

Le 23 Septembre, grande pluie pendant la nuit et toute la matinée. A deux heures du soir, éclairs nombreux pendant une heure, puis tonnerre à plusieurs reprises, auquel ont succédé la grêle et beaucoup d'éclairs.

Le 21 Mai 1857, très-forte grêle et des éclairs sans tonnerre vers le milieu du jour.

Le mois de Juin s'est fait remarquer, cette année-là, par les orages. C'est sur l'Ouest de l'Europe, et particulièrement en France, en Belgique et en Angleterre, que se sont concentrés ces phénomènes météorologiques. Celui qui régna sur Dunkerque le samedi 20 Juin, à neuf heures du soir, a été des plus violents. L'atmosphère avait été, toute la journée, d'une chaleur excessive; pas un souffle dans l'air, même sur le port. A six heures du soir, les vapeurs qui déjà chargeaient l'horizon dans le Sud-Ouest se condensèrent en nuages sombres, où vers sept heures et demie brillèrent les premiers éclairs ; les nuages s'élevèrent alors avec rapidité, la foudre gronda ; un vent frais surgit dans les couches supérieures de l'atmosphère, et la pluie tomba presque aussitôt en larges gouttes. Un instant après, l'orage éclatait dans toute sa force.

Le 16 Juillet, à quatre heures de la nuit et jusqu'à sept heures du matin, alternativement grêle et tonnerre, peu d'éclairs.

Le 22 Octobre, vers sept heures du soir, pluie douce, peu abondante; beaucoup d'éclairs venant du côté de la mer, pas de tonnerre.

Le 16 Avril 1859, temps très-orageux, vent très-violent, ouragans même par moments; neige vers une heure de l'après-midi. A huit heures du soir, la neige tombe par gros flocons; en même temps paraissent à l'horizon de nombreux éclairs, puis une demi-heure après, le tonnerre gronde pendant une heure. Enfin, cette journée bizarre est terminée par une pluie abondante.

Le 28 Juin, très-forte pluie de neuf heures du soir à trois heures du matin. Pendant ce temps un orage, que l'on peut, sans exagération, qualifier d'effrayant, et plus fort que tous ceux qui ont grondé depuis plusieurs années,

a éclaté sur la ville, et de splendides éclairs l'illuminaient de magnifiques couleurs.

Enfin, le dernier mois de notre période d'observation, Décembre 1859, a eu un orage très-remarquable pour la saison. Nous copions textuellement notre journal météorologique :

Grêle, neige pendant la nuit. Couvert tout le jour, neige, pluie abondante, grêle alternativement. De quatre à six heures du soir, le ciel s'obscurcit, et tour à tour de très-nombreux éclairs accompagnés de grêlons énormes et de coups de tonnerre très-forts, très-prolongés, tiennent la population dans une stupeur indicible.

IV

BROUILLARDS. — EAUX TOMBÉES. — PLUIES. — NEIGE. — GRÊLE.

Brouillards. — Il y a eu, en moyenne, par année, 83 fois des brouillards plus ou moins épais. Le maximum a été atteint, en 1857, avec le nombre 166 ; le minimum, en 1851, avec 43 brouillards bien caractérisés.

Ils ont été infiniment plus fréquents en automne, à partir du mois de septembre, par exemple, qu'au printemps ; en hiver qu'en été.

Généralement les brouillards d'automne coïncident avec les beaux jours de cette saison qui se lient à ce que l'on appelle l'été de St-Martin, et les habitants se trouvent alors indemnisés, à la fin de l'année, de l'absence du printemps qui leur fait ordinairement défaut au commencement.

Peu de brouillards obscurcissent complètement le ciel pendant une journée entière : ils s'élèvent le matin de bonne heure, puis sont peu à peu dissipés par la ventilation presque constante à laquelle Dunkerque est surtout

redevable de l'état de salubrité, en général, assez satisfaisant dont jouit la population. Au printemps et à l'automne, ils reparaissent aussi le soir.

La cause de ces brouillards, si nombreux dans ce pays, n'est autre que la grande humidité dont notre atmosphère est saturée.

Quand l'air est très-chargé d'électricité, que des brouillards épais enveloppent la ville, chacun peut apprécier leur odeur pénétrante, infecte, empyreumatique.

Eaux tombées. — Pluies. — La position géographique de Dunkerque, au bord de la mer, les vents maritimes d'Ouest et leurs intermédiaires qui n'arrivent à nous qu'après avoir parcouru une grande étendue de mers, et après s'être chargés d'une énorme quantité de vapeurs, l'absence complète de forêts, de montagnes (celle de Cassel, la plus voisine, se trouve à vingt-six kilomètres de distance), devraient engendrer annuellement des pluies plus fréquentes, plus considérables que dans l'intérieur de la France, que dans l'Est surtout.

Depuis 1850, nous avons noté régulièrement le nombre de moments de pluie tombée, pendant le jour, par les divers vents (courants inférieurs), la pluie tombée nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune ; mais nous ne l'avons mesurée que depuis le 1er Janvier 1857.

A partir de cette époque, la pluie a été recueillie et mesurée au moyen du pluviomètre de Pixii. Cet instrument est composé d'un récipient de forme conique renversée, au sommet duquel est soudé un tube ayant un mètre de longueur. Ce tube plonge dans un cylindre muni d'un robinet à son extrémité inférieure. A la partie latérale du cylindre est adapté, au moyen d'un ajutage, un tube en verre communiquant à l'intérieur par son extrémité inférieure. Derrière ce tube, sur la surface cylindrique, est construite une échelle graduée indiquant la capacité de ce dernier.

Le rapport de la surface du récipient et de celle du cylindre est de 1/10. Après chaque observation, il suffit d'ouvrir le robinet de ce cylindre pour faire écouler le liquide qu'il contient.

En dix ans, le nombre des jours ou moments de pluie a varié selon les années, ainsi qu'on peut en juger par le tableau suivant :

En 1850. . . .	130
» 1851. . . .	104
» 1852. . . .	98
» 1853. . . .	116
» 1854. . . .	142
» 1855. . . .	122
» 1856. . . .	151
» 1857. . . .	128
» 1858. . . .	100
» 1859. . . .	127
Total. . .	1,218

jours ou moments de pluie, ce qui donne une moyenne de 121, plus une fraction, par an.

Quant aux vents qui ont coïncidé avec la pluie, et qui peuvent certes être considérés comme une des causes occasionnelles, nous constatons que ces 1,218 jours sont répartis de la manière suivante :

Ouest	339
Sud-Ouest.	270
Nord-Ouest	165
Sud	124
Nord-Est	110
Nord.	107
Sud-Est	62
Est	41
	1,218

Le résultat de nos annotations précises vient donc

prouver la justesse de l'opinion généralement admise, formulée plus haut quant à la prédominance des vents d'Ouest et à leur action sur la détermination de la pluie.

Un autre élément de la question nous a paru intéressant, essentiel à étudier ; c'est l'influence exercée par le croissant et le déclin de la lune sur la chûte des pluies pendant notre temps d'observation. L'appréciation, l'interprétation de cette influence lunaire sont une étude très-compliquée, difficile à bien saisir ; nous ne tenterons pas de la faire aujourd'hui ; nous nous bornerons ici à présenter la statistique du nombre de jours de pluie pendant ces deux périodes lunaires.

		Déclin.	Croissant.
Année	1850	86	73
»	1851	58	73
»	1852	61	66
»	1853	82	74
»	1854	90	85
»	1855	115	101
»	1856	150	135
»	1857	68	60
»	1858	65	42
»	1859	67	54
	Total	842	763

On trouve donc pendant la lune décroissante 842 jours et nuits de pluie,
Pendant la lune croissante 763 id.
79 excès des jours et nuits de pluie pendant le déclin de la lune.

Dans un pays comme le nôtre, où règnent de si grandes irrégularités dans les phénomènes météorologiques, il est impossible de calculer *avec précision* la quantité de pluie qui tombe dans le cours d'une année. Tantôt nous avons des sécheresses désastreuses qui durent vingt, trente jours,

quelquefois plus ; tantôt nous avons des averses très-abondantes, épouvantables, de véritables pluies diluviennes. Tout calcul fait cependant, les quantités de pluie restent à peu près les mêmes chaque année.

Si nous pouvons raisonner ainsi d'après nos remarques antérieures, les hauteurs des trois années 1857-1858-1859 ne fournissent guère de preuves à l'appui de cette assertion; mais, probablement, quand nous aurons observé une période quinquennale, par exemple, à peu près normale surtout, notre opinion primitive acquerra une valeur réelle.

Quantité de pluie recueillie à Dunkerque comparée à celle qui a été mesurée à Lille, à Paris, à Strasbourg, pendant la même période météorologique (1).

DUNKERQUE.			LILLE.		
1856-57	1857-58	1858-59	1856-57	1857-58	1858-59
—	—	—	—	—	—
291m44	237m83	467m7	560m31	390m17	672m50
PARIS.			**STRASBOURG.**		
1856-57	1857-58	1858-59	1856-57	1857-58	1858-59
—	—	—	—	—	—
547m2	497m7	613m3	48m17	638m80	754m80

Quels résultats inattendus ! D'après ces observations comparatives, il est tombé beaucoup moins d'eau à Dunkerque qu'à Lille et à Paris, sans parler de Strasbourg, dont la position géographique diffère entièrement, il est vrai.

En 1857-1858, la quantité d'eau tombée a été insignifiante ; on peut s'en convaincre d'abord par la hauteur

(1) Ce sont les seuls documents que nous ayons pu recueillir. Ils nous ont été transmis pour Paris par M. E. Renou, membre de la Société Météorologique de France ; pour Lille, nous les avons puisés dans les recueils des travaux des Conseils de Salubrité du Nord, tomes XVI, XVII, XVIII ; puis, dans la *Gazette médicale* de Strasbourg, Janvier 1858, Janvier 1859, Janvier 1860.

totale de l'année, 237m83, puis en jetant un coup-d'œil sur le résumé mensuel de cette année-là (1).

Si maintenant nous recherchons la distribution des pluies selon les saisons, notre ville fournit les quantités suivantes :

	1856-57	1857-58	1858-59
Hiver....	46m91	33m35	81m9
Printemps.	79m92	58m27	107m2
Eté.....	62m31	72m81	87m7
Automne..	102m30	73m4	190m9
	291m44	237m83	467m7

Ainsi, d'après cet examen, l'hiver et le printemps sont les deux saisons où il pleut le moins, l'été et l'automne celles des pluies les plus abondantes. L'automne est souvent la saison prédominante.

Nos remarques sont en tous points conformes à ce qui se passe dans l'intérieur de la France. Il est impossible de dire quel est le mois qui produit le plus d'eau en général, car il règne, sous ce rapport, une extrême variabilité dépendant d'une foule de conditions accidentelles inhérentes à notre climat, à notre pays.

Les pluies les plus fortes ont été, depuis l'époque de nos observations, en 24 heures :

1857	1858	1859
012m le 8 Août	015m le 15 Janvier	011m3 le 24 Avril
013m5 le 9 »	013m le 25 Avril	015m le 25 »
017m1 le 8 Septembre	013m5 le 8 Juillet	031m2 le 28 Juin
010m le 9 Septembre	011m3 le 21 Août	010m1 le 19 Septembre
015m le 10 »	011m le 25 »	022m1 le 21 »
025m le 11 »	024m le 8 Octobre	018m3 le 21 Octobre
012m5 le 28 »		011m3 le 30 »
		016m9 le 2 Novembre
		011m2 le 30 »
		018m5 le 1er Décembre
		011m9 le 23 »

(1) Voir les tableaux météorologiques de 1858.

Cette récapitulation prouve une fois de plus que la plus grande quantité de pluie est tombée en été et en automne.

La plus forte averse a été constatée le 28 Juin 1859, le pluviomètre a indiqué 031^{m}2. Certes, elle ne résultait pas d'une trombe, mais elle a coïncidé avec un orage épouvantable qui a grondé sur toute la ville de 9 heures du soir à 3 heures du matin. La journée avait été nuageuse, le vent soufflait S.-S.-O., le thermomètre ne marquait à 9 heures du soir que 17,5 centig.; rien ne faisait donc prévoir un orage aussi effrayant et cette pluie torrentielle.

Neiges. — La quantité d'eau provenant de la couche de neige ou grêle n'a pu être appréciée d'une manière suivie et exacte à l'aide du pluviomètre; puis, comme cette neige ou cette grêle, fondant souvent au fur et à mesure de sa chûte, ne formait sur le sol qu'une couche trop minime pour pouvoir en constater l'épaisseur, nous ne signalerons que les années pendant lesquelles ces météores aqueux ont présenté quelques particularités intéressantes, et les phénomènes principaux avec lesquels ils ont coïncidé.

Depuis 10 ans, sauf une fois en Avril 1852, une fois en Mai 1856, et une autre fois en Avril 1859, la neige s'est toujours produite, en hiver, à l'époque des basses températures. Les années caractérisées par une abondante neige ont été 1853 (30 jours) et 1855 (26 jours). 1854, au contraire, a été remarquable par la très-petite quantité tombée, cinq jours seulement et presque constamment de la neige fondante.

Les autres années ont eu cependant 11, 6, 5, 12, 13, 14, 7 jours, en flocons plus ou moins épais, plus ou moins agglomérés. Plusieurs fois elle est tombée si abondamment dans les rues de Dunkerque que les communications furent momentanément interceptées. Dans certaines circonstances,

elle a coïncidé avec la tempête, la grêle, le verglas, l'orage, etc., etc.

Le 17 Décembre 1853, elle fut abondante par un froid de — 11,5 centig. Dans la nuit du 19 au 20 Janvier 1855, elle tomba en véritable averse, le thermomètre marquait — 14,5 centig. Enfin, le 20 Décembre 1859, après un abaissement progressif de température qui fut de — 15,6 centig., le vent soufflant S.-O., la journée fut belle, commencée par un brouillard infect, qui reparut le soir; survint ensuite une avalanche de neige alternant avec la grêle; tout le sol fut recouvert d'une nappe compacte, blanche, ondulée. Elle s'accumula toute la nuit du 21, puis, le vent ayant complètement passé à l'O.-S.-O., la pluie commença le dégel. Du 20 au 21, du reste, le thermomètre avait monté de 9 degrés.

Nous avons signalé tout à l'heure 1853 comme ayant eu 30 jours ou moments de neige; cette année l'a emporté, sous ce rapport, sur les neuf autres. En parcourant nos notes météorologiques, nous lisons :

« On a rarement vu d'hiver accuser autant d'excentri-
» cités que celui de 1853 pendant le mois de février.
» Que de singulières variations de température ce mois
» a présentées ! . . . . . .

» La neige, la grêle sont tombées fréquemment, beau-
» coup plus que d'ordinaire en pareille saison. Plusieurs
» fois la couche de neige était de 10-15 centimètres.
» Pendant ce mois, il est tombé de la neige et de la grêle
» sans pluie, 13 jours sur 28. Les deux journées les plus
» mauvaises ont été les 17-23; nous avons constaté tour
» à tour de la pluie mêlée de neige, un vent très-fort, un
» ciel couvert, un vent modéré; dans d'autres moments
» un vent tempétueux, soufflant du N. et de l'O., des
» éclairs, du tonnerre éloigné, puis encore de la neige et
» de la grêle, puis du dégel. En somme, les vents d'E.
» ont été les plus fréquents. »

D'après les météorologistes, l'année 1850 a été signalée dans toute l'Europe par une chûte de neige tout à fait insolite. A Dunkerque, pendant neuf jours du mois de Janvier, il en est tombé plusieurs fois une couche assez épaisse, mais elle ne nous a pas paru constituer un phénomène exceptionnel.

Grêle. — Dans nos contrées, le volume des grêlons ne dépasse guère celui d'un gros pois ; ils ne sont dangereux que pour les récoltes, surtout quand ils sont nombreux et qu'ils tombent avec violence. Chaque année nous avons de la grêle en plus ou moins grande quantité. Elle n'est pas toujours en rapport avec les jours de neige ; toutefois, vérification faite, les totaux ne diffèrent guère. Ainsi, nous comptons en dix ans 129 jours de neige, et 135 jours de grêle.

« On a prétendu, dit le docteur Foissac (1), qu'il ne » grêlait jamais la nuit, mais cette assertion n'est point » exacte. » Et en effet, nous avons annoté que, chaque année, sauf en 1850, il est tombé plusieurs fois de la grêle pendant la nuit.

La distribution de la grêle durant les saisons varie, elle présente un certain intérêt, aussi la donnons-nous exactement :

1850 à 1860.

Hiver. . . .	46	jours ou moments de grêle.
Primtemps . .	47	»
Eté.	5	»
Automne . .	37	»

C'est en hiver et au printemps que ce phénomène a lieu principalement, l'automne vient après, et il grêle très-rarement en été. D'après nos relevés, il est facile de cons-

(1) Docteur Foissac. De la Météorologie dans ses rapports avec la science de l'homme, etc., etc. P. 74; tome II.

tater que les mois les plus mauvais, sous ce rapport, sont Novembre et Mars; Décembre et Avril comptent ensuite le plus de jours. Pendant les orages et à l'époque des grandes chaleurs, la grêle tombe aussi assez souvent. Ailleurs, (1) nous avons indiqué les moments de grêle qui ont coïncidé avec les orages, nous ne reviendrons pas sur ces contrastes bizarres.

Nous pourrions encore signaler certaines tempêtes pendant lesquelles la grêle tomba avec intensité ; nous n'en relaterons que trois, et assez rapprochées de nous pour que chacun puisse se les rappeler.

Le 20 Janvier 1858, par exemple, vers le soir, après une journée de pluie d'averse, accompagnée du vent N.-O., apparut une violente tempête qui dura toute la nuit. Le 21, vent impétueux, ciel nuageux ; vers 11 heures du matin, flocons de neige sans suite. De 1 heure à 2 heures du soir, de gros grêlons, chassés par un vent des plus intenses, fondirent sur le pays, ce fut un véritable ouragan. Peu après, le ciel devint nuageux, mais la grêle reparut à 8 heures du soir, dura une partie de la nuit, et la tempête, moins furieuse que la veille, gronda de nouveau. La journée du 22 fut une série d'alternatives de grêle, de pluie, de neige.

Nous rappellerons enfin la tempête des derniers jours d'Octobre et celle du 1^er^ au 2 Novembre 1859, pendant lesquelles tombèrent des grêlons énormes (2).

V

HYGROMÈTRE.

Indiquer la quantité d'humidité invisible contenue dans l'air est un élément important en météorologie; mal-

(1) Chapitre III. Orages, p. 87 et suivantes.
(2) Chapitre II. Vents régnants, p. 83 et 84.

heureusement les moyens d'appréciation n'ont pas toujours été suffisants et à l'abri de très-sérieuses objections. En général, les degrés d'un hygromètre marquent, non la quantité absolue de l'humidité de l'air, mais bien l'état plus ou moins avancé de saturation de la partie de l'atmosphère où cet instrument est situé ; par cela même il est précieux pour l'indication des changements du temps, car il peut faire connaître l'humidité ou la sécheresse, sans que la quantité de vapeur ait varié, mais parce qu'en raison de l'abaissement ou de l'élévation de température, son point de saturation, c'est-à-dire de précipitation, s'est approché ou éloigné.

L'hygromètre dont nous nous sommes servi pendant la période décennale est celui *à cheveu de Saussure*; ses nombreux défauts, et la facilité avec laquelle il s'altère par le temps, nous l'ont fait abandonner à partir du 1^er^ Janvier 1860 ; et, depuis lors, nous apprécions la tension de la vapeur d'eau contenue dans l'air, l'humidité relative de ce fluide élastique, à l'aide du *psychromètre d'August.*

Les observations fournies par l'hygromètre à cheveu n'ont qu'une valeur comparative entr'elles. L'échelle est de 100 degrés, maximum d'humidité. Malgré leur peu de précision, nous allons cependant exprimer sommairement le résultat des moyennes annuelles, et indiquer à quelles époques de l'année le maximum et le minimum sont d'ordinaire atteints. Et d'abord, disons que l'humidité régnant constamment dans notre climat, le minimum de l'instrument ne doit jamais être bien bas. L'aiguille, au contraire, se dirige souvent vers le maximum.

La moyenne annuelle générale est de 69,07 pour le maximum, et de 37,07 pour le minimum. Nous croyons ce chiffre de 37,07 un peu au-dessous de la réalité, le degré de sécheresse ne peut être aussi bas à Dunkerque. Nous l'avons néanmoins donné, parce qu'il est la conséquence d'observations prises avec un instrument dont les

défauts, en général, ont été signalés tout à l'heure. Le maximum de 100 degrés a été souvent atteint, notamment en automne et en hiver. Quant au minimum, il est très-rare : un certain degré d'humidité est toujours indiqué par l'aiguille.

VI

THERMOMÈTRE. — TEMPÉRATURE.

Dans sa Notice sur le climat de Dunkerque, le docteur Bobilier s'exprime ainsi (1) :

« Dunkerque se trouve sous l'ysotherme ou ligne » d'égale température, de dix degrés, dans la région des » climats Séquaniens. Cette région s'étend le long des » côtes de l'Océan depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à » la Belgique ; elle doit la douceur de sa température au » voisinage de la mer, tandis que la région des climats » Vosgiens, quoique sous la même latitude, mais plus à » l'Est et plus élevée au-dessus du niveau de la mer, » offre des extrêmes de température bien plus éloignés. » A Dunkerque, on passe d'une saison à l'autre sans » éprouver de grandes transitions. Les hivers n'y sont pas » froids ; les étés sont peu chauds ; le printemps est » tardif ; la première partie de cette saison n'est que la » continuation de l'hiver ; les beaux jours n'arrivent » qu'en Juin ; les chaleurs n'ont lieu qu'en Juillet et » Août ; et même vers la fin de ce mois, elles commencent » à diminuer. L'automne est ordinairement beau ; les » froids ne se font ressentir qu'en Janvier et Février, et ne » sont pas longs. »

. . . . . .

« Les hivers sont quelquefois très-rigoureux dans » l'intérieur de la France, pendant qu'ils sont tempérés à

(1) Mémoires de la Société Dunkerquoise. Tome 1er, 1853, p. 188.

» Dunkerque ; il en est de même des chaleurs, elles ne » sont jamais aussi intenses que dans l'intérieur ; et si les » froids ne sont pas assez forts pour faire périr les plantes » vivaces, les chaleurs ne sont pas assez longues pour » faire arriver plusieurs fruits à une parfaite maturité. »

Dans notre pays, les extrêmes de température sont donc atténués, comme dans les climats maritimes, à proximité d'une grande masse de fluide, par l'influence de la mer et par la brise qui est incessante, pour ainsi dire ; de là cette différence notable entre le climat de Dunkerque et celui de l'intérieur.

Le nôtre présente encore ceci de particulier, du reste comme conséquence de sa position géographique, que la constitution atmosphérique y est d'une variabilité extraordinaire : les transitions sont si fréquentes et si soudaines, qu'il n'est pas rare de voir changer la température, non-seulement d'un jour à l'autre, mais encore du matin au soir, et même plusieurs fois dans la journée. L'été n'est point exempt de ces brusques variations : on éprouve souvent, au milieu de cette saison, des alternatives de chaud et de froid très-sensibles, très-funestes pour la santé lorsqu'on ne s'en méfie pas.

La température moyenne annuelle de Dunkerque est de 9,58 centig. calculée d'après celles du 1er Janvier 1850 au 1er Janvier 1860, dont voici le tableau :

1850. . . .	9,2
1851. . . .	10,5
1852. . . .	10,9
1853. . . .	9,5
1854. . . .	9,3
1855. . . .	6,3
1856. . . .	9,6
1857. . . .	10,4
1858. . . .	9,7
1859. . . .	10,4
Moyenne. . .	9,58

Cette moyenne est celle de la cour de notre habitation.

Malgré toutes les précautions prises pour que le thermomètre ne soit pas exposé aux rayonnements du sol et des murs voisins, les radiations solaires, etc., etc., la colonne mercurielle est plus élevée que si l'instrument se trouvait en dehors de la ville, en pleine campagne, à l'ombre, et il doit nécessairement exister alors une différence entre ces deux températures.

Un météorologiste distingué, M. E. Renou, de Paris, dont nous avons déjà parlé, nous écrivait en Novembre 1856 :

« . . . . . La température observée à la campagne » diffère, d'une manière notable, avec celle de l'intérieur » de la ville. La comparaison de ces deux températures » vous permettra seule de conclure la vraie température » de Dunkerque. Les cours donnent des différences quelquefois considérables, surtout quand la température » s'abaisse beaucoup et rapidement. Si, par exemple, le » thermomètre descendait promptement à — 15°, il est » probable que, dans votre cour, il serait — 11° ou — » 12°. En été, il se produit souvent des différences en sens » inverse. »

Ces justes réflexions nous frappèrent par leur importance; aussi, à partir du 1er Janvier 1857, un bon thermomètre a été installé à 1 kilomètre de la ville, et observé par un aide intelligent.

La température à la campagne n'ayant été notée qu'à 7 heures du matin et à 9 heures du soir, nous ne la comparerons qu'aux moyennes de la ville, aux mêmes heures.

Moyenne annuelle de la ville		Moyenne annuelle à la campagne	
7 heures du matin et 9 heures du soir.		7 heures du matin et 9 heures du soir.	
1857. . . .	9,2	1857. . . .	8,3
1858. . . .	8,8	1858. . . .	7,1
1859. . . .	9,1	1859. . . .	7,6
Moyenne. .	9	Moyenne. .	7,6

7,6 cent. exprimerait donc *à peu près* la température moyenne annuelle de Dunkerque pendant les années 1857-1858-1859. Sera-ce la température réelle du pays ? C'est ce que nous prouveront, un jour, nos expériences poursuivies avec persévérance.

La moyenne des extrêmes de température offre beaucoup d'intérêt, elle a été recherchée; voici les résultats obtennus :

Moyenne des maximâ de température = 21 centig.

Moyenne des minimâ de température = — 3,1 centig.

Enfin, la moyenne des différences de température ne peut être passée sous silence; comme donnée complémentaire, elle est égale à 20,3 centig.

Le minimum arrive, en général, d'après Kaemtz, une demi-heure avant le lever du soleil.

Le maximum de chaleur a lieu, tantôt *à une heure*, tantôt vers *trois heures*, mais le plus ordinairement vers *deux heures du soir*, ainsi que nous l'avons souvent constaté.

La température moyenne des diverses saisons se décompose ainsi :

ANNÉE MÉTÉOROLOGIQUE.

HIVER		PRINTEMPS		ÉTÉ		AUTOMNE	
Décembre Janvier Février	3,3	Mars Avril Mai	8,09	Juin Juillet Août	17,2	Septembre Octobre Novembre	10,6

On retrouve pour Dunkerque cette remarque consignée par le docteur Th. Bœckel dans sa Météorologie du département du Bas-Rhin, (1) « que la température moyenne du » printemps et celle de l'automne sont assez sensiblement » les mêmes et à peu près égales à celle de la température » annuelle générale, » savoir : 8,09 centig. pour le

(1) Gaz. méd. de Strasbourg — 1859. Janvier, nº 1 — p. 5.

printemps, 10,6 centig. pour l'automne, celle de toute l'année météorologique étant égale à 9,74 centigrades.

Nous avons aussi voulu rechercher quels ont été les mois les plus chauds et les plus froids. Depuis dix ans, la plus haute température a été observée en Juillet, puis le plus souvent en Août et Juin. Le plus grand abaissement de la colonne mercurielle a eu lieu en Janvier; Février et Novembre ont ensuite fourni le plus de froids.

Si nous examinons quelles années et quelles saisons ont présenté des chaleurs insolites, nous trouvons dans nos résumés mensuels que l'hiver de 1853, par exemple, a été remarquable par sa douceur. La constitution météorologique de Janvier y est ainsi résumée : « Pendant ce mois, » la température a été ici, comme partout ailleurs, telle- » ment extraordinaire que les circonstances méritent d'être » mentionnées. Le froid a été si modéré que, de tout » l'hiver, le thermomètre n'est descendu qu'une seule fois » au-dessous de zéro, et encore n'indiquait-il que — 0,5, » c'est-à-dire un froid insignifiant. Le 12 Janvier il mar- » quait 11 centig. au-dessus ; depuis très longtemps, à » cette époque, on n'avait vu une température aussi éle- » vée. Au reste, si cet hiver n'est pas rigoureux, il est » remarquable par une extrême humidité.

» Depuis le 21 Novembre, il n'a pas neigé une seule » fois ; sept fois, au contraire, il est tombé de la grêle, » mais elle s'est fondue aussitôt. Bien que cette tem- » pérature puisse être regardée comme anormale, il y » en a cependant des exemples, et même on a vu des » hivers plus doux. Dans les années 1287, 1289, 1290, » 1301, 1420, 1426, 1473, 1494, 1586, d'après M. Ga- » briel Peignot de Lille, qui a fait ces recherches, les » arbres étaient en fleurs au mois de Février, et en 1290 » on put se passer de feu tout l'hiver. En 1607, hiver » très-doux; 1617, la douceur de cet hiver fut encore très- » remarquable; 1651, dans cet hiver, l'on n'éprouva aucun

» froid, il n'y eut ni gelée, ni neige. En 1622, le mois de » Janvier fut si chaud, même dans le nord de l'Allemagne, » qu'on n'y alluma pas les poëles, et que tous les arbres » furent en fleurs au mois de Février. 1807, on peut met- » tre encore au rang des hivers doux celui de cette année- » là. »

Le mois de Février a été tout autre que Janvier. Que de bizarreries dans l'atmosphère ! Que de singulières variations de température ce mois a présentées ! La moyenne de Février a été de + 1,5 centig. Quelle différence entre le minimâ absolu qui a été de —6,5 et le maximâ + 7,5 ! Cette différence a été relativement aussi grande entre le maximum et le minimum du baromètre.

Les accidents de température du mois de Mars ont déjoué toutes les conjectures de la science, et les observations en apparence les mieux fondées. Nous avons mentionné, tout à l'heure, les irrégularités de température de l'hiver de 1853 dont la douceur était tout à fait insolite ; aujourd'hui nous devons constater que cette douceur première s'est changée en une rigueur qui, pour être tardive, ne s'est fait que plus vivement sentir. Ainsi, le thermomètre est descendu 21 fois au-dessous de zéro, et à midi souvent il marquait + 2, 1, 5, centig. — Comme maximum, le 31, il s'est élevé à 13,5 centig. A cet abaissement de température se sont joints de la neige, de la grêle et surtout les vents du Nord, d'Est.

Les années 1851, 1852, 1857, 1858, 1859 ont donné à Dunkerque, comme dans plusieurs contrées de la France et de l'Europe, des chaleurs tout à fait exceptionnelles. Si, en 1851, la température maximâ n'a pas dépassé 27,5 le 1er Juillet, à 2 heures du soir, elle s'est maintenue, le reste du mois, assez égale au milieu du jour, et son élévation constante a été sensible. — En Août, le thermomètre a peu varié, et son élévation a été presque identique à celle de Juillet.

En 1852, le 7 Juillet à 1 heure du soir, il atteignit 35,7 centig., et le 1er Août, à la même heure, il s'éleva encore à 33 degrés. Pendant tout le mois de Juillet, chaleur très-intense, nous trouvons notée une moyenne de 21,3 centig. Chose assez singulière! cette chaleur exagérée a coïncidé avec les vents d'Est.

Au point de vue météorologique, les caractères dominants de 1857 ont été une température atmosphérique au-dessus de la moyenne des quatre années précédentes; une très-minime quantité de pluie; une évaporation très-considérable, et, par conséquent, une grande sécheresse. Dans la journée du 28 Juin, le thermomètre marqua 33,2 centig.; il régnait en même temps un vent de Sud-Est brûlant; la journée se termina par un orage et une forte pluie. En Juin, Juillet, Août, la chaleur fut plus remarquable par sa continuité que par son intensité.

Si la moyenne annuelle de 1858 a été un peu inférieure à 1857, et s'est rapprochée de la moyenne normale, nous avons eu, en Mai, Juin, Juillet et Août, des maximums très-élevés.

Depuis le 1er Juin, sauf de légères oscillations, la chaleur, qui déjà était forte, continua sa marche ascensionnelle jusqu'au 16 où le thermomètre, à l'ombre, marqua 34 degrés. A partir de ce jour, décroissance sensible qui continua jusqu'au 12 Juillet, puis la chaleur revint forte, et nous eûmes des maximums de 25,8 le 14 Juillet, de 34 degrés le 15.

Ce qui caractérise surtout l'année 1858, c'est une sécheresse inconnue, pour ainsi dire, dans le Nord de la France. Le nombre de jours de pluie a été très-inférieur à celui des années précédentes. Quant à la quantité d'eau tombée, elle a été certes bien petite; mais nous ne pouvons l'apprécier comparativement, n'ayant pas les hauteurs antérieures.

Les conséquences de l'influence exercée par cette séche-

resse exceptionnelle qui dure presque depuis 1857, ont été désastreuses pour l'agriculture, pour l'industrie, pour tous les êtres organisés, végétaux ou animaux.

Cette sécheresse de 1858 a tari, ou à peu près, toutes les citernes : partout les puits, les mares, les fossés étaient à sec. Les classes laborieuses étaient forcées de boire de l'eau malsaine. Enfin l'abaissement des eaux dans les canaux a laissé leurs berges à découvert.

Ces chaleurs anormales ont déterminé des conditions générales très-préjudiciables à la santé : les maladies ont été extrêmement multipliées, et des épidémies diverses, de fièvre intermittente spécialement, se sont développées sous cette influence jointe à des travaux de terrassements et de curages.

Cette constitution médicale, si nuisible à la population Dunkerquoise, a continué pendant la majeure partie de 1859 dont la météorologie, du reste, a peu différé de celle de 1858. En effet, la moyenne thermométrique de l'année a été de 10,4 centig.; celle de 1858 de 9,7 centig., celle de 1857 de 10,4 centig., comme 1859 par conséquent. C'est encore le mois de Juillet qui a fourni la moyenne la plus élevée + 23,6 centig. à midi. La plus forte élévation de toute l'année a eu lieu le 12 Juillet avec 34 centig., même hauteur qu'en 1858. Le mois de Mars 1859 a été beaucoup plus chaud que celui de 1858. (1859 + 8,6; 1858 + 3,9). Il en a été de même du mois de Novembre des deux années (1859 + 4,9; 1858 + 3,5).

L'été a donc commencé plus tôt comme il a fini plus tard, et l'automne a été exceptionnellement chaud. La sécheresse n'a pas persisté. Il est tombé un tiers de plus d'eau que l'année précédente.

L'expérience prouve combien ces températures élevées peuvent devenir funestes à la santé. Dans nos régions tempérées, elles engendrent des hyperhémies, des conges-

tions de toute nature qui asphyxient les individus, et viennent augmenter le nécrologe annuel.

L'influence de ces chaleurs excessives nous rappelle qu'en 1841, en Afrique, pendant une marche forcée que fit, sur un terrain très-accidenté, une colonne commandée par le général de brigade Baraguay d'Hilliers, (1) vers le mois de Juin ou de Juillet, plusieurs militaires furent foudroyés, ne pouvant résister à une chaleur intense et d'autant plus insupportable que régnait en même temps un vent brûlant, le sirocco. Ils succombaient exténués de soif, de fatigue, et atteints de congestions cérébrales. D'autres, en proie à ces horribles tortures physiques, se cachaient derrière un massif quelconque, et se suicidaient.

De service à l'arrière-garde, nous fîmes prévenir aussitôt le chef de la colonne, et des mesures énergiques furent prises pour suspendre la marche, secourir les malades, pour remonter le moral des hommes et arrêter le nombre des victimes.

Les désastres causés par une température élevée ne se rencontrent pas seulement dans les climats très-chauds d'ordinaire, on les constate également dans les pays dont la latitude ne diffère pas beaucoup de celle de Dunkerque. — Le docteur Foissac (2) raconte, par exemple, que le « 7 Juillet 1853, la sécheresse et des chaleurs brûlantes » firent éprouver des pertes cruelles à l'armée belge. » Deux bataillons du 3e régiment des chasseurs à pied se » rendaient du camp de Beverloo à Hasselt; vers midi, » la chaleur étant devenue insupportable, plus de la moi- » tié des soldats restèrent en route, exténués de fatigue » et de soif; onze avaient succombé, on transporta sur » des brancards à l'hopital de Hasselt vingt-deux malades

(1) Aujourd'hui Maréchal de France.

(2) Docteur Foissac. — De la Météorologie, etc., etc. — Tome II, p. 276.

» atteints de congestions cérébrales. Le 8e de ligne, » parti de Namur dans d'excellentes conditions, n'eut pas » moins à souffrir que le régiment de chasseurs. Au mo- » ment d'atteindre le camp de Beverloo, cinq hommes de » la 13e batterie d'artillerie tombèrent également comme » foudroyés. On dit qu'en proie aux horribles souffrances » de la chaleur, les soldats mordaient jusqu'à leurs armes » dans un accès de rage et de folie . . . . . »

Les effets des froids rigoureux entraînent des malheurs aussi grands que ceux qui sont produits par une extrême chaleur. L'histoire en fournit des exemples, heureusement sans analogues à Dunkerque.

Voici, depuis dix ans, les froids les plus violents pendant l'hiver. En Décembre 1853, le thermomètre descendit à — 11,5 centig. En Janvier 1855, nous eûmes —14,1 centig. En Février,—14. En Décembre, le froid fut encore bien vif ; pendant la nuit du 21 au 22 Décembre, nous notâmes — 13,6 centig. Le 5 Janvier 1858, — 11 degrés, puis diminution progressive. Enfin, en Décembre 1859, le froid fut vif, continu, et nous eûmes à supporter un minimâ de — 15,6 centig., le 20 Décembre.

Pendant l'hiver de 1855, notre port présenta l'aspect le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer.

Le Journal de la localité, l'*Autorité*, du 22 Février 1855, dépeint d'une façon si vraie et si poétique cet aspect du port, que nous ne pouvons mieux faire que de rapporter *in extenso* ce tableau palpitant d'intérêt :

« Depuis dix jours, chaque nuit donnait 11, 12, 13, » 14 degrés de froid ; les glaces avaient tout envahi, et » maintenant encore les bassins sont gelés. Le chenal, » qui a un kilomètre de long, est gelé ; l'entrée du port » est gelée, la rade elle-même est gelée ! Dunkerque, » pendant quelques jours, n'était plus un port d'Europe : » c'était la copie d'une des baies du Kamtschatka. Disons » en passant que Calais, Douvres, la Tamise, Anvers,

» Rotterdam, tout le littoral de la mer du Nord enfin, » n'avaient rien à nous envier, et qu'ils ont eu peut-être » plus que nous à souffrir du froid.

» On ne se figurera jamais, du reste, le coup-d'œil » magique qu'offrait la mer, ces jours derniers, après les » grandes neiges. Aussi loin que le regard pouvait » s'étendre, il ne découvrait qu'un vaste horizon blanc, » uni, que les navires pris par les glaces et rendus immo- » biles parsemaient de points noirs. A nos estacades » étaient attachées des lames entières qui, en se brisant, » s'étaient, pour ainsi dire, solidifiées instantanément, et » qui, étincelantes sous le soleil, ressemblaient à de » monstrueux morceaux de strass de plus d'un mètre » d'épaisseur, pendants çà et là aux robustes étais de la » charpente.

» Le 12, vers cinq heures du soir, une gigantesque » auréole a illuminé le ciel et venait se refléter sur les » glaces qui ressemblaient à une immense plaine étince- » lante d'or et de pourpre. Le halo a duré plusieurs » minutes, et l'on ne peut se figurer les splendides effets » de lumière qui se sont produits pendant ce phénomène.

» Chaque jour, de onze heures à trois heures, des » nuées d'oiseaux de mer passaient à quelques pieds du » sol : les grands cygnes blancs, l'oie brune d'Ecosse, la » grande oie de Norwége, la mauve, les mille variétés des » serrirostres, depuis le grand canard à tête émeraude » jusqu'au plongeur, les goëlands au manteau noir, les » grandes bécassines de mer, les aigles même, volti- » geaient pêle-mêle, ou venaient s'abattre sur la neige à » quelques pas de vous. Leur engourdissement était tel » que des matelots se risquant sur la banquise, allaient » les assommer à coups de bâton et rapportaient triom- » phalement leurs nombreuses victimes. Depuis 1829, » notre population n'avait rien vu de pareil.

» Si la plage offrait un spectacle vraiment grandiose

» par son étrangeté, si le peintre y trouvait un magique » panorama qu'on ne revoit qu'à de longs intervalles, » nos pauvres marins étaient, en revanche, cruellement » éprouvés.

» Les bâtiments qui essayaient de rentrer étaient tout à » coup pris par les glaces, et ceux mêmes qui étaient » arrivés jusque dans le chenal étaient quelquefois » emportés prisonniers, à la marée descendante, à plus » d'une lieue du port. De malheureux bateaux pêcheurs » ont été ainsi condamnés à l'immobilité, les uns pendant » 24, les autres pendant 36 heures, après avoir con- » sommé tous les vivres du bord. D'autres, enlevés au » contraire par la marée montante, ont été s'échouer sur » la plage. Le brick l'*Alma*, en sortant le 13 dernier, a » manqué se briser contre l'estacade ; il n'a dû son salut » qu'à la banquise qni a été assez forte pour le soutenir » et le déborder.

» Si un temps semblable avait duré quelques jours de » plus, on aurait pu craindre les plus dangereux sinistres ; » toute inquiétude a cessé aujourd'hui. Depuis hier, le » dégel s'opère lentement, et l'on n'aura à redouter aucun » des accidents qui naissent ordinairement d'une débâcle » de glace instantanée. »

VII

BAROMÈTRE.

Le véritable usage du baromètre se borne à mesurer la pesanteur de l'atmosphère, et à donner par suite l'altitude du lieu où l'on se trouve au-dessus du niveau de la mer.

Cet instrument de météorologie est, après le thermomètre, le plus important, bien que la science soit encore impuissante à ramener à des lois positives les variations journalières si universellement consultées pour la pré-

cision du temps, quelques heures ou quelques jours à l'avance.

La pression atmosphérique ne donne guère lieu à des indications pratiques pour la météorologie : toutefois, sans vouloir prétendre expliquer le phénomène d'abaissement plus ou moins marqué du mercure quand le temps se met à la pluie, surtout à l'approche de violents ouragans, de la tempête, ou bien au contraire celui d'élévation de la colonne quand le temps paraît fixé au beau, et toutes ces oscillations accidentelles qui dépendent d'une foule de circonstances multiples, incertaines, fréquemment obscures, il est nécessaire de tenir note exacte de toutes les indications ; elles doivent être considérées comme sérieuses.

Sous le rapport de la constitution médicale, nous pensons, malgré l'opinion trop exclusive de certains observateurs, que la pression atmosphérique exerce une influence sensible sur le développement des maladies. En effet, sans aborder une discussion qui ne peut trouver place ici, ne constatons-nous pas chaque jour ce fait fondamental que les fonctions s'exécutent avec plus d'énergie lorsque le baromètre s'élève, et qu'elles se troublent, deviennent parfois pénibles, quand il baisse d'une manière notable ?

En présence donc des nombreuses contradictions et incertitudes qui obscurcissent ce point de la météorologie, nous énoncerons tout simplement, sans commentaires, les résultats de nos observations barométriques journalières depuis dix ans.

Ainsi, par exemple, la moyenne barométrique annuelle est à peu près de 761^{m}8, et cette hauteur moyenne n'éprouve annuellement que de faibles différences.

Depuis 1850, la plus forte moyenne a été de 765^{m}8 en 1858, et c'est en 1853 qu'elle a été la plus basse ; nous trouvons pour cette année-là 755^{m}.

Une seule fois nous avons noté une élévation extraordinaire: le 11 Janvier 1859, à midi, le baromètre s'est élevé à 787^{m}, le thermomètre marquait 7 degrés au-dessus de zéro, le vent soufflait Ouest, le ciel était serein, et l'aiguille de l'hygromètre indiquait 100 degrés. Le soir de la même journée, il était descendu à 777^{m}.

Douze fois, en dix ans, la colonne a atteint 782^{m}, hauteur déjà fort élevée pour notre pays.

La pression la plus basse, pendant cette période, a été de 731^{m}, les 21-29 Mars 1851; cependant elle n'a pas coïncidé avec des conditions atmosphériques si mauvaises. Ainsi, notre journal météorologique ne relate qu'un vent très-prononcé du Sud et de l'Ouest, et de la pluie par intervalles. Ces remarques sont applicables au minimum 732^{m} du 26 Décembre 1859, et à celui de 735^{m} du 6 Février 1850.

Le maximum moyen de dix années égale 775^{m}3; le minimum moyen a été 747^{m}3; différence entre les extrêmes de 28^{m}.

Voici maintenant la moyenne de chaque saison :

HIVER	PRINTEMPS	ÉTÉ	AUTOMNE
759^{m}1	762^{m}2	763^{m}8	762^{m}2

Cette similitude de la pression atmosphériqne du printemps et de l'automne rappelle l'analogie très-grande, indiquée ailleurs, avec les températures moyennes de ces deux saisons.

Nous aurions voulu déterminer l'influence de la direction des vents sur l'ascension ou l'abaissement de la colonne barométriqne. Nos recherches ont été nombreuses, patientes; nous avons certes constaté que le mercure monte pendant le règne des vents du Nord et de l'Est, et que les vents du Sud, de l'Ouest et de leurs intermédiaires le font baisser; mais nous sommes arrivé à cette con-

clusion que l'influence des vents n'a rien de fixe, de régulier; qu'elle ne peut être démontrée rigoureusement; que, de plus, les différences dans la pression atmosphérique sont le résultat de causes très-complexes qui échappent à l'observation le plus minutieusement faite.

VIII

OZONE.

Ce corps n'étant pas encore généralement connu, arrêtons-nous y un instant.

Pour M. Schœnbein, inventeur de l'expression, l'ozone fut d'abord un principe odorant, émanant d'un corps simple, élémentaire ; plus tard, il le considéra comme un composé d'oxygène et d'hydrogène ; puis vinrent les belles recherches de MM. Marignac et de la Rive, Frémy et Ed. Becquerel, qui constatèrent que l'ozone est de l'oxygène électrisé ; enfin, au commencement de 1855, M. Aug. Houzeau a présenté à l'Académie des Sciences de Paris des recherches sur l'oxygène à l'état naissant. Il a cru découvrir un nouvel état de l'oxygène ; mais on ne peut mettre en doute l'identité de cet oxygène naissant avec l'ozone (1).

(1) Pour plus de détails, consulter :

1° Le Mémoire sur l'ozone par le Dr Th. Bœckel. Strasbourg. 1854.

2° Les recherches électro-chimiques sur les propriétés des corps électrisés par MM. Becquerel et Frémy. — Ann. de chimie et de physique. — Tome 35, 1852.

3° Les recherches sur l'oxygène à l'état naissant par Houzeau. Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Paris, n° 17. T. 40, 1855.

4° La thèse inaugurale du Dr E. Bœckel, sur l'ozone. — 1856.

5° Les divers Mémoires du Dr A. Bérigny, de Versailles. — 1856-1857-1858.

6° Les travaux des docteurs Grellois, Simonin, de Nancy, les comptes-

On produit artificiellement l'ozone en électrisant l'oxygène; il peut néanmoins se former naturellement dans l'atmosphère lorsque l'air se trouve dans des conditions particulières.

Il revêt certaines propriétés dont la principale est de décomposer l'iodure de potassium ; c'est sur cette décomposition que M. Schœnbein a fondé l'étude des observations ozonométriqnes.

Pour les faire, on prépare des bandes de papier qui sont recouvertes d'un mélange d'iodure de potassium et d'amidon dans des proportions qu'il fixe; ces bandes sont exposées à l'air libre pendant douze heures, mais elles doivent être soustraites à l'influence du soleil ainsi qu'à l'action de la pluie et des miasmes.

Suivant que l'air contient plus ou moins d'ozone, ces bandes se colorent d'une nuance plus ou moins foncée, d'un bleu violet; on les trempe pendant quelques instants dans l'eau distillée, puis on les compare aux nuances de l'échelle chromatique de M. Schœnbein, échelle dont la nuance *zéro* représente l'absence de l'ozone, tandis que la nuance *dix* donne la teinte la plus foncée.

Ce procédé opératoire est suivi par quelques observateurs depuis la découverte de l'ozone.

M. le Dr Bérigny, de Versailles (1), l'un des plus zélés, des plus infatigables, ayant constaté les nombreuses anomalies fournies par le papier ozonométrique de M. Schœnbein, entreprit, dès le mois d'Avril 1856, une série d'expériences comparatives avec divers papiers préparés par des chimistes et des observateurs. Son intention, en se livrant à ce

rendus de la *Gazette Médicale*, de Strasbourg, par le Dr Th. Boeckel.

7° Le livre de l'ozone par le docteur Scoutteten, de Metz.

8° Enfin de nombreux articles de journaux.

(1) Président actuel de la Société météorologique de France.

travail, était de faire sentir la nécessité d'un ozonomètre plus sûr, plus exact que celui de M. Schœnbein, et de hâter les recherches nécessaires pour doter la science d'un moyen précis, unique, plus facile à se procurer, et moins dispendieux que celui du savant chimiste de Bâle.

De l'ensemble de toutes les comparaisons entreprises par le Dr Bérigny avec des papiers diversement préparés (nous ne croyons pas utile de rapporter ici, même sommairement, ces nombreuses expériences), il résulte que :

Le papier de M. Jame, de Sédan, doit être mis en usage à l'exclusion de tout autre. Il est le plus sensible et surtout le plus facile à apprécier à cause de la teinte uniforme qu'il donne.

Le papier Schœnbein présente cette cause d'erreur notable, que l'état hygrométrique de l'air, ou l'eau, lorsque le papier vient d'être immergé, détermine des marbrures, des nuances embarrassantes, qui rendent son appréciation difficile.

Le Dr Th. Bœckel, de Strasbourg, a eu, l'un des premiers en France, la pensée de soumettre à une observation suivie les variations de la quantité d'ozone contenue dans l'air. Il s'est servi, pour cette recherche, de l'ozonoscope de M. Schœnbein, c'est-à-dire de l'échelle comparative de coloration fournie par le papier ioduré et amidonné bleui. De son côté, le Dr Simonin père, de Nancy, se livrait à la même époque à ce genre d'études.

L'exemple donné par les Drs Th. Bœckel et Simonin n'a pas tardé à être suivi, et, en ce moment, un grand nombre de personnes, s'occupant d'observations météorologiques, y joignent l'examen des variations de l'ozone, dont la recherche a réellement pris sa place dans les observations météorologiques régulières. Ainsi, ces études sont poursuivies à Berne, à Prague, à Versailles, à Paris, à la Saulsaie (Ain), à Amiens, à Thionville, à Metz, à Montpellier, en Amérique, à Constantinople, à Athènes, à Alger, en

Italie, en Allemagne, à Munich, à Kœnisberg, à Vienne, etc., etc.; et chaque jour apparaît un travail nouveau, ou des notes résumant des observations nouvelles, en divers lieux, sont insérées dans la presse scientifique.

A Dunkerque, nous apprécions l'ozone depuis Juillet 1856. Les papiers successivement employés ont été ceux de Schœnbein, de Fabre et Kuhneman, de Jame, de Sédan. Ces moyens d'investigation n'ayant ni une préparation identique, ni l'ozonoscope une échelle semblable, n'ont pu fournir des résultats comparables; aussi nous ne donnerons aujourd'hui que les moyennes de chaque année.

Jusqu'à la découverte d'un ozonomètre à l'abri de tout reproche, nous continuerons à employer le papier Jame, de Sédan, d'après le conseil du Dr Bérigny. De cette façon, les années, à partir du 1er Janvier 1860, seront comparables entre elles, et une période quinquennale, par exemple, permettra de calculer la moyenne générale du pays.

MOYENNE DE L'ANNÉE MÉTÉOROLOGIQUE.

1856-1857	—	2,53
Papier Schœnbein		
1857-1858	—	1,95
Fabre et Kuhneman		
1858-1859	—	2,7
Jame de Sédan		

La comparaison des annotations prises avec les papiers ci-dessus indiqués nous a prouvé que des trois mis en expérience, celui de Schœnbein est le moins sensible; vient ensuite celui de Fabre et Kuhneman; enfin le papier de Jame, de Sédan, est celui qui atteste l'impression la plus minime. Ses nuances sont, de plus, très-uniformes, autre avantage sur le papier Schœnbein, Fabre et Kuhneman, surtout lorsqu'ils viennent d'être immergés dans l'eau distillée.

Enonçons maintenant les autres résultats obtenus depuis trois ans.

L'ozone a beaucoup plus coloré le papier pendant la nuit que pendant le jour, et d'une manière assez notable, ainsi que le prouvent les moyennes ci-dessous.

Si nous additionnons celles de chaque saison correspondante dans le tableau suivant :

MOYENNES DE L'OZONE ET DE LA TEMPÉRATURE PAR SAISON.

SAISONS	OZONE		TEMPÉRATURE
	matin	soir	
1856-1857 Hiver	2,78	0,43	3,3
1857 Printemps.	3,4	1,8	9,2
Eté	3,6	3,7	18,3
Automne..	2,9	1,7	11,3
1857-1858 Hiver	2,2	0,8	2,9
1857 Printemps.	3,8	1,3	7,1
Eté	2,36	1,	18,1
Automne..	3,2	1,	10,7
1858-1859 Hiver	3,2	1,	5,0
1859 Printemps.	4,	2,	6,8
Eté	3,5	2,7	18,1
Automne..	3,6	1,8	10,7

nous trouvons que, pour le matin, c'est au printemps qu'il y a eu le plus d'ozone en trois ans, puis vient l'automne ; il y a eu peu de différence entre l'automne et l'été, enfin l'hiver en a marqué le moins.

Les observations du soir diffèrent des précédentes. Ainsi, en tête de notre récapitulation est l'été, puis le printemps, l'automne, et l'hiver en dernier encore une fois.

Ces résultats ne concordent pas tout à fait avec ceux qui ont été fournis par les Drs Th. Bœckel, Grellois, Bérigny; nous ne soupçonnons pas la cause de cette divergence. Nous avons cependant opéré régulièrement, et avec toutes les

précautions indiquées par ces observateurs. Quoiqu'il en soit, nous constatons des faits sans les interpréter pour le moment.

Quant aux relations entre la marche de l'ozone et celle du baromètre, de la température, l'humidité de l'air, le degré de sérénité du ciel, l'action du soleil, les vents, les orages, etc., etc., elles existent dans des rapports presque identiques à ceux qui sont exprimés par les météorologistes de tous les pays.

Ainsi, malgré les variations du baromètre, aucune influence sur le papier; lorsque la température s'élève, promptement surtout, l'ozone diminue, l'inverse a lieu lors de l'abaissement du thermomètre; l'humidité, les brouillards si fréquents à Dunkerque, ne colorent pas toujours l'ozonoscope en raison de leur intensité; quelquefois même nous avons été étonné, en le comparant à l'échelle, de le trouver si faiblement impressionné alors que l'hygromètre marquait 100°; moins le degré de sérénité est prononcé, plus la quantité d'ozone est considérable; cette quantité est en raison directe de l'intensité des vents, permanents dans notre contrée. Lorsque les vents de Nord-Ouest, de l'Ouest, sont violents, par exemple, nous sommes certain de constater une teinte plus foncée des papiers; du reste, lors des tempêtes, des ouragans, des perturbations atmosphériques, quel que soit le vent qui domine, toujours d'après nos relevés, nous avons observé une teinte se rapprochant de plus en plus du maximum.

Les orages fournissent constamment une augmentation d'ozone; seulement la coloration de l'ozonoscope est plus ou moins accentuée selon que l'orage est plus ou moins rapproché du lieu d'observation.

Notable quantité d'ozone pendant la chute de la neige. Quand la pluie est forte, continue, beaucoup d'ozone; peu, au contraire, si la pluie ne tombe que par intervalles et surtout inappréciable.

En Août et Septembre 1859, le Dr Bérigny, de Versailles, voulant mettre en évidence la nature électrique de l'aurore boréale, a fait des observations concernant les proportions d'ozone contenues dans l'air du 28 Août au 2 Septembre.

Il a remarqué, pendant cette période, une quantité d'ozone relativement considérable, plus grande la nuit que le jour; preuve assez concluante de la nature électrique de ce météore.

A Strasbourg, le Dr Th. Bœckel a constaté aussi qu'aux approches de l'aurore boréale, l'électricité atmosphérique est allée en croissant; elle a atteint son summum d'intensité au moment de ce remarquable phénomène, pour décroître de nouveau après sa disparition. Ainsi, la somme des chiffres fournis par l'ozonoscope a été égale.

Nos observations à Dunkerque n'ont pas donné des résultats aussi significatifs que ceux de M. Bérigny; cependant nos papiers étaient les mêmes, ceux de M. Jame, de Sédan. Du 28 au 31 août, notre papier a été moins coloré le matin et le soir que pendant tout le reste du mois. Chose plus bizarre encore! le papier du 1er Septembre marquait zéro; celui de la nuit du 1er au 2 a été plus coloré relativement. Il a donné 4 à l'échelle. Cette teinte plus foncée a coïncidé avec cette intensité des phénomènes plus marqués, constatés à Dunkerque comme partout ailleurs.

Pour compléter notre étude sur l'ozone, nous exposerons brièvement le résultat des expériences *faites en pleine mer*. Il nous a paru intéressant de savoir si le voisinage direct de la mer a une influence très-sensible sur la production de ce gaz.

Du 11 Novembre 1857 au 30 avril 1858, soixante-sept observations ont été recueillies le matin et le soir en pleine mer, à plusieurs lieues du rivage, par le capitaine Boone, commandant une des corvettes du pilotage, homme intelligent et qui a bien voulu suivre en tous points nos instruc-

tions. Elles n'ont été continuées chaque fois que pendant quelques jours, le bâtiment rentrant au port après un laps de temps assez court, et étant remplacé par un autre navire.

Le papier employé a été le même que celui dont nous nous sommes servi chez nous (Fabre et Kuhneman). Il était suspendu dans un cylindre en ferblanc troué en plusieurs endroits et fixé dans une partie du bâtiment choisie à l'avance, de façon à ce que l'air pût facilement y avoir accès, et à ce que ni l'eau, ni la pluie, ni le soleil, ne vinssent pas altérer les nuances.

A 7 heures du matin et à 7 heures du soir, il était retiré et placé avec soin dans une boîte bien close. Chaque bande portait la date du jour et l'heure de la mise en observation ; au retour, la boîte nous était remise.

Ces ozonoscopes, comparés aux différents degrés de notre échelle habituelle et à nos observations journalières, ont donné les moyennes suivantes :

	PLEINE MER		A TERRE	
	matin	soir	matin	soir
Du 11 Novembre 1857 au	—	—	—	—
30 Juin 1858..	3	2	1,7	0,5
Du 9 au 17 Février....	2	2	2	0
Du 8 au 16 Mars.....	4	4	3	0
Du 4 au 11 Avril.....	4	2	7	4
Du 22 au 30 Avril.....	5	3	3	1
	18	13	16,7	5,5

Ainsi, même résultat en mer qu'à terre : papier plus ozonisé pendant la nuit que pendant le jour, seulement la différence entre la production de la nuit et celle du jour est moins sensible qu'à terre. Pendant la première quinzaine d'avril, moitié moins d'ozone en mer qu'à terre, le

contraire a eu lieu pendant la seconde quinzaine du mois. Nous bornons là notre appréciation.

Un mot encore avant de terminer. Cet agent ne préoccupe pas seulement les météorologistes : les médecins, depuis quelques années, surtout à Strasbourg, à Nancy, à Versailles, à Montpellier, cherchent à découvrir son influence sur la production, sur la marche des maladies, sur le développement de certaines épidémies. Nos données sur ce point sont encore très-incomplètes ; la seule remarque consignée, à plusieurs reprises, dans nos notes journalières, *c'est une influence bien marquée de l'ozone sur la production et l'aggravation des affections bronchiques, pulmonaires ;* quant à ses rapports avec les autres maladies, nous n'en avons découvert aucun. Du reste, la science ne possède encore jusqu'ici qu'un petit nombre d'observations trop restreintes pour se prononcer sur une question aussi délicate.

IX

LIEUX ET TEMPS D'OBSERVATIONS.

Les observations météorologiques que nous venons de résumer ont été faites, depuis dix ans, tous les jours, sans interruption.

Altitude du sol (rue du Sud, n° 36), au-dessus du niveau de la mer. . . . . 7, mètres (1).

» baromètre au-dessus du sol . . 5,50 »
» des thermomètres. . . . . 5 »
» de l'hygromètre. . . . . 5 »
» de l'ozonomètre . . . . . 5 »

(1) Au-dessus du zéro des échelles de service du port de Dunkerque, ou 5m46 cent. au-dessus des cartes de Cassini, ou 7m47 cent. au-dessus du zéro des cartes marines, pris pour repère dans l'Annuaire des marées, publié par M. Chazallon.

Température. — La température atmosphérique a été observée au moyen d'un thermomètre centigrade à mercure, exposé au nord, garanti des rayons solaires, et distant du mur de 50 centimètres.

Les observations ont été faites trois fois par jour: *à sept heures du matin, à midi, à neuf heures du soir.* La température atmosphérique a aussi été constatée, *matin* et *soir*, à la campagne, à un kilomètre de la ville. En général, les observations faites dans l'intérieur d'une cour donnent une moyenne trop élevée; prises, au contraire, en dehors de la ville, on trouve des différences notables. Ces dernières expériences permettent de conclure la vraie température moyenne de Dunkerque.

Pour apprécier le maximum de température, nous nous sommes servi du thermomètre *à bulle d'air* de M. Walferdin, et pour le minimum, du thermomètre horizontal à alcool.

Pression atmosphérique. — Elle a été constatée aux mêmes heures que la température, au moyen d'un baromètre à cuvette.

Hygrométrie. — L'humidité de l'air a été observée chaque jour, à midi, avec l'hygromètre de Saussure.

Vents. — La direction du vent a été appréciée au moyen des girouettes et de la fumée des cheminées, pour le courant inférieur comprenant la couche d'air existant entre le sol et la plus grande hauteur à laquelle la fumée puisse s'élever, sans que sa dissémination la fasse perdre de vue. Nos annotations ne mentionnent que le vent dominant de la journée.

Pluie. — Elle a été mesurée au moyen d'un pluviomètre de Pixii, placé au-dessus du toit de la gare du chemin de fer, bâtiment isolé. Ce toit est à dix mètres à peu près au-dessus du sol.

Neige, Grêle, Orages. — Pour ces phénomènes, on a eu soin d'indiquer leurs dates, la direction du vent dominant qui les accompagnait, la hauteur barométrique et le degré de température du moment.

Ozonométrie. — Les observations ozonométriques ont été notées matin et soir. Nous avons adopté définitivement l'ozonoscope de Jame, de Sédan.

X

PHÉNOMÈNES MÉTÉOROLOGIQUES DIVERS.

A l'étude météorologique qui précède, ajoutons la relation de quelques principaux phénomènes célestes apparus à Dunkerque depuis dix ans. Bien que n'appartenant pas spécialement à la constitution météorologique du pays, ils doivent néanmoins trouver place dans notre travail, ne fût-ce qu'à titre de renseignement complémentaire.

Nous les rapporterons d'après leur ordre d'apparition. Le premier phénomène, assez rare, a été parfaitement décrit par M. Follie, capitaine du génie à Dunkerque. Il a bien voulu nous en donner une note que nous transcrivons *in extenso*.

« Lundi 7 Janvier 1856, vers cinq heures du soir, » j'aperçus une longue traînée lumineuse dans la direc- » tion du S.-O. : je n'avais pas vu le météore qui l'avait » produite ni entendu aucune détonation dont le bruit, du » reste, aurait été couvert par celui du train du chemin » de fer dans lequel je me trouvais. Cette bande lumineuse » paraissait verticale, elle était plus vive et plus mince à » la partie inférieure; son éclat était analogue à celui que » produirait la traînée persistante d'une fusée; elle se » trouvait un peu vers la droite d'une verticale passant » par Jupiter, la partie la plus élevée étant à peu près » aux 3/5 de la hauteur de l'astre au-dessus de l'horizon, » la partie la plus basse aux 2/5 environ.

» Le temps était clair, on apercevait à peine quelques » nuages blanchâtres, si ce n'est au-dessous de Jupiter où » se trouvait à l'horizon, en forme de demi-cercle, une

» masse de nuages noirs qui semblaient s'étendre dans » toutes les directions, portant un brouillard avec eux.

» La bande lumineuse, diminuant d'éclat, perdit de sa » teinte rouge, devint plus blanche, et fut entraînée dans » la direction du N.-O., la partie supérieure marchant la » première. Un quart d'heure après l'apparition de ce » phénomène, on voyait encore la traînée blanche que le » vent avait contournée, mais en lui laissant sa longueur » primitive, la largeur avait encore augmenté; on la pou- » vait comparer à un léger nuage blanc, un cirrhus éclairé » par le soleil.

» Le globe lumineux était dans notre atmosphère: la » traînée qu'il a laissée, quelle que fût sa nature, mais » dont l'apparence est devenue celle d'un nuage, a été » influencée par le vent dont la direction à Dunkerque » était celle du S.-S.-E.

» Sa hauteur pourrait être fixée approximativement: si » l'on admet que le météore a paru enflammé vers le » zénith du Hâvre, et à 5 $^{10}_{2}$ au-dessus de notre horizon, » sa distance à la terre était de 30 kilomètres environ, et » sa longueur d'une dizaine.

» D'après les observations faites dans la journée par le » docteur Zandyck, de midi à neuf heures du soir, le baro- » mètre a oscillé de 0,742^{m} à 0,740^{m}; le thermomètre » centigrade marquait environ 4,8; les vents soufflaient » S.-S.-E.; l'hygromètre de Saussure était à 75; le » temps, beau et clair jusqu'à cinq heures, a été obscurci » par un brouillard venant du S.-O. »

Le 17 Septembre de la même année, à huit heures dix-sept minutes du soir, plusieurs personnes de notre ville ont remarqué, dans l'Ouest, la chûte d'un aérolithe ou bolide ayant la forme d'une S.

Le 12 Octobre suivant, une éclipse de lune a eu lieu, et le ciel était assez dégagé de nuages pour que l'on ait pu suivre toutes les phases du phénomène céleste. Commencée à neuf heures et demie précises, elle était à son

maximum à onze heures trois minutes, et sa fin à minuit trente-six minutes. On a vu successivement disparaître les diverses proportions du disque de la lune, de manière qu'il n'en restait qu'un mince filet à peine égal aux $^{99}/_{100}$, puis on l'a vu récupérer de proche en proche ses dimensions et sa clarté première, à mesure qu'il se dégageait du cône d'ombre.

Pendant le mois de Septembre 1858, on a pu admirer chaque soir, plus ou moins distinctement, la magnifique comète de Donati. Le 30 Septembre surtout, elle était à son périhélie, c'est à dire au point de son orbite le plus rapproché du soleil. Malheureusement l'horizon était obscurci par une brume assez épaisse qui n'a pas permis de constater l'éclat complet de cet astre extraordinaire.

Quelques détails maintenant sur les aurores boréales du 28 au 29 Août, du 2 Septembre, et sur le phénomène atmosphérique des plus curieux sur l'ensemble des lignes télégraphiques.

Bien que les aurores boréales, conséquence de l'extrême sécheresse qui n'a cessé de régner pendant le cours de cette année dans la plus grande partie de notre hémisphère, aient été nombreuses, deux seules ont été observées à Dunkerque. La première, bien distincte, a été vue dans tout son éclat dans la nuit du 28 au 29 Août 1859. Quant aux circonstances atmosphériques concomitantes, on peut dire que la température était relativement basse, +13 centig. à peu près; la pression atmosphérique aussi a baissé, elle est descendue de 768^{m} à 764^{m},5. Le vent dominant était d'Ouest et fort doux.

La seconde aurore boréale, beaucoup moins splendide, a été aperçue dans la nuit du 1er au 2 Septembre. La température était encore plus basse, +10,5 centig. à peu près, et la pression atmosphérique, au contraire, plus forte que dans la nuit du 28 au 29 Août. Le vent d'Ouest a prédominé, cette fois, plus violent.

Ces deux aurores boréales ont influencé d'une manière bizarre les appareils destinés à accuser la présence de l'électricité. Les lignes de télégraphie électrique, par exemple, ont été en proie à des perturbations extraordinaires.

D'après l'opinion des savants, ce trouble apporté au jeu des appareils télégraphiques tient à l'existence anormale d'une masse d'électricité, résultant elle-même de l'aurore boréale.

Voici ce qui a été constaté au bureau télégraphique de la gare du chemin de fer à Dunkerque :

Dans la nuit du 28 au 29 Août, depuis 1 heure 45 m. du matin jusqu'à 5 heures 20 m., l'employé de service a remarqué que les appareils étaient parcourus, de temps à autre, par l'électricité; les sonneries des fils étaient mises en mouvement, comme si le poste correspondant eût envoyé le courant électrique.

Dans ces moments-là, en interrompant le circuit, c'est-à-dire en produisant dans le fil conducteur une solution de continuité, on observait de très fortes étincelles. Pendant ce temps de trouble, la transmission devenait d'abord inintelligible, puis impossible. A partir de 5 heures 20 m. du matin, les communications se sont rétablies peu à peu. Dans la nuit du 1er au 2 Septembre, les mêmes phénomènes se sont produits depuis 5 heures 57 m. du matin jusqu'à 8 heures 40 m. Ils ont été très intenses, le courant a été continuel, les sonnettes se sont ébranlées sans cesser, et cette perturbation n'a permis aucune correspondance.

Depuis 8 heures 40 m., les transmissions ont été reprises progressivement; mais il y a encore eu dans la journée quelques moments de travail difficile.

Ici se termine tout ce que nous avions à dire sur la constitution météorologique de Dunkerque. Ainsi qu'on a pu le voir, nous nous sommes souvent borné à un simple

exposé des faits, sans chercher à les discuter, convaincu que, sur cette branche de la physique, la science est loin d'être infaillible. Oui, nous reconnaissons volontiers que les études météorologiques sont encore imparfaites, qu'il faut un très-grand nombre d'observations pour établir les rapports du baromètre et du thermomètre avec la salubrité d'un pays, par exemple ; qu'il faut des observateurs intelligents, minutieux et persévérants ; qu'il faut enfin des instruments variés et délicats.

M. Meurein, de Lille, formule ainsi son opinion sur cette partie de la science : (1) . . . . . .

« Tout observateur consciencieux conviendra avec moi, » que les indications fournies par un quelconque des » instruments qui doivent figurer dans un observatoire » complet, ne sont absolument vraies que pour la toute » petite partie de l'espace qu'il occupe, et il n'y a que » des probabilités plus ou moins grandes dans son » application à un rayon d'une certaine étendue. C'est » pourquoi il est indispensable au progrès météorologique » que les lieux d'observation soient aussi multipliés que » possible. Mais où trouver des observateurs qui consen- » tent à se sacrifier à la science et à renoncer complète- » ment au monde? La moindre lacune enlève à un travail » long, patient et fastidieux, toute sa certitude, toute son » autorité ; les chiffres interposés par un calcul de » probabilités ne laissent que des doutes, et c'est un » trop déplorable résultat pour tant d'abnégation. »

Après ces réflexions sincères, empreintes d'un grand cachet de vérité, nous allons aborder la seconde partie de notre travail, la constitution médicale du pays, question vaste, complexe, d'autant plus difficile à résoudre que nous tenterons d'étudier les rapports qu'elle a pu avoir

(1) Rapport sur les travaux du Conseil central de Salubrité et des Conseils d'arrondissement du département du Nord pour l'année 1858. — Observations météorologiques. — 1857-58. — p. XIX.

avec cette série de phénomènes atmosphériques si variés qui parfois lui impriment un cachet particulier, indélébile, et dans quelles proportions ces influences météorologiques ont contribué à tel ou tel genre de maladie, au développement, à la propagation de telle ou telle épidémie.

L'étude de ces phénomènes n'est dépourvue ni d'intérêt, ni d'utilité pratique, puisqu'elle sert quelquefois de guide dans l'application que nous faisons chaque jour des principes thérapeutiques pour combattre les différentes manifestations épidémiques qui rayonnent trop souvent autour de nous.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

CONSTITUTION DES MALADIES.

« Depuis Hippocrate (1), plusieurs savants recommandables se sont attachés à rechercher la liaison des maladies, et particulièrement des épidémies, avec l'état du ciel et les variations atmosphériques. Mais si, jusqu'ici, ces recherches n'ont pas obtenu tout le succès qu'on pouvait en attendre; si, la plupart du temps, la cause des maladies demeure enveloppée d'une profonde obscurité, il ne faut point cependant renoncer à une étude dont tous les esprits sages ont reconnu l'importance, ni révoquer en doute l'utilité des recherches météorologiques: car on découvrira peut-être un jour ce qui est resté caché jusqu'ici, et, pour nous servir des expressions d'Hippocrate, la nature de l'homme ne surpasse pas la puissance de l'univers : Plerumque enim hominis natura universi potestatem non superat (Hipp. de dieb. jud.) »

Adoptant la manière de voir du Dr Foissac, nous avons essayé d'interpréter, dans leur ensemble, tous les faits notables, imposants, accumulés par l'observation depuis dix ans, pour arriver à une généralisation, à une opinion vraisemblable de la constitution médicale de notre contrée.

Et d'abord, notre ville a-t-elle une constitution médicale particulière, différente de celles qui sont situées sous la même latitude, et qui, comme elle, ont un climat tempéré?

(1) Dr Foissac. — De la Météorologie, etc., etc. — T. I. p. 18.

La proximité de la mer, la configuration du pays, sont-elles de nature à donner à la constitution médicale de Dunkerque une physionomie spéciale, un caractère propre aux maladies qui reparaissent périodiquement ou qui se propagent épidémiquement par l'apparition de circonstances passagères, exceptionnelles? Telle est la question multiple qui se présente.

Sans hésister, nous répondrons que les maladies auxquelles les habitants de Dunkerque sont généralement exposés, dépendent moins de certains vices de localité, que des intempéries atmosphériques que l'on y éprouve. En effet, la ville est bâtie sur l'un des emplacements les moins défavorables de la côte, ainsi que nous l'avons démontré autre part; elle est très-bien aérée, elle reste exposée aux rayons du soleil depuis le lever de cet astre jusqu'à son coucher; le nombre, la distribution et l'ouverture de ses places sont en rapport avec leur étendue; ses rues sont généralement droites et spacieuses; l'élévation de ses édifices n'oppose aucun obstacle au renouvellement de l'atmosphère.

L'inconstance frappante de la température neutralise d'une manière fâcheuse la plupart de ces conditions avantageuses, et révèle la cause d'une foule de maladies. Pas une saison ne présente réellement le caractère qui lui est propre; pas un jour de l'année qui ne laisse véritablement quelque chose à regretter, soit que la flèche de la girouette parcoure en vingt-quatre heures les quatre points cardinaux, soit que tour à tour la chaleur, la pluie, le vent, viennent se faire sentir. En général, ce dernier ne varie que du Sud à l'Ouest pendant neuf mois de l'année, et souffle du Nord à l'Est les trois autres mois.

L'hiver, comme celui de toutes les plages maritimes du Nord, est constamment entremêlé de pluie, de neige ou de grêle.

L'équinoxe du printemps ramène quelques beaux jours;

mais à peine la végétation reprend-elle son essor avec plus d'activité, que des froids subits arrêtent son expansion.

La même circonstance atmosphérique se manifeste encore pendant la saison estivale.

L'automne offre quelques consolations aux habitants; la température est alors plus uniforme, et les anomalies météorologiques moins fréquentes; cependant, sous de trompeuses apparences, on y trouve la source des maladies les plus graves.

Indépendamment des affections que nous signalerons tout-à-l'heure, et qui naissent de la localité, reparaissent régulièrement à chaque saison, et sont, en un mot, la conséquence de cette série de circonstances atmosphériques, il est un certain nombre d'entités morbides réellement endémiques ou plutôt stationnaires. — Elles deviennent parfois épidémiques, ou d'autres apparaissent spontanément, sous l'influence de causes passagères, exceptionnelles, difficiles à saisir, ou miasmatiques, telluriques, contre lesquelles toute la sollicitude de l'autorité est impuissante, et dont la nature échappe, du reste, le plus souvent aux investigations de la science.

II

MALADIES DES SAISONS.

Les saisons ramènent les mêmes maladies, à peu près comme elles ramènent certains oiseaux de passage, certaines plantes, suivant la comparaison charmante, pleine de simplicité et de bon sens, de Sydenham. Ces maladies sont si constantes, qu'Hippocrate en a fait le dénombrement dans la 3e section de ses Aphorismes. Nous traduirons approximativement ainsi une de ses pensées. Lorsque les saisons suivent un ordre constant, régulier, normal, dans leurs changements de température; que la chaleur, le

froid, la sécheresse et l'humidité surviennent dans les temps convenables, et ne sont pas excessifs, les maladies sont bénignes et régulières ; leurs crises sont favorables et heureuses. Au contraire, dans les saisons inconstantes et variables, les maladies ne suivent aucune marche régulière ; les crises sont imparfaites et accompagnées de symptômes fâcheux. Les malades succombent les premiers jours ou sont sujets à des rechûtes, surtout en automne, où la température varie singulièrement le même jour.

La fidélité des maladies à reparaître aux mêmes époques ne permet pas de douter qu'elles ne se lient aux caractères des saisons si bien décrits par Hippocrate.

Pendant l'hiver, les maladies catarrhales sont fort répandues à Dunkerque : le trouble qui survient dans la perspiration tégumentaire les détermine, et, selon l'organe où les forces vitales s'accumulent, l'on voit naître toute la série des phlegmasies muqueuses, des voies respiratoires surtout.

Les affections rhumatismales et névralgiques, qui frappent indistinctement ici les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, se développent en hiver, et y prennent souvent un caractère très-prononcé d'acuité.

Aucune maladie n'est plus répandue, et Dunkerque semble en être la véritable patrie.

La goutte marche de pair avec les phlegmasies musculaires, et les accès se prolongent avec le règne des froids. L'intempérance de ceux qui en sont affectés fortifie la part que l'humidité de la saison paraît avoir dans sa production.

Quoique les engelures soient une maladie de peu d'importance, on ne peut s'empêcher de les signaler comme étant très-fréquentes pendant les mois de Décembre, Janvier et Février.

La fin de l'hiver et le commencement du printemps voient naître les affections éruptives, la variole, la scarla-

tine, la rougeole, etc., etc. Cette dernière maladie, quand elle règne épidémiquement, est quelquefois très-bénigne; parfois, au contraire, elle fait de nombreuses victimes. Plus loin, il sera question des deux épidémies de rougeole qui ont régné à Dunkerque en 1850-51 et en 1858.

A cette époque encore, les fièvres intermittentes deviennent communes; mais, comme toutes les maladies, elles sont moins graves, moins opiniâtres que durant la saison automnale.

Les chaleurs fugaces de l'été impriment un nouveau caractère aux maladies qu'elles ont contribué à développer. Sous l'influence de l'expansion périphérique déterminée dans la circulation, se généralisent les exauthèmes, les fièvres éruptives; les congestions cérébrales sont plus fréquentes, et il est d'observation que, depuis quelques années, caractérisées par une sécheresse excessive, apparaissent un grand nombre d'apoplexies. Pendant la première partie de l'été, quand surtout il fait chaud et sec, les affections gastriques et intestinales inflammatoires se propagent de plus en plus; on observe aussi des fièvres typhoïdes plus ou moins fréquentes. Si, au contraire, la constitution atmosphérique est humide, pluvieuse, nous voyons se produire des diarrhées bilieuses, des dyssenteries, entretenues par un état d'affaissement général.

Mais, c'est vers l'équinoxe d'automne, époque des brouillards humides, que les affections morbifiques prennent un caractère plus grave et plus compliqué. Les fièvres intermittentes se multiplient de plus en plus, elles deviennent parfois épidémiques, et si elles ne sont pas arrêtées, dès leur début, par un traitement convenable, énergique, elles causent des engorgements toujours fâcheux vers le foie ou la rate. De là, les nombreuses obstructions et hydropisies que l'on observe à cette époque.

De toutes les maladies qui moissonnent le plus d'individus à Dunkerque, les premières sont, sans contredit,

les affections de poitrine, la phthisie pulmonaire. Que de victimes ne font-elles pas chaque année ! La phthisie sévit sans distinction d'âge ni de sexe ; mais l'adolescent devient rapidement sa proie, tandis que l'homme mûr résiste quelque temps à son action. L'automne est ici, plus qu'autre part, une saison mortelle pour les phthisiques, et le meilleur conseil qu'on puisse leur donner, quand leur position sociale le leur permet, c'est de fuir une terre inhospitalière. Un climat plus doux peut ajouter quelques instants à leur malheureuse existence, et adoucir les maux précurseurs d'une entière destruction,

Parmi les maladies que nous venons d'indiquer, il en est quelques-unes qui, sans avoir affecté le type épidémique, ont été, à plusieurs reprises, depuis dix ans, assez généralisées pour les rappeler successivement en particulier. Quant à celles qui ont sévi épidémiquement, elles feront l'objet d'un chapitre spécial.

FIÈVRES. — Fièvres intermittentes. — Elles paraissent au commencement du printemps, et sont alors moins graves, moins rebelles, moins nombreuses, que celles d'automne.

Les fièvres intermittentes bénignes se guérissent très-souvent seules, comme beaucoup d'autres maladies légères, pendant la saison du printemps. Un éméto-cathartique, ou simplement un purgatif, suffit pour les faire disparaître. Mais, si elles persistent, et qu'on peut en abréger la durée, pourquoi ne le ferait-on pas ? Pourquoi laisser arriver le 7^{me} accès, comme le conseillait Hippocrate, lorsqu'on a la certitude de pouvoir enlever le mal après le 3^{me} ? (1) L'expectation est toujours dangereuse dans les cas de fièvre intermittente durant la saison automnale : confiées

(1) On ne peut évidemment pas plus admettre l'avis de Boerhaave, relativement aux fièvres intermittentes, formulé dans son aphorisme 754 : « *Nisi malignæ, corpus ad longevitatem disponuntet depurant » ab inveteratis malis.* »

aux soins de la nature, elles deviennent, chaque jour, et plus violentes et plus compliquées.

Ce qui vient d'être dit des fièvres intermittentes s'applique à celles qui se présentent dans les conditions normales et aux saisons indiquées; mais comme toujours elles persistent plus ou moins à Dunkerque dans la classe nécessiteuse, qu'elles prennent parfois un caractère épidémique, nous nous en occuperons spécialement ailleurs.

Ajoutons cette remarque que très rarement les médecins du pays ont observé un accès pernicieux. Nous n'avons vu succomber à cette maladie, depuis dix ans, qu'un seul sujet, jeune homme de 12 ans; il est mort au troisième accès, en Janvier 1853.

Fièvres typhoïdes. — Jamais, depuis 1850, les fièvres typhoïdes n'ont été assez multipliées pour constituer une épidémie; c'est donc ici qu'il convient de résumer nos remarques sur cette maladie dont la gravité est d'ordinaire plus ou moins caractérisée.

Ces dix années nous ont démontré le peu d'influence directe des saisons sur la production de la fièvre typhoïde: ainsi, tantôt elle prenait naissance en hiver, au mois de Janvier ou Février, tantôt à d'autres époques de l'année.

D'après nos notes, celles qu'on a observées en hiver ont été généralement plus graves et de plus longue durée que celles qui se sont montrées en été.

Du reste, quelle que soit l'époque de leur développement, les causes premières ont été généralement inappréciables, leur extension a eu lieu par le concours de mauvaises conditions hygiéniques de toute nature que l'on trouve signalées presque partout.

Dans les familles pauvres où la fièvre typhoïde apparaissait, on y voyait, comme cause déterminante, l'insalubrité des habitations, la mauvaise qualité de nourriture, etc., etc.; la propagation avait lieu ensuite par

infection, ainsi que nous en citerons tout-à-l'heure des exemples.

On entend par *maladies infectieuses* celles qui exhalent des détritus abondants, susceptibles d'engendrer chez des personnes plus ou moins prédisposées des malaises, même des affections de nature septique; ces détritus ne sont-ils pas la sueur, les matières diarrhéiques, la respiration pulmonaire, etc., etc., tous éléments morbifiques qui, introduits en quantité suffisante dans l'économie de certains individus, doivent nécessairement produire une maladie identique, une maladie *sui generis*.

Parmi les aptitudes individuelles, nous citerons, en première ligne, la période comprise entre la première enfance et l'âge adulte, une santé plus ou moins frèle, un tempérament plus ou moins solide.

Quoique dans des proportions restreintes, la fièvre typhoïde a constitué parfois une véritable épidémie parmi les militaires de la garnison.

Inutile d'entrer ici dans les longs détails de la symptomatologie générale d'une affection si connue; il suffira de dire sommairement la thérapeutique employée très souvent par les médecins du pays.

Dans les cas, simples et légers, qui s'accompagnent toujours d'un état suburral plus ou moins prononcé, expectation et quelques évacuants.

La gravité se dessine-t-elle? saignée parfois au début quand la fièvre et la céphalalgie sont intenses, ou sangsues pour combattre une localisation inflammatoire, douloureuse; puis éméto-cathartique suivi, au besoin, d'un purgatif; lavements fréquents; lotions d'eau vinaigrée sur toute la surface du corps si la chaleur de la peau est brûlante; boissons tempérantes; cataplasmes sur le ventre; onctions d'huile de camomille camphrée dans le cas de météorisme.

Les accidents cérébraux sont-ils dominants? quelques

sangsues derrière les oreilles, vésicatoire au cou, sinapismes aux extrémités, plus rarement des vésicatoires, à cause de leur tendance à la gangrène.

Quand la broncho-pneumonie vient compliquer la fièvre typhoïde, un large vésicatoire entre les deux épaules produit un excellent effet. Nous avons aussi reconnu les bons résultats de ventouses sèches ou scarifiées appliquées en grand nombre sur la poitrine.

Contre l'adynamie, le vin; rarement le quinquina ou le sulfate de quinine, à moins de redoublements intermittents; les frictions stimulantes, etc., etc.

Ainsi qu'on le voit, le traitement ordinairement suivi a consisté, dans la méthode rationelle et expectante dont Chomel et Louis ont démontré tous les avantages.

Andral formule ainsi son opinion : (1) . . . . . .

« D'autres malades commencèrent par être soumis à » diverses sortes de traitements plus ou moins actifs; aucun » bien n'en résultait, et la maladie restait stationnaire ou » s'aggravait; c'est dans ces circonstances qu'abandonnant » toute médecine agissante, on se contenta de tenir le » malade à la diète et à l'usage de simples boissons dé- » layantes; on cessa de tourmenter la nature par des » remèdes que ne suivait aucune amélioration, et l'on se » trouva bien du retour vers la médication expectante. »

La diète est à peu près absolue tant que persiste le mouvement fébrile, que la peau n'a pas acquis de la moiteur, et que la langue ne devient pas humide; on prescrira, aussitôt que possible, le bouillon et l'eau vineuse, surtout chez le grand nombre de malades épuisés par la misère, par une dépense trop considérable de forces, par une alimentation insuffisante ou par un manque d'aération. Chez tous les typhiques, en général du reste, nous ne tardons pas à ordonner des potages substantiels, aug-

(1) Andral. — Clinique médicale. Tome III.

mentés progressivement afin d'éviter ces phénomènes adynamiques qu'il faut alors combattre par les toniques, par les excitants les plus énergiques.

Traitée de cette façon, la durée moyenne de la fièvre typhoïde bien caractérisée, quoique variant suivant les degrés divers, est de quinze à trente-cinq jours.

De toutes les variétés qu'affecte cette maladie, la forme adynamique est celle qui est toujours la plus prolongée.

Un coup d'œil jeté maintenant sur nos constitutions médicales mettra en relief des particularités de la fièvre typhoïde, intéressantes, utiles même à noter.

En Juillet 1851, par exemple, prédominance des vents d'Ouest, d'humidité et de pluie, grand nombre d'affections intestinales dégénérant en fièvres typhoïdes.

En Août, continuation des vents d'Ouest, Nord-Ouest; moins d'humidité. — Même genre de maladies.

Dans une famille pauvre, composée de huit personnes, vivant dans de très mauvaises conditions hygiéniques, cinq cas de fièvre typhoïde ont été observés : un garçon de cinq ans, débarrassé des symptômes les plus graves, a succombé le 35e jour à une hémorrhagie intestinale très abondante.

Un autre fils de six ans a eu de nombreuses escharres au sacrum, aux ischions; elles ont infiniment prolongé la convalescence.

Une fille de 17 ans a été enlevée au 13me jour. La médication la plus active n'a pu enrayer les accidents ataxiques.

Un fils de 23 ans et une fille de 27 ans, ont eu aussi une fièvre typhoïde, mais incomplète quant aux symptômes principaux. Ils ont promptement guéri.

Dans ces divers cas, antiphlogistiques au début, laxatifs répétés, puis médication expectante, sauf le traitement des accidents imprévus et les complications.

Rien de particulier jusqu'à la fin de l'année.

Dans son rapport officiel sur les maladies de 1852 (1), le Dr Lemaire a mentionné des fièvres typhoïdes nombreuses en Janvier-Août ; il en a été observé aussi à d'autres époques de l'année ; mais aucun fait saillant ne peut être relaté ici.

En Janvier 1853, variations très-fréquentes de température dont l'influence, grande sur la muqueuse des organes respiratoires, s'est fait aussi sentir sur l'appareil digestif; de là de nombreux embarras gastriques, des gastro-entérites simples et typhoïdes, etc., etc.

Un certain nombre d'enfants surtout en ont été atteints.

Tous les malades n'ont pas présenté toutefois ces manifestations pathologiques de l'épidémie typhoïde qui régnait à Paris, ni même l'existence de cette *traînée typhoïde* que MM. Lévy et Alquié, inspecteurs du service de santé militaire, alors en tournée d'inspection, ont rencontrée dans beaucoup de localités du Nord, du Pas-de-Calais, dans quelques départements qui avoisinent la Seine, et aussi dans plusieurs pays de la zône méridionale de la France.

En Mars et Septembre, plusieurs fièvres typhoïdes; rares, au contraire, pendant les autres mois de l'année.

Les journaux de médecine ont signalé la rigueur de la fièvre typhoïde dans les départemente. Ceux de l'Indre, du Cher, par exemple, les campagnes du Berry, la Sologne, portent l'empreinte du fléau. Les ravages dans ces pays ont été d'autant plus marqués que la misère, l'insalubrité, y étaient plus grandes, et que la superstition, l'ignorance, empêchaient souvent les malheureux habitants de demander à temps des secours qui cependant ne leur eussent pas manqué.

(1) Rapport sur les travaux du Conseil central de Salubrité du département du Nord. — T. XI, p. 457-459.

Le Dr E. Burdel, médecin de l'hospice de Vierzon, dans une lettre insérée dans le n° 28 de l'*Union médicale*, 1853, paraît disposé à admettre que l'humidité de la température et de l'atmosphère au milieu de laquelle nous vivions depuis quelque temps, et qui paraissait générale, non seulement pour la France, mais aussi pour une partie de l'Europe, doit être *une des principales causes occasionnelles de la fièvre typhoïde.*

Malgré cette analogie avec la constitution météorologique de notre contrée, cette grave affection n'a pas heureusement paru sous forme épidémique.

Il faut arriver en Mai 1854 pour retrouver d'assez nombreux cas de fièvre typhoïde à forme adynamique.

Les affections variées, multiples de cette époque présentaient des symptômes typhoïdes de même nature ; aussi les toniques, le quinquina, le sulfate de quinine même, étaient fréquemment employés. A part la variabilité de la température, nous ne soupçonnons pas quelle peut être la cause de cette dépression générale de l'économie.

En Juin, continuation des fièvres typhoïdes avec un caractère plus grave, sans diarrhée fréquente toutefois. La météorologie du mois a été remarquable par ses nombreux errements. Les pluies, une humidité permanente en ont été la nuance dominante, avec persistance des vents d'Ouest et Sud-Ouest.

La mauvaise constitution atmosphérique de Juin a pesé sur presque tout Juillet; bien qu'il n'y ait pas eu d'épidémie, les affections intestinales se sont propagées de plus en plus. Il est évident qu'un élément affaiblissant se concentrait principalement sur les organes digestifs, avec plus d'intensité que durant les saisons analogues.

Le chiffre des fièvres typhoïdes n'a guère dépassé celui de Juin dans notre clientèle d'indigents; il n'en a pas été

de même pour nos confrères. Le canton-Est, par exemple, a fourni un grand nombre de typhiques.

La mortalité a été, en Juillet, de 9 sur 66 décès généraux, c'est-à-dire, le triple de celle de Mai et le double de celle de Juin.

La maladie a diminué en Août. Cette décroissance a été en raison inverse de l'augmentation de cas de fièvre puerpérale (épidémie dont nous parlerons plus loin). La proportion des morts par la fièvre typhoïde n'a été que de 2 sur 64 décès ; celle par la fièvre puerpérale, au contraire, a été de 6 sur ce même chiffre de 64 décès. 59 accouchements ont eu lieu en Août.

La fièvre typhoïde a présenté, en Juillet, régulièrement le même caractère, le même type ; c'était la forme muqueuse. Les formes bilieuse et ataxique ont été l'exception. Quelques malades seulement ont eu des phénomènes adynamiques, physionomie dominante des fièvres puerpérales.

Du mois d'août à la fin de l'année, elle a disparu progressivement.

En 1855, peu de fièvres typhoïdes, rien d'intéressant à consigner ici. Du reste, peu de maladies ont offert des symptômes très graves. Plusieurs fois le diagnostic a dû rester en suspens devant ces phénomènes vagues qui précèdent d'ordinaire cette affection. Tantôt leur durée éphémère les faisait ranger dans la catégorie des embarras gastriques ; tantôt, après quelques jours d'expectation, des accidents franchement intermittents se dessinaient, et le sulfate de quinine amenait une amélioration immédiate.

Ce résumé de 1855 s'applique en tous points à l'année 1856. Nous ne nous y arrêterons pas. Toutefois une fièvre typhoïde, qui a atteint un jeune garçon, a été trop grave pour n'en pas relater l'histoire en entier.

Fièvre typhoïde compliquée d'hémorrhagie intesti-

nale, d'hématurie et d'un purpura hemorrhagica général. — Guérison. —

S...., âgé de 6 ans, est arrivé à Dunkerque depuis deux mois seulement. Constitution délicate, mais n'ayant jamais eu que les maladies de l'enfance, et assez bénignes.

Au commencement de Février 1856, perte d'appétit, céphalalgie intense, fièvre, embarras gastrique contre lequel le Dr Gannal aîné, de Paris, résidant momentanément à l'usine Chollet et Ce, prescrivit l'huile de ricin, une demi-diète, des boissons émollientes en grande quantité et des cataplasmes sur le ventre.

Ces symptômes primitifs ne s'amendant pas, le Dr Gannal, qui n'avait pas le temps de s'occuper de médecine, nous fit prier de soigner l'enfant. Nous le vîmes pour la première fois le 12 février 1856.

Son état n'avait rien de bien caractérisé : langue saburrale, un peu de météorisme, du gargouillement, sensibilité du ventre à la région iliaque droite. — 12 sangsues *loco dolenti*. — Cat. — Limonade citrique.

13. — Aucune amélioration. — Huile de ricin. — 25 grammes, cat. — Limonade.

15. — Le mal s'aggrave. — Fièvre continue. — 100 à 130 pulsations. Taches lenticulaires éparses en petit nombre sur l'abdomen ; adynamie marquée ; surdité. Lim. — Cat. lave. émol.

21. — L'adynamie et l'ataxie sont très-caractérisées, un enduit croûteux, brunâtre, recouvre la langue, les gencives, les lèvres. Le météorisme du ventre a diminué, mais encore de la sensibilité. Tremblement général. La langue ne peut franchir les dents. Soubresauts, cris aigus, inarticulés de temps en temps. Pas de selles depuis la purgation du 13, malgré les lavements.

L'état de cet enfant devenant inquiétant, le Dr Gannal le voit avec nous.

Prescription : Huile de ricin — 25 grammes. — Cat. sur le ventre, limonade.

24. — Pouls à 76, — face blême, peu de forces, langue sèche, brunâtre, ventre plus souple. — Plusieurs épistaxis pendant la nuit. Les gencives, sans être tuméfiées, suintent du sang, elles sont pâles. Les taches lenticulaires deviennent plus nombreuses sur le ventre et sur le thorax. Le malade rend une urine rouge, sanguine. Adynamie complète. Un peu plus de calme que les jours précédents.

Une cuillerée toutes les heures de la potion suivante :

R Eau de tilleul ..... 200 grammes
Ext. mou de quinquina 4 id.
Sirop de quinquina .. 60 id.
Eau de fleur d'oranger 20 id.
f. s. a. —
Bouillon de poulet.

23. — Pouls à 65. — L'hémorrhagie nasale revient, crachements sanguinolents. Toux pénible, fréquente. — Rien cependant à la poitrine. Contre les diverses hémorrhagies qui reparaissent à chaque instant, prescription de la potion suivante donnée alternativement avec celle de quinquina :

R Eau de Rabel..... 4 grammes.
Sirop de ratanhia .... 40 id.
Eau ..... 100 id.
f. s. a. —
Bouillon — lim. vineuse.

25. — Pouls à 62-70. — Taches violacées, très-multipliées sur le tronc, le cou, les membres ; elles affectent diverses formes ; aucune saillie ni démangeaisons ; elles ne disparaissent pas sous la pression. A la suite de lavements, selles sanguines, très-rouges ; il en est de même de l'urine ; toutes les muqueuses, en un mot, suintent du

sang. Etat grave. Prescription *ut supra*, de plus, vin de quinquina et alimentation tonique.

27. — Etat identique à celui des jours précédents. Malgré les pertes de sang, cause permanente d'adynamie, le pouls se maintient entre 60 et 75. Physionomie bonne, assez calme. L'intelligence reparaît de temps à autre. L'estomac tolère les aliments, il y a appétit. Prescription *ut supra*.

4 Mars. — Même état général, sauf les selles qui ne sont plus sanguinolentes. Plus de douleur au ventre. Les organes paraissent bien fonctionner.

7. — Tous les accidents se calment. — Le sang fourni par les muqueuses diminue, l'hématurie surtout, il en est de même de l'hématémèse ; les taches du corps sont couleur lie de vin, violettes. — Pouls à 65.

Suppression de la potion à l'eau de Rabel. Mêmes prescriptions de quinquina, et surtout alimentation tonique, réparatrice.

11. — Depuis la dernière visite, trois épistaxis. — Les taches des membres pâlissent, elles deviennent jaunâtres, de la couleur des ecchymoses. — Selles régulières, formées; très bon appétit. Le pouls se maintient bien; 65-70.

Depuis ce jour, tous les phénomènes s'amendent, les traces de ce purpura si graves disparaissent progressivement. L'enfant se lève presque toute la journée, il entre en pleine convalescence. Alimentation plus substantielle. Le vin de quinquina seul est continué ; de plus, chaque jour cinq décigrammes d'oxyde de fer hydrogéné délayé dans une cuillerée de potage.

Vers la fin de Mars, rétablissement complet.

Cette observation n'exige pas de commentaires. L'heureuse terminaison de cette fièvre typhoïde grave, si compliquée, est certes due à la médication tonique mise en usage. — L'amélioration si prompte, en présence des

phénomènes adynamiques si prononcés, a été vraiment surprenante.

Un fait de ce genre est assez rare dans les annales de la science, pour qu'il ait ici trouvé sa place.

Nos investigations ultérieures dans la presse médicale nous ont fait découvrir qu'à peu près à la même époque, le Dr H. Gintrac, de Bordeaux, avait soigné un malade aussi sérieux, et qui de même a guéri. *L'Union médicale*, de Paris, 25 Février 1856, rapporte, d'après le *Journal de médecine*, de Bordeaux, cette observation curieuse, terminée ainsi :

« Les divers phénomènes morbides que je viens de » retracer, dit M. H. Gintrac, caractérisent, d'une manière » évidente, cet état décrit sous les noms de *Maladie* » *tachetée hémorrhagique de Werlhof, de purpura* » *hemorrhagica, d'hémorrhée pétéchiale.* Cette der- » nière dénomination me paraît plus convenable; elle » exprime mieux la nature de la maladie; elle fait pres- » sentir que la lésion cutanée n'en constitue qu'un » simple élément, ne doit pas avoir l'importance symp- » tômatique que plusieurs auteurs lui ont attribuée. Chez » notre malade, l'effusion de sang s'est produite simulta- » nément à la surface de plusieurs membranes muqueuses » et dans le tissu de la peau ; aussi, tandis que les taches » ecchymotiques s'observaient au cou et sur les mem- » bres, des hémorrhagies s'effectuaient par les muqueuses » nasale, buccale, bronchique, gastro-intestinale, vési- » cale; il y avait donc sept sources desquelles émanait le » sang. »

L'observation du Dr H. Gintrac a une grande analogie avec la nôtre; aussi adoptons-nous, sans réserve, les réflexions qui la complètent.

Les fièvres typhoïdes de 1857, époque du début de l'épidémie de fièvre intermittente, n'ont rien présenté de saillant. Appliquant à la fièvre typhoïde ce qui s'est

retrouvé dans la majeure partie des maladies de cette année-là, nous formulerons ainsi notre opinion: L'intermittence exprimait, pour ainsi dire, le fond commun de leur physionomie ; le sulfate de quinine s'est montré souverain dans un très-grand nombre de cas; au contraire, cet héroïque médicament perdait de sa puissance curative à mesure que la fièvre intermittente diminuait d'intensité.

En 1858, la fièvre typhoïde reparaît alternativement restreinte ou disséminée, bénigne ou grave, toujours influencée, du reste, par les conditions hygiéniques plus ou moins bonnes, et par la constitution médicale régnante.

Les seuls faits à relater sont des exemples de propagation dans une même famille Vannin, composée de huit personnes, venue de Gravelines au commencement de Janvier, et logée *rue du Parc*, 7. Indépendamment du changement de pays, il faut noter que l'habitation nouvelle est très-mauvaise sous le rapport hygiénique. De plus, misère grande, nourriture presque toute végétale.

C'est vers la fin de ce mois de Janvier, peu après son arrivée à Dunkerque, que le plus jeune enfant, âgé de six ans, tombe malade. Au bout de 24 jours, la convalescence est franche.

En Février, une fille de sept ans et demi, présente à son tour des symptômes typhoïdes. Le 21e jour, après une fièvre continue, ataxique, un énorme abcès se forme à la partie postérieure de la tête. Nous augurions favorablement de cette crise ; mais l'ataxie persistant avec une intensité toujours croissante, le 29e jour cette fille succomba.

Après la mort de cette enfant, en Mars, quatre frères de 11, 13, 14 et 18 ans, qui tous ont été en rapport incessant avec les deux premiers malades, qui tous les avaient soignés à tour de rôle, nuit et jour, sont successivement frappés. Le père et la mère seuls ont résisté.

Les symptômes typhoïdes n'ont été fortement accentués

primitivement que chez trois malades. Le quatrième a offert des alternatives qui, pendant quinze jours, nous ont laissé dans l'incertitude sur la nature véritable de l'affection; enfin chez lui, comme chez ses trois frères, la fièvre a pris un caractère adynamique tranché.

Au début, alors que les accidents étaient encore inflammatoires, émissions sanguines locales, puis purgatifs salins, lavements, boissons abondantes.

Au 31 Mars, aucune complication ne compromet l'issue de la maladie du dernier atteint.

Les six enfants Vannin portent au bras *des traces de boutons de vaccine.*

En Avril, cinq enfants Vannin étaient en pleine convalescence. L'aîné seul, âgé de 18 ans, a eu une bronchopneumonie qui l'a beaucoup fatigué; sa constitution aussi a été épuisée par une énorme escharre, avec suppuration abondante, au sacrum. L'adynamie a, chez lui, plus lentement disparu que chez ses frères.

Le traitement de tous les malades de cette famille a été consolidé par des toniques de toute nature, des préparations de quinquina principalement.

Dans cette demeure restreinte, la fièvre typhoïde s'est évidemment propagée par infection. Ce fait est incontestable, inutile de chercher à l'étayer par d'autres preuves.

Chaque année, du reste, nous observons *tous* des exemples plus ou moins analogues.

Ajoutons un dernier fait de propagation par infection. La famille Gellé (six personnes), demeurant *aux Quatre-Ecluses*, occupait au rez-de-chaussée une très-petite chambre humide, basse, à peine éclairée, mal pavée, et d'une malpropreté notoire; elle était dans la plus profonde misère, lorsqu'une des filles, âgée de 14 ans, fut prise de fièvre typhoïde adynamique, compliquée de diarrhée, de dyssenterie. Le mal fit des progrès rapides, un œdème

envahit en peu de jours les membres inférieurs, le ventre, et la jeune fille succomba.

Avant la mort de cette première malade, sa sœur, âgée de 17 ans, fut atteinte, à son tour, de symptômes adynamiques. Chez elle aussi dominaient la diarrhée, la dyssenterie. La maladie se prolongea, des escharres apparurent aux ischions, au sacrum ; les vésicatoires des jambes se recouvrirent de plaques gangréneuses. Enfin, un œdème général était venu compliquer cette série, déjà si complexe, d'accidents ; mais, grâce à une médication tonique, substantielle, l'affection s'amenda, la constitution se raffermit, et après une convalescence qui dura jusqu'à la fin de Novembre, cette sœur se rétablit définitivement.

A son tour, la mère, femme de 47 ans, fut prise d'une fièvre typhoïde à forme pectorale. Après bien des luttes, elle se remit peu à peu.

Enfin, une quatrième fille de 18 ans fut victime après ses sœurs et sa mère ; mais les symptômes typhoïdes furent à peine marqués, et elle ne tarda pas à reprendre son travail. Elle a certainement aussi subi l'influence miasmatique dont était imprégnée cette pauvre masure ; mais, d'un tempérament plus solide que celui de ses sœurs, soutenu, amélioré même par les secours journaliers qui ont afflué dans cette famille, elle était moins débilitée lorsqu'à son tour elle dut s'aliter.

Tous ces malades ont eu de l'œdème aux membres inférieurs, la mère seule a été atteinte d'une hydropisie qui a envahi non seulement le tissu cellulaire sous-cutané des extrémités, mais encore le ventre, toute la surface du corps.

L'expression adynamique et la marche insidieuse de la maladie chez la famille Gellé dénotent une étiologie locale particulière : ainsi, misère, mauvaise habitation, malsaine, humide, etc.

Les causes débilitantes propres à l'affection, comme la diarrhée, les hémorrhagies intestinales, ont certes contribué puissamment au développement des hydropisies ; mais il faut ajouter aussi la prédisposition adynamique de nos malades, et l'influence de la constitution médicale régnante, essentiellement dépressive.

Le traitement employé n'a été pour rien dans la production des phénomènes adynamiques : nous n'avons eu recours que très-modérément aux antiphlogistiques et aux purgatifs. Indépendamment des moyens employés pour combattre la diarrhée, la dyssenterie, la médication suivie a été plutôt tonique que débilitante (quinquina et ferrugineux) ; de plus, toutes ces personnes ont été nourries peu après le début de la maladie.

Quant à l'année 1859, certes encore des fièvres typhoïdes plus ou moins disséminées, plus ou moins graves ont entraîné la mort : nous ne pourrions, à ce propos, qu'entreprendre une répétition fastidieuse des diverses nuances qui ont fait l'objet de notre revue rétrospective.

AFFECTIONS ÉRUPTIVES. — Variole. — Nous nous exprimions ainsi en 1850 (1). . . . . .

« Des renseignements obtenus de l'expérience de nos » confrères permettent de dire que la variole, devenue » rare, n'était presque plus connue que par tradition, » grâce aux mesures préventives sévères prescrites par » les magistrats, et que, quand elle paraissait, c'était » plutôt au printemps et en automne, époques qui con- » cordent, du reste, avec l'opinion de Sydenham.

» Il faut remonter à 1825 pour retrouver à Dunkerque » des vestiges d'une épidémie de variole qui fit d'abord » d'assez grands ravages. Malheureusement nous n'avons » pu nous procurer aucun renseignement certain sur la

(1) Essai sur l'épidémie de Variole et de Varioloïde qui a régné à Dunkerque, en 1848-1849, p. 27.

» constitution médicale de cette année-là, ni même le » chiffre approximatif des personnes atteintes.

» Les seuls indices que nous ayons trouvés, constatent » que les enfants spécialement en étaient affectés.

» La mortalité a été de 32 garçons et de 29 filles sur » une population de 23,012 âmes ».

Une épidémie véritable eut lieu du 1er Octobre 1848 au 31 Décembre 1849. — 1,300 cas à peu près de variole et de varioloïde ont été observés à Dunkerque pendant ce laps de temps. Cette épidémie étant antérieure à la période qui nous occupe, nous nous bornerons à donner les conclusions suivantes extraites de notre travail, et dont la signification n'échappera à personne :

« 1° La vaccine régulièrement développée a, en » général, préservé de la variole.

» Quelques vaccinés cependant ont été atteints de cette » affection : les victimes, que nous avons comptées, ont » été enlevées par de graves complications.

2° La variole, cette année, a été assez bénigne ; elle a » occasionné 21 décès sur à peu près 100 individus » atteints.

» 3° La varioloïde, éruption légère et sans danger, qui » a sévi sur un si grand nombre de personnes, n'a fait » périr que deux malades sur 1200 (chiffre approximatif).

» 4° Les individus qui avaient été vaccinés, comme » ceux qui avaient été variolés antérieurement, ont res- » senti l'influence de la contagion variolique qui a eu » pour effet de produire le plus souvent la varioloïde.

» 5° Enfin, des individus non vaccinés, non variolés, et » qui, jusqu'à cette époque, avaient été réfractaires à » l'éruption qui nous occupe, ont éprouvé l'influence de » la contagion varioloïque. »

En 1852, chiffre insignifiant de varioles parmi la population civile ; l'influence variolique, au contraire, s'est

manifestée à plusieurs reprises sur le dépôt du 33e de ligne, surtout pendant le 1er trimestre de l'année. Quelques militaires ont succombé.

En 1855, variole très-rare. Nous n'en avons pas observé un seul cas dans notre nombreuse clientèle d'indigents ni ailleurs. Il n'en a pas été de même de la varioloïde et surtout de la varicelle : elles ont été multipliées de Mai à Décembre, mais d'une manière bénigne.

Peu d'adultes ont eu la varioloïde, la majeure partie des malades n'avait pas plus de quinze ans. Les trois exceptions suivantes méritent d'être notées. En Juin, Isabelle, veuve Desannois, âgée de 82 ans 1/2, a été atteinte d'une variole confluente. Vaccinée à 22 ans par son mari, médecin à Warhem. Aucun contact direct ou indirect. Marche régulière sans laisser de traces, mais de nombreux abcès critiques viennent troubler la convalescence.

Une fille de cette femme, dans sa 44e année, vaccinée sans succès deux fois à l'âge de dix ans, a été prise, en Juin, d'une varioloïde extrêmement confluente qui lui a laissé des traces sur le front.

Les autres membres de la famille n'ont pas été atteints; il en a été de même des nombreux habitants de la maison.

En Décembre 1855, une femme de 56 ans, vaccinée à dix ans, après un contact fréquent avec un enfant affecté de varicelle, voit se développer une varioloïde légère qui s'est terminée favorablement sans cicatrices.

Parmi les militaires, les varioles, en 1855, l'ont emporté sur les varioloïdes. Voici ce que nous trouvons dans les notes de cette époque qu'a bien voulu nous communiquer M. le médecin en chef de l'hôpital militaire :

Varioles bénignes et discrètes. . .	26.
Id. confluentes	2.
Varioloïdes, varicelles	19.
	47.

Décès. Variole confluente (non vacciné), hémorragie nasale, incoërcible consécutive ; anémie, mort, 1.

Cas grave, variole confluente (vacciné), fièvre typhoïde consécutive. Guérison, 1.

Parmi les 47 malades, 7 non vaccinés et 40 vaccinés.

Quelques mots sur la marche de cet exauthème : vers la fin de Mars 1855, plusieurs cas de variole se déclarèrent dans les salles de fiévreux et de blessés de l'hôpital militaire de Dunkerque. Presque tous, même les plus légèrement atteints, furent compliqués d'affections graves de poitrine, telles que bronchite tuberculeuse, broncho-pneumonie, pleuro-pneumonie, engorgement pulmonaire, etc., etc. Un autre symptôme accompagnait aussi cette éruption, c'était l'épistaxis, ordinairement d'une opiniâtreté désespérante, et qui entraînait à sa suite de sérieuses lésions, conséquence de la liquéfaction du sang ; ainsi l'anémie, l'adynamie.

Les convalescences étaient interminables.

Cette variole, qui a débuté vers la fin de Mars, s'est accrue pendant tout le mois d'Avril ; elle était à son apogée au commencement de Mai ; sur son déclin dans le courant de Mai et de Juin ; vers la fin de ce mois, il n'en existait plus de traces.

Mais cette affection, quoique ayant disparu, n'avait pas encore dit son dernier mot, et pendant plusieurs mois l'hôpital se repeupla de ses premières victimes qui, déjà sorties, se voyaient forcées d'y rentrer, souffrantes d'affections organiques, profondes. Un grand nombre de ces militaires ont été envoyés en convalescence, plusieurs ont succombé à l'hôpital.

Depuis la fin de Janvier 1856 jusqu'en Mars, quelques varioles discrètes et des varioloïdes apparurent au hameau de St-Pol, à un kilomètre de la ville. Une quinzaine d'enfants et d'adultes furent légèrement atteints sur une

population de 200 âmes environ. Au commencement de Février, des varioles légères et des varioloïdes ont été constatées à Dunkerque, et la maladie s'y est aussitôt propagée sous diverses nuances jusqu'en Septembre. Elle a frappé plusieurs adultes et surtout sévi sur la classe malheureuse où l'hygiène est inconnue, et le contact des variolés avec les autres personnes, l'habitude.

Elle n'a fait aucune victime.

Nous avons réuni 25 observations provenant tant de notre pratique que de celle de nos confrères, et nous y voyons que la variole a choisi pour victimes des sujets non vaccinés de 18 mois, 27 mois, 4 ans, 14, 22, 26, 28, 30 et 40 ans. Un individu de 69 ans, déjà variolé, ayant eu des contacts fréquents avec ses trois filles, sucessivement frappées par une varioloïde légère, a présenté les symptômes de cette affection. Chez des sujets non vaccinés, de 18 mois et de 26 ans, la variole a été tellement confluente, que, chez l'un, de nombreux furoncles se sont développés à sa suite, et chez l'autre, des abcès consécutifs étendus ont envahi les jambes et les fesses.

Une femme, ayant une variole confluente, avait néanmoins continué d'allaiter un enfant de 4 mois, assez chétif; au 15e jour il fut vacciné : la vaccine a suivi son cours normalement, bien que les boutons aient été petits et dépourvus de toute auréole rougeâtre.

Ce jeune sujet a été la source *à peu près unique* qui a fourni, en 1856, le fluide dont plusieurs médecins de Dunkerque se sont servis; toujours les produits de son inoculation ont été réguliers, sans anomalies ni accidents.

Dans maintes familles la variole ou la varioloïde a été assez heureusement enrayée par les revaccinations.

Plusieurs varioles se sont montrées chez des adultes vaccinés, même chez un homme de 40 ans, revacciné en 1855.

Depuis la disparition de cette éruption en 1856 jusqu'à la fin de 1859, les cas nouveaux ont été si rares qu'ils rentrent, en tous points, dans le cadre des maladies ordinaires, subordonnées à l'influence des saisons ; ainsi, nous n'avons eu que quelques cas légers en hiver, au commencement du printemps et parfois pendant l'automne, époques désignées plus haut comme favorisant les fièvres éruptives.

La majeure partie des faits, l'évidence l'a prouvé, parlent hautement en faveur du pouvoir préservatif de la vaccination, et de son influence incontestable sur l'issue de la maladie.

Les résultats obtenus dans certaines circonstances prouvent aussi qu'il faut toujours y avoir recours lorsque l'invasion de la variole est imminente. Il est regrettable que cette mesure préventive, imposée à l'armée de terre et de mer, en 1858, n'ait pas été accueillie par la population.

Quand le danger n'existe pas, on remet au lendemain ; mais à peine le soupçonne-t-on, on a peur, et souvent il est trop tard ! Le mal sévit quelquefois alors avec une intensité qui rappelle les ravages des plus affreuses épidémies.

ERYSIPÈLES. — Cette affection n'a jamais régné épidémiquement en ville dans le cours de ces dix années ; elle n'a jamais été non plus assez répandue pour appeler sur elle une attention spéciale. Néanmoins son apparition, dans des circonstances insolites, en 1854-1855, à l'hôpital militaire, a engendré certaines complications qui ont enlevé des malades ou entraîné des convalescences longues, pénibles.

Et d'abord, en général, dans toutes les saisons, elle s'est montrée, de préférence cependant au printemps et surtout en automne, après une longue sécheresse et de fortes chaleurs.

Bien que tous les âges y soient sujets, l'adulte y a été plus prédisposé.

Nous n'avons pas remarqué l'érysipèle plus fréquent chez l'homme que chez la femme.

Quant à ses causes, elles sont d'ordinaire si multiples, qu'il n'est réellement pas possible de s'arrêter à l'une plutôt qu'à l'autre.

C'est assez souvent à la tête que l'érysipèle se localise ; sur toute autre région du corps, il est rare.

Pendant la guerre de Crimée, nous fûmes désigné pour remplir les fonctions de médecin traitant à l'hôpital militaire de Dunkerque, et ce temps de service fut pour nous un vaste sujet d'étude. Non-seulement nous eûmes à traiter des cas graves de médecine et de chirurgie dont quelques-uns se terminaient par une guérison inespérée, mais lorsque la mort mettait fin à une suite d'atroces souffrances, l'autopsie, dont le médecin est privé dans la pratique civile, venait nous éclairer, prouver souvent notre impuissance, et nous arrivions alors à la cause de l'incurabilité du mal.

Parmi ces affections diverses, il en est une, l'érysipèle qui, de la fin de 1854 jusque vers le milieu de 1855, a entravé la marche de la majeure partie des maladies, souvent simples primitivement, pour lesquelles des militaires ou des marins de l'Etat entraient à l'hôpital.

Impossible d'accumuler ici les cas nombreux qui se sont développés pendant le laps de temps indiqué ci-dessus; plusieurs exemples, pris au hasard, suffiront pour faire soupçonner combien cet exauthème eut parfois des conséquences fâcheuses.

1° *Le 27 Novembre* 1854, un militaire entre à l'hôpital pour une otite aiguë droite ; des érysipèles régnaient dans la même salle ; lui aussi est pris à la joue droite, toute la face est envahie, et cependant aucune application de

sangsues n'avait été faite dans cette région, aucun irritant n'avait rougi la peau. Le délire survint, en même temps extension de l'exauthème au cuir chevelu: la vie du malade est en danger.

Le 8 Décembre seulement, amélioration sensible ; la convalescence se dessinait franchement, lorsque survint une bronchite profonde, avec inspiration tubaire, expectoration muco-purulente, abondante, râles secs, sibilants, craquements, pénétration difficile de l'air dans les ramifications bronchiques, etc., etc. — Le 25 Janvier 1855 seulement, le malade sort guéri.

2° 13 *Janvier* 1855. — Phlegmon sous l'aisselle. — Engorgement des glandes du cou, érysipèle de la face six semaines après l'entrée à l'hôpital. Heureusement, cet accident consécutif a été modéré, et l'homme a pu reprendre son service le 15 Mars.

3° 27 *Février*. — Embarras gastrique, angine légère. Erysipèle de la face le 3 Mars, marche normale ; le 19 du même mois, la bouffissure de la face a disparu. Sort le 27 Mars.

4° 21 *Mars*. — Syphilis constitutionnelle, chancre au scrotum, à la verge, tubercules à la marge de l'anus, ganglionite sous-maxillaire, tubercules sur les lèvres, ulcérations au fond de la gorge. — 3e invasion. — Constitution usée, profondément altérée.

Depuis l'entrée à l'hôpital jusqu'au 14 Avril, traitement antisyphilitique général et local ; amélioration sensible, lorsqu'un érysipèle de la face envahit bientôt toute la tête sans cependant engendrer d'accidents cérébraux.

Le 22, disparition de cet érysipèle. Le traitement général est repris, les divers symptômes de syphilis s'amendent progressivement; bref, cet homme rejoint son poste de douane à la fin de Mai.

5° 3 *Avril*. — Conjonctivite double aiguë. — Dix-

neuf jours après l'invasion du mal, et quatre après l'entrée à l'hôpital, érysipèle de la face, méningite aiguë. Mort le 13 Avril.

Au début, céphalalgie intense qui résista aux antiphlogistiques. Elle ne nous préoccupa pas trop d'abord, elle était la conséquence de l'acuité de l'ophthalmie. Quand l'érysipèle eut envahi successivement toute la tête, les accidents cérébraux s'exaltèrent, trouble progressif de l'intelligence, puis délire complet. Un traitement énergique parut calmer cette surexcitation cérébrale, et amender l'état général, mais momentanément : car le délire revint compliqué de convulsions des muscles de la face et du bras droit. Ce dernier symptôme fit présumer que l'inflammation siégeait à gauche. Avant cela, on ne pouvait la soupçonner, car jamais le malade n'avait indiqué de siége à la céphalalgie accusée jusqu'au moment où il a perdu connaissance.

Malgré des applications fréquentes de sangsues, plusieurs saignées, des révulsifs cutanés et intestinaux, des onctions mercurielles très souvent renouvelées, l'intensité des accidents s'accrut jusqu'à la mort du malade.

Autopsie le 14 Avril. — CRANE. — L'hémisphère cérébral gauche offre une teinte rouge très-prononcée. Toute la pie-mère qui l'enveloppe est fortement injectée. La substance grise de la partie superficielle des circonvolutions de l'hémisphère gauche est aussi injectée que la méninge qui la recouvre. Un peu de sérosité dans les ventricules latéraux. Les autres parties du cerveau n'offrent rien à noter.

Le cuir chevelu et la face sont incisés en plusieurs endroits. Le derme est injecté, violacé. Le tissu cellulaire sous-cutané est œdémateux, il s'y trouve du pus infiltré ; enfin, dans certains points, il est mortifié par plaques.

Les autres organes sont à l'état normal.

6e 13 *Avril.* — Phlegmon à la joue gauche. — Deux

jours après l'entrée à l'hôpital, érysipèle de toute la face, céphalalgie intense, embarras gastrique.

Le 15, malgré un traitement énergique, l'érysipèle est à son apogée. La fluctuation devient saillante à la joue gauche. La céphalalgie persiste.

Le 16, symptômes de méningite. Délire, vociférations, yeux hagards ; pouls fréquent quoique petit, 130.

Le 16, la méningite n'a pu être enrayée, mort à 2 heures du soir.

Autopsie le 18. — CRANE. — A l'extrémité antérieure de la face supérieure de l'hémisphère gauche du cerveau, les méninges sont plus épaisses, dans l'étendue de quatre doigts à peu près, que partout ailleurs. Dans cette région elles sont fortement injectées. Les parties voisines ne présentent aucuns vestiges d'injection. — La substance cérébrale est à l'état normal. Un peu de liquide séreux dans les ventricules latéraux. Le phlegmon de la joue a été incisé crucialement. La collection purulente n'était pas encore complète ; mais tout le tissu cellulaire sous-jacent était déjà infiltré d'un pus assez bien formé.

Les autres organes n'ont rien présenté de particulier.

La marche de cette maladie a été remarquable par sa rapidité.

Sans cause appréciable, un phlegmon se forme à la joue gauche ; il devient érysipélateux et s'accompagne des symptômes habituels. L'érysipèle progresse, et, le 3e jour de son apparition, un violent délire se déclare. Les accidents cérébraux n'ont pas tardé à enlever le malade.

L'autopsie a démontré des traces de méningite partielle, bien constatée. Cette inflammation des méninges à une époque aussi rapprochée de son invasion est assez rare pour la signaler. Nous noterons aussi leur lésion peu étendue en présence du trouble si marqué des facultés intellectuelles.

7° 21 *Mai.* — Conjonctivite double chronique datant de quatre mois. Deux jours après l'entrée à l'hôpital, érysipèle qui a gagné progressivement la face et toute la tête, et qui cependant peu à peu s'est dissipé sans engendrer de symptômes cérébraux. Sorti guéri le 30 Juin.

8° 23 *Mai.* — Otite aiguë gauche dont l'invasion remonte à huit jours. — Le 25, érysipèle modéré de toute la face et du côté gauche du cou. — Guérison le 14 Juin.

9° 2 *Septembre.* — Plaie contuse à l'angle externe de l'arcade sourcillière droite. Le 6, survint un érysipèle de la face avec congestion cérébrale. — Le traitement amende les symptômes généraux, mais un phlegmon se forme à la paupière gauche. — Guérison le 7 Octobre.

A ces exemples nous pourrions ajouter ceux d'un panaris compliqué d'érysipèle phlegmoneux de tout l'avant-bras et qui ne guérit qu'après de nombreuses incisions intéressant toute l'épaisseur de la peau, atteignant même le tissu cellulaire sous-cutané; d'une orchite double combattue par les sangsues en grand nombre, qui se compliqua d'érysipèle phlegmoneux du scrotum. La gangrène envahit tous ces tissus, se propagea à l'abdomen, aux lombes, à la cuisse gauche, et entraîna la mort au milieu des plus atroces souffrances; les piqûres de sangsues s'entourant d'érythème d'abord, puis d'érysipèle; les plaies enfin de toute nature se transformant aussi en érysipèle et exigeant des soins appropriés.

Le traitement le plus généralement employé pour combattre cet exanthème était des onctions mercurielles renouvelées toutes les deux heures, des révulsifs intestinaux fréquemment répétés, des saignées ou sangsues quand apparaissaient des symptômes cérébraux.

Quelle cause assigner à cet érysipèle *épidémique jusqu'à un certain point?* Si l'on devait invoquer l'état particulier de l'atmosphère pendant tout le temps qu'il a régné, ces conditions météorologiques devraient le faire

reparaître chaque fois qu'elles se produisent, et l'observation a prouvé que, depuis dix ans, il n'en est pas ainsi d'ordinaire. Nous admettons plus volontiers l'influence de la constitution médicale régnante qui s'est manifestée depuis plusieurs mois par des maladies de même nature.

Ainsi, n'a-t-on pas observé en ville, pendant le second semestre de 1854 et le premier de 1855, des urticaires, beaucoup de rougeoles, des varioles ou varioloïdes plus multipliées que d'habitude? Et ces éruptions coïncidaient avec l'entrée à l'hôpital de jeunes soldats arrivés récemment au régiment, non vaccinés, faibles de complexion, ne pouvant résister facilement aux premières fatigues du service militaire.

Evidemment ces manifestations procèdent étiologiquement d'un point de départ essentiellement un; on y reconnaît l'affinité particulière qui existe fréquemment entre les exanthèmes de nature identique.

D'après le Dr Lecadre, médecin des épidémies de l'arrondissement du Hâvre, qui a traité cette question d'affinité en 1856, (1) la confirmation de cette cause se trouve consignée dans les ouvrages des épidémiographes célèbres.

« Durant les fièvres d'été observées par Stoll, en 1777, » dit-il, ce judicieux observateur remarqua des varioles, » des scarlatines, des rougeoles. Il donne même l'histoire » de malades chez lesquels, en même temps, il y eut » rougeole, urticaire, et éruption scarlatineuse. Plus de » cent ans auparavant, Sydenham écrivait : Comme les » rougeoles épidémiques de 1670 amenèrent des petites » véroles noires, de même les rougeoles de 1674, qui » n'étaient pas moins épidémiques, en amenèrent aussi » de semblables. »

« Dans la belle description de l'épidémie de Louviers, » arrivée en 1770, que nous a laissée Lepecq de la Clôture,

(1) Union Médicale. — T. X. — N° 58, p. 233. — 1856.

» plusieurs formes différentes d'éruption furent constatées,
» soit sur le même malade, soit sur divers individus.
» Dans les relations des épidémies, soit de rougeole, soit
» de scarlatine, soigneusement recueillies et consignées,
» chaque année, dans un rapport général présenté par
» l'Académie Impériale de Médecine, aux affections mor-
» billaires, on voit souvent se joindre des scarlatines, et
» *vice-versâ.* »

En 1854, au Hâvre (Dr Lecadre), l'influence épidémique se traduisit par des rougeoles (éruptions les plus nombreuses), par des scarlatines, des érysipèles et des zonas. Les érysipèles avaient, là aussi, généralement la face pour siége.

Nous le disions tout à l'heure, divers exanthèmes ont été généralisés depuis plusieurs mois dans l'hôpital militaire, et très peu de maladies analogues existaient dans la pratique civile.

Pourquoi cette différence d'action de la constitution médicale régnante, alors que l'influence atmosphérique est la même? Bornons-nous à constater que la règle générale est contredite, en cette circonstance, par des faits exceptionnels.

La seule hypothèse présentable, c'est que la constitution exanthématique, tendant à se généraliser depuis quelque temps, aura trouvé dans l'hôpital des sujets adultes, des constitutions à prédominance gastro-hépatique, plus prédisposées aux érysipèles, en vertu de cette loi sanctionnée par l'observation : *il y a vraiment préférence de telle ou telle affection éruptive pour tel tempérament, pour tel âge.*

L'affinité entre les différents exanthèmes nous a d'autant plus frappé que tous les malades étaient réunis dans un même milieu, que la filiation était facile à suivre, ce qui ne peut exister quand, au contraire, les malades sont

disséminés dans une grande ville où certes les mêmes rapprochements seraient constatés.

Quel a été le mode de propagation de l'érysipèle à l'hôpital militaire ? Par contagion ? Non. — Il eût fallu, pour cela, une intensité, dans le principe morbifique, qui ne s'est pas révélée à nous. L'infection suffit, ce nous semble, à l'interprétation, et paraît plus probable.

ANGINES. — Les angines gutturales, tonsillaires, pharyngées, laryngées, œdémateuses, etc., etc., s'observent d'ordinaire au printemps et à l'automne, plus souvent que dans les deux autres saisons ; et comme elles n'ont rien présenté jusqu'ici de particulier, de remarquable sous le rapport du nombre de malades qui ont pu en être atteints, nous n'en dirons rien. Il ne sera question, dans ce paragraphe, que de l'angine pseudo-membraneuse, diphthérique. Certes, à toutes les époques, elle a régné de temps à autre, elle a été plus ou moins fréquente selon les saisons plus ou moins humides, selon les conditions hygiéniques plus ou moins mauvaises dans lesquelles se sont trouvés les individus atteints ; mais jamais il n'a été constaté un tel nombre d'angines compliquées d'accidents diphthériques aussi multipliés, aussi graves qu'en 1857, et surtout pendant le dernier semestre de cette année-là. Vers l'automne principalement, la recrudescence des angines a été fatale, la maladie s'est calmée ensuite en hiver ; puis, en Février-Mars 1858, elle est redevenue plus meurtrière que de coutume dans ce pays, et cependant on ne peut pas dire qu'elle ait affecté une forme épidémique.

Si elle n'a pas été épidémique à Dunkerque, il n'en a pas été de même dans les diverses parties de la France où elle a sévi depuis près de quatre ans d'une manière générale, et où elle a réellement fait de très nombreuses victimes.

Dans bien des circonstances, chez les très jeunes enfants, qui ne permettaient qu'un examen très-difficile, superficiel,

l'angine couenneuse a été souvent considérée comme *croup*, à cause de l'analogie de certains symptômes; chez les enfants plus âgés et chez les grandes personnes surtout, le diagnostic en étant plus facile, nous donnions aux accidents leur véritable dénomination.

Quelles ont été les conditions météorologiques de cette période de 1857 à 1858 qui a coïncidé avec ces nombreuses diphthéries? Nous allons sommairement les examiner.

Juillet 1857. — Constante élévation barométrique, peu d'oscillations; haute température pendant tout le mois, elle n'est descendue qu'une seule fois, la nuit, à + 10,4 degrés, tandis qu'elle a atteint + 30,8 centig.; rarement l'hygromètre a indiqué le maximum, encore n'était-ce que de très peu de durée; la quantité d'eaux tombées insignifiante, en harmonie avec la sécheresse, malgré la prédominance des vents d'Ouest, de Sud-Ouest et de Nord-Ouest. La sécheresse et les vents de Nord ont déterminé, entretenu les bronchites, et aussi des angines de diverses formes.

Août. — Même pression barométrique qu'en Juillet, sans plus de variations; la moyenne de la température a été un peu plus élevée, de même aussi des extrêmes, les variations ont peut-être été plus prononcées; humidité beaucoup plus marquée, ainsi que pour la quantité d'eaux tombées (009^{m},34 Juillet; 034^{m},37 Août); fréquence des vents de Nord, de Nord-Est et de Nord-Ouest.

Cette humidité, la quantité de pluie plus forte que précédemment, l'inconstance des influences atmosphériques devaient favoriser le développement des angines, ce qui est, en effet, arrivé. Dans des vicissitudes analogues de température, au printemps principalement, Hippocrate a constamment remarqué la fréquence des angines relativement aux autres maladies.

Septembre. — Premier mois d'automne, autant de moments de pluie qu'en Août, un peu moins d'humidité constante peut-être, mais plus d'eaux tombées; c'est le

mois qui en a fourni le plus de toute l'année, 088m,27; plus forte élévation barométrique, variations nombreuses, différence entre le maximum et le minimum de 30,5, double de celle des mois précédents. Quant à la température, elle a baissé, la moyenne n'a été que de 14 centig.; les brouillards deviennent sensibles; ozone un peu moins marqué qu'en Août. Les vents de Sud, de Sud-Ouest, de Sud-Est ont soufflé plus de la moitié du mois.

Le caractère dominant de Septembre a donc été tranché quant à l'abaissement de température, la quantité de pluie tombée, et l'apparition de nombreux brouillards, toutes circonstances qui ont influencé la constitution médicale, déterminé beaucoup plus de bronchites, et augmenté d'une manière notable le nombre des angines couenneuses, des catarrhes suffocants. Bien plus que précédemment, elles ont tenu une grande place parmi les affections de ce mois, et elles ont justifié certains aphorismes de la médecine antique. Toutefois, nous n'avons pas eu d'exanthèmes en Septembre, chose assez bizarre! car dans des conditions médicales de ce genre, on constate souvent des malades atteints de diverses fièvres éruptives.

Octobre. — Température identique à celle du mois précédent, quoique la moyenne ait baissé d'un degré et demi. Nombreuses variations barométriques; humidité extrême; brouillards presque journaliers. Même nombre de jours de pluie que les deux mois précédents, mais quantité d'eaux tombées insignifiante, 009m.—Vents de Sud, de Sud-Est, d'Ouest, et de Sud-Ouest prédominants, quoique peu marqués. Diminution de l'ozone. L'abaissement de la température n'a pas été très-sensible, et cependant nous avons eu un mois froid à cause de l'humidité, des brouillards fréquents, épais, et par conséquent amygdalites, angines de toute nature, surtout angines couenneuses assez répandues. — Moins d'affections bronchiques. Faut-il attribuer ce résultat au peu d'ozone développé en Octobre?

nous sommes disposé à le croire, puisque l'inverse est ordinairement observé.

Novembre. — Température plus basse que d'habitude dans ce pays ; moyenne de + 7,5 seulement, inférieure à celle d'Octobre de 5 degrés ; différence trop sensible pour que l'économie ne s'en ressente pas un peu. Le minimum a été de + 0,9 centig., c'est-à-dire bien près de zéro. Le baromètre s'est élevé plus haut que le mois précédent, et les variations aussi grandes qu'en Octobre. Humidité de l'air très prononcée pendant la moitié du mois, l'aiguille de l'hygromètre s'est assez souvent tenue au maximum de saturation ; le nombre de jours de pluie et la hauteur des eaux tombées ont été minimes ; quant aux brouillards, toujours très-nombreux. Les vents d'Est, de Sud-Est, de Nord-Est, ont prédominé. Plus d'ozone qu'en Octobre. En somme, mauvaises conditions atmosphériques pour la santé, aussi gravité dans les maladies de poitrine. Encore bon nombre d'angines couenneuses.

Décembre. — Rien de bien saillant dans la constitution atmosphérique, mois d'un hiver normal. Moyenne, + 5 degrés ; + 12,8 centig. comme maximum ; le thermomètre s'est abaissé une fois à — 4, écart de 16,8 centig. par conséquent. Pression atmosphérique élevée, variations marquées, quoiqu'il n'y ait eu qu'une différence de 20^{m}. entre les extrêmes. Vents de Sud, de Sud-Ouest et d'Ouest. Brouillards aussi fréquents, mais plus épais, matin et soir, que ceux des mois derniers. Humidité plus prononcée ; enfin très-peu d'ozone.

Cet ensemble de phénomènes ne justifie nullement ce que tous les médecins constatent chaque jour ; ainsi une débilitation générale, surtout des grippes, se propageant comme la foudre, des familles entières toussent, on tousse partout. Evidemment la tendance épidémique est caractérisée. Les angines s'effacent un peu devant cette nouvelle entité morbide.

Janvier 1858. — Généralement beau, mais brumes épaisses matin et soir. Pression atmosphérique très élevée, oscillations journalières sans être brusques. Basse température qui a coïncidé avec les brouillards. Vents d'Est au commencement du mois, puis la température s'est adoucie sous l'influence des vents de Sud, de Sud-Ouest. Moins d'humidité que les mois précédents; il est tombé aussi plus de pluie. Peu d'ozone.

Au premier rang des maladies de Janvier, nous trouvons la grippe, déjà mentionnée en Décembre, et réellement épidémique. Peu d'angines.

Février. — Continuation de la constitution atmosphérique des mois précédents. Sécheresse plus prononcée qu'en Janvier, par suite des vents d'Est, de Nord-Est et de Sud-Est. Dépression très-sensible du baromètre. Véritable température de l'hiver, froid continu; moins de brouillards. Quantité de pluie très-minime, $002^{m},7$ seulement au lieu de $025^{m},5$ le mois précédent. L'ozone a bleui le matin très fréquemment le papier; vers la fin du mois, plusieurs fois, le soir, la teinte se rapprochait de la moitié de l'échelle.

Diminution de l'épidémie de grippe. Un certain nombre d'angines couenneuses graves ont été observées en Février, toutefois moins meurtrières que de Septembre à Décembre dernier. Plusieurs adultes en ont été atteints.

Arrêtons ici notre coup d'œil rétrospectif sur la constitution météorologique. Nos notes indiquent encore des angines en Mars, en Avril, mais elles semblent rentrer dans la phase normale. Du reste, divers exanthèmes font leur apparition, la rougeole surtout.

Depuis cette époque jusqu'à la fin de notre période d'observation, nous voyons de temps à autre des angines couenneuses, mais le chiffre n'est pas comparable à ce qui s'est passé pendant plusieurs mois.

Qu'appert-il de cet examen des phénomènes atmosphé-

riques, et de leur influence sur le développement de cette affection inconnue, *quant à sa gravité?* Que les angines ont apparu, sont nées au milieu de grandes variations atmosphériques; que pendant leur règne qui a duré consécutivement sept à huit mois, nous avons eu une température froide, très humide, et surtout des brouillards extrêmement épais, journaliers, des vents d'Ouest, de Sud-Ouest principalement, un ensemble de phénomènes éminemment dépressifs, affaiblissants. Remontant à la source de ces affections, si nous admettons qu'indépendamment des conditions atmosphériques qui ont pu les déterminer, elles sont dues à un principe particulier, à un miasme, nous voyons que, depuis plusieurs années, leur développement a suivi une marche bien tranchée du Sud, de l'Ouest vers le Nord, vers les côtes du Nord-Ouest de la France avant d'éclater à Dunkerque.

D'après le rapport général présenté par le Dr Barth à l'Académie de Médecine sur les maladies qui ont régné en France en 1855, l'angine couenneuse a sévi dans un grand nombre de communes du département du Pas-de-Calais. A Boulogne, elle a enlevé, en 1855, 143 enfants et 10 adultes; elle a été grave aussi dans quelques communes rurales. Dans l'arrondissement d'Arras, à Havrincourt, d'après le rapport de M. Dehée, elle a duré grave, de Mai 1855 à Mars 1856. Dans l'arrondissement de St-Pol, même observation faite par le Dr Danvin. Partout, pendant la période la plus intense de l'épidémie, on a noté des jours d'un froid excessif suivi d'une température froide et humide. Les vents ont, en général, soufflé de l'Ouest et de Nord-Ouest. Avant cette époque, *pas d'épidémie d'angine connue,* dit le Dr Danvin.

En ce qui concerne le département du Nord, à Leu-St-Amand, par exemple, l'angine couenneuse, sans causes appréciables, a atteint, au mois d'Août, un adulte et sept enfants. Les sept enfants ont succombé.

Le rapport de 1856 du professeur Trousseau donne un résumé des angines couenneuses dans le Nord de la France. Le Pas-de-Calais se signale par la persistance de cette maladie qui a pris une violence inconnue jusque-là. Le Dr Perrochaud, médecin des épidémies, a résumé, dans un très intéressant mémoire, les résultats, non-seulement de sa propre pratique, mais de celle de ses confrères. La longue durée, la gravité des conséquences de cette épidémie ont vivement préoccupé l'opinion publique. De Janvier 1855 à Mars 1857, 366 décès ont été causés par l'angine, dont 341 chez des sujets âgés de moins de dix ans ; la mortalité moyenne étant d'environ 1000 par année à Boulogne.

Boulogne n'a pas été la seule ville de ce département où l'angine pseudo-membraneuse ait exercé ses ravages. Chose remarquable ! le plus souvent l'épidémie d'angine coïncidait avec une recrudescence de fièvres éruptives, ou succédait tantôt à des rougeoles, tantôt à des scarlatines. Tel a été le cas des arrondissements de St-Omer et d'Arras ; à St-Omer on compta, sur 188 décès d'enfants, 36 rougeoles, 44 angines croupales.

Dans l'arrondissement d'Arras, l'angine succéda à une épidémie de scarlatine.

Dans toutes ces localités, nous trouvons signalés une température froide, humide, nombreuses variations atmosphériques, vents d'Ouest, de Nord-Ouest, de Sud-Ouest.

Chargé de nouveau du rapport pour les épidémies de 1857, le prof. Trousseau signale que la diphthérite qui a sévi à Boulogne, l'année précédente, s'est étendue, gagnant d'autres communes du Pas-de-Calais, en se propageant même jusque vers le département de la Seine-Inférieure. Ce qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est qu'elle a franchi le détroit, et que l'Angleterre commence à se préoccuper d'une affection dont elle ne connaissait presque l'existence que par les récits des médecins du continent.

Si nous avons relaté cette phase de la constitution médicale chez nos voisins, c'est afin de découvrir sa filiation avec nos angines de 1857-1858 qui, sans avoir été épidémiques, avons-nous déjà dit, ont cependant été très multipliées et plus violentes que jamais à Dunkerque. En 1857, pendant son règne, aucune affection exanthématique; au printemps de 1858, au contraire, elles ont précédé une épidémie de rougeole; nous avons eu aussi un certain nombre de scarlatines. Mais l'analogie la plus saisissante a été la persistance des mêmes conditions atmosphériques, et surtout sa naissance, sa propagation sous l'influence des vents d'Ouest, de Sud-Ouest, signalée par tous nos confrères dans leur rapport officiel.

Nous allions omettre qu'à la même époque, Gravelines, situé à l'Ouest entre Calais et Dunkerque, a vu apparaître aussi des angines couenneuses. M. Noël, médecin de ce pays, a bien voulu nous donner une note, des plus intéressantes, sur ce sujet.

Nous dépasserions les limites de ce paragraphe, déjà bien long, sur l'angine couenneuse, si nous récapitulions les circonstances multiples et parfois si opposées des angines de toute nature qui ont sévi épidémiquement à d'autres époques, dans les temps les plus reculés; bornons-nous à dire que l'analogie avec ce qui se passe de nos jours, est on ne peut plus frappante, malgré les dénominations diverses employées autrefois, *angine maligne*, *angine aphtheuse*, *aphthes noires*, etc.

Tully (1) mentionne çà et là l'existence de nombreux *maux de gorge*, au printemps, en automne surtout, dans des conditions atmosphériques identiques à celles indiquées actuellement; mais il ne donne nulle part de renseignements sur la nature de ces affections; impossible donc de décider si elles ont été semblables aux maux de gorge

(1) Maladies de Dunkerque de 1754 à 1758.

observés, en 1857-1858, chez nous et en France, depuis quelques années.

Marche. — Début identique à peu près à celui de toutes les angines, pourtant moins de fièvre le plus souvent et déglutition moins gênée. Cette première période est assez courte d'ordinaire, puis apparaissent bientôt, sur toutes les surfaces de la gorge, des *exsudats* grisâtres, ou d'un blanc-jaunâtre, irréguliers, de consistance membraniforme, avec engorgement concomitant des ganglions sous-maxillaires. La surface, que ces plaques recouvrent, est d'un rouge pointillé, et est plus foncée à sa périphérie qu'au centre. Les points les plus irrités laissent suinter du sang. Quand les plaques se détachent, elles ne tardent pas à être remplacées par un autre enduit concrété qui adhère de plus en plus, ayant souvent une épaisseur de plusieurs millimètres et prenant successivement diver ses teintes. La transsudation sanguine augmente peu à peu. Enfin les surfaces organiques s'altèrent, ecchymoses en certains points, odeur infecte exhalée par les concrétions corrompues; elles se détachent, tombent en lambeaux comme des parties gangréneuses, et cependant il n'y a pas de sphacèle.

La diphthérite se montre aux parties buccales, aux amygdales, au voile du palais, au pharynx et aux voies laryngiennes. Un caractère saillant est de tendre à envahir les voies aériennes ; alors quintes de toux, respiration sifflante, douleur, aphonie, etc., etc.; enfin surviennent les accidents d'anxiété, de suffocation qui indiquent le croup avec les autres symptômes caractéristiques.

Rarement nous avons vu des plaques dans les fosses nasales. Si le mal s'aggrave, que le malade ait sur le corps des parties excoriées, dénudées par un vésicatoire, par exemple, elles se recouvrent progressivement de concrétions diphthériques.

L'angine couenneuse doit-elle être funeste ? Sa marche

est rapide; au troisième ou quatrième jour, le malade succombe. Dans les cas ordinaires, elle se prolonge, et la convalescence n'a lieu que vers le 8e jour à peu près.

Du reste, la durée d'une angine est variable selon une infinité de conditions diverses. Elle est surtout grave dans les temps d'épidémie.

La mort est d'ordinaire produite lorsque les membranes se propagent dans le larynx.

Des malades ont succombé à des pneumonies intercurrentes; dans d'autres circonstances, des oreillons survenaient avec engorgement de tous les ganglions sous-maxillaires; ces tumeurs s'enflammaient, et la mort avait lieu promptement.

Nous n'oublierons jamais ce fait intéressant d'un petit malade, Emile B., âgé de deux ans.

D'une très bonne constitution, légèremeut enrhumé depuis deux jours, lorsqu'apparaissent, le 22 Août 1857, sur les amygdales, quelques aphthes. Cautérisation avec le nitrate d'argent. Malgré cela, les plaques envahissent en quarante-huit heures tout le fond de la gorge : les amygdales, la luette, les voiles du palais, les piliers, sont recouverts de concrétions grisâtres, et en même temps ganglionite sous-maxillaire. Nouvelles et profondes cautérisations, de plus vomitif.

R. — Sulfate de cuivre... 0,20 centig.
Eau sucrée..... 100 grammes
Mêlez

une cuillerée toutes les heures, qui détermine l'expulsion de nombreuses membranes, certaines portions évidemment tubaires. Etat général, assez bon.

26 *Août.* — Fièvre, pouls à 120, — oppression, engorgement ganglionnaire. Toux rauque, voix enrouée. Les amygdales seulement sont tapissées de fausses membranes. Cautérisations réitérées. — Tisane. — Bouillon de poulet.

27. — Nuit meilleure, sommeil. Deux vomissements et deux garde-robes. Respiration libre. Les membranes qui tapissent les amygdales se détachent. Il en reste encore çà et là, elles ont une tendance à reparaître ailleurs. Nous conseillons la potion suivante :

R. — Chlorate de potasse. 4 grammes.
Julep gommeux.... 125 id.
f. s. a.

Une cuillerée toutes les heures. Nouvelles cautérisations de toutes les parties malades.

29. — Mieux notable, pouls à 84, peau fraîche, respiration plus facile, toux grasse, voix toujours voilée. La gorge est très rouge, l'amygdale droite est libre. La fausse membrane de l'amygdale gauche est encore large, épaisse. Elle est fortement cautérisée. Continuation du chlorate de potasse. — L'engorgement ganglionnaire paraît s'étendre; cataplasmes au cou.

2 *Septembre.* — La gorge est en bon état, la diphthérie a disparu, l'enfant mange des potages, il est assez bien, quoique tourmenté par une grande gêne au cou.

4. — Aucun vestige de fausses membranes à la gorge. Non-seulement l'engorgement ganglionnaire est très-considérable, mais, de chaque côté, des oreillons énormes se développent. Tension de la peau, fièvre, anxiété. Application de quatre sangsues de chaque côté. Ecoulement abondant pendant trois heures.

5. — Amélioration apparente, moins de fièvre, mais difficulté à avaler la tisane.

7. — L'engorgement sous-maxillaire a augmenté, il en est de même des parotides.

Le soir, phénomènes d'asphyxie sans suffocation, pâleur livide, de l'agitation, puis de la prostration, et le malade ne tarde pas à succomber.

Ce cas d'angine couenneuse (un des premiers aussi

grave que nous ayons vu à Dunkerque), qui avait cédé à une médication active, était certes en voie de guérison, lorsque cet engorgement ganglionnaire si général est venu compliquer la convalescence ; il a été assez profond pour asphyxier promptement ce pauvre enfant que nous nous réjouissions déjà d'avoir arraché à la mort.

Un autre de nos jeunes malades a succombé aussi par asphyxie; chez lui les oreillons ont suppuré. La gorge s'était débarrassée à l'aide de potions émétisées, de chlorate de potasse et de cautérisations.

Traitement. — En thèse générale, les antiphlogistiques, toujours insuffisants, souvent même nuisibles, n'ont été employés que dans de rares circonstances. Les moyens locaux ont été plus utiles. Voici ceux qui ont été essayés le plus fréquemment par les médecins du pays :

1° Le chlorate de potasse ;
2° Le bi-carbonate de soude ;
3° Le sous-borate de soude ;
4° Le sulfate de cuivre ;
5° Le kermès minéral ;
6° Le tartre stibié ;
7° L'huile de croton tiglium ;
8° Les cautérisations avec le nitrate d'argent, etc.

1° *Chlorate de potasse.* — Il a été prescrit à la dose de 4 à 6 grammes dans les 24 heures, concurremment avec le collutoire de la même substance (6 grammes pour 40 de miel). Sur six cas, le Dr Dutoit a obtenu trois succès. Quelques fausses membranes rejetées et mises en contact, par ce médecin, avec une solution de ce sel, à dose faible, se sont ramollies au point de former, après deux heures, une solution opaline, preuve de l'action dissolvante du chlorate de potasse.

Nos résultats particuliers n'ont pas été aussi favorables : rarement le chlorate de potasse a été donné par nous exclusivement. Associé à d'autres substances, il convenait

quelquefois, surtout quand les fausses membranes paraissaient se détacher. Du reste, la spécificité de ce médicament est aujourd'hui bien controversée ; c'est à peine s'il compte encore quelques partisans. Malgré cela, nous le conseillons à l'occasion.

2° *Bi-carbonate de soude.*—Le Dr Dutoit a administré le bi-carbonate de soude en solution (15 grammes dans 500 d'orge). Dans quelques cas où il a donné ce médicament, il avait provoqué des vomissements préalables à l'aide du tartre stibié; résultats peu satisfaisants. Les membranes, en contact avec ce sel, se ramollissent sans se dissoudre. Nous n'avons pas essayé le bi-carbonate de soude; mais des confrères ont pensé que, loin d'être utile, il ne pouvait qu'être funeste en enlevant au sang sa plasticité.

3° *Sous-borate de soude.* — Administré par le Dr Dutoit à l'intérieur, 20 grammes dans un litre de tisane, et en potion, 8 grammes dans 120 grammes de liquide, à prendre par cuillerée à bouche. En même temps, il badigeonnait la gorge avec une solution concentrée de ce même sel. Il a constaté deux succès sur six malades. Nous n'avons pas tenté ce moyen.

4° *Sulfate de cuivre.*— A titre de vomitif, il a été très-fréquemment ordonné par beaucoup de médecins. Le Dr Dutoit le conseille à 0,10 centig. par heure; généralement, vomissements abondants après trois doses. Il cautérise aussi avec du sulfate de cuivre uni au miel (1 gramme sur 15 de miel). Succès variables. M. Thélu, qui en fait usage depuis longtemps, dit obtenir de très-bons résultats de ce médicament. Nous partageons la même opinion, sans toutefois être aussi exclusif.

5° *Kermès minéral.* — Voici comment le Dr Dutoit s'exprime au sujet du kermès: il a été employé mêlé à du sirop de coquelicot à la dose de 0,60 centig, à 1 gramme par jour ; dans l'intervalle des cuillerées, les malades

buvaient une solution de sous-borate de soude, et je faisais frictionner la gorge avec une pommade belladonée fortement ammoniacale. Médication excellente. Dans presque tous les cas, les malades vomissaient dès les premières cuillerées, et la tolérance s'établissait parfaitement.

D'autres médecins ont aussi eu recours à cette préparation antimoniale, et ont eu des succès variables.

Les moyens prescrits tout d'abord par nous ayant eu une valeur si douteuse, nous avons songé au kermès, et, depuis 1858, ce sel d'antimoine a été donné dans l'angine couenneuse, le catarrhe suffocant, le croup, nous rappelant ses excellents résultats lorsque les bronches sont encombrées de matières muqueuses, et leur rejet ; seulement la dose était plus élevée. Dans une potion de 100 grammes, nous faisions incorporer 6 décig. à 1 gramme de kermès minéral, et le malade en prenait une cuillerée à bouche toutes les heures. Le médicament était continué ou suspendu en raison des vomissements qui amenaient constamment de fausses membranes. En même temps, cautérisations profondes et réitérées avec le nitrate d'argent.

Non-seulement jamais nous n'avons constaté d'accidents, même chez les enfants les plus jeunes, mais certes les guérisons obtenues par ce moyen ont été les plus nombreuses.

Faut-il attribuer ces succès à la diminution d'intensité générale de l'angine ? Quoi qu'il en soit, nous adoptons ce sel d'antimoine pour le traitement ultérieur des angines, du croup, etc., etc., et avec enthousiasme surtout depuis la lecture de la *Note du Dr A. Chapelle d'Angoulême, sur le traitement du croup par le kermès minéral à haute dose* (1).

(1) Note adressée à l'Académie impériale de Médecine, dans la séance du 11 Octobre 1859, et insérée dans l'*Union médicale*, t. 13, p. 184, n° 127, 27 Octobre 1859.

6° *Tartre stibié.* — Tous les médecins ont fait vomir avec le tartre stibié à la dose de 0,15 centig. à 0,40 centig.; mais d'abord cautérisations avec le nitrate d'argent. Nous avons fréquemment prescrit ce moyen, à une dose même de 50 centig. dans une potion calmante, par petites cuillerées, toutes les heures à peu près, ensuite de l'eau tiède. Sous l'influence de cet adjuvant, des portions de membranes étaient rendues, parfois de longs tubes.

En 1858, le traitement du croup, des angines, institué par les docteurs Constantin, Bouchut, n'avait pas encore été formulé dans la presse médicale : sa publication date seulement du commencement de 1859.

Le tartre stibié engendre souvent des irritations de la gorge, du tube intestinal, puis de la diarrhée, et il doit être suspendu aussitôt, bien que le mal existe souvent encore. Ces accidents ne sont pas à craindre avec le kermès. Si un peu de diarrhée apparaît, la suspension du médicament le fait cesser.

7° *Huile de croton tiglium.* — Des frictions ont été pratiquées avec cette huile sur la gorge et la poitrine, tandis qu'à l'intérieur on donnait du tartre stibié ou du sulfate de cuivre. Succès divers, malgré les résultats *si nombreux, si beaux, si complets, si décisifs*, annoncés par M. Sturne, médecin à Blandecques (Pas-de-Calais), et malgré la recommandation toute spéciale qu'en fait ce médecin dans une brochure répandue par milliers d'exemplaires, afin de mettre, dit l'auteur, cette médication à la portée des familles (1)...!!! Quelle erreur ! ! !

(1) *Le Croup et les Angines couenneuses*, par M. Sturne, médecin à Blandecques (Pas-de-Calais), St-Omer, 1858.

En Mars 1859, ce médecin fut appelé pour donner des soins à une jeune fille de seize ans, affectée d'angine croupale ; le danger était pressant. Il pratiqua la trachéotomie ; mais ne s'étant pas pourvu de la canule, il la remplaça par un fragment de sonde en gomme élastique

8° *Cautérisations avec le nitrate d'argent.* — Comme on a pu le voir, les cautérisations avec ce caustique ont été associées aux diverses substances prescrites, et chaque fois elles n'étaient cessées que lorsque les membranes ne se reproduisaient plus ou que la résorption s'en opérait.

Quand les enfants étaient indociles, ou lorsque les membranes s'étendaient du côté de la glotte et hors de la partie visible, nous nous servions d'une éponge fixée au bout d'une baleine et imbibée d'une solution de 3, 4 ou 5 grammes de nitrate d'argent cristallisé sur 30 grammes d'eau distillée, et nous badigeonnions hardiment toutes les parties de la gorge, plus ou moins envahies.

C'est le topique qui a donné le plus de succès; mais nous sommes d'avis qu'il faut cautériser une ou deux fois par jour, non-seulement les surfaces recouvertes de plaques membraneuses, mais encore (moins souvent cependant) celles qui sont débarrassées, et alors les cautérisations agissent comme modificateurs.

Quand l'âge des enfants le permettait, quelques médecins ont ordonné des gargarismes dans lesquels entraient l'alun et le quinquina.

Le Dr Lemaire prétend s'être bien trouvé du gargarisme suivant :

R. Nit. d'arg. crist. — 5,10 ou 15 centig.
Décoct. de quinq.— 200 grammes.
f. s. a.

Le traitement local était presque toujours complété par des toniques : l'extrait mou de quinquina, 3 à 5 grammes

qui s'obstrua rapidement. Pour dégorger ce tube, il appliqua sa bouche sur le bout externe de cette sonde, et il aspira avec force les mucosités qui asphyxiaient la malade. A peine de retour chez lui, M. Sturne ressentit les effets de l'inoculation de l'angine couenneuse. La maladie fit de très-rapides progrès, et, deux jours après, notre infortuné confrère succombait victime de son dévouement.

dans 25 grammes de potion gommeuse, ou la potion cordiale du Codex, du bouillon fort, etc., etc.

Plusieurs fois nous avons observé, pendant la convalescence, de la dysphagie, une espèce de paralysie du voile du palais et du pharynx, du nasonnement, des troubles de la déglutition, de la difficulté du succion, et une fois l'impossibilité de souffler, de gonfler les joues, de gargariser, etc., etc. Chez les enfants, ces phénomènes n'étaient pas très-appréciables, tandis que chez les adultes on les distinguait facilement, et il était possible de les combattre.

Notre attention particulière n'a été appelée spécialement sur ces symptômes consécutifs à la diphthérie que depuis les travaux récents et multipliés sur ce sujet, insérés dans la presse médicale.

Quatre cas bien constatés seront rappelés ici sommairement :

1° Le premier cas remonte au mois de Juin 1856, époque de l'apparition primitive de l'angine couenneuse. L'historique de cette affection a fourni un exemple des plus probants de la contagion de cette forme d'angine. Cette observation est d'autant plus intéressante que c'est un médecin du pays qui a subi les atteintes d'un mal aussi grave. Nous nous bornerons à en extraire les points les plus saillants (1).

Le 21 Juin 1856, le docteur Dehaene voit un enfant affecté d'angine couenneuse. Le 24, lui-même est pris de malaise, de lassitude, de frissons suivis d'une grande chaleur, de fréquence du pouls, d'agitation, d'une soif très-grande et de diaphorèse considérable. D'abord symptômes d'angine simple, puis le 26, éruption abondante d'herpès labialis.

(1) Pour plus de détails, voir l'*Union Médicale*, T. XI, p. 16, n° 41, 4 Avril 1857.

28. — Apparition d'une fausse membrane sur l'amygdale, cautérisation avec une solution concentrée d'alun.

Jusqu'au 1er Juillet, symptômes très-marqués d'angine couenneuse avec fièvre intense, etc., etc., combattus par des cautérisations répétées qui déterminent l'expulsion des membranes. Mais le 1er, les parties mises à découvert sont tellement rouges, douloureuses, la fièvre est si intense, que M. Dehaene s'applique vingt sangsues.

Du 1er au 5, réapparition de fausses membranes. Elles se détachent et sont expulsées à l'aide de vomitifs, de cautérisations. Fièvre plus ou moins violente. Extinction de la voix, toux sèche, etc., etc.

Du 5 au 10, après des alternatives fréquentes de bien et de mal, retour et expulsion de fausses membranes, la santé se rétablit à peu près complètement. Cependant le 16 Juillet, la luette, le voile du palais, les piliers, les amygdales, les parties du pharynx accessibles à la vue, offrent une teinte rouge très-prononcée, et sont le siége d'un sentiment de sécheresse, de picotement.

M. Dehaene relate ensuite minutieusement les diverses phases des difficultés éprouvées pendant la déglutition et laphonation. Enfin, son état, le 6 Septembre, est amélioré; toutefois la luette est encore le siége d'un léger sentiment de gêne et de sécheresse, qui se fait sentir surtout lors du réveil. Elle présente, de plus, superficiellement quelques stries rouges. Les amygdales, les piliers du voile du palais ont pâli, et les portions visibles du pharynx prennent une teinte rosée qui les rapproche de plus en plus de l'état normal.

Vers la fin de Septembre, toutes les parties lésées avaient repris leur coloration blanchâtre, rosée, naturelle, et leurs fonctions s'exécutaient selon les conditions régulières de la santé.

2e Le 17 Janvier 1859, madame N..., épicière, rue du

Fort-Louis, âgée de 63 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'ordinaire bien portante, est souffrante d'un malaise général avec embarras gastriqne et d'un mal de gorge assez violent ; elle nous fait demander.

La gorge est rouge, irritée, mais ne présente aucun aphte ni membrane. — Gargarisme émollient et une 1/2 bouteille d'eau de Sedlitz à 50 grammes.

19. — Fièvre assez forte, en même temps nous constatons une angine couenneuse remarquable par l'épaisseur des plaques diphthériques. Cautérisations profondes avec le nitrate d'argent, et, immédiatement après, vomitif qui détermine l'expulsion de plusieurs exsudations. Gargarisme au quinquina.

21.—Toute la gorge est tapissée de fausses membranes, l'amygdale droite et la luette sont même recouvertes d'escharres gangréneuses. La fièvre est assez intense, et Mme N. est dans un grand affaissement. Elle avale assez facilement. Gargarisme avec le quinquina, attouchement des escharres avec l'acide chlorhydrique ; bouillons.

22. — Même embarras au fond de la gorge, moins de fièvre, mais face altérée, moral abattu. La déglutition est difficile. Un nouveau vomitif expulse ces productions morbides, dont quelques-unes sont très-épaisses, et représentent exactement par leur concavité, les surfaces courbes qu'elles recouvraient.

Elles se reproduisent jusqu'au 28, et toujours fièvre continue assez prononcée ; pouls petit. Régime tonique, gargarisme au quinquina.

Enfin Mme N. semble se rétablir assez rapidement ; déjà elle se lève et se remet peu à peu à ses occupations, lorsque, le 10 Février, apparaissent des symptômes bizarres, plus caractérisés, au fur et à mesure que la gorge se nettoie.

Ainsi, la déglutition difficile, pendant la maladie, le devient de plus en plus; les liquides et les aliments solides

reviennent par les fosses nasales. En même temps, faiblesse grande et pénible dans les extrémités inférieures. La vue aussi a diminué. Tous ces phénomènes sont compliqués par une prostration plus grande que précédemment.

Progressivement ces accidents, très-marqués d'abord, diminuent d'intensité ; ils durent toutefois six semaines à peu près, sans laisser ensuite le moindre vestige. Aucune autre médication que les toniques et les gargarismes au quinquina n'a été employée. A plusieurs reprises, nous avons vu Mme N.; elle n'a conservé que le souvenir de cette affection si grave.

3° Mlle E .. belle fille de 20 ans, rue du Fort-Lous, 10, tempérament sanguin, tombe malade le 5 Juillet 1859.

Pouls plein, fréquent, douleurs vives dans la gorge, ganglionite sous-maxillaire très-prononcée. Saignée de 500 grammes. 20 sangsues au cou.

7 Juillet.—Dans l'arrière-bouche, fausses membranes, face altérée, déglutition difficile, moral abattu. Cautérisations avec le nitrate d'argent, chlorate de potasse à 5 grammes.

8. — Accablement et agitation, refus de nourriture; pouls petit, lent. Ces symptômes alarmants persistent jusqu'au 12.

12. — Le Dr Thurin est appelé en consultation. Les amygdales sont presque complètement dégagées; mais la toux enrouée, l'aphonie, de l'oppression signalent l'invasion du larynx par la diphthérie ; les angoisses et la suffocation sont telles que dans les accès de suffocation la malade se dresse debout sur son lit.

Sous l'influence de vomitifs répétés, de cautérisations, la maladie diminue peu à peu d'intensité ; il y a expulsion de fausses membranes tubulées, et le 19 Juillet nous considérons la guérison comme complète ; la voix seule reste voilée.

Un mois après on nous fait appeler, Mlle E. ne se remettant pas complètement. Indépendamment de l'aphonie qui persiste, il est survenu une paralysie du voile du palais; la gêne de la déglutition est telle que nous avons beaucoup de mal à nourrir la malade.

Prescription d'un liniment fortement ammoniacal pour frictions autour du cou, et gargarismes au quinquina.

La persistance de ces moyens ramène progressivement cette fonction à son état normal; mais Mlle E. se plaint ensuite de fourmillements, d'engourdissement dans les membres inférieurs et d'une faiblesse générale. Aucune douleur cependant le long de la colonne vertébrale.

Sous l'influence de frictions excitantes et d'un régime très tonique, ces divers accidents disparaissent, et la santé générale redevient superbe. Cet état de choses a persisté jusqu'au commencement d'octobre.

Non-seulement la paralysie du voile du palais, du pharynx, et les autres troubles nerveux ont été observés alors que l'angine était couenneuse, mais les angines simples, dans certains cas, se compliquent de la même façon, ainsi que le prouve l'exemple suivant.

4° A la fin de 1859, M. C., âgé de 66 ans, d'un tempérament phlétorique, toussait un peu, sans cependant souffrir d'une bronchite très-prononcée, lorsque apparaît lentement une angine tonsillaire franchement inflammatoire. Ainsi, il éprouve successivement les symptômes suivants : douleur au fond de la gorge, surtout au côté gauche. Déglutition difficile, douloureuse, expulsion de mucosités visqueuses et filantes; de la céphalalgie existe, etc., etc. Difficulté de parler, de bâiller et surtout d'avaler. Le cou est raide et participe de la tuméfaction; ouïe dure; enfin fièvre, malaise général, nausées et symptômes d'embarras gastrique.

Une saignée, deux applications de sangsues, deux pur-

gatifs, des gargarismes émollients opiacés, puis résolutifs font disparaître cette esquinancie en une dizaine de jours, et M. C. se remet sensiblement. Il est étonné d'éprouver, la convalescence se dessinant, une gêne si grande pour *avaler, cracher, souffler, pour gonfler les joues et se gargariser.* Cette gêne se prolonge pendant trois semaines, puis tout rentre dans l'ordre par les seuls efforts de la nature.

AFFECTIONS DU TUBE DIGESTIF. — DIARRHÉES. — DYSSENTERIES.—En thèse générale, ces indispositions n'appartiennent ni à l'hiver ni au printemps. C'est surtout quand il fait chaud et sec, que les affections gastriques et intestinales inflammatoires se dessinent de plus en plus. Si elles s'étaient toujours maintenues, depuis dix ans, dans des proportions moyennes, ne coïncidant qu'avec la constitution météorologique de la saison, nous n'ajouterions rien à la simple mention que nous en avons faite autre part (1) ; mais, à diverses reprises, elles se sont tellement généralisées que nous devons nous y arrêter quelques instants.

Pendant l'été de 1853, par exemple, les diarrhées et les dyssenteries ont été très-nombreuses et la conséquence d'une température élevée avec des vents d'Ouest, de Sud, de Sud-Ouest, et de l'impression du froid lorsque le corps était très-échauffé. Le plus souvent, les irritations intestinales n'étaient ni précédées ni accompagnées de fièvre bien marquée. Les phénomènes n'existaient que du côté du ventre, gonflé, douloureux au toucher et surtout vers l'ombilic. Selles plus ou moins nombreuses et toujours provoquant des coliques. Quand les conditions hygiéniques n'étaient pas trop mauvaises, et que les malades suivaient un traitement rationnel, ils guérissaient en huit ou dix jours. Dans le cas contraire, la maladie passait à l'état

(1) 2e partie. Chapitre II. Maladies des saisons.

chronique, ou bien, si elle prenait de l'intensité, elle avait une issue funeste.

Les dyssenteries ont régné en grand nombre, en Juillet surtout. A cette époque, les médecins du pays étaient tentés de les attribuer autant aux chaleurs excessives qu'à l'usage immodéré que fait d'habitude le peuple des fruits mauvais, verts, acerbes, qui mûrissent rarement bien dans notre climat. Sans doute, lorsque Pringle, Sydenham, Zimmermann, etc., etc., qui ont étudié et traité cette question, avec un talent inimité jusqu'à présent, affirment que jamais les fruits de la saison ne doivent être mis au nombre des causes des dyssenteries, ils veulent parler des fruits mûrs. Cette distinction des fruits verts et des fruits mûrs n'existe dans aucun de leurs ouvrages, et cependant elle est indispensable pour qui essaie de remonter aux causes de l'affection.

Les enfants ont été plus particulièrement exposés à la diarrhée séreuse. Chez les adultes, notamment les personnes de 40 à 50 ans, on observait souvent la diarrhée muqueuse ou la dyssenterie.

Ces diarrhées, en 1853, n'ont guère disparu complètement qu'au commencement de Novembre.

En 1854, les dérangements gastriques et intestinaux ont reparu aussi multipliés qu'en 1853. Bien qu'il n'y ait pas eu alors d'influence épidémique, il est certain que, pendant toute cette saison, un élément affaiblissant portait principalement sur les organes digestifs, d'une manière plus générale que d'habitude pendant la saison analogue. Le cachet de ces irritations gastro-intestinales était une langue plus ou moins chargée, des digestions moins énergiques, des pesanteurs à l'estomac, une lassitude extrême, la tête lourde, etc., etc. Cette dépression de l'économie était alors si prononcée, que les sujets, habituellement constipés, avaient des garde-robes plus fréquentes et plus faciles. Chez ceux qui n'avaient ni diarrhée, ni autres trou-

bles intestinaux, le tube digestif était tellement sensible à l'action des purgatifs, que la moitié, le tiers, ou même le quart de la dose ordinaire produisait des effets considérables, et amenait même parfois une superpurgation mortelle. L'abus des fruits ne pouvait guère être invoqué en 1854, car la maladie a enlevé surtout de jeunes enfants.

Depuis 1854, les diarrhées et les dyssenteries n'ont pas prédominé comme pendant les deux étés que nous venons de signaler.

En 1858, année calamiteuse sous le rapport du grand nombre de malades et de la multiplicité des épidémies, la diarrhée reparaît. Les conditions atmosphériques d'Avril et des mois précédents, du reste (température douce, élevée pour la saison, et humidité prononcée quoique intermittente), ont eu, certes, une grande influence sur les maladies régnantes, sur le développement de la diarrhée. Au fur et à mesure qu'approchait la saison d'été, cette dernière affection se propageait avec une violence insolite. Très-souvent elle accompagnait la période d'éruption de la rougeole épidémique; elle en était même un phénomène favorable; mais, quand elle était abondante, qu'elle se traduisait par un grand nombre d'évacuations, elle devenait une véritable complication, surtout chez de très-jeunes sujets, et même chez ceux qui avaient franchi la première enfance.

Généralement bénigne, elle n'entravait en rien l'éruption rubéolique; si, au contraire, les selles étaient nombreuses (15-20 par exemple), l'éruption s'arrêtait tout à coup, pour ainsi dire; les yeux s'excavaient, les malades tombaient dans une prostration inquiétante, et la dyssenterie survenait. L'ensemble de la position s'aggravant, compromettait alors la vie des malades.

En un mot, la diarrhée et parfois la dyssenterie ont été la complication la plus commune avant, pendant la rougeole, et même long-temps encore après elle.

Septembre 1858 accuse beaucoup plus d'affections du

tube digestif : elles ont constitué, après les rougeoles, les fièvres, la majorité des maladies.

Si elles ont été aussi répandues en 1858, sous le règne d'une forte chaleur, il n'y a plus lieu de s'étonner de leur généralisation en 1859, en présence d'une température plus élevée encore, et d'une sécheresse parfois si prolongée, surtout pendant les mois de Mai-Juin-Juillet, bien qu'en somme il soit tombé, dans le courant des douze mois, un tiers de plus d'eau que l'année précédente.

L'été a commencé plus tôt et fini plus tard que d'habitude ; l'automne a été exceptionnellement chaud. Ces diverses circonstances atmosphériques réunies sont favorables au développement de la diarrhée, de la dyssenterie, même sous nos latitudes tempérées.

Primitivement, en Mars-Avril, la diarrhée s'est montrée accompagnée du cortége de symptômes ordinaires à la saison du printemps; ainsi : embarras gastrique, malaise général, manque d'appétit, fièvre, etc., etc. ; puis, peu à peu en Juin-Juillet-Août-Septembre, en Juillet surtout, des chaleurs tropicales s'étant manifestées, elles ont communiqué à certains états pathologiques une intensité plus prononcée qui a appelé l'attention sérieuse des médecins. Les malades étaient en proie à un abattement marqué des organes digestifs qui s'irritaient facilement lorsque le choix des aliments n'était pas convenablement approprié ; alors on voyait une augmentation de gravité et de fréquence de ces états bilieux, de ces embarras gastriques si communs aujourd'hui, et qui, depuis quelque temps, s'accompagnaient de diarrhées très-nombreuses, cholériformes, devenant assez abondantes pour inspirer des inquiétudes sérieuses déjà.

Parfois le cachet, la physionomie de ces diarrhées rappelait celle prodromique ou prémonitoire du choléra. On constatait aussi des gastrites, des gastro-entérites, des dyssenteries assez rares ordinairement à Dunkerque. Les

malades se plaignaient de coliques, avaient de la fièvre, et étaient tourmentés par une soif insatiable.

Cette constitution médicale a sévi toutefois chez nous avec une violence moindre qu'à Paris et dans toute la France, où la dyssenterie a été souvent funeste. Nonobstant, l'année 1859 sera remarquable dans les fastes de la médecine, à cause de cette épidémie qui a frappé les populations pendant l'été.

Les affections intestinales de 1859 ont été non-seulement plus multipliées qu'en 1858, mais plus que depuis une dizaine d'années. Elles ont diminué en Octobre pour disparaître à peu près complètement chez nous en Novembre et Décembre. Elles ont, cette fois, dépassé leur terme ordinaire, et la plupart de celles de cette année étaient plus constamment accompagnées de fièvre intermittente.

Du reste, un fait certain, c'est que la constitution d'un grand nombre d'adultes, d'enfants principalement, était, depuis deux ans, profondément altérée par l'influence palustre ; beaucoup d'entr'eux ont eu, à plusieurs reprises, la fièvre intermittente ; beaucoup même ont conservé une cachéxie séreuse. En un mot, une constitution régnante de cette nature est toujours fâcheuse pour les personnes placées dans de pareilles conditions. Ajoutons encore que la forme quotidienne était le caractère le plus marqué de cette complication.

Quant à la cause véritable, initiale de cette dyssenterie, indépendamment de la chaleur, de la sécheresse excessive, de l'état hygrométrique de l'atmosphère, qui certes eût pu y prédisposer, il nous faudra reconnaître une fois de plus qu'elle échappe à nos investigations. Peut-être existe-t-elle dans une modification des qualités physiques ou chimiques de l'air ambiant ! !...

Cette année, moins que toute autre, on ne peut accuser l'usage immodéré des fruits non mûrs, puisque nous étions en bonne saison (Juillet-Août-Septembre).

Traitement. — Pendant tout le temps que ces lésions intestinales ont décimé la population, nous avons essayé bien des remèdes. Notre attention constante était de déterminer exactement les causes du mal: c'est un précepte qui toujours doit dominer la thérapeutique des maladies, et la modifier, par conséquent, selon les nuances importantes qu'elles affectent.

Ainsi, au début de ces diarrhées, c'est à dire à cette époque saisonnière du printemps qui provoquait ces embarras gastriques si habituels, nous prescrivions l'ipécacuanha à dose vomitive, les purgatifs salins, et ces moyens nous donnèrent des succès presque constants.

Plus tard, alors qu'elle se fut généralisée, qu'elle eut pris des nuances si variées, que la dyssenterie même existait, nous avons donné tour à tour, et sans succès, diascordium, décoction blanche de Sydenham, sous-nitrate de bismuth, les opiacés, etc., etc.; l'ipécacuanha même ne produisait plus l'effet primitif.

Enfin, après de nombreuses hésitations, des tentatives si multipliées, les médecins du pays sont arrivés à prescrire des purgatifs salins qui produisaient un peu d'amélioration, et l'expérience leur a prouvé que cette thérapeutique était la meilleure, malgré les insuccès, ce qui est souvent inévitable, chez les enfants, les vieillards, et lorsque la maladie durait quelques jours. Il n'en était pas de même quand nous étions appelés au début.

Les sels en usage étaient le sulfate de soude à la dose de 15 à 20 grammes, un, deux ou trois jours de suite, et le mieux était constaté. La dose du sulfate de magnésie était double, il en était de même du citrate de magnésie, médicament quelquefois infidèle. Si le ventre était douloureux, nous ajoutions les opiacés.

Indépendamment de cette médication, nous nourrissions nos malades sans aucun inconvénient, convaincu qu'il

n'est pas de meilleur tonique qu'une alimentation convenable et donnée à propos.

Chez les enfants plus difficiles à purger avec les sels, nous avons administré de temps à autre le calomel à dose très-fractionnée, 1/2 à 1 centig. toutes les heures, jusqu'à ce que l'on obtenait des garde-robes ; en même temps, frictions sur le ventre avec l'huile de camomille camphrée. Chez quelques-uns, atteints de diarrhée incoërcible, avec vomissements opiniâtres, des sinapismes sur l'épigastre arrêtaient *seuls* les vomissements.

Dans d'autres circonstances, alors que la physionomie intermittente dominait ces irritations intestinales, nous ajoutions le sulfate de quinine aux autres médicaments pour combattre la diarrhée, les dyssenteries, même apyrétiques.

Tels sont à peu près les remèdes qui ont caractérisé notre thérapeutique contre les diarrhées et les dyssenteries de 1859. Il résulte de conférences avec plusieurs confrères que déjà ces moyens avaient été tentés en 1858, mais non sur une vaste échelle et d'une façon aussi régulière.

Déjà aussi l'alimentation des malades, en rapport avec les conditions locales et leur état général, était considérée comme un élément essentiel de guérison.

Cholérines. — L'exposé qui précède relativement à la gravité, à la multiplicité des diarrhées, des dyssenteries en 1853, 1854, 1858, 1859, fait soupçonner que des cholérines ont dû aussi exister comme conséquence de la constitution atmosphérique et médicale régnante. C'est ce qui a eu lieu ; et, sans autre commentaire, nous transcrirons ici une partie de nos notes.

Septembre 1853. — . . . . . Grand nombre de personnes de tout âge ont été malades de la cholérine avec ses signes caractéristiques, selles blanchâtres, vives tranchées, parfois des crampes, etc., etc.

Ces cholérines, dont quelques-unes ont été assez fortes, ont donné des appréhensions au sujet du fléau asiatique qui s'achemine vers le Nord de la France, et ces craintes peuvent être d'autant plus fondées que le choléra règne en Angleterre

Hâtons-nous de mentionner que, si nos terreurs ont été momentanées, et les cholérines très répandues, la mortalité n'a pas justifié nos appréhensions.

Octobre. — Cholérines de moins en moins fréquentes : elles cessent, pour ainsi dire, de compter au nombre des maladies régnantes, sans descendre toutefois au degré de rareté qu'elles atteignent ordinairement dans les derniers mois de l'année. Cette décroissance coïncide avec les nouvelles rassurantes venues d'Angleterre au sujet du choléra, qui non-seulement ne s'étend pas sensiblement, mais s'éteint même peu à peu dans les points où il avait primitivement éclaté.

Novembre. — Les irritations intestinales, indice avant-coureur du choléra, déjà si rapproché de nous, disparaissent presqu'entièrement.

Depuis le 15 Octobre, le choléra est au Hâvre. Le 11 Novembre, les premiers cholériques ont été notifiés à Paris. Aucun cas n'a été découvert dans les départements voisins du nôtre.

Les cholérines plus ou moins répandues en Juillet, Août, Septembre, Octobre et Novembre 1854, ont été assez sérieuses pour ne pas être négligées, et réclamer, au contraire, un traitement suivi.

En voici les caractères dominants et la thérapeutique adoptée : Déjections alvines avec ou sans douleurs ; dans certains cas, ténesme, accompagné de nausées, vomissements, anorexie, prostration, pas de fièvre, crampes, légères le plus souvent, parfois extrêmement douloureuses, mais cédant ordinairement en peu de temps, et laissant les malades très-abattus.

Les moyens prescrits, en général, ont été les laxatifs, la limonade citrique, la décoction blanche, l'opium, l'ipéca, etc., etc.

Cette physionomie des maladies régnantes était telle que nous étions tous tentés d'y voir un précurseur du choléra; en effet, les maladies se sont multipliées en si grand nombre, si subitement et souvent sans cause apparente prémonitoire, que l'idée de choléra venait à tout le monde...

Malgré la diarrhée si multipliée en 1858, à peine quelques cholérines ont-elles été vues çà et là.

En 1859, au contraire, sous l'influence des chaleurs tropicales, nous avons eu non-seulement de très-nombreuses diarrhées, dyssenteries, mais aussi beaucoup de cholérines, avec leur cachet indélébile. Les médecins du pays, convaincus que ces diarrhées cholériformes, ces cholérines sont la transition par laquelle doit passer l'état sanitaire d'un pays avant que le choléra y prenne droit de domicile, ont craint ce fléau, comme en 1854. Heureusement il n'en a rien été, car nous ne pouvons considérer comme tel quelques cas sporadiques que chaque année voit paraître dans beaucoup de villes de France, à Paris surtout.

Choléra. — Des cholérines au choléra il n'y a souvent qu'un pas. Bien que nous n'ayons pas grand'chose à en dire, nous nous y arrêterons un instant toutefois, parce que cette maladie ne s'étant pas encore acclimatée chez nous, ne peut être considérée comme maladie saisonnière. On n'a pas le choléra, comme on a la fièvre typhoïde, la rougeole, etc.

En Août 1853, nous avons vu un choléra sporadique chez une femme de 84 ans, présentant certaines anomalies. Depuis le 15 Juillet, elle habitait Clichy près Paris, chez son fils. Misère très grande. A cette époque une cholérine, fort intense, régnait dans la capitale et les environs.

Vers la fin d'Août, Mme G. subit l'influence épidémique et eut de très fréquentes garde-robes.

Le 27 Août, elle se trouva mieux, et entreprit le voyage de Dunkerque, qui la fatigua horriblement.

Le 28 au soir, symptômes du choléra.

Le 30, à 4 heures du soir, mort.

Chez cette malade, la cholérine primitive s'est aggravée et a revêtu une forme cholérique par cela seul que le sujet était faible, débilité par un grand âge, par les privations et surtout par cet état morbide qui l'a épuisée pendant son séjour chez son fils, dans un pays où elle n'avait pu encore s'acclimater.

Aucune des personnes qui ont soigné la veuve Gellé, n'a subi l'influence infectieuse : il est vrai que toutes les précautions ont été prises pour améliorer l'hygiène de l'appartement et éviter la viciation de l'air ; il est vrai aussi que nous n'étions pas en temps d'épidémie.

« Le choléra (1) a reparu, en 1854, dans 87 communes » du département du Nord ; sa durée a été moins longue » que celle de l'épidémie de 1849, et le nombre des vic- » times beaucoup moins considérable (1,514 décès au » lieu de 14,741 constatés officiellement en 1848-1849). »

La date de l'invasion du premier cas à Dunkerque remonte au 24 Août 1854, le dernier a été observé le 23 Décembre. Pendant ce laps de temps, onze cholériques ont été signalés dans notre ville, sept malades ont succombé. Le choléra n'a donc fait cette fois qu'un court séjour dans ce pays (2).

(1) Rapport sur les travaux du Conseil central, etc. — Tome XIII, — p. 61.

(2) En 1832, les premiers cas constatés en France, ont été observés à Calais.

En 1848, c'est Dunkerque qui eut, selon l'expression du Dr Lemaire, le triste privilége de donner entrée à cette nouvelle invasion de la maladie (Rapport officiel sur les épidémies de 1848-1849, in Rapport sur les travaux du Conseil, etc., etc. T. IX, p. 381).

La première personne atteinte fut un Anglais, plongeur, abruti par la boisson : frappé à 6 heures du soir le 24 Août, il mourait le 25, à 3 heures du matin (Dr Dutoit).

Le 2 Septembre, nous avons été appelé chez un homme dans la plus profonde misère : diarrhée prodromique depuis le 1er, choléra complet et grave. Des frictions avec la térébenthine, l'infusion de tilleul additionné de rhum, administrée jusqu'à dose enivrante, rejetée d'abord, tolérée ensuite, ont vaincu la gravité du mal. La chaleur a reparu et tout symptôme de choléra a cessé.

Le 3, les deux jeunes enfants du malade ont été pris d'une très-forte cholérine ; elle a duré deux jours, puis heureusement ils ont guéri.

Cinq cas disséminés en Octobre. Un enfant de 9 mois a été enlevé en 24 heures. Pas de médecin.

M. R..., âgé de 55 ans, d'une bonne constitution, très-sobre, impressionnable, est resté deux jours à St-Omer où existait le choléra. Il y fait un léger excès de table. Pendant la nuit qui suit son retour, diarrhée, cholérine, puis choléra. Le 8 Octobre, vers 1 heure du matin, il en ressent les premières atteintes ; il succombe à 3 heures du soir (Dr Dutoit et Meneboo).

Le 13 Octobre, un militaire est évacué à l'hôpital de Dunkerque, après avoir séjourné dans celui de St-Omer, ravagé par le choléra. Par curiosité, cet homme visite, à St-Omer, la salle des cholériques. Vivement impressionné des tortures de ses camarades, il s'enfuit épouvanté ; le choléra est sa pensée dominante ! A peine de retour dans sa division, il souffre d'un accès de fièvre qu'il attribue à l'émotion éprouvée ! ! Cette visite a lieu le 11 Octobre ; le 12 il est évacué ayant un peu de diarrhée, et le 13, vers deux heures du matin, il est frappé d'un choléra algide très-prononcé. A 7 heures du soir il mourait ! ! !

Deux militaires, voisins de ce malade, l'un ayant une fièvre tierce, l'autre une fracture de jambe, témoins des

diverses phases de l'affection de leur camarade, en sont très-vivement émotionnés : ils se plaignent de cholérine intense pendant la nuit qui suit cette mort. Peu de crampes. Guérison rapide (Dr Villette, médecin en chef).

Le 4e cas fut une femme de 50 ans, constitution altérée par la misère. Elle a guéri (Dr Lemaire).

Le 5e malade fut une autre femme de 56 ans, vivant dans le plus grand dénûment, adonnée aux alcooliques. Les vomissements, les selles, les crampes, la cyanose, etc., etc., paraissent le 13 Octobre à 4 heures du matin ; elle n'est morte que le 14 à 8 heures du soir (Dr Lemaire).

En Novembre, trois malades. Le 13 Novembre, un mousse de navire, âgé de 15 ans, est enlevé en quelques heures. Diarrhée prodromique. Aucun secours.

Le même jour, un capitaine anglais, à Dunkerque depuis un mois, sobre, fut pris du choléra vers deux heures du soir. Le 15, guérison (Dr Dutoit).

Le 14 Novembre, une femme, âgée de 67 ans, abîmée par le travail, par la misère, est foudroyée vers midi par le cortége complet de la maladie. Amendement momentané, puis recrudescence du mal; mort à 5 heures du matin le 16. Diarrhée prodromique (Dr Lemaire).

Enfin, dans la nuit du 22 Décembre, vers quatre heures du matin, un homme de 56 ans, très-malheureux, souffrant de diarrhée depuis plusieurs jours, éprouve tous les symptômes du choléra. Après huit heures de maladie, il meurt (Dr Lemaire).

Si l'on remonte à la source de plusieurs des cas de choléra mentionnés très-sommairement ci-dessus, il nous semble qu'ils viennent à l'appui de la théorie de la contagion que l'Académie de Médecine n'a pas encore voulu aborder, dans la crainte d'effrayer les populations.

A notre avis, *un fait est ou n'est pas*, et l'on ne doit

pas le passer sous silence, se refuser à la recherche de la vérité par des motifs puisés en dehors de la science.

Peut-être ne trouvera-t-on pas péremptoires les faits que nous rappelons, des deux enfants couchés dans la chambre du malade du 2 Septembre, et des deux militaires voisins de leur camarade cholérique qui lui-même avait puisé le germe du mal à St-Omer; mais il faut bien avouer que, s'il n'y a eu ici que coïncidence, cette coïncidence est au moins bizarre, et il est permis de l'invoquer en faveur de notre opinion, nous qui sommes, eu égard au choléra, *contagioniste* dans certains cas, ou plutôt *infectioniste*.

Ces divers malades, objectera-t-on, consécutivement atteints, étant soumis aux mêmes influences, vivant dans le même milieu, il n'y a rien d'étonnant qu'ils aient été frappés de la même maladie. Mais alors il faut renoncer à étudier aucune question de contagion en temps d'épidémie.

Sans recourir à d'autres preuves, notre opinion est encore en tous points conforme aux conclusions formulées dans nos Notes adressées en 1849 à l'Académie de Médecine, insérées dans le Bulletin de l'Académie, même année, et que nous reproduisons ici *in extenso*.

« 1° Depuis le commencement de l'épidémie à Dunker-
» que (Octobre 1848), le choléra n'a choisi ses victimes
» que parmi les malheureux ;

2° Il a sévi indistinctement dans les quartiers les plus
» sains, les plus aérés, comme dans les parties de la ville
» les plus insalubres ;

» 3° Le choléra n'est pas *nécessairement* contagieux ;
» mais sa transmission est *incontestable* dans certaines
» circonstances ;

» 4° Cette transmission ne s'opère jamais par le contact
» *unique* d'un homme cholérique avec un homme bien
» portant ;

» 5° Elle a eu lieu, au contraire, presque toujours : » 1° lorsqu'il existe une atmosphère cholérique, c'est-à-» dire lorsqu'il y a épidémie ; 2° par les relations répétées » qu'ont avec les malades les personnes dominées par la » *peur*, et dont l'organisme est affaibli par l'ivrognerie, » l'intempérance, la débauche, la misère, par des mala-» dies chroniques et par les mille causes d'insalubrité qui » peuvent les entourer. »

Depuis 1854 jusqu'au 31 Décembre 1859, malgré les diarrhées, dyssenteries et cholérines observées en grand nombre en 1858-1859, aucune manifestation du choléra. Si, çà et là, des confrères ont cru en constater un cas, il a été tellement exceptionnel et sporadique, qu'il n'y a pas lieu d'en indiquer l'époque.

III

MALADIES ENDÉMIQUES OU STATIONNAIRES.

Il est bon de s'entendre sur ces mots. Nous avons vu quelque part qu'il fallait comprendre par *maladies endémiques ou stationnaires* des maladies dominantes qui traversent plusieurs saisons, plusieurs années quelquefois, sans changer de nature. Sydenham, Stoll et son disciple Hildenbrand, fournissent des exemples d'affections qui ont dominé plusieurs années avec le même caractère.

On appelle *endémiques* (morbi endemici) dit Chomel, les affections produites par un concours de causes qui agissent continuellement ou périodiquement dans certains lieux, de sorte que les maladies qui en résultent s'y montrent sans interruption, ou du moins y reparaissent à des époques fixes, en frappant, dans tous les cas, une plus ou moins grande porportion des habitants (1).

(1) Marchal de Calvi.—Des Epidémies.—Thèse pour le concours de la chaire d'hygiène. — 1852. — Introduction, — p. XV.

De plus, on peut qualifier de *constitution endémique, stationnaire, fixe*, celle qui, après s'être manifestée sous forme *épidémique*, par exemple, se prolonge, laisse après elle une traînée qui se perpétue pendant plusieurs mois, plusieurs années, aussi longtemps que l'influence paludéenne, miasmatique, ou toute autre cause mystérieuse, inconnue dans son essence, secrète, inexplicable, conservera une puissance, une activité suffisantes pour reparaître, n'importe sous quelle forme, pour compliquer les autres affections.

Ces définitions précises, ces distinctions tranchées nous ont paru utiles avant d'aller plus loin : elles vont rendre facile l'intelligence des faits que nous nous contenterons de dérouler sommairement.

Notre exposé de la Géographie de cette ville (1) prouve que le sol sur lequel elle est assise ne peut fournir aucun élément infectieux de nature à *entretenir des endémies.*

Nous avons vu que Dunkerque offre, au premier coup d'œil, *les meilleures conditions hygiéniques;* malheureusement plusieurs circonstances de localité viennent compromettre une partie de ces avantages.

Ainsi le Dr Lemaire ne signale-t-il pas dans son rapport officiel pour 1858 : (2)

1° Le canal de ceinture, l'urgence de son curement à fond vif.

2° Le bassin à flot qui mérite de fixer l'attention. Si son état actuel devait se prolonger, nous ne doutons pas un instant qu'il ne devienne une cause infectieuse, susceptible de réagir d'une manière grave sur la santé publique.

Il est de toute nécessité de détourner les égouts qui

(1) Voir Géographie de Dunkerque. — 1re partie. — Chap. 1er.

(2) Voir le Rapport sur les travaux du Conseil central, etc., etc. — Tome XVII. — p. 164.

viennent s'y déverser ; leur voisinage est tellement infect, qu'à leur approche un sentiment instinctif vous en éloigne.

3° La nécessité d'aviser, par une étude, au détournement des égouts, des canaux de ceinture, pour les diriger dans le chenal.

4° L'urgence de l'approfondissement des fossés de la place, le curement de ceux qui, par leur envasement, sont une cause permanente de fièvres.

Enfin, la mauvaise qualité des eaux employées aux usages domestiques ne peut être passée sous silence comme nuisible, lorsque la température est élevée et que la sécheresse se prolonge trop.

Certes, si ces divers éléments d'insalubrité qui donnent la fièvre pendant l'automne et même parfois à d'autres époques, chaque année, à la population ouvrière et malheureuse du pays, ne sont pas assez énergiques, en temps ordinaire, pour sévir sur les autres classes d'habitants, pour constituer des causes permanentes d'endémie générale, il n'en est pas moins vrai que cette fièvre intermittente régnant toujours plus ou moins, et imprimant son cachet à un grand nombre de maladies, ils deviennent une aggravation lorsqu'une épidémie de fièvre naît sous l'influence de causes extérieures, accidentelles, dont nous parlerons plus loin.

A l'appui de notre opinion, ne trouvons-nous pas dans cette période de dix ans des preuves suffisantes ? Remontons à plusieurs années au delà, afin que l'évidence soit plus complète.

Lors des travaux de terrassement exécutés pour le canal de dérivation en 1846-1847, la population presque entière fut décimée par une épidémie de fièvre intermittente. Persistante en 1848-1849, l'affection diminue en 1850, sans avoir présenté, pendant ces trois dernières années, de caractère épidémique.

De 1850 à 1857 (3e trimestre), au printemps et surtout en automne, cette maladie parut plus marquée peut-être en 1853-1855, mais n'attaquant que la classe laborieuse et quelques étrangers jusqu'à leur acclimatement dans ce pays. Elle n'a donc jamais disparu *complètement* de notre cadre nosologique.

En 1857, l'épidémicité se manifesta pour la garnison, et, en 1858, pour la population civile et militaire. Elle ne fut pas seulement la conséquence des éléments d'insalubrité de notre localité signalés tout à l'heure, mais aussi de l'exécution de nouveaux travaux, de remuements de terres dont les émanations ont été suractivées par une sécheresse insolite, par une température très-élevée.

L'épidémie véritable a cessé en 1858 vers la fin de l'année et après la terminaison des travaux, « *sublatâ causâ, tollitur effectus;* » mais il est resté une influence fiévreuse, paludéenne, qui a continué endémiquement en 1859 et qui n'a réellement disparu qu'après l'hiver de 1859-1860. N'est-ce pas là une corroboration de cette traînée, de cette constitution endémique, stationnaire, fixe, indiquée au commencement de ce chapitre?

Espérons que cette influence paludéenne, qui prenait son origine non-seulement aux environs de Dunkerque, mais dans la ville même, qui sévissait, il y a un siècle, du temps de Tully, long-temps encore après, et dont les effets désastreux sont devenus proverbiaux, qui n'agit plus que par intermittence, disparaîtra complètement lorsque auront eu lieu les améliorations réclamées depuis si long-temps, et dont l'autorité poursuit avec ardeur l'exécution aussi prochaine que possible. Malheureusement des transformations de ce genre exigent du temps et de l'argent, mobile indispensable pour toute chose ici-bas !

Sydenham dit que le froid humide tue plus de monde que la peste et la guerre. Il n'a pas exagéré ! ! C'est bien la cause des affections de poitrine, du rachitisme, des

scrofules, de la phthisie pulmonaire, des rhumatismes.

. . . . . .

Cette opinion, juste de tout temps, n'est-elle pas applicable surtout à Dunkerque dont l'atmosphère humide et les variations atmosphériques ne sont pas sans action sur le caractère physique et sur la constitution des habitants de cette ville ? En développant le système lymphatique, l'humidité contribue à la propagation des affections scrofuleuses et tuberculeuses, parfois si redoutables et si communes dans certains quartiers, dans certaines conditions sociales.

L'humidité du sol et de l'atmosphère explique, en outre, cette fréquence des rhumatismes, des névralgies, ce grand nombre des affections catarrhales et gastriques.

Quant aux habitudes des Dunkerquois, leur régime, leur genre de vie, leurs travaux, etc., etc., ils ne présentent réellement rien qui puisse les faire considérer comme des modificateurs assez spéciaux pour constituer des maladies endémiques, stationnaires, qui ne se retrouvent partout ailleurs.

IV

MALADIES ÉPIDÉMIQUES ET CONTAGIEUSES.

Les épidémies qui ont régné depuis dix ans ont été :

1° Les épidémies de rougeole, en 1850-1851, 1854, 1858.

2° Celle de fièvre puerpérale, en 1854-1855.

3° Celle de fièvre intermittente, en 1857-1858.

4° Celles de grippe, de coqueluche, en 1858.

Notre travail ne peut comporter une histoire détaillée de chacune d'elles, aussi ne seront-elles que successivement esquissées à grands traits. Nous tâcherons de ne pas

sacrifier outre mesure aux formes didactiques; nous insisterons sur les points jugés les plus importants, sans nous croire obligé à donner un développement presque égal à tous les chapitres.

1850-1851. — ÉPIDÉMIE DE ROUGEOLE (1).

Le Dr Lemaire, médecin des épidémies, dans son rapport annuel, s'exprimait ainsi..... « C'est vers le 15 » Septembre 1850 qu'ont paru les premiers cas de rou- » geole. La température, depuis le commencement du » mois, était douce, avait peu varié ; elle s'était balancée » entre 15 et 18 degrés centigrades.

» Les cas ont été successivement en augmentant jusqu'à » la fin d'Octobre, pour décroître rapidement ensuite. En » Décembre, il y a eu un temps d'arrêt, puis l'affection » reparut en Janvier 1851, a continué pendant tout le » mois de Février; elle a diminué au commencement de » Mars, et sa disparition complète n'eut lieu que vers » la fin du mois. »

Pendant cette période de sept mois, la température a été généralement douce; au début de l'épidémie, elle s'élevait de 15° à 18° + 0 c., disions-nous tout-à-l'heure ; dans les mois suivants, la moyenne thermométrique a été de 5° + 0 c.; il y a eu deux tiers de beaux jours sur un tiers de jours pluvieux et humides. Nous consignons tout d'abord ces données météorologiques, car elles expliquent, d'après nous, l'extrême bénignité de la maladie.

En portant approximativement à plus de 2000 le nombre des malades, nous serons certes beaucoup au-dessous de la vérité. *Quatre décès* seulement ont été à déplorer.

Cette statistique place l'épidémie rubéolique de 1850-1851 à Dunkerque, au premier rang des plus bénignes dont la science ait enregistré le souvenir.

(1) Pour plus de détails, voir notre *Notice sur l'Epidémie de Rougeole.*

Depuis plusieurs années, la rougeole ne s'était plus montrée à Dunkerque sous forme épidémique ; au moment où nous fûmes appelé pour soigner le premier enfant, le même jour et dans divers quartiers de la ville, éloignés les uns des autres, apparurent d'autres malades, sans qu'on pût établir entre ces manifestations simultanées et dissiminées aucune filiation vraisemblable.

Très-rare avant l'âge d'un an, on l'a vue concentrer à peu près ses atteintes entre 1 an et 15 ans. Un très-petit nombre d'adultes en ont été affectés ; M. Lemaire a soigné une jeune fille de 18 ans, et nous ne connaissons qu'une seule dame de 36 ans qui ait souffert de l'exanthème.

A l'hôpital militaire, il n'est entré que deux cas de rougeole, entre 20 et 30 ans.

Nous nous sommes attaché à préciser les phénomènes et la durée de l'incubation ; elle a été étudiée sur 264 individus. En limitant cette période depuis le premier malaise jusqu'au développement complet de la série des symptômes précurseurs et caractéristiques de l'invasion éruptive, nous avons constaté que sa durée varie de 3 à 17 jours.

Presque tous les malades se plaignaient, au début, de pesanteur des membres, de malaise, de lassitude, de céphalalgie ; le coryza, l'éternuement, la rougeur des conjonctives n'ont pas fait défaut ; les épistaxis étaient rares, ainsi que la diarrhée dans la première période ; trois enfants sur 264 ont éprouvé des convulsions. La fièvre survenait le plus ordinairement le soir ou le lendemain du jour où les enfants commençaient à se plaindre, toujours d'autant plus intense qu'ils étaient plus robustes. En général, elle affectait une forme continue ; une seule fois nous l'avons vue intermittente.

La première période passée, l'exanthême se développa. Si, dans la majorité des cas, il s'annonça par de petites taches, d'un rose vif, ressemblant aux piqûres de puces,

sur la face, puis sur le tronc et le reste du corps, se réunissant plus tard pour s'étendre et constituer des plaques isolées, de forme irrégulière, et inégalement découpées, ou confluentes, jusqu'à leur disparition ou plutôt leur transformation en macules jaunâtres qui eut lieu d'habitude du 4e au 6e ou 7e jour, il n'apparut pas toujours avec la même régularité sur les mêmes parties du corps et avec une confluence analogue ; ainsi tantôt il débuta par le menton, le front, le col ; tantôt la poitrine, les bras offrirent les premières taches ; tantôt encore il se localisa sur certaines régions du corps.

Chez plusieurs malades, la suppression de l'exanthème ne fut suivie d'aucun accident. Pareille remarque a été consignée par le professeur Lévy dans son Mémoire sur la Rougeole des adultes ; il s'exprime ainsi : (1) « Quant » aux conséquences de la suppression de l'exanthème, » voici ce qu'apprennent les faits ; elles ont été nulles » chez 14 malades qui ont aussi promptement guéri » que si l'éruption avait suivi sa marche régulière.... »

Et plus bas: « chez un autre, l'éruption, qui s'était dé» veloppée du 19 au 20 Janvier, disparut subitement le » 21; il éprouva plusieurs vomissements, et guérit sans » autre accident, etc. »

La période de desquammation, habituelle du 8e au 10e jour, ne s'est pas toujours faite normalement. Des irrégularités ont été observées au commencement de l'épidémie ; elles ont cessé, et les rougeoles ont suivi un cours plus uniforme, au fur et à mesure qu'elles se sont multipliées.

A part quelques anomalies, cette épidémie morbilleuse a présenté une marche normale, régulière et bénigne.

Nous avons noté la fréquence des diarrhées et des

(1) *Gazette Médicale de Paris*, t. II, p. 331, 1847. Mémoire sur la Rougeole des adultes.

ophthalmies palpébrales consécutives, à titre de complication, chez les enfants de la classe pauvre, habitant des lieux bas et humides.

Sur 264 malades, 183 ont offert des symptômes d'entérite très-prononcés, de forme normale, dont la durée moyenne était de dix jours environ, sans gravité par conséquent. 87 ont été atteints de blépharo-conjonctivites plus ou moins intenses. Le Dr Lemaire, médecin du bureau de bienfaisance du canton Est, où les pauvres occupaient plus de caves et de lieux humides que dans le canton Ouest, a observé un chiffre d'ophthalmies supérieur au nôtre.

La pneumonie lobulaire, bien caractérisée, a été rare. Une seule fois nous avons trouvé un commencement d'ascite et d'anasarque, qui a promptement cédé aux moyens employés.

Quant au traitement, nous nous sommes tenu exclusivement à l'hygiène, au régime et aux délayants, toutes les fois que l'éruption a été régulière ; toujours nous avons insisté sur la nécessité de ne pas trop se départir de cette réserve, lorsque l'exanthème devenait stationnaire ou rétrocessif ; car, comme l'a fort bien dit M. Trousseau : (1) « Lorsqu'un exanthême a une forme discrète, il ne faut » jamais, dans le but de le rendre plus confluent, donner » au malade des stimulants. Ce serait une pratique quel- » quefois dangereuse dans la rougeole simple, et le » plus souvent mortelle dans la rougeole compliquée. »

En somme, l'épidémie de rougeole de 1850-1851 peut être résumée ainsi : (2) « Elle a sévi pendant sept mois » sur une nombreuse population ; elle a été dominée dans » son expansion épidémique par l'influence prépondérante

(1) *Journal de Médecine*. Tome 1er, p. 260.

(2) Rapport sur les épidémies de 1850 par M. Michel Lévy, à l'Académie Impériale de Médecine, p. 34-35.

» de certaines limites d'âge, et se maintenant pendant » toute la durée de son règne à un degré remarquable de » bénignité. Nous voyons clairement ici quel est le rôle » des conditions atmosphériques dans l'évolution de » l'épidémie ; elles ne l'arrêtent point, elles ne restreignent » point le champ de son action, elles n'altèrent pas les » caractères essentiels de son type nosologique ; mais » elles gouvernent sa marche, elles déterminent les com- » plications, elles fixent leur siége et leur gravité ; quel- » ques degrés thermométriques de moins, ou plus de » fluctuations dans l'atmosphère, et les 2,000 rubéoleux » de Dunkerque auraient fourni de nombreuses victimes, » par suite des bronchites capillaires et des broncho- » pneumonies, généralement si graves dans cette maladie. » Le danger des épidémies réside, d'une part, dans leur » essence même ; d'autre part, dans leur opportunité, qui » se déduit des conditions de l'atmosphère. »

En 1852, cette éruption n'a pas cessé de se manifester, plus ou moins générale cependant, sous l'influence des saisons et des variations atmosphériques.

Les premiers mois de 1853 ont fourni un plus grand nombre de cas, et leur progression ascendante pendant tout le mois de mai a été caractéristique.

En même temps aussi, à cette époque, elle débuta sur plusieurs points de la ville. Le nombre des adultes atteints a été très-petit.

La maladie, en 1853, a constamment présenté une marche régulière, et nous n'avons pas remarqué qu'elle affectât sa préférence pour une complication particulière. Quelques morts ont eu lieu pourtant par pneumonies ou pleurésies intercurrentes.

En Juin, les rougeoles diminuèrent sensiblement.

En Juillet, elles avaient à peu près disparu. Nos constitutions médicales des mois suivants de l'année relatent que cette maladie de l'enfance s'est éteinte progressivement.

Depuis 1853, nous avons eu chaque année des rougeoles en plus ou moins grand nombre, mais peu multipliées.

1854. — ÉPIDÉMIE DE ROUGEOLE.

Le registre de clinique médicale de l'hôpital militaire contient une note sur une petite épidémie de rougeole qui a régné, presque exclusivement, dans la garnison de Dunkerque, depuis le 2 Avril jusqu'au 19 Mai 1854, note rédigée par le Dr Pingrenon, médecin principal, chef de l'hôpital militaire. En voici les points principaux :

Epidémie de rougeole, parfois assez grave, en raison de l'intensité de la bronchite, de la diarrhée, et des symptômes cérébraux coïncidents, dans un certain nombre de cas. Elle s'est manifestée ainsi : deux jeunes soldats récemment arrivés à pied, de la Creuze et de la Corrèze, à Dunkerque, par un vent froid de N.-O., bien propre à impressionner les étrangers surtout, en ont été atteints les premiers. Puis, la maladie s'est répandue indistinctement parmi les autres, en sévissant successivement dans les chambrées des corridors voisins de la même caserne, se propageant ensuite dans le détachement de Gravelines..

Parmi les 29 militaires entrés à l'hôpital pendant le laps de temps indiqué ci-dessus, deux cas compliqués, l'un d'inflammation intense de la muqueuse pulmonaire et d'hydro-péricarde, l'autre de fièvre sous forme typhoïde cérébrale, ont entraîné la mort. Plusieurs autres ont été affectés à peu près des mêmes symptômes avec moins d'intensité. La maladie n'a pas toujours suivi régulièrement la même marche : quelques malades ont été atteints d'abord de bronchite assez intense pour avoir été confondue avec la pneumonie, à laquelle on avait opposé la saignée, avant de les envoyer à l'hôpital pour cette maladie qui n'était réellement que la rougeole s'y déclarant bientôt. Il est arrivé aussi, une fois, que l'éruption s'est manifestée et dissipée, presque sans prodrômes fébriles ; de même

j'ai observé, dit M. Pingrenon, des malades, après l'épidémie, qui avaient la bronchite et quelques symptômes, moins l'éruption ; de même encore j'ai vu deux malades, atteints d'érysipèle, avoir la toux, le coryza, etc., etc., des rubéoleux.

Le traitement suivi a été entièrement hygiénique ou médical, selon la bénignité ou la gravité des cas.

Il faut arriver à 1858, année funeste sous le rapport de l'intensité et du grand nombre de maladies, pour voir reparaître la rougeole sous forme épidémique.

Afin de donner une idée exacte de sa gravité, nous copierons textuellement nos notes médicales mensuelles.

De cette façon, l'influence météorologique sur son développement sera nettement dessinée ; sa progression sera de même plus parfaitement tracée, ainsi que les complications qui en ont fait le caractère principal pendant toute la durée de l'épidémie.

1858. — ÉPIDÉMIE DE ROUGEOLE.

Février 1858. — Quelques cas de rougeole paraissent en Février. Elles sont normales et bénignes.

Mars. — La première quinzaine de Mars a présenté de nombreuses variations atmosphériques. Si la pluie n'a pas dominé, elle a souvent été menaçante, et s'est transformée plusieurs fois en neige assez abondante, en giboulées sous l'influence des vents vifs de N.-E. et de N.-O. La seconde quinzaine, au contraire, n'a été qu'une série de beaux jours, terminés souvent par l'apparition de nuages orageux, même par un orage. Pendant cette partie du mois, les vents de N.-N.-E., de N.-O persistent, mais moins vifs, et ceux du Sud redeviennent plus fréquents.

Avec la neige, les giboulées du commencement du mois, a coïncidé une température assez basse : peu à peu le thermomètre a éprouvé une gradation progressive, en rapport avec la température douce du printemps.

Sensibles oscillations barométriques; toutefois la colonne a conservé une assez grande élévation jusqu'à la fin du mois.

Ozone de plus en plus prononcé en raison des variations atmosphériques.

. . . . . .

La rougeole s'est montrée assez fréquente, surtout à partir de la seconde quinzaine du mois. Depuis son apparition, elle a été bénigne; cependant, dans certaines circonstances, elle a pris un caractère grave, il y a eu irritation laryngée vive. Alors, les émétiques ont été employés. Sous cette influence, la toux a changé et l'éruption s'est faite normalement.

La propagation qu'affecte cette éruption cutanée nous fait craindre qu'elle ne devienne épidémique sur une très-grande échelle, comme la grippe, la coqueluche de Janvier et de Février.

Avril. — Température douce pendant le mois d'avril. Depuis la seconde quinzaine du mois, le thermomètre s'est maintenu à une hauteur assez prononcée pour la saison. Des brumes plus ou moins épaisses ont précédé et suivi, matin et soir, la majeure partie des belles journées du mois.

Variations barométriques graduelles.

Plus de pluie qu'en Mars, par conséquent plus d'humidité.

Comme en Mars, les vents de N. et de N.-E. ont été les plus marqués; ils ont même, à certains moments, soufflé avec violence.

L'ozone a augmenté de plus en plus.

Les conditions atmosphériques précédentes ont eu une grande influence sur les maladies régnantes. Le nombre des malades augmente de jour en jour. . . . . .

. . . . . .

La rougeole se propage partout, et, dans la majeure partie des cas, elle est précédée par la coqueluche qu'elle a transformée parfois en bronchite capillaire grave.

Plusieurs rougeoles ont été accompagnées d'angines. Cette complication, due au froid humide d'une partie d'Avril, nous inquiétait souvent, quoiqu'elle n'ait fait aucune victime.

Un autre symptôme nous a préoccupé encore plusieurs fois, c'est une toux croupale qui précédait la période d'invasion ; elle nous faisait craindre un pseudo-croup ou un catarrhe pulmonaire.

Au début, en pareil cas, nous avons prescrit des sangsues au cou et au sommet de la poitrine ; nous étions effrayé de cette oppression considérable, de cette toux rauque, de cette respiration sifflante. Dans d'autres circonstances, nous avons administré des vomitifs ; d'autres fois enfin, le mal paraissant avancé, nous nous bornions à une expectation, ne prescrivant que des boissons chaudes, émollientes. Eh bien ! nous avons acquis la preuve que les sangsues étaient inutiles, que les vomitifs amenaient difficilement le vomissement, que les boissons et applications externes émollientes suffisaient, et que, peu à peu, les accidents, en apparence sérieux, disparaissaient. Ils n'étaient que le prélude de l'éruption rubéolique qui suivait ensuite normalement son cours.

Vers la fin du mois, quelques cas ont été précédés ou accompagnés de diarrhée.

Déjà plusieurs adultes, de plus de 15 ans, ont été frappés par l'éruption.

En avril, aucune rougeole n'a été mortelle.

Mai. — Les premiers jours du mois ont été pluvieux, et la température, qui déjà avait baissé à la fin d'Avril sous l'influence de la pluie, s'est maintenue dans ces conditions, matin et soir surtout, pendant les huit premiers jours de

Mai ; puis, nous avons eu une série de journées progressivement chaudes relativement, sans être belles toutefois. Des brouillards le matin, quelques-uns le soir, des alternatives de pluie, de vent, souvent des nuages, tel a été à peu près le bilan du mois. Malgré ces variations si nombreuses, il a été possible encore de compter quatorze jours à peu près beaux.

Le baromètre n'a rien offert de remarquable : oscillations en rapport avec l'état de l'atmosphère. Les vents de Sud, de Sud-Ouest ont dominé, ils ont primé pendant les deux derniers tiers du mois ; ceux de N.-E., de N.-O. ont marqué les premiers jours dont la température a été basse et accompagnée de pluie.

Un peu moins d'ozone qu'en avril.

. . . . . .

Les rougeoles ont été les maladies les plus fréquentes du mois. L'épidémie se répand de plus en plus ; les cas de cette rougeole catarrhale sont, en général, très-violents ; nous signalerons encore que le plus grand nombre des enfants malades ont surtout souffert d'une diarrhée qui les affaiblissait beaucoup.

Déjà nous avons mentionné cette diarrhée vers la fin d'Avril.

Très-souvent elle accompagne la période d'éruption de la rougeole, et c'est un phénomène favorable ; mais quand elle est abondante, qu'elle se traduit par un grand nombre d'évacuations, elle devient une véritable complication. C'est ce qui est arrivé à Dunkerque depuis cinq semaines à peu près, particulièrement chez de jeunes enfants, car elle a été moins observée chez ceux qui avaient franchi la première enfance.

Généralement bénigne, elle n'entravait en rien l'éruption. Si, au contraire, les selles étaient nombreuses (15-20, par exemple, par jour), l'éruption s'arrêtait tout à coup, pour

ainsi dire, les yeux s'excavaient, les malades tombaient dans une prostration inquiétante, et la dyssenterie survenait. L'ensemble de la position s'aggravait alors, et compromettait la vie des malades. Dans un cas (enfant Robert, rue de la Paix, 3), la diarrhée a marché de front avec une acuité extraordinaire des symptômes généraux, avec l'éruption, avec une accélération énorme du pouls, etc., etc.; puis, elle s'arrêta subitement, et elle fut suivie d'accidents ataxiques des plus graves à la suite desquels cet enfant succomba.

Quand cette diarrhée était forte, que le médecin devait intervenir, il essayait de la combattre par les opiacés, avec les précautions les plus grandes afin de ne pas stupéfier les enfants. La décoction blanche de Sydenham était souvent employée. Indépendamment de ces moyens, cataplasmes émollients sur le ventre.

Bien que nous nous soyons étendu sur ce symptôme, tantôt précurseur, tantôt concomitant de la rougeole, les autres complications apparaissaient comme durant les mois précédents; ainsi des convulsions, cette toux croupale, et quelquefois des accidents thoraciques assez sérieux.

Pendant les mois de Mars-Avril, l'épidémie a été graduelle; en Mai, elle a envahi simultanément tous les quartiers de la ville. Cette observation a été faite par tous les médecins.

Jusqu'ici peu d'enfants nouveau-nés ont été atteints. Ce n'est guère qu'à l'âge de 2 ou 3 mois qu'ils ont été frappés.

Nous n'avons pas encore constaté de récidives.

Comment expliquer cette réapparition de la rougeole, si grave surtout, en 1858? Quelle en a été la cause prochaine? La trouverons-nous dans les froids vifs accompagnés des vents de N., de N.-E., ou dans les froids humides engendrés par les vents de S. et de S.-O? C'est ce que nous

ne pourrons apprécier que plus tard, quand elle aura à peu près disparu de notre pays.

Découvrirons-nous plutôt cette cause prochaine dans la quantité plus ou moins grande d'ozone qui existe dans l'atmosphère ? Nous ne pourrons faire également cette appréciation qu'à la fin de l'épidémie.

En résumé, pendant le mois d'Avril, la rougeole n'était certes pas à son apogée, et cependant l'ozone a été très-marqué; les papiers chaque jour, chaque matin surtout, étaient extrêmement colorés; au contraire, en Mai, l'éruption morbilleuse s'est beaucoup propagée, elle a envahi la majeure partie des familles, et l'ozone a été moins sensible que le mois précédent. C'est la seule différence à constater aujourd'hui. Plus tard, le rapprochement de nos observations mensuelles sur l'ozone montrera si, entre ses proportions variables, le développement et l'extinction de l'épidémie, il peut exister une relation quelconque de cause à effet.

En Mai, deux cas de rougeole, compliquée de diarrhée grave, ont été suivis de mort.

Juin. — Le mois de Juin a été magnifique. On a pu compter une longue série de beaux jours interrompus seulement par quelques moments de pluie tellement minime, que le pluviomètre n'a marqué que 001^{m}, hauteur pour ainsi dire inappréciable. Les brouillards n'ont pas non plus obscurci la sérénité de ces beaux jours; trois fois seulement ils ont été assez sensibles jusqu'à huit heures du matin ; puis, le ciel devenait d'un bleu d'azur.

Les vents seuls, quoique soufflant le plus souvent de Nord-Est et de l'Ouest, ont offert assez d'inconstance. C'est à cette persistance des vents de Nord-Est qu'il faut attribuer la sécheresse continue pendant presque tout le mois. La température a été d'accord avec l'atmosphère, de plus elle a été assez égale. Cette constance dans l'élévation

de température a été remarquable. Il en a été de même pour la colonne barométrique.

Ozone moins sensible que les deux mois précédents.

La rapidité avec laquelle les changements atmosphériques ont exercé leur influence sur la santé publique a été frappante Déjà la température avait été assez élevée pendant une partie de Mai, et avait engendré des affections intestinales; mais depuis le commencement de Juin, que les chaleurs sont bien établies, on rencontre partout un plus grand nombre de ces affections, notamment beaucoup de diarrhées. Les individus malades n'ayant encore pu goûter aucun fruit de la saison, il s'agit bien ici d'une vraie constitution médicale, en rapport, sans contredit, avec l'élévation de température. Cette influence a évidemment agi sur les enfants déjà souffrants, ou prédisposés à la rougeole; aussi ces derniers qui en ont été atteints, ont eu une diarrhée abondante. Elle a présenté des phases aussi graves que le mois dernier, et cependant cette complication, qui a été, en général, combattue par les moyens employés en Mai, n'a déterminé qu'un seul cas de mort.

Les rougeoles continuent à être nombreuses; après la diarrhée, les complications sérieuses les plus fréquentes ont été, au début, cette toux croupale, et les accidents thoraciques avant, pendant et après l'éruption.

Un enfant de quatre ans a succombé à un catarrhe suffocant. Huit enfants, très-jeunes, sont morts de convulsions.

Cet accident a-t-il été un des prodrômes de la rougeole, ou la conséquence de toute autre cause? Le fait est que l'influence rubéolique était générale; que dans la famille de plusieurs d'entre eux, l'éruption régnait: toutefois, chez ceux qui ont été soignés par nous, aucune trace de rougeur faisant même pressentir la rougeole n'a été découverte.

Les convulsions du début de cette maladie ne sont pas graves lorsqu'elles ne se répètent pas trop. Il en est de ce

symptôme comme de ce qui se présente chez les jeunes enfants au début de toute affection, la variole, la scarlatine, une affection bronchique ou intestinale.

La médication mise en usage contre l'état convulsif a été subordonnée à son plus ou moins de gravité et aux circonstances déterminantes. Ainsi, traitement simple, légers antispasmodiques, infusions de tilleul ou de feuilles d'oranger, potions calmantes. Dans d'autres circonstances, plus ou moins de sangsues derrière les oreilles, selon l'âge. Certes, nous avons eu la preuve que des enfants devenus exsangues, par un écoulement abondant, étaient plus disposés que d'autres au retour des accidents que nous voulions combattre; mais enfin il fallait agir vite, et une médication énergique était indispensable.

Les opinions des médecins, en pareille occurrence, sont opposées les unes aux autres. Certains, et à leur tête le professeur Trousseau, proscrivent complètement les émissions sanguines, quelle que soit la gravité des convulsions, et ils ne se bornent qu'aux antispasmodiques, aux infusions de tilleul, etc., etc.; d'autres, au contraire, emploient les réfrigérants, les purgatifs, etc., etc.

Tous ces moyens employés d'une manière exclusive sont nuisibles; trop de sangsues affaiblissent l'enfant, l'énervent et le plongent dans les conditions favorables au retour des convulsions; sous l'influence des réfrigérants sur la tête, par exemple, on doit craindre de voir s'aggraver le catarrhe morbilleux; les purgatifs aussi ont un grand inconvénient, celui d'irriter l'estomac, les intestins, et de prédisposer au retour des convulsions plus que les sangsues peut-être.

En somme, au début de la rougeole, traitement en rapport avec l'intensité des convulsions; et malgré l'opinion du professeur Trousseau, nous avons employé quelquefois les émissions sanguines quand cette complication se prolongeait, quand surtout les signes de congestion cérébrale étaient évidents, et malgré la crainte de prédisposer les

enfants, par leur faiblesse ultérieure, au retour des accidents.

Juillet. — Le mois de Juillet n'a rien présenté de remarquable dans sa constitution atmosphérique. La température a peu varié, elle a été moins élevée qu'en Juin, et n'a guère été que celle d'un mois d'été ordinaire.

Beaucoup plus d'eau tombée en Juillet qu'en Juin; aussi la sécheresse a-t-elle été bien moins considérable.

Vents d'Ouest dominants.

Oscillations barométriques régulières. Colonne assez élevée.

La moyenne de l'ozonomètre a été supérieure à celle du mois de Juin, le matin surtout.

Beaucoup de rougeoles, tantôt bénignes, tantôt graves. Leurs complications les plus fréquentes ont été, en Juillet, les angines striduleuses, ou laryngites muqueuses, ou catarrhes suffocants, les broncho-pneumonies et la diarrhée.

Dans les cas simples de catarrhes suffocants, adoucissants et révulsifs aux extrémités inférieures. Si la maladie s'aggravait (et chez beaucoup de pauvres nous avons tous constaté cette aggravation), sangsues au larynx, ajoutées aux moyens précédents, et dans les cas menaçants ou rebelles, un vomitif.

Quatre enfants de la classe pauvre sont morts de catarrhe suffocant.

La broncho-pneumonie a été aussi l'une des complications les plus graves de la rougeole et les plus fréquentes en Juillet. Toujours mêmes causes et même catégorie de malades. Deux décès.

Sangsues, vésicatoires, potions kermétisées et quelquefois un vomitif.

Quant à la diarrhée, elle continue à être très-commune, soit devançant l'éruption, soit pendant son cours, et y survivant. Elle s'est jusqu'ici montrée bénigne dans la moitié des cas de rougeole.

Jusqu'à ce jour, 31 Juillet, l'épidémie qui dure depuis le mois d'Avril à peu près, bien que déjà en Février et Mars on signalait quelques cas, paraît avoir atteint son summum d'intensité, car elle n'a pas encore frappé un aussi grand nombre d'enfants de tout âge, des adultes même.

Août. — Le mois d'Août a été variable, tantôt chaud humide, tantôt froid humide.

Relativement à Juin-Juillet, la température n'a pas atteint une trop forte intensité. Après un bon nombre de jours beaux, est venue une longue série de jours de pluie et d'orages. Depuis le 1er Janvier, jamais la pluie n'a été aussi abondante.

La colonne barométrique s'est presque toujours tenue au dessus de la hauteur moyenne.

Les vents d'Ouest, de Nord-Ouest, de Sud-Ouest ont dominé.

Moyenne de l'ozone égale à peu près à celle des deux mois précédents, peu développé.

On le voit, l'électricité n'a pas été assez active pour maintenir l'oxygène dans une tension prononcée.

Les maladies observées le plus fréquemment relèvent étroitement de la constitution atmosphérique : ainsi, elles n'ont pas offert exclusivement le caractère gastro-intestinal propre aux affections du mois d'Août dans notre pays. Les maladies de l'appareil respiratoire ont été, au contraire, en plus grand nombre que d'habitude en cette saison, et cependant le peu de développement de l'ozone n'a pas été de nature à les engendrer, l'ozone n'agissant, en général, que par ses caractères irritants.

. . . . . .

Les rougeoles continuent à sévir épidémiquement. Les catarrhes suffocants les compliquent encore. La fréquence de cette complication concorde avec ces bronchites, ces broncho-pneumonies, exceptionnelles pour la saison.

On a observé encore des accidents cérébraux assez

multipliés. Depuis le commencement de l'épidémie, nous en avions bien constaté çà et là, mais sans caractère de gravité bien tranchée, tandis que dernièrement trois jeunes enfants ont succombé à des encéphalites parfaitement dessinées.

Une broncho-pneumonie a enlevé un petit garçon de 15 mois.

Chez un seul enfant rubéolé, la diarrhée a été grave, et a entraîné la mort.

En somme, onze décès appartiennent aux suites de la rougeole : la progression est sensible depuis le commencement de l'épidémie. Quand elle sera complètement éteinte, nous indiquerons, sous forme statistique, les chiffres des décès, en regard des complications constatées par le médecin chargé de leur vérification.

Août a donné un cas bien avéré de rougeole sans éruption (Jeanne H.....). Quelques faits de ce genre ont, du reste, été aussi observés par nos confrères.

Septembre. — Ce mois a, en général, été assez beau, et les brouillards n'ont obscurci l'atmosphère que momentanément le matin et le soir pendant une quinzaine de jours. Avec ces beaux jours, chaleur presque continue, nullement habituelle dans ce premier mois d'automne. Peu de pluie. Baromètre au-dessus de la hauteur moyenne.

Quantité d'ozone presque identique à celle du mois d'Août.

La rougeole marche, tantôt de proche en proche, de famille en famille, tantôt par sauts et par bonds, abandonnant une circonscription pendant quelques jours, sévissant dans une autre partie de la ville, puis revenant dans le quartier qu'elle avait quitté. Même bizarrerie dans les périodes d'incubation, d'éruption, dans sa marche, dans ses symptômes précurseurs ou concomitants.

Trois enfants sont morts de catarrhe suffocant compliquant l'éruption.

La coqueluche, qui a précédé la rougeole, s'est aussi aggravée chez beaucoup de malades; deux y ont succombé.

Un autre enfant a éprouvé des accidents cérébraux si prononcés qu'une encéphalite aiguë s'est déclarée et est devenue mortelle.

Enfin la 7e victime de la rougeole, pendant le mois de Septembre, n'a pu résister à une broncho-pneumonie qui, déjà, durait depuis six semaines.

Notre pratique nous a offert deux cas de rougeole anormale.

Pendant le mois, nous avons soigné un jeune homme de 16 ans, et une jeune fille de 19 ans, malades d'une rougeole très confluente. Marche régulière. Chez ces deux adolescents, les symptômes précurseurs et concomitants ont été beaucoup plus prononcés que généralement dans l'enfance.

. . . . . .

Octobre. — Magnifique mois d'Octobre. Peu de pluie ; aussi la sécheresse, qui dure depuis les précédents mois, n'a pas discontinué de régner, pour ainsi dire.

Beaucoup de brouillards matin et soir surtout ; peu d'oscillations de la colonne barométrique.

Vents dominants de S.-O., d'O. et de N.-O.

Peu d'ozone. Les vents dominants ont été ceux de S.-O., d'O. et de N.-O.

Le peu de variations de température et barométrique devait produire peu d'ozone chaque jour, ce qui est arrivé, et cependant les moyennes du matin et du soir, et celles du mois ont été plus marquées que les moyennes des mois précédents.

. . . . . .

Les rougeoles ont diminué, mais celles qui ont été compliquées par des affections consécutives des organes respiratoires ont été graves et beaucoup suivies de mort.

Indépendamment des laryngites muqueuses (catarrhes suffocants) qui ont enlevé huit jeunes enfants, à la suite de la rougeole, une autre complication a été la coqueluche. Elle a dégénéré et tellement affaibli certains enfants que cinq n'ont pu résister. Ils ont succombé dans un état de marasme prononcé. Les congestions cérébrales, assez nombreuses en Octobre, ont aussi frappé plusieurs enfants malades de rougeole, et quatre, atteints d'encéphalite aiguë, sont morts en peu de jours.

Deux autres enfants, souffrant de broncho-pneumonie chronique, datant d'un à deux mois, sont morts dans un épuisement complet.

Enfin le 20e enfant, mort des suites de la rougeole, inscrit au nécrologe d'Octobre, avait eu cette fièvre éruptive en Août ; une diarrhée qu'il a été impossible de vaincre, et qui l'a miné progressivement, a été la cause de sa mort.

Les décès, à la suite de la rougeole, se sont donc élevés à 20 en Octobre, et la mortalité générale des enfants n'a été que de 48. Ce chiffre de 20 décès a été le maximum depuis le commencement de l'épidémie.

Cette mortalité a certainement été la conséquence des modifications de la constitution atmosphérique et de l'abaissement de la température. Quinze enfants sur vingt ont succombé à des affections des voies respiratoires : cette observation concorde parfaitement avec l'augmentation des bronchites, etc., etc., signalée dans notre constitution médicale de ce mois.

Novembre. — Ce dernier mois de l'automne a été un véritable mois d'hiver. Un certain nombre de beaux jours, mais en même temps température froide sous l'influence des vents d'Est et de Nord-Est dominants.

Oscillations barométriques peu sensibles. Humidité moins grande qu'en Octobre.

Beaucoup de brouillards.

Quant à l'ozone, beaucoup de variations.

La mortalité en Novembre, chez les enfants au-dessous de 10 ans, fut de 45; la rougeole fournit 6 décès. Un enfant mourut de diarrhée chronique ; un autre, qui avait conservé à la suite de l'éruption une bronchite dont l'origine remontait à deux mois, fut pris d'un catarrhe suffocant auquel il succomba. Enfin, quatre jeunes enfants furent enlevés par une encéphalite aiguë. Cette dernière complication eut, en Novembre comme en Octobre, une certaine relation avec les apoplexies indiquées comme fréquentes dans notre statistique médicale de ce mois.

Dans plusieurs circonstances, la rougeole a annihilé des maladies chroniques ; nous croyons inutile de relater en détail les cas observés. Tantôt, par exemple, la rougeole fit disparaître une diarrhée intermittente; une autre fois, ce fut une fièvre intermittente quotidienne rebelle, depuis 2 mois et demi, au sulfate de quinine. Nous pourrions ajouter d'autres exemples ; mais les deux qui précèdent suffisent pour corroborer cette opinion du Dr T. P. Desmartis, de Bordeaux (1) : « Les pathologistes, dit-il, ont souvent » observé que les affections aiguës éliminent ou neutralisent certaines maladies chroniques, de sorte que l'état » morbide primitif se trouve guéri lorsque l'affection » nouvelle est passagère et guérie elle-même. On dirait, » dans les maladies chroniques, que l'économie animale, » habituée à souffrir, est trop accablée pour se relever » seule, et qu'elle a besoin d'un ébranlement, d'un choc, » pour reprendre son ressort normal ; mais ces modifications salutaires sont produites la plupart du temps par » le seul hasard. »

Notre confrère a constaté des faits de ce genre pour la rougeole, pour la variole, pour le choléra, etc., etc.

Nous avons eu un nouveau cas de rougeole sans érup-

(1) *Abeille Médicale*, 31 Janvier 1859, n° 5.

tion, et cependant tous les autres symptômes étaient bien marqués.

Décembre. — Mois couvert et humide à cause de nombreux brouillards. A plusieurs reprises, pluies abondantes.

Vents fréquents et intenses de N.-O et de S.-O.

Colonne mercurielle à une hauteur moyenne de plus de 760^{m}. Température modérée, quelques nuits de gelée à peine sensible.

Ozone peu prononcé en Décembre.

La rougeole s'éteint peu à peu, les cas nouveaux sont rares, et les huit enfants, qui en sont morts, avaient eu cette éruption à une époque plus ou moins éloignée.

Six enfants étaient restés souffrants depuis la disparition de l'exanthème ; ils avaient toussé, avaient été négligés par leurs parents ; le mal s'était aggravé, transformé en catarrhe suffocant, et ces malheureux n'ont pas tardé à succomber.

Chez celui qui fut enlevé par une broncho-pneumonie, le mal était passé à l'état chronique.

Enfin, le 8^{e} de la série de Décembre a été miné par une coqueluche passée aussi à l'état chronique, et qui avait complètement altéré sa santé et sa constitution.

Pour la première fois, nous avons observé un exemple d'hydropisie des plus graves, terminé par une guérison inespérée.

Mortalité des enfants jusqu'à l'âge de 10 ans pendant l'épidémie de rougeole en 1858.

Laryngite muqueuse (catarrhe suffocant)	29	décès.
Encéphalite	12	»
Diarrhée	9	»
Coqueluche	8	»
Broncho-pneumonie	7	»
Total.	65	»

Mortalité générale, en 1858, *des enfants jusqu'à l'âge de* 10 *ans.* — 529 décès.

La proportion pour la rougeole est donc d'un peu plus de 8 1/2 p. 0/0.

En 1859, la rougeole a été à peine constatée ; elle fut très-bénigne comme en temps ordinaire.

1854-1855. — ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE PUERPÉRALE.

Paris n'a pas exclusivement le triste privilége des épidémies de fièvre puerpérale. Plus fréquentes dans la capitale qu'ailleurs, sans doute parce que l'encombrement des femmes en couches y est plus considérable, elles sévissent quelquefois aussi au sein de populations beaucoup moins importantes, et elles ne s'y montrent ni moins graves ni moins meurtrières. Témoin l'épidémie qui a sévi à Dunkerque et dont on va lire ici le résumé. (1)

De mémoire d'homme, notre ville a toujours été épargnée ; c'est donc pour la première fois que la fièvre puerpérale a sévi à Dunkerque en Juin 1854 ; heureusement que le fléau a définitivement abandonné la place en Mars 1855.

L'influence épidémique sur la population s'établit ainsi. En général, les accidents puerpéraux, même les plus légers, n'ont pas porté sur les accouchées de la classe riche. Par exception, six femmes, entourées de bonnes conditions hygiéniques, des aisances de la vie, ont succombé à des symptômes extrêmement graves.

La classe ouvrière peut être divisée en deux séries : la première, comprenant les femmes peu aisées, mais ayant un intérieur propre, a fourni beaucoup de malades, la majeure partie légèrement atteintes. La deuxième série, au contraire, appartenant aux familles nécessiteuses, chez

(1) Pour d'autres détails, voir notre *Etude sur la fièvre puerpérale épidémique.*

lesquelles la malpropreté et les privations sont l'état normal, a été frappée parfois avec intensité.

C'est l'histoire de presque toutes les épidémies ; c'est ordinairement dans les habitations ou les localités les plus insalubres qu'elles font le plus de victimes.

D'après notre statistique, l'épidémie, foudroyante dès le début (1 décès sur 9 accouchements en 8 jours), a semblé se ralentir en Juillet (1 sur 21) pour reprendre une plus grande violence en Août et surtout en Septembre (1 sur 10, 1 sur 9); intensité moindre pourtant dans ce dernier mois qu'en Juin, puisqu'au mois de Septembre la mortalité est d'un sur 9 dans l'espace de 30 jours, tandis qu'en Juin elle a présenté la même proportion dans l'intervalle de 8 jours seulement, c'est-à-dire quatre fois moins forte en Septembre que dans le mois de Juin. La maladie s'assoupit en Octobre au point de ne présenter qu'un seul décès sur 81 accouchements ; elle se réveille en Novembre (3 décès sur 64, 1 sur 21); 82 accouchements en Décembre ne fournissent aucun décès. Janvier et Février de l'année 1855 en donnent 3 chacun sur 61, 63 accouchements, 1 sur 20, 1 sur 21. Enfin, un seul cas de mort a lieu le 25 Mars sur 54 accouchements, et l'épidémie s'éteint aussi complètement. De sorte qu'il y a eu dans tout le cours de l'épidémie 32 décès sur 660 accouchements, soit un décès sur 20 20/32 5/8 accouchements.

Si nous comparons ces résultats à ceux des trois années qui ont précédé l'épidémie, la statistique fournit les données suivantes :

1851 : sur 939 accouchements, 1 décès dû à une affection puerpérale.

1852 : sur 872 accouchements, 1 décès également dû à une affection puerpérale.

1853 : sur 921 accouchements, 10 décès par la même cause (1 sur 92 1/10). Déjà l'année 1853 annonçait les prodrômes de l'épidémie qui a éclaté en Juin 1854.

Nos recherches prouvent que la mortalité n'a pas été plus forte à Dunkerque qu'en 1838 à l'hôpital des Cliniques à Paris ; qu'elle a été moins funeste que l'épidémie de 1843-1844, qui a régné à Paris, et qui a donné 1 décès sur 7 et une fraction ; la mortalité de l'Hôtel-Dieu ayant été d'un sur 4 et une fraction en 1843 ; celle de l'Hôtel-Dieu-annexe, en 1843, ayant été d'un sur 4 et une fraction ; enfin celle de l'hôpital St-Louis, en 1844, ayant de même été d'un sur 4 et une fraction.

Deux autopsies seulement ont pu être pratiquées. Elles ont révélé la présence d'un litre de pus environ dans le péritoine, principalement dans les fosses iliaques, l'injection des lymphatiques et des veines de la matrice ; et dans un des deux cas, l'imbibition du tissu utérin par des gouttelettes de pus.

Le rapprochement de ces deux autopsies, fait avec les 222 ouvertures des corps pratiquées par M. Tonnellé, a prouvé que la fièvre puerpérale se présentait plus souvent sous la forme de métro-péritonite que sous celle de péritonite isolée.

Le Dr Ch. Dubreuilh, de Bordeaux, a fait les mêmes remarques.

Si nous examinons l'état météorologique de Dunkerque pendant toute la durée de l'épidémie, nous voyons que c'est moins à l'humidité et aux pluies fréquentes qui ont régné, qu'aux variations brusques de l'atmosphère qu'il faut attribuer le développement de cette maladie. Sous ce rapport, nous adoptons les opinions de MM. White, Voillemier pour les épidémies de Paris, de M. Vernay, pour l'épidémie qui régna en 1845-1846 à la Maternité de Lyon. Pour ces observateurs, ce n'est ni la saison froide, ni la saison chaude qui, *à priori*, prédisposent à la fièvre puerpérale ; mais les variations brusques de température, l'exposition au froid, à un courant d'air, immédiatement après l'accouchement.

Il résulte de notre étude statistique et comparative que l'évolution pathologique, durant cette partie des années 1854-1855, a parcouru à peu près ses phases ordinaires, et qu'à côté de la fièvre puerpérale, les seules maladies régnantes habituellement, ayant offert de l'intensité, ont été la fièvre typhoïde, la diarrhée, les exanthèmes.

Toutes ces phlegmasies ont été marquées par une notable diminution des forces, la petitesse, la dépressibilité du pouls, la tendance au refroidissement des membres, la faiblesse et l'inertie des sujets.

Très-souvent nous avons retrouvé cette prostration des forces chez nos malades : elle était compliquée de troubles de l'innervation, de phénomènes fébriles, tantôt intermittents, tantôt rémittents, et quand elle ne cédait pas, survenait la forme typhoïde, principalement adynamique. Les rares malades qui ont guéri ont eu une convalescence des plus lentes.

En un mot, si notre fièvre puerpérale ne s'est pas développée sous l'influence immédiate de telles ou telles combinaisons morbibes, elle a eu, en 1854-1855, avec les manifestations signalées plus haut, une connexion intime, incontestable.

Nous avons attribué une très-grande part, comme causes de la production de l'épidémie, à la misère, à l'alimentation insuffisante et de mauvaise qualité. Elles ont certes été la raison d'être de cette épidémie puerpérale ; et ce qui tendrait à prouver notre assertion, c'est la rareté, sinon l'absence de la maladie dans la classe aisée et moyenne.

La plupart des femmes atteintes avaient été primitivement assez bien constituées, quoique à système musculaire peu développé. Mais la constitution de beaucoup d'entr'elles était détériorée, au moment de leurs couches, par des maladies antérieures, par des accouchements nombreux,

et surtout par l'insuffisance ou l'altération des modificateurs hygiéniques.

Presque tous les maris, marins au service de l'Etat, ou ouvriers sans travail, ne pouvant fournir le nécessaire au ménage, leur famille, leur femme, vivaient dans des conditions d'insalubrité domiciliaire et d'alimentation les plus médiocres. Plusieurs étaient même réduites à implorer la charité publique.

Tous les auteurs en conviennent, la fièvre puerpérale dont sont affectées les femmes faibles est plus grave que celle qui atteint les femmes à constitution forte ou moyenne.

Les atteintes les plus violentes du mal ont porté particulièrement sur les accouchées de 22 à 36 ans, c'est à dire sur cette période qui correspond à la plus grande activité, à la plus grande force. Mais on doit admettre que ce n'est pas à cette activité vitale qu'il faut rapporter les suites fâcheuses, mais bien au cachet adynamique dont était empreinte l'épidémie, parce que la forme inflammatoire eût été le caractère dominant de cette maladie chez les femmes de cet âge.

Les émotions de l'âme ont eu aussi leur part d'influence, et, en nous appuyant sur neuf observations, nous avons fait ressortir les conséquences fâcheuses de certaines préoccupations morales comme causes prédisposantes. Notre opinion est corroborée par celles des Drs A. Moreau, Helm, Vernay et Maurat.

La plupart des observateurs avancent que les primipares sont plus exposées que les autres à contracter les maladies puerpérales, et que, le plus souvent, les conséquences en sont très-meurtrières. Ce qui distingue l'épidémie de Dunkerque, c'est que le plus grand nombre des décès s'est montré chez les multipares et non chez les primipares. Ainsi, sur 41 cas graves, il ne s'est rencontré qu'une seule primipare qui ait succombé.

Une fois lá maladie a pu être attribuée à des manœuvres obstétricales. Il s'agit d'une rachitique, chez laquelle les crochets aigus durent être employés pour faciliter la sortie d'une tête volumineuse.

Une autre fois encore, mais chez une femme vivant dans l'aisance, la rétention d'un fœtus putréfié devient la cause de la maladie.

Si toutes les causes, que nous venons de mentionner sommairement, ont pu modifier défavorablement l'économie des femmes pendant leur grossesse et l'état puerpéral, en général, elles n'auraient très-probablement pas *toujours* déterminé la fièvre puerpérale sans l'influence d'une cause *sui generis*, plus puissante, dont la nature nous échappe, et que nous appellerons, comme MM. Tonnellé, Dubois, etc., etc., *agent, génie épidémique*.

Quant à la question de la contagion de la fièvre puerpérale épidémique, objet de tant de controverses, tout en reconnaissant qu'elle peut exister, nous nous prononçons cependant pour la négative ; nous appuyons tout naturellement notre manière de voir sur ce qui s'est passé à Dunkerque pendant l'épidémie, où aucun fait de contagion directe ni indirecte ne s'est produit.

Après avoir indiqué les conditions génératrices probables et les circonstances sous l'influence desquelles la fièvre puerpérale s'est développée dans notre pays, examinons maintenant les effets pathologiques de ces causes, c'est à dire les troubles fonctionnels ou la symptomatologie et la marche de l'affection.

Un fait à signaler d'abord, c'est que pendant toute la durée de l'épidémie, la majeure partie des femmes ont été plus ou moins souffrantes, et surtout *de diarrhée*, pendant les derniers temps de leur grossesse. Elles accouchaient naturellement presque toutes plus facilement même que d'ordinaire.

Le 2e jour, le 3e dans certains cas, le 4e et le 5e se

passaient sans aucun accident. La diarrhée, qui s'était arrêtée, reparaissait quelquefois, et la maladie se dessinait plus ou moins vite par des phénomènes qui ne permettaient pas toujours de reconnaître, au premier abord, une véritable fièvre puerpérale.

La maladie s'est montrée sous deux formes principales, la forme inflammatoire et la forme typhoïde.

La forme inflammatoire, la plus simple et la plus générale, n'a fait aucune victime; elle se terminait ordinairement assez vite par résolution, et les fonctions les plus importantes reprenaient leur cours.

La forme typhoïde était infiniment plus grave. Elle a offert diverses nuances qui ont fait distinguer trois variétés que nous avons désignées sous les noms suivants; 1° *fièvre puerpérale sans siége bien déterminé de lésion;* 2° *péritonite puerpérale;* 3° *métropéritonite puerpérale.*

C'est la forme typhoïde que Dance a décrite avec soin dans sa *Phlébite utérine,* et par suite d'observations analogues, White, Manning, Millaz, Tissot et plusieurs médecins de la même époque ont cru devoir ranger la fièvre puerpérale dans la classe des affections putrides.

Tous les praticiens, et surtout ceux qui exercent dans les hôpitaux, conviennent que la forme typhoïde est la plus commune dans les épidémies puerpérales, et qu'il y a chez les malades autre chose qu'une péritonite simple.

L'intensité et la durée du frisson sont toujours en raison directe de la gravité de la maladie. C'est la remarque qui a été signalée aussi par MM. Voillemier, A. Moreau, Bidault et Arnoult, Bourdon et P. Dubois.

La douleur est tantôt générale, tantôt circonscrite. Quelquefois elle est nulle, quoique l'autopsie fournisse la preuve incontestable d'une péritonite intense. D'autres fois, la douleur ne se manifeste que peu de temps avant la mort. Parfois, au contraire, la sensibilité abdominale est si vive

que le poids des cataplasmes, des couvertures, des fomentations même ne peut être supporté.

L'issue de cette deuxième forme a été le plus souvent funeste. Cependant quelques-uns de ces cas les plus graves ont guéri, et les moyens de traitement mis en usage n'ont probablement pas été sans influence sur cette heureuse terminaison.

Deux fois seulement la maladie a passé à l'état chronique: dans un cas, il s'agissait d'une péritonite avec caractères typhoïdes. L'affection primitive, devenant progressivement chronique, s'est terminée par une métastase lente sur le tissu cellulaire. Les jambes ont commencé à se tuméfier autour des malléoles; la tuméfaction s'est étendue ensuite à toutes les extrémités inférieures, puis a envahi le corps. Une excrétion abondante d'urine l'a fait disparaître peu à peu. Chez une autre malade, il est survenu consécutivement une hydropisie générale avec ascite; la disparition de la métastase s'est faite, dans ce cas, très-lentement.

A part ces deux cas, les accidents consécutifs ont été nuls chez la plupart des malades, ou tellement peu sensibles qu'ils n'ont imprimé à la marche de l'affection principale aucune modification notable: pas d'abcès de la fosse iliaque, pas de maladies bronchiques, pulmonaires, point d'affections articulaires. La seule complication grave qui ait été constatée a été la méningite aiguë.

Les accidents cérébraux ont fréquemment aggravé la fièvre puerpérale. Plusieurs femmes ont éprouvé subitement, dès le printemps, des céphalalgies violentes, suivies d'un délire, qui, chez quelques-unes, est devenu furieux.

Chez plusieurs malades, il s'est fait une transformation brusque de la forme inflammatoire bénigne en forme typhoïde grave. Dans ce cas, les symptômes phlegmasiques s'arrêtaient tout-à-coup. Cette rémission subite, qui, au commencement de l'épidémie, avait été prise pour l'indice d'une guérison prochaine, n'a jamais été de longue durée;

elle était suivie bientôt d'une recrudescence avec transformation typhoïde à laquelle les malades ne tardaient pas à succomber.

Dans notre monographie, nous avons divisé le traitement en *prophylactique*, où nous avons énuméré les soins attentifs dont les femmes enceintes et les nouvelles accouchées étaient l'objet, soins se déduisant tous des lois de l'hygiène la plus sévère; et en *traitement curatif:* nos moyens ont été subordonnés aux diverses formes de la maladie, à sa physionomie, aux constitutions individuelles.

Pour apprécier l'influence du traitement, il est indispensable de connaître préalablement le rapport des guérisons aux morts dans la série des cas graves seulement.

41 observations de cas graves ont été recueillies à Dunkerque, dans l'espace de neuf mois, par plusieurs médecins.

Ces observations donnent 32 morts par les progrès de la maladie et 9 guérisons plus ou moins promptes, plus ou moins lentes par suite de traitement.

Voici les moyens thérapeutiques mis en usage et les résultats qu'il a été possible de recueillir pour chacun d'eux:

La saignée générale était exclue, en tant que traitement direct et initial de la fièvre puerpérale. On y a eu recours trois fois seulement, et toujours après les premiers accidents et dans l'unique but de combattre des complications cérébrales.

L'usage des sangsues a été beaucoup plus étendu que celui de la saignée. Elles ont paru utiles dès l'origine du mal, et même vis-à-vis de ces phénomènes transitoires, éphémères, qui précédaient ou accompagnaient la forme typhoïde. Mais les bons effets qui en ont été obtenus ont été malheureusement eux-mêmes passagers.

Les applications de sangsues ont été faites selon la méthode de Desormeaux, c'est à dire toujours en très-grand nombre à la fois.

Ainsi pratiquées, elles ne débilitaient jamais d'une manière aussi rapide que la saignée générale, et elles étaient très-facilement supportées par les femmes même les plus faibles.

Quoi qu'il en soit, plusieurs confrères prétendent que les émissions sanguines ont été plus nuisibles qu'utiles. Pour nous, si les sangsues exclusivement employées n'ont pas enrayé le mal d'emblée, elles ont contribué du moins peut-être à l'action des moyens ultérieurement mis en usage.

Les cataplasmes laudanisés ou non, les fomentations, les embrocations narcotiques, les injections à l'eau de guimauve, simple ou chlorurée, la décoction de têtes de pavot ont été utiles.

Nous avons rejeté l'emploi des bains qui exigent des précautions au-dessus de l'intelligence de ceux qui devraient les administrer.

Les préparations mercurielles ont été prescrites sous deux formes : l'onguent napolitain double associé au calomel ou le calomel seul. Les onctions mercurielles n'ont pas paru produire, en général, une amélioration bien évidente. Le seul fait de quelque intérêt qui ait été constaté, en ce qui les concerne, c'est l'absence de tout accident de salivation et même de gonflement des gencives.

Quant au calomel, il a été administré plutôt comme purgatif que comme altérant ou comme remède spécial. Aussi son mode d'influence n'a pas été distingué de celle des purgatifs en général.

Ceux-ci ont été fréquemment prescrits, non pas à titre de médication exclusive, mais après les émissions sanguines, pour combattre la constipation quelquefois opiniâtre dans la forme inflammatoire. Dans la forme typhoïde, quand l'absence des garde-robes se prolongeait au-delà de deux ou trois jours, les purgatifs étaient prescrits aussi, avec une certaine réserve toutefois, afin

de ne pas provoquer de nouvelle diarrhée, si grave, en général, par l'état de faiblesse qu'elle entraîne.

Notre confrère, M. Lemaire, eut l'idée de prescrire le sulfate de quinine pour combattre les rémittences évidentes chez un grand nombre de victimes de l'épidémie. Il le donna à haute dose, 15 à 20 décigrammes, et eut tantôt des succès complets, « tantôt, dit-il dans son rapport » annuel au Préfet, comme médecin des épidémies, bien » que ce moyen ait été suivi d'une amélioration sensible, » d'un temps d'arrêt des principaux symptômes qui nous » faisait espérer un bon résultat, la maladie a suivi son » cours ; mais l'issue nous a paru moins promptement » fatale. »

A l'exemple de M. Lemaire, et encouragé par ses résultats, nous avons aussi eu recours au sulfate de quinine avec d'autant plus de confiance que le redoublement fébrile du soir prenait chez plusieurs malades une intensité et un caractère de régularité assez prononcés pour constituer une véritable rémittence. Des améliorations sensibles, quoique momentanées, ont été constatées, et quelques cas de guérison ont été obtenus.

La majeure partie de nos malades se trouvant dans de mauvaises conditions hygiéniques, nous avions à lutter contre une faiblesse de constitution, un défaut de résistance vitale qui livrait, en quelque sorte, les pauvres femmes aux progrès destructeurs du mal. Aussi, indépendamment de ses propriétés antipériodiques, nous avons donné le remède, vers la fin, à titre de tonique et d'antiseptique.

Quand nous parvenions à vaincre le principe pernicieux, il était possible alors d'agir plus sûrement contre les autres phénomènes pathologiques locaux compliquant très-souvent l'affection principale.

Pour avoir une idée de l'influence favorable qu'a eue le sulfate de quinine, nous rappellerons que sur les 9 cas

graves terminés par la guérison, 6, c'est à dire les deux tiers, avaient été traités par cet agent, à haute dose, en lavement ou en pilules.

Bien que ce nombre ne soit pas suffisant pour autoriser une conclusion, si on le rapproche des faits signalés à cette époque à Paris, on y trouvera du moins un motif d'encouragement puissant à expérimenter cette méthode sur une plus grande échelle, et surtout avec plus de persévérance qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Pour terminer l'historique de l'épidémie qui nous occupe, nous relaterons textuellement nos conclusions imprimées en 1856.

1° La fièvre puerpérale, avec toutes ses variétés, observée en 1854-1855 à Dunkerque, a présenté beaucoup d'analogie avec celle qui envahit épidémiquement, de temps à autre, les hôpitaux de Paris, depuis la fin du siècle dernier.

2° Elle a offert ce caractère particulier qu'elle s'est propagée, *en ville*, et a frappé principalement la classe la plus malheureuse de la population. Elle n'a occasionné que de rares décès dans la classe aisée.

3° Elle a régné concurremment avec la fièvre typhoïde à laquelle elle a emprunté quelques caractères extérieurs.

4° Elle a pris un développement vraiment épidémique, et durant la période où elle a sévi, les fièvres typhoïdes ne se sont montrées ni plus ni moins nombreuses que les années précédentes.

5° Presque partout où elle s'est déclarée, les médecins du pays ont constaté l'existence de circonstances débilitantes ; parmi elles surtout une alimentation insuffisante, et de mauvaises conditions hygiéniques qui, en général, favorisent la production des maladies typhiques proprement dites. Toutefois, indépendamment de ces influences, celle d'un agent, que nous ne pouvons définir, est incontestable.

6° Contrairement à ce qu'indiquent toutes les statistiques, les primipares ont été atteintes exceptionnellement.

7° Les deux autopsies ont prouvé que les lésions cadavériques ont été en rapport avec les symptômes observés pendant la vie, et elles expliquent la marche et l'enchaînement des phénomènes constatés chez toutes les autres malades qui, après la mort, n'ont pu être soumises à nos investigations.

8° La lésion principale reconnue a été la formation rapide et étendue du pus dans l'abdomen et dans le système vasculaire de cette région.

9° La constitution médicale de 1854-1855 ne justifie nullement d'une manière satisfaisante l'apparition, le règne de cette épidémie.

10° Notre fièvre puerpérale vient sanctionner, quant à la thérapeutique, le jugement des médecins qui l'ont vue et suivie ailleurs : elle est grave dans tous les cas, fatale surtout chez les natures faibles, débilitées ; un traitement spécial, infaillible, un traitement qui en arrêterait sûrement le développement, est encore à trouver.

1857-1858. — ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE INTERMITTENTE.

La question des fièvres intermittentes exigerait plus de développement que n'en comporte l'étude générale que nous avons entreprise ; mais nous nous bornerons, pour l'épidémie de fièvre de 1857-1858, à un résumé aussi succinct que celui des affections précédentes. Et cependant, l'étiologie de cette question des fièvres intermittentes offre un intérêt général si majeur qu'il est du devoir du médecin de dire toute la vérité, quand bien même elle devrait momentanément altérer la renommée de Dunkerque, comme *ville très-salubre*.

L'axiôme « *si vis pacem, para bellum* » trouve parfaitement son application en présence de l'extension de la dernière épidémie, qui non-seulement a frappé, pendant

près d'un an, la population civile et militaire, mais encore a poursuivi son cours, sous forme endémique, pendant toute l'année 1859 et jusqu'après l'hiver de 1859-1860, époque de sa disparition presque complète.

Voici mois par mois, d'après nos notes particulières, la marche, les caractères de l'épidémie, tant chez les habitants que sur la garnison ; nous intercalerons, en leur temps, les modes de traitements adoptés selon les circonstances.

Cet exposé mensuel sera suivi d'un résumé 1° du rapport rédigé par le Dr Lemaire, médecin des épidémies, et adressé à l'autorité supérieure ; 2° du remarquable travail fait par le Dr Villette, médecin en chef de l'Hôpital militaire, sur cette épidémie de fièvre, et présenté au Conseil de santé des armées.

Nous discuterons ultérieurement et nous émettrons notre opinion dans une étude spéciale, rétrospective, sur les diverses épidémies de fièvre intermittente qui ont désolé notre pays depuis le commencement de ce siècle.

En Mars 1858, nous inscrivions cette mention : La tendance aux fièvres intermittentes se dessine de plus en plus, surtout depuis le milieu de ce mois à peu près.

Avril. — ..... Les conditions atmosphériques ont une grande influence sur les maladies régnantes. Le nombre des malades augmente de jour en jour. Les fièvres intermittentes se multiplient beaucoup . . . . . .

. . . . . .

Mai. — ..... Les fièvres intermittentes quotidiennes, tierces, sont beaucoup plus fréquentes, plus tenaces, que d'ordinaire au printemps. Elles ne cèdent pas non plus à un éméto-cathartique. Indépendamment de cette médication qui, chaque année à cette époque, suffit presque pour les faire disparaître, il faut prescrire le sulfate de quinine, et le continuer même après la disparition des accès. Aucune cause miasmatique pour justifier l'existence de ces fièvres n'existe à Dunkerque ni aux environs ; on ne peut que

les attribuer aux conditions atmosphériques si spéciales, qui règnent depuis plus d'un an dans ce pays et dans certains autres où les fièvres intermittentes ont été plus répandues à cette époque qu'autrefois.

Juin. — ..... Les fièvres intermittentes de tous types se propagent de plus en plus; elles sévissent partout; la classe aisée cependant y est moins sujette que les pauvres et les travailleurs. Elles frappent tous les âges, les enfants même à la mamelle en sont atteints. Déjà des récidives fréquentes, tenaces, ont été constatées, malgré les hautes doses de sulfate de quinine, continué longtemps après la disparition des accès, et remplacé par du vin de quinquina.

Des exemples ont prouvé que, malgré toutes ces précautions, malgré une alimentation aussi substantielle que possible, les récidives avaient lieu dès que les préparations fébrifuges étaient suspendues. Les plus jeunes enfants prenaient le sirop de quinquina. A ceux un peu plus âgés, d'un an, par exemple, nous donnions le sulfate de quinine, en poudre, délayé dans un peu de café noir, bien sucré.

La dose du fébrifuge prescrite aux adultes était de 6 décigr. à 1 gramme par jour. Cette dose élevée ne suffisait pas toujours.

Dans bien des circonstances, la fièvre intermittente qui précédait la rougeole, épidémique alors, disparaissait pendant l'éruption; tantôt elle ne revenait plus, tantôt, après un temps plus ou moins long, on la constatait de nouveau, et elle faisait, par sa ténacité, le désespoir des médecins.

Juillet. — ..... Comme les mois précédents, grand nombre de malades, et surtout parmi les enfants. . .

Les fièvres intermittentes vont en croissant chaque jour, elles constituent une véritable épidémie. Elles frappent, comme les mois précédents, tous les âges, tous les sexes, et récidivent avec une incroyable persistance. Ces récidives s'expliquent tout naturellement: les malades, généralement

ouvriers ou pauvres, négligent les conditions les plus élémentaires d'une bonne hygiène, continuent à vivre dans les mêmes milieux où ils ont puisé le miasme, une première, une seconde fois, et ils retombent promptement.

Chez les enfants en bas âge, nous n'avons guère rencontré que les types quotidien et tierce; même remarque faite par nos confrères.

Quand la fièvre intermittente dure peu chez les enfants, l'altération générale n'est pas sensible. Si, au contraire, les accès se répètent avec tenacité, comme chez un bon nombre qui en souffrent depuis un ou deux mois, alors arrivent la maigreur, la mollesse des chairs, la flaccidité et la teinte jaunâtre de la peau, l'accroissement prodigieux du ventre, dû à une sorte d'œdème ou d'anasarque.

Pour vaincre des complications aussi graves, une altération du sang aussi complète, il faut bien des conditions que nous ne pouvions trouver dans la classe ouvrière ; aussi ces pauvres malades traînent-ils souvent une existence des plus pénibles, et finissent-ils par mourir épuisés.

L'augmentation si considérable des fièvres, en Juillet, a coïncidé avec plusieurs mesures malencontreuses prises par le Génie militaire et l'administration des Ponts et Chaussées, alors que les chaleurs ont été si prononcées en Juin, à peu près les mêmes en Juillet. Ces mesures, véritables causes déterminantes de l'épidémie, ont été l'exécution de travaux de terrassement dans des terrains marécageux, l'assèchement de la Cunette, du canal de Ceinture. Ajoutons, à ces causes nouvelles, l'état marécageux ordinaire de certains fossés, le manque d'eau général, le bassin à flot où se déversent les égouts de la majeure partie de la ville, tels sont les éléments d'insalubrité qui ont appelé l'attention spéciale de l'autorité supérieure et du Conseil de Salubrité.

Août. — ..... Les fièvres intermittentes plus que jamais se propagent : il est vrai que des effluves miasma-

tiques sont engendrés chaque jour par les travaux de terrassement opérés à l'Est de Dunkerque. Toute cette partie de la ville, la plus rapprochée des travaux, la plus exposée, par conséquent, aux miasmes, est foudroyée par ces effluves. Ainsi, les militaires de la caserne du Hâvre, les détenus occupant une prison voisine de cette caserne, les habitants des diverses rues, riches et pauvres, *tous* ont des accès de fièvre intermittente plus ou moins faciles à vaincre. Sans tarder, les miasmes se répandent dans les autres quartiers de la ville, déjà sous l'influence de cette affection qui n'a pas cessé depuis 1857, et, de ce moment, l'épidémie, quoique bénigne, car c'est son caractère principal, attaque au moins un tiers de la population.

C'est ici le lieu de dire quelques mots sur la position topographique des travaux commencés le 15 Avril 1858, sur celles des casernes du Hâvre, de Ste-Barbe, sur celle de la prison, lieux voisins de ces travaux, et nous ajouterons quelques chiffres dus à l'obligeance du Dr Doquin, médecin-major au 16e de ligne.

Topographie succincte des travaux exécutés à partir du 15 Avril 1858. — Depuis 1855, des travaux de fortifications nouvelles, etc., ont été entrepris par le Génie militaire sur plusieurs points de la place; ce n'est qu'en 1857 et surtout en 1858 que l'état sanitaire est devenu plus mauvais, que la fièvre intermittente a frappé un si grand nombre de militaires et d'habitants.

Nous écarterons toute la partie de la ville au Sud et à l'Ouest pour ne signaler que les fronts de l'Est situés en avant et très-près des bâtiments destinés à la troupe, à la prison civile.

A l'Est de Dunkerque, depuis la mer jusqu'à la porte d'eau 55, dans la partie de l'enceinte fortifiée correspondante au point d'attaque, et avoisinant la prison, la caserne du Hâvre, etc., se trouvent deux systèmes concentriques d'une part, ceux des fronts extérieurs 1. 2. 5. X 10 de

corps de place; d'autre part, ceux des fronts extérieurs D. E'. E. séparés par un canal appelé la Cunette des Moëres. De la porte d'eau 55 aux Quatre Ecluses, au sas octogone, il n'existe que les fossés de la place en avant des fronts 10. 12. 14 précédés par la Cunette, déversoir commun, vers la mer, des canaux qui aboutissent aux Quatre Ecluses.

Ces deux lignes doivent exercer sur la caserne Ste-Barbe, placée à l'Ouest relativement à elles, une influence analogue, toutes choses égales d'ailleurs, à celle que font éprouver les systèmes précédents à la population militaire de la caserne du Hâvre, à celle de la prison, et à la population civile qui les entourent; eh bien! il n'en a pas été ainsi: les militaires de cette caserne Ste-Barbe et les habitants voisins ont été moins atteints en 1858 par les fièvres paludéennes, que ceux qui étaient logés un peu plus directement en face des travaux exécutés depuis Avril dernier.

Ce sont les fronts extérieurs D. E'. E. qui ont été l'objet des grands travaux de terrassement dans un terrain mélangé de tourbes et de vases (ancien dépôt de marais). Des quantités considérables de terres, de vases, extraites d'anciens fossés voisins de la Cunette, ont été déposées sur la surface de certains points desdits fronts extérieurs D. E'. E.; la Cunette a été mise à sec, et en même temps que ces travaux sont exécutés, l'eau manque, la chaleur est excessive et se maintient très-élevée.

Joignons à ces diverses causes réunies la prédominance des vents d'Est, de Nord-Est, pendant la majeure partie de l'année 1858, et nous arriverons, sans grands efforts, à indiquer d'une manière incontestable l'étiologie réelle, principale de l'épidémie de fièvre intermittente de Dunkerque en 1858, qui, certes, peut être assimilée, quant au nombre de cas, aux épidémies de 1826-1827, 1846-1847.

Casernes du Hâvre et Ste-Barbe. — Prison. — Hygiène des troupes, des prisonniers. — En recherchant

dans les logements, dans le régime, dans les habitudes de la vie des soldats du 16e de ligne et des prisonniers, l'origine possible du mal qui les a atteints, on ne trouve rien absolument qui puisse être considéré comme produisant la fièvre intermittente, ou comme y ajoutant la moindre aggravation. En effet, le casernement est, en général, sain, bien aéré ; l'espacement des militaires et des prisonniers dans les chambres et les dortoirs est normal ; les latrines sont éloignées des logements et n'y amènent aucune odeur désagréable ni aucun miasme.

Le régime est convenable, semblable à celui des autres régiments, des prisonniers en général ; enfin les chefs de corps, les officiers, la commission de surveillance de la maison d'arrêt, montrent la plus grande sollicitude en faveur du plus grand bien-être du soldat, des prisonniers.

Les fatigues du soldat, d'autre part, ne sont pas grandes, et l'état sanitaire du 16e de ligne, des détenus, serait excellent, à notre avis, dans les conditions de vie ordinaire.

Sans remonter plus haut, indiquons, comme complément de ce qui précède, le mouvement des fiévreux dans la maison d'arrêt et dans la garnison.

Août. — *Maison d'arrêt.* — Nombre de détenus : 58 en moyenne ; malades de la fièvre : 16 hommes ayant donné 120 jours de maladie.

L'apparition de la fièvre dans la prison remonte au 15 Juillet à peu près.

Garnison. — Les renseignements reçus à l'instant du Dr Doquin, médecin-major au 16e de ligne, ne fournissent des chiffres que pour chaque trimestre ; aussi les indiquerons-nous seulement à la fin de Septembre, fin du 3e trimestre.

Septembre. — ..... Quant aux fièvres intermittentes, elles sévissent toujours sur la population civile et militaire.

Elles continuent à frapper tous les âges. Bien rarement nous avons constaté, tant en Septembre que pendant les mois précédents, que le premier accès de fièvre cédait d'emblée aux préparations de quinquina ; très-souvent cette première attaque a été le prélude de nouveaux accès du même genre et d'une modification particulière de la constitution.

Indépendamment de cette tendance aux récidives, les fièvres, qui résistaient au sulfate de quinine, laissaient presque constamment après elles, chez les enfants surtout, des localisations morbides sur divers organes, le foie, la rate ou l'intestin, ou une cachexie prononcée.

Le Dr Lemaire et moi nous avons essayé, comme succédanées du sulfate de quinine, les pilules à l'extrait d'olivier, préparées par M. Faucher, pharmacien à Batignolles (près Paris).

Nos expériences personnelles ont commencé le 7 Septembre. Plus bas nous donnerons les résultats obtenus.

En Septembre, la prison renfermait 68 détenus ; presque tous ont subi l'influence des émanations provenant des travaux de terrassement exécutés en face ; 23 seulement ont eu des accès de fièvre bien caractérisés. Ces 23 malades ont donné 315 jours de maladie.

Garnison. — 3e *trimestre de* 1858. — 559 fiévreux répartis de la manière suivante en proportion de l'effectif de chaque caserne :

Ste-Barbe : effectif.. 660 hommes. — Fiévreux 198;
Hâvre : effectif..... 528 hommes. — Fiévreux 361;

Effectif : Total..... 1188 hommes. — Fiévreux 559.

Octobre. — ..... Les fièvres intermittentes primitives ne sont plus aussi fréquentes, mais elles reparaissent et récidivent plusieurs fois. . . . . .
. . . . . .

Depuis le 15 Octobre à peu près, les fièvres intermittentes diminuent. . . . . .

Les récidives sont opiniâtres, elles résistent aux préparations de quinquina sous toutes les formes.

Les pilules Faucher, du 7 Septembre au 4 Octobre, ont été données aux 20 fiévreux de tout type, en général pauvres. Voici les résultats obtenus :

	SUCCÈS		INSUCCÈS
Fièvres intes quot....	5	—	3
Fièvres intes tierces..	2	—	10
	7		13
	20		

Les fièvres paludéennes qui ont été guéries étaient primitives et n'avaient été combattues par aucun traitement. Celles qui ont résisté avaient été déjà rebelles au sulfate de quinine.

Quand la fièvre devait céder, 20 pilules, en moyenne, ont suffi.

Contre les récidives, 40, 50, 60 pilules ont été prescrites.

Des douze fièvres tierces, sept étaient primitives, n'avaient subi aucun traitement, et cinq avaient récidivé plusieurs fois. Deux succès seulement et dix insuccès. Contre certains cas chroniques, 60-70-80 pilules ont été données, aucune amélioration n'a été constatée ; les malades n'ont jamais accusé le moindre trouble dans les fonctions digestives et cérébrales. Quelques fiévreux récidivistes en ont pris impunément cinq, six, huit jours de suite sans en avoir été indisposés.

Le nombre de fièvres intermittentes traitées est trop restreint pour y attacher une grande importance; toutefois les pilules d'extrait d'olivier peuvent être classées parmi nos meilleurs fébrifuges indigènes.

Les Mémoires de médecine militaire contiennent les résultats des essais faits par les officiers de santé militaire français pendant les guerres d'Espagne et dans l'expédition de Morée. Le Dr Pallas, qui a été long-temps attaché à l'hôpital de St-Omer, en a surtout étudié les effets alors que le quinquina manquait. Les succès obtenus lui ont fait prôner les propriétés éminemment fébrifuges de cet arbre.

Octobre. — Nombre de détenus, 58 en moyenne; nombre de fiévreux, 15, ont donné 220 jours de maladie.

Les malades de la garnison diminuent un peu.

Novembre. — . . . . . .

Les fièvres intermittentes disparaissent beaucoup : en effet, on ne constate guère plus d'accès primitifs; ce sont toutes récidives, opiniâtres, rebelles, tant la constitution est affaiblie, profondément altérée.

Les enfants en bas-âge continuent à en souffrir, et justifient nos remarques de Juillet, relativement aux types, aux altérations qu'entraînent chez les jeunes sujets ces fièvres rebelles.

Reste une dernière observation à élucider. Pendant toute notre épidémie, beaucoup d'enfants en bas-âge ont été atteints de fièvre intermittente tenace, souvent non marquée par le *frisson*, ce grand caractère de la fièvre intermittente aux phases plus avancées de la vie. Cette anomalie apparente nous préoccupa : peu à peu, songeant aux modifications que l'enfance apporte à la maladie, à la diversité de ses formes, à l'irrégularité de ses accès, nous acquîmes la preuve que, chez le jeune enfant, au-dessous de trois ans, par exemple, le frisson ne se traduisait que par une crise convulsive, une éclampsie franchement accusée, puis arrivaient les phénomènes de calorification très-accentués; enfin, au bout d'une heure ou deux, le corps se couvrait de moiteur, et l'accès se terminait ainsi progressivement.

Novembre. — Nombre de détenus, 48 en moyenne;

nombre de fiévreux, 11, ont donné 167 jours de maladie.

Décembre. — . . . . . .

Cessation presque complète de l'épidémie. De temps à autre, récidives chez les adultes, fréquentes encore chez les enfants qui présentent même çà et là des invasions primitives.

La garnison de Dunkerque est aussi débarrassée de la fièvre. Le nombre des entrées à l'hôpital, en Décembre, n'a été que de 48 hommes atteints d'affections de toute nature, ce qui donne par jour une entrée, plus une fraction. Parmi ces affections diverses, nous comprenons quelques rechûtes de fièvre, si rebelle chez certains sujets.

Pour expliquer ce chiffre de 48 entrées, si minime relativement à ceux de Mai à Octobre, nous devons mentionner que, bien que l'état sanitaire du pays soit revenu à son état normal, depuis le 11 Novembre, l'effectif de la garnison est réduit de six compagnies, et la caserne du Hâvre n'est plus habitée.

Pendant le 4e trimestre, la comparaison pour les fiévreux fournis par les deux casernes du Hâvre et de Ste-Barbe, donne les chiffres suivants :

Ste-Barbe,	60	entrées pour un effectif de	660	hommes
Hâvre,	99	»	508	»
Total,	159	»	1,168	»

du 1er Octobre au 11 Novembre, jour de l'abandon de la caserne du Hâvre, c'est à dire en 42 jours.

Prison. — Décembre. — Disparition complète des fièvres primitives.

Nombre de détenus, 48 en moyenne; nombre de fiévreux, 7, ont donné 153 jours de maladie.

En 1859, la fièvre intermittente n'existait certes plus sous forme épidémique; mais elle s'est montrée cependant beaucoup plus multipliée qu'en temps ordinaire. Ainsi, des récidives fréquentes, chez des malades souffrant depuis longtemps, ont été constatées par tous les médecins ; les

enfants en bas-âge et les militaires n'ont pas été épargnés non plus.

Nous ajouterons encore, relativement à l'influence générale de la fièvre, que l'intermittence a imprimé, en 1859 comme en 1858, un cachet spécial aux diverses expressions pathologiques, et que bien des maladies ne cédaient complètement qu'après l'administration du sulfate de quinine. Par suite de l'immixtion de l'élément intermittent, les convalescences ne se consolidaient qu'avec du vin de quinquina longtemps continué et une alimentation des plus substantielles.

En résumé, la fièvre de 1859 a été véritablement *endémique*, *stationnaire*, et la traînée, qui a persisté jusqu'après l'hiver de 1859-1860, n'a été que la conséquence de l'épidémie de 1857-1858.

Résumé du rapport du Dr Lemaire, médecin des épidémies, sur la fièvre intermittente épidémique de 1857-1858. (1)

Cette fièvre, qui a sévi pendant cinq mois sur la population de Dunkerque, dont un tiers, au moins, a reçu les atteintes, a été, de la part de notre confrère et particulièrement au point de vue de l'étiologie, l'objet de réflexions que nous résumerons ici.

Il passe d'abord en revue les causes qui produisent invariablement les fièvres d'accès; il met en première ligne: les miasmes paludéens, puis l'action de la chaleur jointe à la sécheresse, les vents qui traversent les parties marécageuses, les fonds vaseux mis à nu, et enfin les travaux de terrassement tels qu'il en a été exécuté souvent à Dunkerque.

A cette question : la fièvre est-elle *endémique* à Dunkerque? il répond : « évidemment non ! » et pourtant il

(1) Voir le Rapport sur les travaux du Conseil central de Salubrité, etc., etc. — T. XVII. — p. 153 et suivantes.

ajoute plus loin : « Sans doute, vouloir soutenir que notre » arrondissement ne renferme *aucun élément endémique*, » serait aussi déraisonnable que d'attribuer à notre ethno- » graphie locale toutes les épidémies. »

» Il existe encore, il est vrai, *quelques foyers d'endé-* » *micité*, les Moëres, le voisinage de quelques becques, » le lit de l'ancien Vliet, etc., etc.; mais pour celui qui » connaît le pays, ils ne sont, dans leur état actuel, que » des foyers d'endémie restreinte toute locale, dont » l'influence ne saurait avoir une action bien étendue. »

Puis, il apprécie l'état des canaux de navigation, d'irrigation, la constitution du sol, et il n'y découvre aucune cause d'endémicité.

Il ajoute plus bas : « Nous sommes loin de vouloir » soutenir que Dunkerque, *en particulier*, ne renferme » aucun élément endémique; loin de nous cette pensée, » car à plusieurs reprises nous en avons signalé, et avons » appelé l'attention de l'autorité sur les moyens à employer » pour les paralyser. »

Ses avis n'ont pas été pris en considération.

Il examine ensuite les causes énoncées par M. le Dr Scrive, Inspecteur du service de santé militaire, et il les combat toutes tour-à-tour, sauf celle qui attribue la propagation de la fièvre intermittente aux émanations provenant des fossés situés en avant de la caserne du Hâvre, lesquels fossés ont été mis à sec pendant les fortes chaleurs.

Il insiste sur ce point que c'est aux fossés seuls et aux travaux de terrassement que, depuis 1848, il faut rattacher la persistance de la fièvre et l'épidémie dernière ; ce que, du reste, le Conseil de Salubrité a constaté par une enquête.

On a reconnu, en effet, dès 1826, que les premiers malades apparaissaient constamment dans les quartiers de la ville les plus voisins des fossés sans eau, ou des travaux de terrassement; puis ils se propageaient en ville suivant la direction des vents.

Cette opinion lui paraît péremptoire pour prouver que les épidémies diverses qui ont frappé Dunkerque ne peuvent être attribuées à l'extension ou à la transformation d'une ou plusieurs causes endémiques *permanentes;* car, sauf les Moëres et les Wateringues, ce n'est que dans un certain rayon des terrains qui sont du ressort du génie militaire, sous sa dépendance, que les fièvres s'observent le plus fréquemment.

Cette remarque a été faite dans le canton de Gravelines et dans celui d'Hondschoote.

Il appelle donc de tous ses vœux les améliorations qui sont de la compétence du génie militaire.

M. Lemaire s'occupe encore de l'introduction possible des eaux salées dans les fossés de la place, et réfute les inconvénients que le Chef du génie paraît redouter.

Il propose comme moyens d'éviter le retour des fièvres, en l'absence de travaux publics, pendant la durée de l'été:

« 1° L'interdiction absolue de tout chômage dans les » canaux; en cas de nécessité, l'ajourner au mois d'Oc- » tobre.

» 2° L'empêchement de tout curage dans les fossés marécageux;

» 3° De n'assécher ni la Cunette, ni le canal de Cein- » ture; d'y maintenir le niveau d'eau des canaux de » navigation;

» 4° L'obligation de remplir d'eaux fraîches les fossés » de la place. »

Il n'est pas douteux, selon M. Lemaire, que ces précautions suffiraient pour faire disparaître *en grande partie* les fièvres automnales.

« Depuis assez longtemps on s'est servi de cette appa- » rence endémique du pays, plus sensible aux approches » des points fortifiés, comme d'un levier pour faciliter » l'étiologie du retour fréquent des fièvres » . . . .

Il insiste aussi « 1° sur la nécessité du curage à fond » vif du canal de Ceinture ;

» 2° Sur le détournement des égouts qui viennent » infester le bassin à flot, en s'y déversant ;

» 3° Le détournement des égouts des canaux de ceinture, pour les diriger dans le chenal ;

» 4° L'urgence de l'approfondissement des fossés de la » place, le curement de ceux qui, par leur envasement, » sont une cause permanente de fièvre. »

Enfin, le Dr Lemaire termine son Rapport par cette profession de foi catégorique :

« *Nous maintiendrons que l'épidémicité qui s'est* » *manifestée en* 1857 *pour la garnison, et en* 1858 » *pour la population civile et militaire, est la consé-* » *quence, non de causes endémiques liées à notre* » *ethnographie, mais bien à des causes accidentelles.* »

RÉSUMÉ DU RAPPORT AU CONSEIL DE SANTÉ D'UNE ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE INTERMITTENTE OBSERVÉE EN 1858 SUR LES GARNISONS DE DUNKERQUE, DE BERGUES ET GRAVELINES, PAR LE Dr VILLETTE, MÉDECIN EN CHEF DE L'HOPITAL MILITAIRE (1).

. . . . . .

La fièvre intermittente est la maladie *endémique* de Dunkerque, de Bergues et de Gravelines.

Chaque année, la fièvre intermittente est la maladie dominante pendant le printemps, l'été et l'automne. En hiver, les affections de poitrine dominent à leur tour.

En 1857, la fièvre intermittente n'avait pris une plus grande intensité que vers la fin de Juin et aux premiers jours de Juillet.

(1) Nous devons à l'obligeance de notre excellent confrère la communication de son important travail. Dans ce résumé, les points principaux seuls sont indiqués.

En 1858, cette fièvre s'est montrée beaucoup plus hâtive et beaucoup plus intense dès le mois de Mars ; les entrées ont toujours augmenté en nombre jusqu'en Août inclusivement, époque où ce nombre est devenu considérable (402 entrées pendant le mois d'Août). En Juillet et surtout en Août, la maladie a atteint les proportions d'une épidémie.

Du mois de Mars à celui de Septembre inclus, en sept mois, je compte 1,276 entrées à l'hôpital fournies par un effectif de 1,300 hommes. Toute la garnison y a passé. Encore, dans ce chiffre de 1,276, je ne compte que les entrées à l'hôpital de Dunkerque ; or, Gravelines a encore envoyé des malades à Calais et à Lille : je ne connais pas le chiffre de ces entrées.

Sur ces 1,276 admissions en 7 mois, 1,061 malades sont entrés pour la fièvre intermittente. Ces 1,061 cas de fièvre intermittente se décomposent comme il suit :

Fièvre quotidienne. . . .	548
» tierce	417
» quarte	33
» irrégulière	20
» rémittente	43
Total. .	1,061

Ces 1,061 cas de fièvre intermittente ont présenté 327 récidives ainsi réparties :

1re récidive	191
2e »	78
3e »	46
4e »	5
5e »	4
6e »	1
7e »	1
Nombreuses récidives (non comptées). .	1
Total. .	327

Sur le nombre considérable de fièvres intermittentes, il n'y a eu aucun cas réellement grave. La maladie a été bénigne, si l'on ne considère que la nature des accès; mais elle acquiert une véritable gravité par la fréquence de ses récidives : ces récidives ont été très-nombreuses et souvent très-rapprochées.

Je n'ai observé qu'un seul cas de cachexie paludéenne; encore n'était-il que peu prononcé : il se bornait à un facies chlorotique, à la lenteur des mouvements ; mais les viscères abdominaux ne présentaient aucun engorgement appréciable à la palpation et à la vue. Il paraît que, parmi les malades évacués sur St-Omer et sur Lille, il s'est trouvé un certain nombre de cas plus prononcés, entr'autres avec engorgement marqué des viscères abdominaux.

La médication des fièvres intermittentes a consisté uniquement dans l'usage du sulfate de quinine, et, après la cessation des accès, dans l'usage du vin de quinquina aidé d'une alimentation substantielle et tonique.

Le sulfate de quinine n'est administré que les jours d'accès, 6 ou 8 heures avant l'accès. Dans les jours intercalaires, et si l'apyrexie est complète, les malades mangent et boivent du vin.

J'ai essayé le traitement par les purgatifs, par les sels neutres ; je n'y ai rien gagné : je n'ai rien changé ni à l'heure ni à l'intensité des accès. J'ai toujours été obligé d'en venir au sulfate de quinine après avoir perdu du temps, et avoir laissé revenir un accès que j'aurais peut-être évité par l'administration immédiate du fébrifuge.

Cependant, dans les fièvres tierces ou quartes, il m'arrive quelquefois, dans les jours intercalaires et lorsque la langue fournit cette indication, d'administrer 30 grammes de sulfate de magnésie dans une bouteille d'eau gazeuse, sous forme d'eau de Sedlitz.

Lorsque la langue est large, jaune, ou blanche, limoneuse, lorsque le malade est constipé depuis plusieurs

jours, lorsqu'il sollicite une médecine, je la lui accorde, mais seulement s'il existe un ou deux jours apyrétiques pendant lesquels la dose de sulfate de quinine ne sera pas nécessaire.

Dans les fièvres quotidiennes, même avec les indications aux purgatifs, je commence par le sulfate de quinine ; quand les accès sont coupés et si les mêmes indications persistent, ce qui est bien rare, alors j'emploie les sels neutres.

Ainsi les purgatifs ne sont employés que comme accessoires et pour satisfaire à une symptomatologie secondaire et non comme moyens de traitement de la fièvre intermittente.

Le véritable traitement, le seul que je connaisse, est le sulfate de quinine. Il a été prescrit à la dose de cinq décigrammes dans les fièvres quotidiennes. Pour les fièvres tierces ou quartes, il est porté à la dose de six décigrammes.

Dans les fièvres rémittentes, ou intermittentes irrégulières, lorsqu'on ne sait à quelle heure l'accès doit revenir, je donne le sulfate de quinine à la dose d'un gramme ou même de deux grammes à prendre à doses fractionnées, une pilule ou une cuillerée de solution toutes les heures. Ce moyen m'a toujours réussi, souvent dès le premier jour, toujours au second.

1° Causes ordinaires, permanentes, de la fièvre intermittente *endémique* à Dunkerque.

A. — Pays de plaine, basse, humide, sillonnée de canaux et de watergangs.

B. — Voisinage des Moëres, vaste marais à l'état de dessèchement fort avancé, situé dans l'E.-S.-E. de la ville, à neuf kilomètres environ de distance, et dont les eaux marécageuses, élevées par des pompes à feu et des moulins à vent, arrivent par le canal des Moëres et par la Cunette jusque dans la ville, à deux cents pas, environ, des deux quartiers habités par la troupe.

C. — Etat du rivage et du chenal dont chaque marée basse laisse à découvert, dans une étendue considérable, le fond vaseux et infect. Le bassin Becquet, le canal de Déversement et la Cunette qui entourent la ville, sont aussi périodiquement mis à sec deux fois dans les 24 heures, pendant trois ou quatre jours à chaque époque de la nouvelle et de la pleine lune, pour produire les chasses dirigées contre les bancs.

D. — Il n'existe aucun cours d'eau potable à Dunkerque ni dans toute la campagne environnante. On boit l'eau de pluie recueillie dans les citernes.

E. — La vie en caserne.

F. — Température extrêmement variable ; sol plat, très peu élevé au dessus de la mer, exposé, sans le moindre abri, à tous les vents : Vent de Sud, chaud humide ; — vent de Nord, froid ; — vent d'Ouest, humide, tantôt froid, tantôt plus doux ; — Vent d'Est, froid et sec. Ce dernier, avant d'arriver à Dunkerque, a passé sur les marais des Moëres.

2° Causes spéciales à l'année 1858 de l'intensité endémique de la fièvre intermittente.

A. — Sécheresse continue pendant 18 ou 20 mois. Ses conséquences.

B. — Le dévasement de toutes les lignes de fortifications autour de la ville, et exposition de la vase sur les talus des glacis.

C. — Travaux qui ont nécessité l'évacuation des bassins à flot du port à chaque marée.

Observations générales sur ces causes. — Plusieurs sont niées par la Commission hygiénique : entr'autres, l'influence du flux et du reflux. Ces négations sont intéressées; on craint, en les admettant, de nuire à la ville, de la signaler comme insalubre. Ne lui nuit-on pas bien davantage en cachant les causes qui sont réelles? Là où l'on ne

reconnaît pas un mal, on ne cherche naturellement pas un remède.

1858. — ÉPIDÉMIE DE GRIPPE.

Avant de nous occuper de cette affection qui a été dominante surtout en Janvier 1858, relatons les caractères saillants de la météorologie de ce mois.

Le mois de Janvier 1858 peut être considéré comme ayant été assez généralement beau, bien que, pendant une partie des matinées et des soirées, des brumes épaisses envahissaient presque toute l'atmosphère.

La colonne barométrique s'est maintenue, comme les mois précédents, à une grande hauteur; les oscillations, quoique à peu près journalières, n'ont cependant été ni brusques ni trop sensibles.

Pendant les huit premiers jours du mois, le thermomètre a été assez bas; aussi le froid a-t-il régné d'une manière, pour ainsi dire, permanente.

Cette température froide s'est surtout fait sentir le matin. Elle a coïncidé avec d'épais brouillards. Le 7, à 7 heures du matin, il a fait très-froid, le thermomètre minimà a indiqué 10 degrés centig. au-dessous de zéro. Vers la fin du mois, cette température a reparu sous l'influence des vents d'Est; mais ceux-ci ayant été remplacés par des vents de Sud, de Sud-Ouest, le thermomètre est remonté.

L'hygromètre a marqué assez d'humidité, et pourtant la quantité d'eau tombée a été minime.

Vents de Sud et de Nord-Ouest les plus fréquents.

L'ozone n'a dépassé, le matin, qu'une seule fois la moitié de l'échelle ozonométrique; le soir, le papier a été à peine coloré, la teinte s'est presque constamment tenue à 0 ou au n° 1.

Au premier rang des maladies qui ont régné en Janvier, il faut citer la grippe déjà mentionnée en Décembre. C'est

vers la fin de ce dernier mois seulement qu'elle a pris un caractère épidémique bien tranché ; puis, presque tout-à-coup, au commencement de Janvier, elle a, sans exagération, frappé les deux tiers de la population. Bien des personnes ont été atteintes à deux reprises.

Déjà deux fois elle a paru épidémiquement à Dunkerque, en 1832 et en 1849 (moins grave en 1849), et elle n'a pas été, d'après les confrères qui l'ont observée à ces époques, plus meurtrière qu'en 1858.

Sans nous étendre beaucoup sur cette affection bénigne, nous dirons seulement que cette année, comme en 1832 et 1849, comme à Paris, comme enfin dans tous les pays où elle a sévi, elle a consisté en une fièvre catarrhale dans laquelle la bronchite n'est qu'une des localisations les plus habituelles, et qui est principalement caractérisée par des lassitudes, des douleurs vagues, de la chaleur à la peau, de la céphalalgie, des frissons, et parfois des nausées et des vomissements. Le mal de tête est intense, continu, il augmente, et la perte des forces est progressive. L'état saburral des premières voies se maintient ; il existe enfin une prostration générale qui est, pour ainsi dire, le caractère propre, le cachet de toute maladie épidémique.

La durée moyenne de cette affection n'a été que d'un septenaire ; chez quelques personnes, elle durait seulement trois ou quatre jours ; chez d'autres, elle s'est prolongée jusqu'à 12 et 14 jours ; enfin, chez quelques malades, la bronchite a dégénéré en pneumonie catarrhale, en phthisie pulmonaire, comme chez une de nos malades, jeune femme de 22 ans (Mme H...) morte en Juillet 1859.

L'indication dominante du traitement de cette grippe a été les évacuants. Cette médication a presque invariablement déterminé un amendement général, et surtout de la diminution de la céphalalgie, symptôme le plus pénible.

De tous les agents évacuants, la potion éméto-cathartique suivante a paru devoir être préférée :

R. Ipéca..... Un gramme.
Eau..... Cent grammes.
Tart. stib. Cinq centig.
f. s. a.

Elle était la prescription faite à un adulte, et une dose un peu inférieure était donnée à un enfant.

Ce traitement était complété par l'usage de boissons pectorales et gommeuses, et d'autres de nature à provoquer la diaphorèse.

La grippe a attaqué indistinctement les malades, les valétudinaires, les personnes de tout âge en bonne santé.

Sous le rapport de la transmission, elle s'est comportée comme dans les épidémies de 1832-1849; elle s'est propagée de la même façon que la plupart des maladies infectieuses. Un individu était-il atteint de cette maladie, les habitants de la même maison tombaient grippés.

Attribuerons-nous cette grippe épidémique aux brouillards très-fréquents de Décembre et de Janvier, au froid humide, à la clémence exceptionnelle de la saison, etc., etc.? Non évidemment, car le génie épidémique qui a dominé, depuis le commencement de cet hiver, s'est étendu sur toute la France, même à l'étranger, et la maladie d'alors a différé absolument de la constitution médicale propre à ce pays dans cette période de l'année.

On ne peut donc méconnaître l'existence d'une cause spéciale, inconnue dans son essence, répandue dans l'atmosphère, impossible à définir jusqu'à présent.

Vers la fin de Janvier, la grippe a diminué sensiblement; mais la constitution médicale étant éminemment nerveuse, la coqueluche a apparu : elle semble vouloir se propager.

. . . . . .

En Février, la grippe a cessé peu à peu. . . . .

. . . . . .

1858. — ÉPIDÉMIE DE COQUELUCHE.

Février a été la continuation de la période de beaux jours et de sécheresse qui a marqué les mois de Décembre 1857 et Janvier 1858. Cette sécheresse même a été plus prononcée qu'en Janvier, par suite des vents d'E., de N.-E., de S.-E.; ils ont régné pendant la majeure partie du mois, et plusieurs fois ils ont soufflé avec violence.

La colonne du baromètre a subi une dépression très-sensible, bien opposée à cette ascension à laquelle le baromètre s'était tenu si longtemps.

La température a été, le matin surtout, véritablement celle de l'hiver. Mais, si le plus grand froid du mois n'a pas été aussi prononcé que celui du mois précédent, la gelée s'est fait sentir d'une manière plus continue.

Beaucoup d'ozone, le matin principalement. . .

. . . . . .

La constitution médicale éminemment nerveuse de Janvier, disions-nous alors, devait faire naître la coqueluche. En effet, elle s'est développée et a frappé un grand nombre d'enfants. Elle n'a rien offert jusqu'ici de particulier dans ses symptômes et son traitement.

Mars. — La coqueluche s'est propagée surtout par le rapprochement des enfants dans les écoles; toutefois, quelques-uns, complètement isolés, ont souffert de cette maladie.

Comme d'habitude, la coqueluche était, pendant quelques jours, constituée par une toux sèche, de l'anxiété, du gonflement des yeux; puis la toux devenait caractéristique; la face était rouge, bouffie, et l'accès se terminait par l'expectoration de mucosités ou par un vomissement.

La bronchite, la pneumonie lobulaire, la congestion cérébrale, les convulsions furent, avec quelques diarrhées, les principales complications constatées.

Pendant le mois, un seul enfant succomba de la coque-

luche, ou plutôt par suite des convulsions qui vinrent la compliquer.

Le traitement de la coqueluche simple a été celui qui est habituel : infusions pectorales, emploi de la belladone et des vomitifs dans quelques cas.

Congestion cérébrale combattue par des purgatifs et des révulsifs aux extrémités inférieures. Contre la bronchite, expectorants et vésicatoires; la diarrhée ne résistait pas aux opiacés et aux amylacés.

Dans quelques circonstances, la coqueluche succéda à la rougeole ; mais le plus souvent elle se déclara d'abord, ce qui n'est pas habituel, et la rougeole ne modifia en rien son développement. Cette anomalie de la coqueluche précédant la rougeole, est un fait à noter. Elle vient corroborer une partie de l'observation du Dr Fournier, dans la Moselle, et signalée par le professeur Trousseau, dans son rapport de 1857, à l'Académie de Médecine, sur les Epidémies de 1856. Le rapporteur écrit dans son compte-rendu, page 10 : « . . . Une épidémie de coqueluche » aurait eu cela de rare que la rougeole, au lieu de la » précéder comme d'usage, serait survenue pendant son » cours, et aurait arrêté son développement. Si ce fait est » parfaitement exact, il aurait peu d'analogie en épidé- » miologie. »

Jusqu'à la fin de 1858, la coqueluche a persisté sans rien présenter de particulier, tantôt isolée, tantôt généralisée, selon les circonstances de son apparition, et surtout selon celles qui coïncidaient avec son développement ; ainsi, par exemple, l'accumulation d'un grand nombre d'enfants dans une même maison, une même famille, etc., etc.

Neuf enfants au-dessous de 10 ans ont succombé à la coqueluche bien caractérisée et sans autre transformation. Dans ces neuf cas, elle a tellement affaibli les petits malades

qu'ils n'ont pu résister. Ils sont morts dans un état de marasme complet.

Très-probablement, si les renseignements des médecins traitants et des familles avaient été mieux transmis, un plus grand nombre de décès eût pu être attribué à la coqueluche simple ou compliquée ; mais, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, la constatation certaine, incontestable des décès, est difficile, sinon impossible.

En 1859, la coqueluche a régné comme en temps ordinaire, ni plus ni moins, et n'a rien offert de saillant à noter.

V

FRÉQUENCE DES MALADIES SELON LES AGES, LES SEXES, LES SAISONS, LES CONDITIONS DE FORTUNE, L'ACUITÉ.

Après avoir étudié le tableau des affections qui naissent sous l'influence des diverses constitutions atmosphériques et telluriques, parcourons, de même, celui des maladies aiguës ou chroniques que les âges, les sexes éprouvent, ou que les conditions de fortune déterminent.

Les remarques suivantes ne sont pas, on le concevra facilement, le résultat unique de nos observations pendant ces dix dernières années ; elles ont été constatées depuis longtemps, et elles le seront à toutes les époques. Les passer sous silence dans ce travail, constituerait une lacune que nous croyons devoir éviter.

Il n'est pas possible d'établir numériquement la fréquence des maladies selon les sexes et les âges, dans une ville aussi étendue que la nôtre; mais comme il est permis, dans certains cas, de conclure du particulier au général, là surtout où la classe malheureuse forme à peu près le quart de la population, nous dirons, d'après nos relevés

journaliers, qu'il y a toujours plus de femmes malades que d'hommes, et que le chiffre des enfants est inférieur à celui de ces derniers.

Parmi les maladies de l'enfance, aucune n'est plus répandue que la croûte laiteuse ; on la remarque chez le riche où les règles de l'hygiène sont les moins violées, comme chez l'indigent où tout conspire pour la faire naître.

Les scrofules, le rachitis et le carreau sont très communs ; mais ces affections se rencontrent principalement chez les enfants de la classe la moins éclairée du peuple. Les erreurs de régime, réunies à l'insalubrité de l'air qu'ils respirent, en sont les principales causes.

Et cependant, quelle différence dans certaines habitations, certains quartiers, mauvais encore aujourd'hui, avec les demeures d'autrefois, avec ces caves humides, ces réduits affreux, malsains, où l'air et la lumière jamais ne pénétraient ! Les enfants y périssaient de bonne heure, ou arrivaient péniblement à un âge un peu plus avancé, en présentant ces caractères indélébiles du rachitisme et de l'étiolement.

La leucorrhée, qui peut être regardée comme endémique en Hollande et en Flandre, est une maladie commune chez les femmes à Dunkerque. Les filles comme les mères en sont atteintes ; ces dernières toutefois l'éprouvent plus fréquemment.

Les anomalies dans les fonctions de l'utérus s'offrent assez souvent au médecin, et ces vices de la menstruation déterminent parfois les maladies les plus graves.

Les affections nerveuses forment encore ici la part des maladies qui frappent beaucoup d'individus du sexe le plus aimable ; elles revêtent mille formes, et c'est sous ces mille formes, véritable protée, qu'elles rendent leur existence pénible et fâcheuse.

Les hommes éprouvent à Dunkerque peu de maladies qui leur soient particulières ; pourtant les affections cuta-

nées et le scorbut semblent se développer chez eux de préférence. Toutes les classes n'y sont pas également sujettes; les marins, les pêcheurs et les ouvriers sont ceux chez lesquels elles sont observées le plus souvent. Un régime diététique mal réglé, l'abus des boissons spiritueuses, les intempéries paraissent être les causes de leur production.

La syphilis est commune à Dunkerque, comme dans toutes les villes maritimes ou commerçantes. On doit avouer néanmoins qu'elle n'est plus aussi multipliée qu'autrefois, grâce à une police vigilante, sagement dirigée, qui en empêche la propagation en surveillant les maisons de débauche et sequestrant de la société les individus qui en sont atteints. Mais, malgré toute cette vigilance, elle ne peut toujours saisir ces nymphes qui vont

. . . . . vers le déclin du jour
En cent lieux fréquentés colporter leur amour!!...

Oui, la source qui fournit le plus d'aliments à la prostitution, c'est la débauche latente, clandestine, que les besoins impérieux et toujours croissants du luxe dans la misère, entretiennent et développent avec une incroyable activité.

Espérons qu'en appelant l'attention de l'autorité supérieure sur cette dernière cause des affections vénériennes trop nombreuses encore, elle, qui doit posséder des ressources de tous genres, arrivera un jour à faire disparaître la majeure partie de ces maux, dont les victimes sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Terminons par quelques détails relatifs à cette perturbation aiguë dans les voies digestives produite par l'ingestion des huîtres, leur usage comme aliment étant assez général. Les renseignements suivants sont extraits d'une Note fournie à l'autorité par le Dr Zandyck père (1), à

(1) Rapport inséré dans le *Journal Universel des Sciences médicales*, tome XIV, et cité dans la *Faune des Médecins*, par Hipp. Cloquet. Article HUITRES, tom. V, p. 432.

l'occasion d'accidents nombreux survenus à la suite de l'ingestion des huîtres en 1819. Ces troubles, qui se sont représentés il y a trois ou quatre ans, en 1856 ou 1857, et qui peuvent reparaître chaque année, doivent être connus afin que chacun puisse les éviter ou ne pas trop s'effrayer. Mais laissons parler l'auteur du Rapport :

« Les aliments les plus salubres, même ceux dont » l'usage est le plus habituel, peuvent acquérir des qua- » lités malfaisantes, et déterminer des accidents d'autant » plus multiples que la sécurité avec laquelle on s'en » nourrissait, était plus grande. C'est ainsi que les huîtres » qui sont ingérées par les estomacs les plus délicats, » sans exciter le moindre trouble dans l'économie, peu- » vent devenir la source d'accidents nombreux, comme » nous venons d'en voir des exemples tant à Dunkerque » que dans quelques endroits environnants.

» Ces huîtres avaient été expédiées de la Hougue, en » Normandie, où une infinité de fosses les retiennent en » dépôt. Elles arrivèrent à Dunkerque au commencement » du mois de Septembre dernier, et une partie fut livrée à » la consommation, tandis qu'une autre fut expédiée pour » Lille et autres villes voisines. On en mangea avec avi- » dité, parce qu'elles étaient les premières qui arrivaient, » ce commerce étant interrompu pendant les mois de l'été.

» A peine quelques personnes en eurent-elles mangé » que l'on vit naître des coliques, des vomissements, des » diarrhées. D'abord, on eut peine à en accuser ce coquil- » lage qui paraissait à l'abri de tout soupçon; mais la masse » des faits devint si grande que l'autorité publique crut » devoir prendre des mesures pour fixer son opinion sur la » qualité de cet aliment. Je fus chargé de faire connaître » le résultat de mes recherches.

» Plusieurs de ces huîtres présentaient les caractères » suivants : en les ouvrant, on trouvait le manteau ainsi » que les diverses membranes retirés vers le corps de

» l'animal, ce qui lui donnait un aspect désagréable ; l'eau » qu'elles renfermaient, abandonnait un dépôt limoneux, » tant sur l'huître elle-même, que sur les parois de la co- » quille, et avait un goût saumâtre très-prononcé.

» D'autres, moins maigres, moins laiteuses, recélaient » aussi une eau beaucoup plus salée qu'elle n'a coutume » de l'être, quoique moins chargée de parties hétérogènes.

» Chez la plupart des individus qui en avaient mangé, » on remarquait une irritation des voies digestives accom- » pagnée de vomissements et de coliques plus ou moins » intenses. Ces douleurs se faisaient principalement sen- » tir dans l'étendue de l'intestin colon, et étaient suivies » d'un flux dyssentérique. Ceux, chez lesquels l'irritabilité » était excessive, éprouvaient des mouvements nerveux » qui compliquaient cette scène de désordre dont la durée » était plus ou moins longue, selon la quantité des huîtres » ingérées ou selon l'idiosyncrasie du malade.

» Cinq ou six huîtres suffirent chez quelques personnes » pour faire regretter d'en avoir mangé, tandis que chez » d'autres, un nombre beaucoup plus grand ne produisit » aucun effet fâcheux.

» Quoique je ne pusse désigner d'une manière rigou- » reuse la cause des accidents que les huîtres avaient » déterminés, rien ne m'annonçant qu'ils étaient dus ou » au frai très-âcre des *astéries (asterias,* Linn.) qui se » trouve quelquefois interposé dans les valves, ou à la » présence de petits crabes *(cancer pinnotheres*, Linn.) » regardés comme nuisibles, je fus porté à en trouver la » cause dans l'état de faiblesse et de langueur de l'huître » qui n'avait point assez animalisé l'eau de mer qu'elle » renfermait, et en accuser, par conséquent, moins la » chair elle-même, que le liquide qui l'entourait. Cette » opinion me parut confirmée par le genre de traitement » qui avait le mieux réussi et qui consistait dans l'admi- » nistration des mucilagineux combinés avec les calmants.

» Considérant donc la qualité malfaisante de ces mollus-
» ques, je proposai : 1° de retirer de la circulation toutes
» les huîtres qui y étaient répandues et d'en ordonner
» l'enfouissement ; 2° de suspendre la vente de celles
» qui se trouvaient encore en dépôt dans les fosses de
» l'huîtrière jusqu'au 15 Octobre suivant ; espérant que
» pendant ce laps de temps elles auraient pu se refaire et
» devenir plus salubres.

» En effet, ces mesures ayant été prises, et les huîtres
» sequestrées ayant été rendues à la circulation à l'époque
» précitée, on n'entendit plus parler d'accidents déter-
» minés par cet innocent mollusque dont les gastrono-
» mes purent de nouveau se rassasier sans crainte. .
» . . . . . .

VI

MORTALITÉ.

Quelques données sur la mortalité générale sont le complément nécessaire de ce travail ; malheureusement les renseignements nous manquent pour les années 1850-1851-1852. Depuis 1853, les états numériques par sexes, par âges, par genres de maladies, par professions, des personnes décédées à domicile et aux hôpitaux, nous ont fourni les chiffres suivants.

Moyenne annuelle des décès à Dunkerque (population fixe 26,531 âmes) (1), de 1853 à 1859 inclus. . . 825
Naissances. 919

Différence moyenne 94 en faveur des naissances.

Mortalité moyenne chez les hommes	410
Mortalité moyenne chez les femmes	386
Différence.	24

(1) Elle s'élève à plus de 30,000 âmes avec la population flottante.

Celle des hommes l'emporte sur celle des femmes; mais, on le voit, la différence est insignifiante.

La mortalité est forte chez les enfants au-dessous de 10 ans; elle constitue presque la moitié de la totalité des décès. Le chiffre moyen annuel est de 360 qui se subdivise ainsi :

Sexe masculin	197
Sexe féminin	163
Différence.	34

La mortalité des garçons est aussi supérieure à celle des filles. La différence, quoique minime, est un peu plus élevée que celle des hommes.

Les principales maladies qui règnent dans notre pays donnent en moyenne les décès suivants :

1° Affections de poitrine, catarrhes, phthisie pulmonaire: 189, c'est à dire à peu près le quart du chiffre total des décès. Presque autant d'hommes que de femmes ; une différence de 5 ne peut être indiquée.

2° Fièvres typhoïdes: 31 décès par année, plus une fraction.

3° Scrofules : 10 enfants y succombent à peu près chaque année.

4° Rougeole compliquée : en 1858, 65 enfants sont morts de cette maladie, 31 garçons et 34 filles.

Enfin, en 1853, un homme de 52 ans mourut d'hydrophobie (1).

---

(1) Voir la Note de M. Thélu, médecin, dans le Tome 1er, page 216, des Mémoires de la Société Dunkerquoise.

RÉSUMÉS

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A DUNKERQUE (NORD)

ANNÉE 1850.

Les lieux et les temps d'observations ayant été indiqués dans le IX chapitre, pages 125, 126 et 127, nous n'en reparlerons plus.

Température atmosphérique. Thermomètre (1).

1850. Heures.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	— 1,3	— 1,2	— 1,6	— 1,3
Février . . .	+ 5,4	+ 7,3	+ 5,8	+ 6,1
Mars	2,2	3,3	4,5	3,3
Avril	9,9	13,9	10,0	11,2
Mai.	12,7	15,8	11,2	13,2
Juin	16,0	21,1	15,9	17,3
Juillet	17,5	21,4	17,2	19,0
Août	17,0	20,1	16,7	18,0
Septembre . .	14,3	17,4	14,7	15,4
Octobre . . .	8,7	11,2	9,0	9,6
Novembre. . .	7,0	10,2	8,2	8,4
Décembre. . .	4,2	5,3	4,9	4,8
Température moyenne des heures de l'année.	8,1	11,0	8,2	9,2 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1849		Mars		Juin		Septembre	
Janvier... 1850	2,5	Avril....	9,2	Juillet ..	18,2	Octobre ...	11,1
Février.....		Mai.....		Août....		Novembre	

(1) Jusqu'au 13 Janvier au matin, pas d'observations; le thermomètre est en réparation.

N'ayant pas de thermomètre maximà et minimà, le tableau suivant ne représentera que le maximà et le minimà de la journée.

MAXIMA DE LA JOURNÉE.			MINIMA DE LA JOURNÉE.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	26 à midi.	9,5	Janvier. .	22 matin.	—9,4	18,9
Février. .	11 »	11,0	Février. .	14 »	2,0	9,0
Mars. . .	31 1 h. soir	11,0	Mars. . .	17 »	—3,0	14.0
Avril. . .	8 »	17,5	Avril. . .	24 »	7,0	10,5
Mai . . .	31 midi.	22,5	Mai . . .	2 »	6,0	16,5
Juin . . .	26 »	25,0	Juin . . .	15 soir.	11,0	14.0
Juillet . .	23 »	27,5	Juillet . .	8 »	13,0	14,5
Août. . .	5 »	26,0	Août. . .	22 matin.	13,0	13,0
Septemb.	3 1 h. soir	19,5	Septemb.	30 »	10,0	9.5
Octobre .	4 midi.	16,0	Octobre .	23 »	3,5	12,5
Novemb..	2 »	15,5	Novemb..	30 »	—1,5	17,0
Décemb. .	15 4 h. soir	12,0	Décemb. .	1,10,11,23	0,0	12,0
Moyenne.		17,7	Moyenne		2,6	15,1

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h	Différence.
Janvier . .	22,27	0,782	Janvier . .	15	0,748	0,034
Février. .	17,25,26,27	0,778	Février . .	6	0,735	0,043
Mars . . .	5,6,7,12,13	0,782	Mars . . .	23,24	0,753	0,029
Avril . . .	19,25	0,771	Avril . . .	2,11	0,751	0,020
Mai. . . .	1,2.29	0,776	Mai. . . .	7,8,24	0,755	0,021
Juin. . . .	2,19	0,780	Juin . . .	15,	0,755	0,025
Juillet. . .	6,	0,773	Juillet. . .	26,	0,758	0,015
Août . . .	31,	0,778	Août . . .	21,	0,755	0,023
Septembre	2,	0,780	Septembre	30,	0,753	0,027
Octobre. .	12,13,	0,776	Octobre. .	28,	0,748	0,028
Novembre.	9,	0,778	Novembre	20,	0,739	0,039
Décembre.	23,24	0,782	Décembre.	15,	0,742	0,040
Moyenne.		0,778	Moyenne. . . .		0,749	0,029

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1849		Mars.		Juin...		Septemb.	
Janvier.. 1850	0,762	Avril.	0,762	Juillet.	0,765	Octobre..	0,765
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

On remarquera dans les tableaux hygrométriques des années 1850-1851-1852-1853-1854, plusieurs lacunes et quelques minimums impossibles; nous les avons transcrits cependant. Notre instrument était défectueux, parfois même il ne donnait aucune indication. Il n'en a pas été ainsi en 1855-1856-1857-1858-1859. Notre hygromètre de Saussure était alors dans de meilleures conditions, et il a indiqué tout ce que peut donner de précis un instrument dont, en général, les défauts sont nombreux et qui s'altère facilement.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité.	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité.
Janvier . .	—	—	Janvier . .	—	—
Février . .	2	72 degrés.	Février . .	6	10 degrés.
Mars . . .	24	85 »	Mars . . .	—	—
Avril . . .	4	90 »	Avril . . .	10	25 degrés.
Mai	8	97 »	Mai. . . .	4	10 »
Juin . . .	7	90 »	Juin. . . .	21	30 »
Juillet . .	4,19,28	100 »	Juillet. . .	10	25 »
Août . . .	—	—	Août . . .	—	—
Septembre	18	90 »	Septembre	26	25 degrés.
Octobre. .	28	100 »	Octobre. .	15	25 »
Novembre.	1,23	100 »	Novembre.	13	50 »
Décembre.	6,8,15	100 »	Décembre.	20	60 »
Moyenne. . . .		92 degrés.	Moyenne		28 degrés.

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janv.		2	10F2	9		4F2	3	3
Fév..		1			5F3	14F6	2F2	6F4
Mars.	3F2	8F2	3	2	1	4	3F1	7
Avril	2	2		4	1	8F3	6F2	7F2
Mai..	2	11				3F2	5	10
Juin.	3	16F4					10F6	1
Juill.	6	4		1		4F2	8F2	8F1
Août.	2F2	3F1		1		6F2	13F6	6
Sept.	2	8F1	5		2	3	7F1	3F1
Oct..	3F1	2		1		4F2	13F2	8F3
Nov..	1	1F	2		1	6F3	12F3	7
Déc..	5		1	5	5	3F1	12F4	
Année..	29	58	21	23	15	59	94	66

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O
Janvier. .	9		1	2			4	2	
Février. .	11					2	8	1	
Mars . . .	10	3	2				1	2	2
Avril. . .	11				1	1	4	2	3
Mai. . . .	8	1	1					2	4
Juin . . .	9		3					5	1
Juillet . .	10		1		1		4	2	2
Août . . .	16	1	1				4	6	4
Septemb..	9	1	1	1		1	3	2	
Octobre .	14	2					3	5	4
Novembre	16	1				1	5	5	4
Décembre	17					1		6	
Total. . .	130	9	10	3	2	6	36	40	24

Total. 130

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
N. L. le 13 Janvier.	D.	2	
P. L. le 28 Janvier.	C.		8
N. L. le 12 Février.	D.	10	
P. L. le 26 Février.	C.		4
N. L. le 13 Mars.	D.	3	
P. L. le 27 Mars.	C.		7
N. L. le 12 Avril.	D.	6	
P. L. le 26 Avril.	C.		6
N. L. le 11 Mai	D.	3	
P. L. le 26 Mai	C.		4
N. L. le 10 Juin	D.	4	
P. L. le 24 Juin	C.		3
N. L le 9 Juillet	D.	7	
P. L. le 24 Juillet	C.		5
N. L. le 7 Août.	D.	7	
P. L. le 22 Août.	C.		9
N. L. le 6 Septembre . . .	D.	9	
P. L. le 21 Septembre. . .	C.		3
N. L. le 5 Octobre	D.	9	
P. L. le 21 Octobre	C.		8
N. L. le 4 Novembre . . .	D.	10	
P. L. le 19 Novembre . . .	C.		9
N. L. le 3 Décembre . . .	D.	13	
P. L. le 19 Décembre . . .	C.		7
	D.	3	
		86	73
		Déclin.	Croissant.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grêle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	9	S.-E.	0,771	Ther. en réparation.
»	11	N.-O.	0,760	»
»	12	E.	0,762	»
»	15	E.	0,748	—7,0
»	16	S.-E.	0,753	0,0
»	17	N.-E.	0,760	—2,0
»	18	N.-E.	0,760	+1,0
»	20	E.	0,765	—3,0
»	27	E.	0,780	—3,0
Mars . .	24	N.-O.	0,753	+2,0
»	25	E.	0,758	+3,0

Grêle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	28	N.-E.	0,765	+6,0
Mars . .	23	N.-E.	0,753	+4,0
» . .	24	N.-O.	0,753	2,5
Avril . .	8	S.-O.	0,755	13,5
Octobre.	27	N. O.	0.760	6,0
Novemb.	14	N.-O.	0,769	8,5
Décemb.	20	N.	0,769	4,5

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	22, 23, 24, 26, 29, 31.
Février . .	8, 9, 10, 11, 14, 17, 18, 19, 22, 24.
Mars . . .	1, 2, 4, 7, 8, 9, 10, 14, 21, 25, 29, 30.
Novembre.	3, 7, 8, 9, 12, 14, 15, 17, 20, 21, 23, 25, 26.
Décembre.	5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 21, 22, 23, 24.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Juin . .	28	4 h. du soir.	N.-E.	0,760	22,0
»	29	10 h. du m.	O.	0,758	15,0
Juillet .	9	6 h. du soir.	N.-O.	0,765	16,0
»	15	5 h. du soir.	N.-E.	0,767	24,0
»	17	midi.	N.	0,765	25,0
»	19	11 h. du m.	S.-O.	0,767	20,0
»	23	5 h. du soir.	S.-E.	0,763	22,0
»	29	2 h. du m.	N.	0,767	19,0
Août . .	13	tout le jour	N.-O.	0,762	19,0

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	6	4	21	31
Février . . .	8	5	15	28
Mars	10	5	16	31
Avril	17	6	7	30
Mai	16	7	8	31
Juin	18	3	9	30
Juillet. . . .	19	5	7	31
Août	9	4	18	31
Septembre .	16	8	6	30
Octobre . . .	12	4	15	31
Novembre . .	8	10	12	30
Décembre . .	6	8	17	31
Total des jours de l'année.				365

ANNÉE 1851.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1851. Heures.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier.	4,4	6,6	4,7	5,0
Février.	2,3	5,9	4,0	4,0
Mars.	5,7	8,7	5,8	6,7
Avril.	8,6	12,2	8,6	9,7
Mai.	11,0	14,4	11,0	12,1
Juin	15,6	19,7	16,0	17,1
Juillet	16,2	20,1	13,4	16,5
Août.	17,1	21,9	18,1	19,0
Septembre. . .	13,7	17,5	14,5	15,2
Octobre	11,1	14,4	11,6	12,3
Novembre . . .	4,2	6,2	4,8	5,0
Décembre . . .	2,0	5,2	4,3	3,8
Température moyenne des heures de l'année.	9,3	12,6	9,7	10,5 Moyenne de l'année.

Année météorologique.

HIVER.		PRIMTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre. 1850		Mars..		Juin.....		Septembre	
Janvier.... 1851	4,6	Avril..	9,5	Juillet..	17,5	Octobre...	10,8
Février.....		Mai ...		Août....		Novembre.	

N'ayant pas de thermomètre maximà et minimà, le tableau suivant ne représentera que le maximà et le minimà de la journée.

MAXIMA DE LA JOURNÉE.			MINIMA DE LA JOURNÉE.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	1er à midi.	12,0	Janvier. .	24 s., 26 j.	0,0	12,0
Février. .	20	10,5	Février. .	17 matin.	—1,5	12,0
Mars. . .	29 1 h. soir	13,0	Mars. . .	9 »	0,0	13,0
Avril. . .	20 »	19,0	Avril. . .	5 soir.	4,0	15,0
Mai . . .	25 »	20,0	Mai . . .	6 matin.	5,0	15,0
Juin . . .	27 »	26,0	Juin . . .	2 »	6,0	20,0
Juillet . .	1er 2 h. soir	27,5	Juillet . .	10 soir.	11,0	16,5
Août. . .	13 »	27,0	Août. . .	29 matin.	12,0	15,0
Septemb.	1er à midi.	21,0	Septemb.	26 soir.	8,5	12,5
Octobre .	11-13 »	18,0	Octobre .	17 matin.	4,0	14,0
Novemb..	1-7 »	9,0	Novemb..	21 »	1,0	8,0
Décemb..	10 »	12,0	Décemb..	29 »	—2,0	14,0
Moyenne.		17,9	Moyenne		3,4	14,5

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier .	23	0,778	Janvier. .	31	0,751	0,027
Février. .	10	0,780	Février . .	1	0,753	0,027
Mars . . .	2	0,778	Mars . . .	21,29	0,731	0,047
Avril . . .	1,2	0,771	Avril . . .	22,30	0,755	0,016
Mai. . . .	30	0,778	Mai. . . .	5,6	0,751	0,027
Juin. . . .	18	0,776	Juin . . .	10	0,755	0,021
Juillet. . .	11	0,769	Juillet. . .	25	0,751	0,018
Août . . .	19,20	0,773	Août . . .	28	0,751	0,022
Septembre	10,16	0,778	Septembre	30	0,753	0,025
Octobre. .	25	0,774	Octobre. .	30	0,746	0,028
Novembre.	13	0,776	Novembre	24	0,751	0,025
Décembre.	11,12	0,778	Décembre.	22	0,755	0,023
Moyenne.		0,775	Moyenne. . . .		0,750	0,025

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1850		Mars.		Juin...		Septemb.	
Janvier.. 1851	0,765	Avril.	0,760	Juillet.	0,765	Octobre..	0,762
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité.	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité.
Janvier . .	29,28	100 degrés.	Janvier . .	2	60 degrés.
Février . .	13	75 »	Février . .	28	30 »
Mars . . .	15,20	100 »	Mars . . .	9	20 »
Avril . . .	22	100 »	Avril . . .	19	30 »
Mai	5	80 »	Mai. . . .	—	—
Juin . . .	10	60 »	Juin. . . .	—	—
Juillet . .	20	75 »	Juillet. . .	—	—
Août . . .	30	40 »	Août . . .	—	—
Septembre	2	95 »	Septembre	10	—
Octobre. .	10	95 »	Octobre. .	8	25 degrés.
Novembre.	2,21	100 »	Novembre.	14	20 »
Décembre.	2,22	100 »	Décembre.	21	60 »
Moyenne. . . .		86 degrés.	Moyenne		35 degrés.

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janv.				4F1	7F2	8	9	3F1
Fév..	1	4F1	1	3F1	3	5F2	6F2	5
Mars.	2	1F	1	1	4F3	6F2	11F5	5F2
Avril	6F2	6	1		2	3F1	7F1	5F1
Mai..	7F3	1F1	5F1		1	4	7F3	6F3
Juin.	1F	2	5F1	1	1F		15F10	5F1
Juill.	7F2		2		1	2F1	13F4	6F3
Août.	6	4F3	1	1		3F1	11F3	5F4
Sept.	8F2	13F3	1		1F1	1F1	2F1	4F1
Oct..	4F2	2	2		7F3	8F2	7	1
Nov..	4F2	2	2	1	2F2	1	3	15F7
Déc..	6	2	5		5	2	8	3F1
Année.	52	37	26	11	34	43	99	63

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	E.	S -E.	S.	S.-O.	O.	N.-O
Janvier. .	7					1	4	2	
Février. .	10	1	1		1	2	2	3	
Mars . . .	15	1				1	5	5	3
Avril . . .	8		1	1		2	3		1
Mai. . . .	8	1						3	4
Juin . . .	6							5	1
Juillet . .	9			1		1	2	3	2
Août . . .	4							2	2
Septemb..	7	4					1	2	
Octobre .	9	3				2	1	3	
Novembre	17	3	1			2	1	2	8
Décembre	4	2				1			1
Total. . .	104	15	3	2	1	12	19	30	22

Total. 104

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
N. L. le 2 Janvier.	C.		2
P. L. le 17 Janvier.	D.	5	
N. L. le 1 Février	C.		10
P. L. le 16 Février.	D.	3	
N. L. le 3 Mars	C.		6
P. L. le 17 Mars	D.	9	
N. L. le 1 Avril.	C.		4
P. L. le 15 Avril.	D.	4	
N. L. le 1 Mai.	C.		5
P. L. le 15 Mai.	D.	3	
N. L. le 30 Mai.	C.		1
P. L. le 13 Juin	D.	2	
N. L. le 29 Juin	C.		3
P. L. le 13 Juillet	D.	6	
N. L. le 28 Juillet	C.		2
P. L. le 11 Août	D.	2	
N. L. le 26 Août	C.		8
P. L. le 10 Septembre . . .	D.	6	
N. L. le 25 Septembre . . .	C.		9
P. L. le 10 Octobre.	D.	2	
N. L. le 24 Octobre.	C.		12
P. L. le 8 Novembre . . .	D.	14	
N. L. le 23 Novembre . . .	C.		7
P. L. le 8 Décembre. . . .	D.	2	
N. L. le 22 Décembre. . .	C.		1
		58	73
		Déclin.	Croissant.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le croissant de la lune que pendant le déclin.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Mars . .	2	N.-E.	0,778	4,0
»	10	S.-O.	0,755	1,0
Novemb.	4	O.	0,760	3,0
»	20	O.	0,758	1,5
Décemb.	28	N.-E.	0,771	0,0

Grèle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Mars . .	1	N.-O.	0,771	4,0
»	2	N.-E.	0,776	1,0
»	31	N.-O.	0,769	8,0
Avril . .	30	S.-O.	0,755	10,0
Mai. . .	19	O.	0,763	12,0
Août . .	13	S.-E.	0,765	23,0
Octobre.	30	N.	0,746	5,0
Novemb.	2	S.	0,751	6,5
»	7	N.-O.	0,758	5,0
»	14	N.	0,767	5,0
»	17	N.-O.	0,758	1,5
»	20	O.	0.760	3,0
»	22	N.	0,760	3,0

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	5, 6, 7, 24, 25, 26, 27, 29, 31.
Février . .	11, 14, 19, 23, 24, 25, 27.
Octobre. .	2, 5, 6, 7, 9, 20, 21, 22, 23, 24, 25.
Novembre.	1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 22.
Décembre.	12, 13, 14, 18, 19, 24, 30.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Mai. . .	10	9 h. soir.	S.-O.	0,758	13,0
»	11	3 h. soir.	S.-O.	0,758	16,0
»	19	2 h. soir.	O.	0,763	12,0
Juillet. .	1	5 h. soir.	E.	0,765	20,0
»	2	6 h. soir.	O.	0,763	19,0
»	10	midi.	N.-O.	0,758	21,0
»	12	1 h. soir.	O.	0,767	23,0
»	17	11 h. matin	N.-O.	0,760	15,0
»	23	2 h. soir.	E.	0,758	23,0
»	29	7 h. matin	O.	0,760	18,0
»	30	8 h. matin	S.-O.	0,760	16,0
Août . .	7	6 h. soir.	E.	0,765	19,0
»	9	midi.	N.	0,765	25,0
»	13	4 h. soir.	S.-E.	0,767	25,0
»	28	7 h. soir.	N.-O.	0,758	15,5
»	29	4 h. soir.	O.	0,758	15,0
Octobre.	4	3 h. matin	S.-O.	0,755	10,0
Novemb.	22	1 h. matin	N.	0,760	3,5

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	10	3	18	31
Février . . .	12	2	14	28
Mars	9	1	21	31
Avril	9	7	14	30
Mai	11	5	15	31
Juin	15	3	12	30
Juillet. . . .	3	8	20	31
Août	13	6	22	31
Septembre .	8	10	12	30
Octobre . . .	8	5	18	31
Novembre . .	2	17	11	30
Décembre . .	7	16	8	31
Total des jours de l'année				365

ANNÉE 1852.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1852. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	3,0	5,3	5,1	4,4
Février . . .	3,1	6,4	3,8	4,4
Mars	1,8	8,2	4,0	4,6
Avril	6,0	11,1	7,0	8,0
Mai.	10,8	15,1	11,0	12,3
Juin	13,8	17,9	14,0	15,2
Juillet	18,4	25,6	19,9	21,3
Août	15,3	21,1	16,3	17,5
Septembre . .	12,8	17,2	14,1	14,7
Octobre . . .	8,5	12,1	9,3	9,9
Novembre. . .	9,9	12,0	10,4	10,7
Décembre. . .	7,3	10,0	8,1	8,4
Température moyenne des heures de l'année.	9,2	13,5	10,2	10,9 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1851		Mars		Juin		Septembre	
Janvier... 1852	4,2	Avril....	8,3	Juillet ..	18,0	Octobre ...	11,7
Février.....		Mai,.....		Août....		Novembre	

N'ayant pas de thermomètre maximà et minimà, le tableau suivant ne représentera que le maximà et le minimà de la journée.

MAXIMA DE LA JOURNÉE.			MINIMA DE LA JOURNÉE.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	15 à midi.	13,0	Janvier. .	5 matin.	—2,0	15,0
Février. .	2 3 heures	12,7	Février. .	13 »	—2,5	15,2
Mars. . .	24 »	13,5	Mars. . .	6 »	—2,5	16,0
Avril. . .	23 2 h. soir	18,0	Avril. . .	17 »	+1,0	17,0
Mai . . .	18 »	23,5	Mai . . .	2 »	4,0	19,5
Juin . . .	28 1 h. soir	25,0	Juin . . .	1 »	7,0	18,0
Juillet . .	7 »	35,7	Juillet . .	2 »	11,0	24,7
Août. . .	1er »	33,0	Août. . .	21 »	8,0	25,0
Septemb.	8 »	22,5	Septemb.	18 »	7,0	15,0
Octobre .	11 »	18,5	Octobre .	16 »	4,0	14,5
Novemb..	2 midi.	18,0	Novemb..	30 »	4,0	14,0
Décemb..	15 »	12,5	Décemb..	22 »	0,5	12,0
Moyenne.		20,4	Moyenne		2,8	17,6

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier .	18,19	0,773	Janvier. .	11	0,745	0,028
Février. .	22,23	0,778	Février . .	9	0,744	0,034
Mars . . .	5,6,7	0,780	Mars . . .	30	0,748	0,032
Avril . . .	13	0,773	Avril . . .	30	0,753	0,020
Mai. . . .	15	0,773	Mai. . . .	29,30	0,753	0,020
Juin. . . .	24,25	0,769	Juin . . .	14	0,748	0,021
Juillet. . .	3	0,773	Juillet. . .	26	0,758	0,015
Août . . .	23	0,772	Août . . .	11,12	0,748	0,024
Septembre	23	0,777	Septembre	19,28	0,746	0,031
Octobre. .	19,20	0,776	Octobre. .	5	0,742	0,034
Novembre.	8,9	0,771	Novembre	16	0,739	0,032
Décembre.	18	0,773	Décembre.	15	0,746	0,027
Moyenne.		0,774	Moyenne. . . .		0,747	0,027

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1851 Janvier.. 1852 Février.....	0,751	Mars. Avril. Mai...	0,765	Juin... Juillet. Août..	0,760	Septemb. Octobre.. Novemb..	0,758

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité.	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité.
Janvier . .	25	100 degrés.	Janvier . .	9	25 degrés.
Février . .	8	100 »	Février . .	—	—
Mars . . .	30	100 »	Mars . . .	—	—
Avril . . .	29,30	100 »	Avril . . .	—	—
Mai	13	90 »	Mai. . . .	—	—
Juin . . .	17	100 »	Juin. . . .	25	16 degrés.
Juillet . .	11	75 »	Juillet. . .	—	—
Août . . .	15	96 »	Août . . .	3	16 degrés.
Septembre	5,18,28	100 »	Septembre	3,22	10 »
Octobre. .	23	100 »	Octobre. .	—	—
Novembre.	2,20,22,29	100 »	Novembre.	10	50 degrés.
Décembre.	7,8,17	100 »	Décembre.	20	32 »
Moyenne. . . .		96 degrés.	Moyenne		23 degrés.

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janv.	3			3	4F1	12F4	7F6	2
Fév..	5	2	3	2	1	2F2	10F7	4F1
Mars.	6	8	9	2	2		4F1	
Avril	1	10F1	16F3				3	
Mai..	5	8F2	1	3		3F1	5F2	6F1
Juin.	1			1	4	10F3	14F2	
Juill.	3F1	9F1	4F1	3		3	7	2
Août.	4F2	4			3	7F1	7F1	6F1
Sept.	2F1	6F1	5			2F1	7F4	8F1
Oct..	3F1	5	3			3F1	6F4	11F8
Nov..	1F1	4	1	1	8F6	5F2	7F2	3
Déc..	2F1	1	1	2	6F1	8F4	9F2	2F1
Année.	36	57	43	17	28	55	86	44

Total. . . . . 366 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O
Janvier. .	9				2	1	6		
Février. .	6	1					2	2	1
Mars . . .	1					1			
Avril. . .	3		1					2	
Mai. . . .	6	1		1	1		1		2
Juin . . .	12	1				2	5	4	
Juillet . .	4							4	
Août. . . .	10					1	3	5	1
Septemb. .	14	1	3				2	3	5
Octobre .	11						3	3	5
Novembre	10		1			2	2	4	1
Décembre	12	1				2	3	5	1
Total. . .	98	5	5	1	3	9	27	32	16

Total 98

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
P. L. le 7 Janvier.	D.		
N. L. le 21 Janvier.	C.		9
P. L. le 5 Février.	D.	7	
N. L. le 20 Février.	C.		4
P. L. le 6 Mars.	D.	1	
N. L. le 20 Mars.	C.		»
P. L. le 4 Avril.	D.	1	
N. L. le 19 Avril.	C.		1
P. L. le 3 Mai	D.	3	
N. L. le 19 Mai	C.		4
P. L. le 2 Juin	D.	4	
N. L. le 17 Juin	C.		6
P. L. le 1 Juillet	D.	6	
N. L. le 17 Juillet	C.		1
P. L. le 31 Juillet	D.	2	
N. L. le 15 Août.	C.		13
P. L. le 29 Août.	D.	1	
N. L. le 13 Septembre . . .	C.		5
P. L. le 28 Septembre . . .	D.	8	
N. L. le 13 Octobre	C.		8
P. L. le 28 Octobre	D.	7	
N. L. le 11 Novembre . . .	C.		3
P. L. le 26 Novembre . . .	D.	12	
N. L. le 11 Décembre . . .	C.		12
P. L. le 26 Décembre . . .	D.	8	
		61	66
		Déclin.	Croissant.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le croissant de la lune que pendant le déclin.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Février.	11	N.	0,767	3,5
»	18	O.	0,755	4,0
»	19	N.-O.	0,753	2,5
»	20	N.	0,765	2,0
»	27	N.	0,767	0,0
Avril. .	19	N.-E.	0,765	2,5

Grèle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Février.	10	N.-E.	0,755	2,5
Mars . .	3	N.-E.	0,762	2,0
»	26	N.	0,760	3,0
Avril. .	19	N.-E.	0,767	4,0
Mai. . .	2	N.-E.	0,767	6,0
Juin . .	17	S.	0,753	15,0
Octobre.	6	S.-O.	0,755	12,0
Décemb.	8	O.	0,748	8,0
»	17	O.	0,748	7,0
»	18	N.	0,763	8,0

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	29, 31.
Avril . . .	6, 7, 9, 10, 12, 16, 19, 21, 24.
Mai	26, 27,
Juillet . . .	11, 12, 16, 20, 23, 24, 27.
Septembre.	5, 6, 9, 17, 21, 23, 28, 29.
Octobre . .	16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 28, 31.
Décembre .	1, 4, 7, 9, 14, 16, 17, 19, 21, 22, 23, 24.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Mai. . .	17	11 h. soir.	S.-E.	0,763	15,0
»	26	5 h. soir.	E.	0,760	13,0
»	30	7 h. soir.	N.-O.	0,758	9,0
Juin . .	6	11 h. matin	S.	0,765	20,5
»	7	8 h. soir.	S.-E.	0,755	13,0
»	8	tout le jour.	S.	0,758	18,0
»	16	6 h. soir.	S.	0,753	14,0
»	17	10 h. matin	S.	0,753	15,0
»	18	3 h. soir.	S.-O.	0,758	19,5
»	25	4 h. soir.	O.	0,769	20,0
Juillet. .	1	tout le jour.	S.-O.	0,767	16,0
»	17	4 h. matin	O.	0,763	15,0
»	17	5 h. soir.	O.	0,763	20,0
»	21	9 h. matin	O.	0,765	16,0
»	25	6 h. soir.	O.	0,758	23,0
»	26	tout le jour	N.-O.	0,758	21,0
Août . .	7	tout le jour.	S.	0,751	17,5
»	9	4 h. soir.	O.	0,755	17,0
»	14	11 h. matin	O.	0,760	15,0
»	21	11 h. matin	N.-O.	0,767	18,0
Septem.	5	9 h. matin	N.-E.	0,767	17,0
»	7	tout le jour.	N.-O.	0,765	17,5
»	8	6 h. soir.	N.-E.	0,765	15,0
»	9	tout le jour.	E.	0,763	16,5
Octobre.	6	6 h. soir.	S.-O.	0,758	11,0
Décemb.	17	2 h. matin	O.	0,748	6,0

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	10	5	16	31
Février . . .	10	2	17	29
Mars	20	4	7	31
Avril	18	3	9	30
Mai	10	6	15	31
Juin	9	3	18	30
Juillet. . . .	11	4	16	31
Août	10	1	20	31
Septembre .	8	5	17	30
Octobre . . .	5	1	25	31
Novembre . .	5	2	23	30
Décembre . .	8	2	21	31
Total des jours de l'année				366

ANNÉE 1853.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1853. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	4,3	7,7	6,0	6,0
Février . . .	—0,8	2,0	—0,3	1,5
Mars	0,5	6,3	2,6	3,1
Avril	6,0	12,1	6,6	8,2
Mai.	10,4	15,5	11,0	12,3
Juin	13,8	19,0	14,6	15,8
Juillet	15,6	21,5	16,7	17,9
Août	15,2	21,9	16,0	17,7
Septembre . .	13,4	16,8	14,0	14,7
Octobre . . .	9,5	13,3	10,5	11,1
Novembre. . .	1,9	6,4	3,5	3,9
Décembre. . .	—2,7	—0,5	—1,9	—1,7
Température moyenne des heures de l'année.	7,5	12,1	9,0	9,5 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1852		Mars....		Juin		Septembre	
Janvier... 1853	5,3	Avril....	7,8	Juillet ..	17,0	Octobre ...	9,9
Février.....		Mai.....		Août....		Novembre	

En 1853-1854-1855-1856, le maximum de la température a été observé à l'aide du thermomètre horizontal *maximà* à aiguille d'acier; le minimum de température à l'aide du thermomètre horizontal *minimà* à alcool.

Dorénavant les chiffres indiqués représenteront les extrêmes de température en 24 heures.

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	12	11,0	Janvier. .	25	—2,0	13,0
Février. .	1er	7,5	Février. .	14	—6,5	14,0
Mars. . .	31	13,5	Mars. . .	18	—5,5	19,0
Avril. . .	4	14,8	Avril. . .	27	1,5	13,3
Mai . . .	27	22,5	Mai . . .	8	2,2	20,3
Juin . . .	28	31,0	Juin . . .	5	7,0	23,0
Juillet . .	27	27,5	Juillet . .	23	11,5	16,0
Août. . .	10	28,5	Août. . .	30	10,0	18,5
Septemb.	12	21,0	Septemb.	26	6,0	15,0
Octobre .	27	17,7	Octobre .	3	4,0	13,4
Novemb..	2	13,7	Novemb..	23	—2,7	16,4
Décemb..	6	5,0	Décemb..	17	-11,5	16,5
Moyenne.		17,8	Moyenne		0,4	17,4

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier .	1er	0,771	Janvier . .	17	0,739	0,032
Février . .	1er	0,773	Février . .	10	0,739	0,034
Mars . . .	9,10,11	0,771	Mars . . .	2	0,748	0,033
Avril . . .	9	0,771	Avril . . .	25	0,742	0,039
Mai. . . .	23	0,771	Mai. . . .	8	0,751	0,020
Juin. . . .	8,9	0,769	Juin . . .	26	0.753	0,016
Juillet. . .	3	0,771	Juillet. . .	14,15	0,751	0,020
Août . . .	10,11	0,773	Août . . .	27	0,748	0,025
Septembre	4,5	0,773	Septembre	25	0,744	0,029
Octobre. .	24	0,770	Octobre. .	17	0,743	0,027
Novembre.	9	0,759	Novembre	15	0,755	0,004
Décembre.	9	0,771	Décembre.	14,15	0,744	0,027
Moyenne.		0,770	Moyenne. . . .		0,745	0,025

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1852		Mars.		Juin...		Septemb.	
Janvier.. 1853	0,745	Avril.	0,759	Juillet.	0,760	Octobre..	0,758
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité.	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité.
Janvier . .	20,21	100 degrés.	Janvier . .	11	40 degrés.
Février . .	4,12,27	100 »	Février . .	25	30 »
Mars . . .	6,7	100 »	Mars . . .	4	30 »
Avril . . .	10	90 »	Avril . . .	—	—
Mai	31	100 »	Mai. . . .	—	—
Juin . . .	25	100 »	Juin. . . .	11	10 degrés.
Juillet . .	10	85 »	Juillet. . .	—	—
Août . . .	23	95 »	Août . . .	—	—
Septembre	23,25	100 »	Septembre	26	15 degrés.
Octobre. .	17	100 »	Octobre. .	3	19 »
Novembre.	26	100 »	Novembre.	10	30 »
Décembre.	23	100 »	Décembre.	1	49 »
Moyenne. . . .		97 degrés.	Moyenne		27 degrés.

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janv.	1	5F3	4	2	1	6	7F4	5
Fév..	5F2T1	1F	10	2	»	3F1	2	5F4
Mars.	2F1	4	8	2	6	4	4	1
Avril	3F1	1F	1	1	2F	6F3	10F3	6F4
Mai..	3F1	9F3	9F	2	1	»	5F2	2F
Juin.	4F1	7	2	»	»	6F1	9F3	2
Juill.	»	1	1	»	4F1	10F3	13F7	2
Août.	7F1	7F1	2	1	3F1	2F1	7F3	2
Sept.	2F1	4	4	2F	4	5F3	7F3	2F1
Oct..	1	»	1	8F2	8F	7F1	2F1	4F1
Nov..	1F1	»	6	12	4F1	2	2	3
Déc..	1	7F1	12	3	5	»	3F1	»
Année..	30	46	60	35	38	51	71	34

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O
Janvier. .	21		5			1	5	6	4
Février. .	4			1			1	2	
Mars . . .	6	1				2	2	1	
Avril. . .	16	1				1	6	6	2
Mai. . . .	5	1			1	1		1	1
Juin . . .	11	1	2				1	7	
Juillet . .	9		1			2	3	3	
Août . . .	10	2	2	1		3	1	1	
Septemb. .	14	2	2		1	2	3	3	1
Octobre .	17	1		1	1	5	4	2	3
Novembre	1								1
Décembre	2			1				1	
Total. . .	116	9	12	4	3	17	26	33	12

Total 116

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
N. L. le 9 Janvier.	D.	7	
P. L. le 25 Janvier.	C.		11
N. L. le 8 Février.	D.	4	
P. L. le 23 Février.	C.		2
N. L. le 9 Mars.	D.	7	
P. L. le 25 Mars	C.		3
N. L. le 8 Avril.	D.	11	
P. L. le 23 Avril.	C.		12
N. L. le 8 Mai	D.	8	
P. L. le 22 Mai	C.		2
N. L le 6 Juin	D.	5	
P. L. le 21 Juin	C.		7
N. L. le 6 Juillet	D.	5	
P. L. le 20 Juillet	C.		11
N. L. le 5 Août.	D.	6	
P. L. le 18 Août.	C.		3
N. L. le 3 Septembre . . .	D.	11	
P. L. le 17 Septembre. . .	C.		8
N. L. le 2 Octobre	D.	9	
P. L. le 17 Octobre	C.		12
N. L. le 1 Novembre . . .	D.	6	
P. L. le 15 Novembre . . .	C.		1
N. L. le 30 Novembre . . .	D.	1	
P. L. le 15 Décembre . . .	C.		2
N. L. le 30 Décembre . . .	D.	2	
		82	74
		Déclin.	Croissant.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	27	E.	0,758	0,0
Février.	4	N.	0,751	4,0
»	5	E.	0,758	—1,5
»	11	N.	0,746	1,5
»	12	E.	0,748	3,5
»	16	S.-O.	0,758	4,5
»	17	N.	0,758	2,0
»	18	N.	0,748	—0,2
»	20	N.-E.	0,754	3,5
»	26	S.-O.	0,742	2,5
»	27	N.-O.	0,751	2,0
»	28	N.-O.	0,760	3,0
Mars . .	2	S.-O.	0,748	1,6
»	3	N.-E.	0,760	1,8
»	17	E.	0,763	—2,0
»	18	E.	0,767	—2,0
»	19	E.	0,767	—2,0
»	20	N.	0,767	—0,5
»	22	N.-E.	0,760	1,0
»	23	N.-E.	0,760	0,6
»	24	N.-E.	0,760	0,1
Décemb.	9	E.	0,771	0,0
»	15	S.-E.	0,744	—4,0
»	16	N.-E.	0,746	—2,8
»	17	E.	0,755	—2,0
»	20	E.	0,758	—2,0
»	27	N.	0,763	—0,1
»	28	N.-E.	0,762	—4,0
»	30	O.	0,753	1,5
»	31	O.	0,753	—2,0

Grêle.

Mois	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	15	O.	0,753	9,0
»	18	N.-O.	0,763	6,0
»	22	N.-O.	0,753	3,5
»	27	E.	0,758	0,0
Février.	23	O.	0,746	0,0
»	24	N.-O.	0,753	1,5
»	25	N.-O.	0,746	2,5
»	26	S.-O.	0,742	2,5
Mars . .	2	S.-O.	0,748	1,5
»	14	N.	0,758	0,8
Avril. .	9	N.	0,769	3,5
»	14	N.-O.	0,765	4,0
»	15	N.-O.	0,767	3,0
»	25	S.-O.	0,746	3,7
Mai. . .	8	N.-O.	0,753	6,5
Juillet. .	8	E.	0,765	25,0
»	15	O.	0,753	21,0
Octobre.	14	S.	0,760	14,0
Décemb.	23	O.	0,758	3,0
»	30	O.	0,753	—0,5

Brouillards.

Mois.	Dates.
Février . .	2, 3, 5, 6, 8, 11, 16, 21, 23.
Mars . . .	6, 7, 8, 9, 10, 11.
Avril . . .	18, 30.
Mai	4, 26.
Juin. . . .	2, 15, 22 29.
Septembre.	16, 17, 22, 28, 30.
Novembre.	4, 5, 6, 7, 8, 11, 14, 15, 16, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30.
Décembre .	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 12, 13, 26, 29.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Février.	23	7 h. soir.	O.	0,746	0,0
Mai. . .	8	9 h. soir.	N.-O.	0,758	6,0
»	16	11 h. soir.	E.	0,758	14,0
»	27	5 h. soir.	O.	0,758	16,5
Juin . .	9	midi.	O.	0,769	20,0
»	12	10 h. soir.	N.	0,758	14,0
Juillet. .	7	6 h. soir.	S.	0,763	22,0
»	8	10 h. matin	E.	0,763	18,0
»	9	midi.	O.	0,765	24,0
»	13	10 h. soir.	N.-E.	0,753	18,0
»	28	6 h. matin	N.-O.	0,758	17,0
Août . .	23	11 h. soir.	N.	0,760	13,0
Septem.	24	7 h. soir.	N.-O.	0,760	9,0
»	25	11 h. soir.	S.-O.	0,744	10,0
Octobre.	13	5 h. soir.	S.-E.	0,760	11,0
»	14	midi.	S.	0,760	14,0
»	27	4 h. soir.	S.-E.	0,760	12,0

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	6	5	20	31
Février . . .	9	3	16	28
Mars	10	»	21	31
Avril	8	2	20	30
Mai	11	5	15	31
Juin	12	9	9	30
Juillet. . . .	15	2	14	31
Août	18	2	11	31
Septembre .	10	3	17	30
Octobre . . .	10	»	21	31
Novembre . .	10	»	20	30
Décembre . .	8	3	20	31
Total des jours de l'année				365

ANNÉE 1854.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1854. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier.	1,0	1,9	—1,9	—0,5
Février.	1,3	5,4	2,5	3,0
Mars.	3,0	9,6	6,2	6,2
Avril.	7,8	12,5	8,6	9,6
Mai.	10,5	14,0	10,3	11,6
Juin	13,2	14,3	12,6	13,4
Juillet	15,1	19,4	15,5	16,6
Août.	16,6	19,8	16,0	17,4
Septembre. . .	12,9	18,3	15,1	15,4
Octobre	8,6	12,8	6,7	9,3
Novembre . . .	5,3	7,1	4,8	5,7
Décembre . . .	6,0	6,5	5,4	5,9
Température moyenne des heures de l'année.	8,4	11,8	8,8	9,3 Moyenne de l'année.

Année météorologique.

HIVER.		PRIMTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre. 1853		Mars..		Juin.....		Septembre	
Janvier.... 1854	1,7	Avril..	9,1	Juillet..	15,8	Octobre...	10,1
Février.....		Mai ...		Août....		Novembre.	

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	30 à midi.	12,0	Janvier. .	Nuit du 2 au 3	—8,4	20,4
Février. .	7, »	10,7	Février. .	13, »	—5,2	15,9
Mars. . .	14, 2 heures	15,4	Mars. . .	5, »	—2,5	17,9
Avril. . .	19, »	24,0	Avril. . .	3, »	2,0	22,0
Mai . . .	31, 1 heure.	22,0	Mai . . .	19, »	4,0	18,0
Juin . . .	25, »	26,0	Juin . . .	18, »	8,0	18,0
Juillet . .	23, 2 heures	29,9	Juillet . .	11, »	9,4	20,5
Août. . .	30, »	29,0	Août. . .	16, »	10,0	13,0
Septemb.	12, »	25,2	Septemb.	30, »	6,6	18,6
Octobre .	5, 3 heures	21,2	Octobre .	28, »	1,2	20,0
Novemb..	1er, 1 heure.	13,4	Novemb..	20, »	—3,3	16,7
Décemb..	15, midi 1/2.	11,9	Décemb..	19, »	—1,0	12,9
Moyenne.		20,0	Moyenne . . .		1,8	18,2

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier . .	27, 7. h. mat.	0,779	Janvier. .	4,5,9h.s.	0,737	0,042
Février. .	13, 9h.s. 14m.	0,779	Février . .	18,7h.m.	0,747	0,032
Mars . . .	1, 4, 9h.s. 5m.	0,782	Mars . . .	26,7h.m1s	0,762	0,020
Avril . . .	4, 7h. m. 1h.s.	0,777	Avril . . .	22,7h.m2s	0,749	0,028
Mai. . . .	19, 9h.s. 20m.	0,770	Mai. . . .	1,9h.s.2m	0,746	0,024
Juin. . . .	23, à midi.	0,770	Juin . . .	2,m.9h.s.	0,755	0,015
Juillet. . .	21, 9h.s et 22	0,771	Juillet. . .	4,7h.mat.	0,756	0,015
Août . . .	27, 9h.s 29m.	0,776	Août . . .	2, midi.	0,757	0,019
Septembre	5, m. 6 7h.mat.	0,775	Septembre	17, 7h.m.	0,761	0,014
Octobre. .	12, midi 9h. s.	0,775	Octobre. .	25,7h.9s.	0,741	0,034
Novembre.	7, midi.	0,777	Novembre	22, à midi.	0,737	0,040
Décembre.	29, m. 30 à 10h.m.	0,776	Décembre.	20,7h.mat	0,742	0,034
Moyenne.		0,775	Moyenne. . . .		0,749	0,026

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1853		Mars.		Juin...		Septemb.	
Janvier.. 1854	0,762	Avril.	0,765	Juillet.	0,762	Octobre..	0,762
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité.	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité.
Janvier . .	12 midi	98 degrés.	Janvier . .	1er midi.	40 degrés.
Février . .	11 »	100 »	Février . .	8 »	10 »
Mars . . .	8 »	97 »	Mars . . .	—	—
Avril . . .	30 »	100 »	Avril . . .	—	—
Mai	23 »	100 »	Mai. . . .	20 »	15 »
Juin . . .	2, 20 m.	100 »	Juin. . . .	14 »	16 »
Juillet . .	4,7,27»	100 »	Juillet. . .	23 »	10 »
Août . . .	3, »	100 »	Août . . .	13 »	20 »
Septembre	17, »	100 »	Septembre	12 »	10 »
Octobre. .	6.18,20,25.	100 »	Octobre. .	4 »	30 »
Novembre.	24, midi	96 »	Novembre.	14 »	15 »
Décembre.	18, »	100 »	Décembre.	4 »	35 »
Moyenne. . . .		99 degrés.	Moyenne		20 degrés.

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	N.-O.	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janv.	1	1	»	8F1	7	6F2	2F2	6
Fév..	5F2	1	9F4T1	»	»	2F1	4F1	7F4
Mars.	5	4F2	1	2	2	1	3	13F3
Avril	5F3	7F2	4F1	3	1	»	4F1	6F1
Mai..	2	6F3	3	1F1	1	5F1	1	12F4
Juin.	4F2	4F4	1	2	»	9F4	2	8F2
Juill.	3	7F2	5	1	1	3	2	9F1
Août.	3	4F1	6F2	4	1	4F2	»	9F4
Sept.	1	11F2	1F1	2	3	5F3	1F1	6F4
Oct..	1F1	3F1	8F4	6F2	2	4	3F4	4F2
Nov..	2F2	6F4	9F6	4	4F1	1	1	3F1T1
Déc..	1F1	»	10F7	»	»	5F3	»	15F7
Année.	33	54	57	33	22	45	23	98

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	N.-O	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janvier. .	13	1	1		2	3	3	1	2
Février. .	11	3		4					4
Mars . . .	8	2	2			1			3
Avril. . .	9		3	2	2				2
Mai. . . .	13			1		1	4		7
Juin . . .	16	1	2	1	1		6	1	4
Juillet . .	13	1	1	2		1	1		7
Août . . .	7	1		2					4
Septemb..	8		1	1			3		3
Octobre .	18	1	3	5	3		3		3
Novembre	11			6		2	1	1	1
Décembre	15	1		4			4		6
Total. . .	142	11	13	28	8	8	25	3	46

Total 142

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
P. L. le 14 Janvier.	C.	8	
N. L. le 28 Janvier.	D.		2
P. L. le 13 Février	C.	10	
N. L. le 27 Février.	D.		8
P. L. le 14 Mars	C.	1	
N. L. le 28 Mars	D.		8
P. L. le 13 Avril.	C.	1	
N. L. le 27 Avril.	D.		5
P. L. le 12 Mai.	C.	9	
N. L. le 26 Mai.	D.		5
P. L. le 10 Juin	C.	9	
N. L. le 25 Juin	D.		10
P. L. le 10 Juillet	C.	10	
N. L. le 25 Juillet	D.		6
P. L. le 8 Août	C.	9	
N. L. le 23 Août	D.		4
P. L. le 6 Septembre . . .	C.	1	
N. L. le 22 Septembre . . .	D.		8
P. L. le 6 Octobre.	C.	3	
N. L. le 21 Octobre.	D.		12
P. L. le 4 Novembre . . .	C.	8	
N. L. le 20 Novembre . . .	D.		9
P. L. le 4 Décembre. . . .	C.	8	
N. L. le 19 Décembre. . . .	D.		13
	C.	8	
		85	90
		Croissant.	Déclin.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	1	O.	0,748	—1,0
»	4	E.	0,737	—1,3
Février.	11	N.-O.	0,768	2,4
»	15	N.	0,761	2,0
»	18	N.-O.	0,750	2,0

Grèle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	3	E.	0,739	—2,5
»	4	E.	0,737	—0,5
»	15	S.-E.	0,758	2,6
Février.	9	N.-O.	0,763	5,3
»	10	N.	0,766	4,6
»	18	N.-O.	0,754	1,0
Avril. .	24	N.-E.	0,769	4,6
»	25	N.-E.	0,773	6,0
Mai. . .	9	S.-O.	0,757	8,2
Octobre.	23	S.-O.	0,750	10,5
»	24	S.-O.	0,752	4,8
Novemb.	9	N.	0.765	6,1
»	21	S.-E.	0,742	0,0
Décem.	18	N.	0,747	0,7

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	5, 10, 11 12, 14, 16, 17, 18, 19, 23.
Février . .	2, 3, 4, 7, 11, 15, 17, 26, 27.
Mars . . .	4, 5, 6, 7, 8, 9, 13, 14, 15, 18, 21, 22, 24, 27.
Septembre	29, 30.
Octobre. .	1, 2, 14, 15, 27, 30, 31.
Novembre.	2, 7, 8, 23, 24, 25, 27, 28.
Décembre.	11, 12, 13, 17, 19, 20, 24, 29.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Février.	18	matin.	N.-O.	0,758	8,0
Mai. . .	23	matin.	O.	0,755	14,0
Juin . .	28	matin.	S.	0,757	11,5
Juillet .	30	soir.	S.-E.	0,763	18,1
Août. .	1	la nuit.	S.-O.	0,757	17,0
Septemb	21	6 h. du soir.	O.	0,768	13,5
Octobre	25	3 h. du soir.	N.-E.	0,743	9,0
Décemb	18	soir.	N.	0,747	0,7

Etat du ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	10	21	»	31
Février . . .	10	11	7	28
Mars.	13	13	5	31
Avril	17	7	6	30
Mai.	9	10	12	31
Juin.	2	20	8	30
Juillet. . . .	14	7	10	31
Août.	20	6	5	31
Septembre. .	15	10	5	30
Octobre . . .	7	16	8	31
Novembre . .	»	20	10	30
Décembre . .	4	18	9	31
Total des jours de l'année.				365

ANNÉE 1855.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1855. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	0,6	3,1	1,2	1,6
Février . . .	—3,5	—0,2	—3,4	—2,3
Mars	0,6	5,5	2,3	2,8
Avril	5,7	9,5	6,4	7,2
Mai.	5,9	12,9	6,3	8,3
Juin	13,2	17,4	13,5	14,7
Juillet	15,1	16,6	13,2	14,9
Août	12,3	20,4	13,5	15,4
Septembre . .	13,1	14,8	11,0	12,9
Octobre . . .	10,5	13,7	11,6	11,9
Novembre. . .	3,6	5,9	4,5	4,6
Décembre. . .	—1,0	2,1	1,4	0,7
Température moyenne des heures de l'année.	5,8	10,8	4,3	6,3 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1854		Mars		Juin		Septembre	
Janvier... 1855	1,4	Avril....	6,1	Juillet ..	14,6	Octobre ...	9,8
Février.....		Mai.....		Août....		Novembre	

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	6, 2 h. s.	9,8	Janvier. .	Nuit 19 au 20	-14,1	23,9
Février. .	28, »	8,0	Février. .	» 31 1er	-14,0	22,0
Mars. . .	17, 3 h. s.	12,0	Mars. . .	» 9 10	—4,0	16,0
Avril. . .	16, »	17,0	Avril. . .	» 1 2	—1,0	18,0
Mai . . .	26, »	33,5	Mai . . .	» 5 6	0,0	33,5
Juin . . .	6,2 h. s.	38,7	Juin . . .	» 1 2	6,5	32,2
Juillet . .	22, 3 h. 1/2 s.	30,6	Juillet . .	» 4 5	10,0	20,6
Août. . .	28, »	28,8	Août. . .	» 26 27	9,1	19,7
Septemb.	22, 2 h. 1/2 s.	24,0	Septemb.	» 25 26	4,7	19,3
Octobre .	7, 1 h. 1/2 s.	22,5	Octobre .	» 24 25	4,9	17,6
Novemb..	10, 2 h. s.	13,0	Novemb..	» 25 26	—2,8	15,8
Décemb..	29, 3 h. s.	10,5	Décemb..	» 21 22	-13,6	24,1
Moyenne.		20,7	Moyenne . . .		—2,4	21,8

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier . .	7,10,11,12 à 9h. s.	0,778	Janvier . .	31, midi.	0,752	0,026
Février . .	24, 7. h. mat.	0,765	Février . .	14, 7h. m.	0,744	0,021
Mars . . .	29, 9h. s. 30m.	0,775	Mars . . .	22, m. 23, à 7h. m.	0,736	0,039
Avril . . .	1er, 7h. matin.	0,778	Avril . . .	10, m. 9h s	0,746	0,032
Mai. . . .	18, 9 h. soir.	0,768,4	Mai. . . .	11, 7h. m.	0,749	0,019,4
Juin. . . .	27, midi.	0,774	Juin . . .	16, 7h. m.	0,750	0,024
Juillet. . .	1er, midi à 9 h. s.	0,771	Juillet. . .	11, 7h. m.	0,751	0,020
Août . . .	17, 7 h. matin.	0,773,3	Août . . .	8	0,758	0,015,3
Septembre	7, 24, 9 h. s.	0,776	Septembre	30, 9 h. s.	0,754	0,022
Octobre. .	20, m. 9 h. 22m.	0,771	Octobre. .	30, à mid.	0,742,3	0,028,7
Novembre.	26, 9 h. soir	0,773	Novembre	3, 7 h. m.	0,752,8	0,020,2
Décembre.	18, 19, m. 30m. au 31 à midi.	0,773	Décembre.	6, à midi.	0,747.	0,026
Moyenne.		0,772,9	Moyenne. . . .		0,748,6	0,024,3

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1854 Janvier.. 1855 Février.....	0,761,6	Mars. Avril. Mai...	0,761,1	Juin... Juillet. Août..	0,764,4	Septemb. Octobre.. Novemb..	0,761,8

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité.	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité.
Janvier . .	6 midi	86 degrés.	Janvier . .	17 midi.	70 degrés.
Février . .	24 »	89 »	Février . .	11 »	40 »
Mars . . .	29 »	79 »	Mars . . .	19 »	55 »
Avril . . .	26 »	75 »	Avril . . .	5 »	51 »
Mai	22 »	92 »	Mai. . . .	18 »	45, »
Juin . . .	4 »	95 »	Juin. . . .	18 »	55 »
Juillet . .	12 »	94 »	Juillet. . .	8 »	58 »
Août . . .	13 »	90 »	Août . . .	22 »	52 »
Septembre	22 »	95 »	Septembre	26 »	60 »
Octobre. .	29 »	100 »	Octobre. .	1 »	81 »
Novembre.	5 »	99 »	Novembre.	15 »	78 »
Décembre.	2 »	96 »	Décembre.	3 »	72 »
Moyenne. . . .		90 degrés.	Moyenne		59 degrés.

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	N.-O.	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janv.	2	5	3F2	»	2	5	9	5F2
Fév..	3	3F1	1	4	3	»	11F3	5
Mars.	1	11F2	2	»	2F1	3F2	5	7F2
Avril	3F3	12F5	4F3	2	2	1F1	1	5F3T1
Mai..	7	5F3	4F1	1F1	2	5F4	1	6F2
Juin.	6F3	6F1	3F2	1	1	3F1	1	9F3
Juill.	»	5	9	1	»	5	»	11F2
Août.	1	5	4	»	1	7F2	1	12F2
Sept.	4F1	14F7	2F1	1	3	2	3	1
Oct..	»	2	1F1	12F2	2	5F4	1	8F4T1
Nov..	4F1	7F1	2F1	7	3F1	»	7F1T1	»
Déc..	»	1	5F1	3	2	6F2	8F4	6F4T1
Année.	31	76	40	32	23	42	48	73

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	N.-O	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janvier. .	7			2			1		4
Février. .	7			1	2	1			3
Mars . . .	8	1		1		1	1	1	3
Avril. . .	9	2		1	1	2			3
Mai. . . .	12	4	2	2			3		1
Juin . . .	11	4	2				1		4
Juillet . .	13		2	3			4		4
Août . . .	8		1				3		4
Septemb..	9	1	4	1		1	2		
Octobre .	17		3		6	1	4		3
Novembre	11	3		1	1	2		4	
Décembre	10			3	2		2		3
Total. . .	122	15	14	15	12	8	21	5	32

Total 122

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
P. L. le 3 Janvier.	C.	13	
N. L. le 18 Janvier.	D.		10
P. L. le 2 Février.	C.	1	
N. L. le 16 Février.	D.		5
P. L. le 3 Mars.	C.	7	
N. L. le 18 Mars	D.		7
P. L. le 2 Avril.	C.	4	
N. L. le 16 Avril.	D.		12
P. L. le 2 Mai	C.	3	
N. L. le 16 Mai	D.		11
P. L. le 31 Mai	C.	5	
N. L. le 14 Juin	D.		6
P. L. le 29 Juin	C.	12	
N. L. le 14 Juillet	D.		7
P. L. le 29 Juillet	C.	11	
N. L. le 12 Août.	D.		11
P. L. le 27 Août.	C.	7	
N. L. le 11 Septembre . . .	D.		4
P. L. le 25 Septembre. . .	C.	9	
N. L. le 11 Octobre.	D.		12
P. L. le 25 Octobre.	C.	17	
N. L. le 9 Novembre . . .	D.		18
P. L. le 23 Novembre . . .	C.	8	
N. L. le 9 Décembre . . .	D.		12
P. L. le 23 Décembre . . .	C.	4	
		101	115
		Croissant.	Déclin.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	16	N.-E.	0,765	0,1
»	19	E.	0,760	—7,8
»	20	E.	0,758	—7,0
»	21	S.-E.	0,761	—13,0
»	22	S.-E.	0,761	—6,0
»	23	N.	0,760	—2,0
»	24	N.-E.	0,762	—1,8
»	25	N.-O.	0,763	1,6
»	26	N.	0,763	1,0
»	31	N.-E.	0,752	—5,0
Février.	1	E.	0,756	—3,8
»	7	N.-E.	0,757	0,0
»	8	E.	0,758	—1,5
»	15	N.	0,753	—2,5
»	23	S.-E.	0,763	—1,0
Mars . .	8	N.-E.	0,764	1,5
»	9	N.-E.	0,767	0,2
»	10	E.	0,761	—2,3
»	12	O.	0,740	0,7
Novemb	3	E.	0,755	3,4
»	21	S.-E.	0,762	0,7
»	25	N.-E.	0,762,5	0,8
Décemb.	8	N.-E.	0,753	—2,1
»	10	E.	0,766	—3,1
»	12	S.-O.	0,757	—1,8
»	13	N.-O.	0,762	1,8

Grêle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	25	N.-O.	0,762	1,5
Février.	3	S.	0,753	—2,2
Mars . .	3	S.-O.	0,741	7,0
»	13	N.-O.	0,751	4,0
Novemb	2	N.-O.	0,757	2,4
Décemb.	6	O.	0,748	2,4
»	7	O.	0,751	2,0
»	23	S.	0,758	—0,6

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	2, 3, 4, 5, 7 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 20, 26, 27, 28, 29, 30, 31.
Février . .	4, 5, 6, 19, 21, 22, 23, 26, 27, 28.
Mars . . .	5, 6, 7, 8, 9, 19, 20, 21, 22, 24.
Avril . . .	2, 3, 5, 6, 7, 13, 14.
Mai	3, 16, 21, 22.
Juin. . . .	10, 22.
Juillet . . .	7, 8.
Août. . . .	18, 30.
Septembre.	7, 8, 9, 1, 12, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 21.
Octobre. .	1, 2, 3, 4, 6, 8, 9, 13, 17, 18, 19, 20, 22, 29, 31.
Novembre.	5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 2 , 22, 23, 24, 26, 28, 29, 30.
Décembre .	1, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 16, 17, 18, 22, 25, 27, 29, 30, 31.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Mai. . .	31	2 h. 1/2 s.	N.-E.	0,752	16,0
Juin . .	13	4 h. soir.	N.-E.	0,756	15,0
Juillet. .	9	à div. rep.	N.-E.	0,759	17,0
»	16	pend. la n.	S.-O.	0,757	15,0
Août . .	23	9 h. soir.	N.-E.	0,760	19,5
»	24	pend. la n.	O.	0,759	16,0
Octobre.	9	5 h. soir.	S.-O.	0,753	11,0

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	8	23	»	31
Février . . .	13	15	»	28
Mars	15	13	3	31
Avril	18	6	6	30
Mai	16	13	2	31
Juin	17	13	»	30
Juillet. . . .	15	16	»	31
Août	22	9	»	31
Septembre .	18	12	»	30
Octobre . . .	7	20	4	31
Novembre . .	6	22	2	30
Décembre . .	7	22	2	31
Total des jours de l'année				365

ANNÉE 1856.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1856. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier.	1,0	4,7	0,5	2,0
Février.	4,1	7,7	4,9	5,5
Mars.	2,5	3,4	4,3	3,4
Avril.	7,6	11,8	8,5	9,3
Mai.	9,7	13,0	9,7	10,8
Juin	14,5	14,8	14,6	14,6
Juillet	15,1	18,8	15,7	16,5
Août.	17,1	21,0	17,6	18,5
Septembre. . .	12,6	15,5	13,0	13,7
Octobre	10,0	10,5	11,6	10,9
Novembre . . .	3,9	6,9	4,9	5,2
Décembre . . .	5,7	5,8	5,3	5,6
Température moyenne des heures de l'année.	8,6	11,1	9,2	9,6 Moyenne de l'année.

Année météorologique.

HIVER.		PRIMTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre. 1855		Mars..		Juin.....		Septembre	
Janvier.... 1856	2,8	Avril..	7,8	Juillet..	16,5	Octobre...	9,9
Février.....		Mai ...		Août....		Novembre.	

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	24, 2 h. s.	12,0	Janvier. .	Nuit 13 au 14	—7,8	19,8
Février. .	12, 1 h. s.	13,9	Février. .	» 3 4	—3,0	16,9
Mars. . .	18, »	13,8	Mars. . .	» 29 30	—4,5	18,3
Avril. . .	25, 1 h. 1/2 s.	26,0	Avril. . .	» 31 1er	—0,2	26,2
Mai . . .	21, 2 h. s.	24,1	Mai . . .	» 5 6	1,2	22,9
Juin . . .	27, »	31,0	Juin . . .	» 6 7	7,3	23,7
Juillet . .	23, »	30,5	Juillet . .	» 8 9	8,4	22,1
Août. . .	2, 1 h. s.	34,5	Août. . .	» 23 24	10,0	24,5
Septemb.	10, »	21,6	Septemb.	» 4 5	7,0	14,6
Octobre .	5, 2 h. s.	20,0	Octobre .	» 28 29	1,8	18,2
Novemb..	23, 3 h. s.	13,0	Novemb..	» 5 6	—4,0	17,0
Décemb..	7, »	16,0	Décemb..	» 3 4	—3,5	20,1
Moyenne.		21,5	Moyenne . . .		+2,1	19,4

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier .	13, midi.	0,780	Janvier. .	8, 7 h. m.	0,739	0,041
Février. .	29, midi.	0,778	Février . .	18, 9h. s.	0,757	0,021
Mars . . .	1er, midi à 9 h. s.	0,779	Mars . . .	19, 7h. m.	0,760	0,019
Avril . . .	20, midi 9 h. s.	0,772	Avril . . .	10, 7h. m.	0,745	0,027
Mai. . . .	20, midi.	0,767,7	Mai. . . .	7, midi.	0,745	0,022,7
Juin. . . .	7, tout le jour.	0,773	Juin . . .	14, 7h. m.	0,755	0,018
Juillet. . .	31, 9 h. soir.	0,773	Juillet. . .	8, 7h. m.	0,749	0,024
Août . . ,	5, midi 9 h. s	0,771	Août . . .	18, 19, »	0,750	0,021
Septembre	3, 9 h. soir.	0,773	Septembre	28, 7h. m.	0,740	0,033
Octobre. .	25 midi.	0,777,3	Octobre. .	15, 9h. s.	0,756	0,021,3
Novembre.	7, 7 h. matin	0,778,2	Novembre	11, midi.	0,744	0,034,2
Décembre.	16, midi.	0,778,5	Décembre	26, 7h. m.	0,736	0,042,5
Moyenne.		0,775	Moyenne. . . .		0,748	0,27

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1855		Mars.		Juin...		Septemb.	
Janvier.. 1856	0,760.3	Avril.	0.761.5	Juillet.	0,766,1	Octobre..	0,764,6
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité	Mois.	Dates.	Maximum d'humidité
Janvier . .	9, 16, 17, 21, 22, 23 midi.	100 deg.	Janvier . .	14 midi.	50 deg.
Février . .	8, 10, 11, 19, 20, 22, midi	100 »	Février . .	3 »	64 »
Mars . . .	2, 8, 17, midi	98 »	Mars . . .	7, 13, 14 »	70 »
Avril . . .	8, 9, 10, 14, 15, 30, midi	100 »	Avril . . .	17 »	60 »
Mai	7, 13, midi.	100 »			
Juin . . .	13, 28. »	100 »	Mai. . . .	3 »	50 »
Juillet . .	9, 11, 20, 22, 24, midi.	100 »	Juin. . . .	3 »	65 »
Août . . .	9, 10, 17, 18, 19, 22, 27, 31, m.	100 »	Juillet. . .	17 »	70 »
Septembre	1, 2, 18, 22, 23, 24, 26, 27, 29, 30, midi	100 »	Août . . .	7 »	77 »
Octobre. .	2, 6, 7, 8, 9, 12, 14, midi	100 »	Septembre	4 »	78 »
Novembre.	9, 11, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 26, 27, 30, midi.	100 »	Octobre. .	25 »	87 »
			Novembre.	12 »	75 »
Décembre.	3, 5, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 25, 26, 27, 30, midi.	100 »	Décembre.	28 »	82 »
	Moyenne. . . .	99 deg.		Moyenne. .	69 »

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	N.-O.	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janv.	2	1	3F3	6	5	5F1	4F1	5F2
Fév..	»	5F1	4F2	5	2	4F1	4	5F3
Mars.	4	6F2	4	1	3F1	»	11F7	2F1
Avril	2F2T1	7F2	1	»	4	7F4	3F2	6F2
Mai..	7F5	6F1	3F1	3F1	1	3F1	»	8F4
Juin.	5	3F3	2F1	2	»	5	2F1	11F10
Juill.	4	3	2	1	1	8F4T2	»	12F8
Août.	2	6F5	1	»	1	6F1	6F1	9F5
Sept.	5F1	2	3	2	2	4	4	8F3
Oct..	3	5	2F1	5	5	2F1	8	1
Nov..	4F4T1	2F2	8F3	4	1	1	4	6
Déc..	2	2	5F3T1	5F2	3	9F7	1	4
Année..	40	48	38	34	28	54	47	77

Total. . . . . 366 jours.

Météores aqueux.

N'ayant pas de pluviomètre, parce qu'il ne se trouve pas, dans notre cour, d'endroit assez favorable pour le placer, nous nous bornerons à noter, pour chaque mois, le nombre de jours pendant lesquels la pluie est tombée, et les différents vents *(courant inférieur)* qui l'ont accompagnée.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	N.-O	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janvier. .	14	1			3	3	4		3
Février. .	14	»	2	2	4		2	1	3
Mars . . .	11	2	4		1	2			2
Avril. . .	14	2		1		1	4		6
Mai. . . .	16	4	1	3	2		3		3
Juin . . .	9			1	1		3		4
Juillet . .	11		1				4		6
Août . . .	14	1	2	1		1	4	2	3
Septemb..	15	2		1	1	2	3	1	5
Octobre .	9			2	1	1	2	2	1
Novembre	11	2	2	2			1	2	2
Décembre	13		1	2	5		4		1
Total. . .	151	14	13	15	18	10	34	8	39

Total 151

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
N. L. le 7 Janvier. . . .	D.	5	
P. L. le 22 Janvier. . . .	C.		14
N. L. le 6 Février . . .	D.	14	
P. L. le 20 Février. . . .	C.		15
N. L. le 6 Mars	D.	16	
P. L. le 21 Mars	C.		7
N. L. le 5 Avril.	D.	5	
P. L. le 20 Avril.	C.		19
N. L. le 4 Mai.	D.	10	
P. L. le 20 Mai.	C.		16
N. L. le 2 Juin	D.	13	
P. L. le 18 Juin	C.		6
N. L. le 2 Juillet	D.	9	
P. L. le 17 Juillet	C.		10
N. L. le 31 Juillet.	D.	7	
P. L. le 16 Août	C.		5
N. L. le 30 Août	D.	17	
P. L. le 14 Septembre . . .	C.		8
N. L. le 29 Septembre . . .	D.	20	
P. L. le 13 Octobre.	C.		18
N. L. le 28 Octobre. . . .	D.	6	
P. L. le 12 Novembre . . .	C.		6
N. L. le 27 Novembre . . .	D.	14	
P. L. le 11 Décembre. . . .	C.		11
N. L. le 27 Décembre. . . .	D.	14	
		150	135
		Déclin.	Croissant.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	12	E.	0,771	1,2
Février.	18	E.	0,757	1,3
»	20	E.	0,760	1,0
»	21	N.-E.	0,762	0,1
Mai. . .	2	N.	0,756	6,0
Novemb	10	N.-O.	0,749	2,0
»	Nuit du 25 au 26	E.	0,760	0,2
»	26	E.	0,760	0,6
»	30	N.	0,756,5	1,7
Décemb	Nuit. du 30 nov. au 1er décembre.	N.-O.	0,759	—0,3
»	3	O.	0,760	0,9
»	27	N.-O	0,743	1,7

Grèle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Mai. . .	15 mat.	S.	0,756	9,0
»	16 mat.	N.-O.	0,757	10,0
Septem.	20 mat.	N.	0,763	11,6
»	22 soir.	S.-O.	0,749	12,0
»	23 soir.	S.-O.	0,748	9,5
»	26 mat.	S.-O.	0,756	11,5
Novemb	Nuit du 11 au 12.	N.	0,752	1,0
»	12	N.	0,753,5	3,0
»	Nuit du 12 au 13.	N.-E.	0,758	2,0
»	13	N.-E.	0,760	5,0
»	Nuit du 13 au 14.	N.	0,758	2,8
»	25 mat.	N.-O.	0,760	5,0
»	25 soir.	N.-O.	0,766	4,0
»	30 mat.	N.	0,756,5	2,6
Décem.	15 mat.	N.-O.	0,768	7,0
»	24 soir.	S.	0,740	3,2
»	27 mat.	N.-O.	0,751	3,0

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 13, 14, 15, 16, 21, 27, 28.
Février . .	1, 2, 3, 4, 9, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 25, 26, 28, 29.
Mars . . .	1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27.
Avril . . .	3, 5, 13.
Mai. . . .	12, 29, 31.
Juin. . . .	1, 2, 3, 27, 28, 29.
Juillet. . .	29, 30, 31.
Août . . .	1, 2.
Septembre	3, 4, 11, 12, 14, 16.
Octobre. .	1, 2, 3, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31.
Novembre.	1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 28, 29.
Décembre.	2, 4, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Février.	13	9 h. 1/2 s.	S.-O.	0,759	10,5
Mai. . .	15	8 h. mat.	S.	0,756	8,8
»	23	5 h. soir.	S.	0,756	13,0
Juin . .	25	3 h. soir.	O.	0,770	19,0
Juillet. .	16	4 h. mat.	S.-O.	0,761	16,5
»	23	10 h. soir.	S.-E.	0,759	22,5
»	24	4 h. mat.	S.-O.	0,757	17,8
Août . .	11	9 h. mat.	O.	0,763	22,0
»	»	4 h. soir.	O.	0,763	19,0
»	12	Tout le jour par intervalle.	O.	0,766	18,0
»	13	9 h. soir.	E.	0,764	21,0
»	14	La nuit.	O.	0,762	18,5
»	17	1 h. la nuit.	N.-O.	0,756	16,6
»	21	6 h. soir.	S.-O.	0,752	15,8
Septem.	19	5 h. mat.	O.	0,761	10,1
»	23	2 h. soir.	S.-O.	0,748	10,0
»	1	Le soir.	O.	0,759	12,5

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	6	23	2	31
Février . . .	9	18	2	29
Mars	9	17	5	31
Avril	12	10	8	30
Mai	7	17	7	31
Juin	15	11	4	30
Juillet. . . .	18	8	5	31
Août	12	9	10	31
Septembre .	9	14	7	30
Octobre . . .	14	16	1	31
Novembre . .	4	23	3	30
Décembre . .	4	24	3	31
Total des jours de l'année				366

Ozonomètrie.

MOIS.	MOYENNE du matin.	MOYENNE du soir.	MOYENNE du mois.
Juillet	2,55	2,00	2,27
Août.	3,21	3,00	3,10
Septembre.	2,23	1,66	2,44
Octobre	2,40	0,93	1,66
Novembre.	3,01	0,73	1,91
Décembre	2,74	0,30	1,52
Moyenne. . .	2,87	1,43	2,15

ANNÉE 1857.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1857. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	+0,5	+3,2	+1,6	+1,8
Février . . .	—1,2	+6,0	+1,6	+2,1
Mars	+3,0	+8,1	+5,6	+5,6
Avril	6,9	10,0	7,7	8,5
Mai.	11,8	16,8	12,4	13,6
Juin	15,6	20,4	16,2	17,4
Juillet	17,3	21,0	17,5	18,6
Août	17,7	21,4	18,9	19,0
Septembre . .	14,6	15,3	12,3	14,0
Octobre . . .	11,0	14,7	12,0	12,5
Novembre. . .	6,5	9,6	7,4	7,5
Décembre. . .	3,4	7,7	4,9	5,0
Température moyenne des heures de l'année.	8,6	12,9	9,8	10,4 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1856		Mars		Juin		Septembre	
Janvier.. 1857	3,3	Avril....	9,2	Juillet ..	18,3	Octobre ...	11,3
Février,.....		Mai,.....		Août.,...		Novembre	

Pleine campagne. — A 1 kilomètre de Dunkerque.

Mois.	Matin 7 heures.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier.	+0,4	+1,3	+0,8
Février.	—1,3	+0,9	—0,4
Mars.	+2,0	+3,2	+2,6
Avril.	6,4	6,8	6,6
Mai.	10,7	12,1	11,4
Juin	14,6	15,4	15,0
Juillet	16,6	16,8	16,7
Août.	16,9	18,5	17,7
Septembre. . .	14,0	11,7	12,8
Octobre	10,3	11,5	10,9
Novembre . . .	6,1	6,3	6,2
Décembre . . .	1,2	4,4	2,8
Température moyenne des heures de l'année.	7,7	9,0	8,3 Moyenne de l'année.

A partir du 1er Janvier 1857, le thermomètre horizontal *maximà* à aiguille d'acier a été remplacé par le thermomètre *maximà à bulle d'air* de M. Walferdin.

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	2	11,0	Janvier. .	7	6,0	5,0
Février. .	19	6,8	Février. .	3	—9,2	16,0
Mars. . .	18	15,7	Mars. . .	11	—3,8	19,5
Avril. . .	19	20,2	Avril. . .	25	—0,7	20,7
Mai . . .	18	25,3	Mai . . .	6	3,0	22,3
Juin . . .	28	33,2	Juin . . .	14	6,0	27,2
Juillet . .	13	30,8	Juillet . .	7	10,4	20,4
Août. . .	23	31,0	Août. . .	9 et 10	11,0	20,0
Septemb.	1	23,0	Septemb.	30	8,4	14,6
Octobre .	4	19,0	Octobre .	23	4,5	15,5
Novemb..	4	16,6	Novemb..	30	0,9	15,7
Décemb..	23	12,8	Décemb..	31	—4,0	16,8
Moyenne. . .		20,4	Moyenne . . .		3,8	16,6

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier .	8, midi.	0,773	Janvier . .	24, mat. et midi.	0,742	0,031
Février. .	28, soir.	0,778	Février . .	3, matin.	0,755	0,023
Mars . . .	1, midi.	0,778	Mars . . .	14, mat.	0,745	0,033
Avril . . .	21, soir.	0,772	Avril . . .	13, mat.	0,738,6	0,033,4
Mai. . . .	5, soir; 6, midi et soir.	0,770	Mai. . . .	25, soir.	0,753	0,017
Juin. . . .	25, soir.	0,776	Juin . . .	10, midi	0,756	0,020
Juillet. . .	13, matin.	0,774,2	Juillet. . .	1, matin.	0,757	0,017,2
Août . . .	26. soir; 27 tout le jour; 28 midi et soir.	0,773	Août . . .	16, mat.	0,757	0,016
			Septembre	11, mat.	0,751,5	0,030,5
Septembre	1, soir.	0,782	Octobre. .	8, soir.	0,740,4	0,031,6
Octobre. .	12, soir; 13, tout le jour.	0,772	Novembre	24, midi	0,742	0,040
Novembre.	12, midi.	0,782	Décembre	1, matin et midi.	0,761	0,020
Décembre.	8, midi et soir; 12, soir.	0,781	Moyenne. . . .		0,749,8	0,027,1
Moyenne. . . .		0,775,9				

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1856 Janvier.. 1857 Février.....	0,748.6	Mars. Avril. Mai...	0.762	Juin... Juillet. Août..	0,764,7	Septemb. Octobre.. Novemb..	0,766

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité	Mois.	Dates.	Maximum d'humidité
Janvier . .	1,2,3,5,8,10, 11,14,18,19	100 deg.	Janvier . .	29	70 deg.
Février . .	2, 3, 6, 7, 19.	100 »	Février . .	4, 14	80 »
Mars . . .	1,2,3,14,25, 30.	100 »	Mars . . .	11	54 »
Avril . . .	6, 9, 13, 22.	100 »			
Mai	22, 30.	100 »	Avril . . .	25	70 »
Juin . . .	7, 17, 22, 23.	100 »			
Juillet . .	5, 16, 22, 25, 28.	100 »	Mai. . . .	25	60 »
Août . . .	5,8,9,12,14, 17, 19, 20, 21, 26, 27, 29.	100 »	Juin. . . .	2	55 »
			Juillet. . .	21	73 »
Septembre	2,5,8,11,14, 28.	100 »	Août . . .	23	72 »
Octobre. .	3,6,8,12,15, 18, 19, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30.	100 »	Septembre	20	68 »
			Octobre. .	10	92 »
			Novembre.	28	86 »
Novembre.	3, 4, 6, 7, 8, 10, 12, 13, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.	100 »	Décembre.	24	84 »
Décembre.	1, 2, 7, 8, 9, 12, 13, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 27, 28.	100 »		Moyenne. .	72 »
	Moyenne. . . .	100 deg.			

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	N.-O.	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janv.	2F1	2F1	2	2F1	2	6F2	5	10F1
Fév..	1	1	2	7	5	5	5	2
Mars.	2F1	3	2F2	1F1	6F1	8F4T1	3F2	6F1
Avril	4F2	3F2	2F1	1	4F1	6	1	9F4
Mai..	5	12F7	»	»	3	1F1	4F2	6F1
Juin.	1F1	10F4	1	2	4F1	5F2	2	5F4
Juill.	2	4	7F3	1	»	7F5	»	10F6
Août.	4F1	6F1	4F1	»	2	2	5F2	8F1
Sept.	»	3F1	4F1	8	3	5F1	3F2	4F1
Oct..	»	2	2	6F3	5	3	5	8
Nov..	»	6	1	3	7F1	2	8F1	3
Déc..	2	»	1	10F1	3	9F1	»	6F1
Année..	23	52	28	41	44	59	41	77

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur)*.

Mois.	Nombre de jours de pluie.	N.	N.-E	N.-O	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janvier. .	16	»	1	2	1	1	5	»	6
Février. .	3	»	»	»	3	»	»	»	»
Mars . . .	11	»	»	2	1	1	4	1	2
Avril. . .	18	3	2	1	»	2	2	»	8
Mai. . . .	10	2	1	»	»	3	»	2	2
Juin . . .	7	»	1	»	»	2	1	1	2
Juillet . .	8	1	»	2	1	»	1	»	3
Août . . .	14	3	4	»	»	»	2	»	5
Septemb..	13	»	»	»	6	1	2	»	4
Octobre .	13	»	1	1	4	»	1	»	6
Novembre	8	»	2	1	»	2	1	»	2
Décembre	7	1	»	1	1	»	1	»	3
Total. . .	128	10	12	10	17	12	20	4	43

Total 128

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
P. L. le 10 Janvier. . . .	C.	5	
N. L. le 25 Janvier. . . .	D.		11
P. L. le 9 Février	C.	1	
N. L. le 24 Février. . . .	D.		2
P. L. le 10 Mars	C.	1	
N. L. le 25 Mars	D.		4
P. L. le 9 Avril.	C.	10	
N. L. le 24 Avril.	D.		10
P. L. le 9 Mai.	C.	5	
N. L. le 23 Mai.	D.		4
P. L. le 7 Juin	C.	5	
N. L. le 21 Juin	D.		4
P. L. le 7 Juillet	C.	6	
N. L. le 21 Juillet.	D.		3
P. L. le 5 Août	C.	3	
N. L. le 19 Août	D.		9
P. L. le 4 Septembre . . .	C.	7	
N. L. le 18 Septembre . . .	D.		8
P. L. le 3 Octobre.	C.	2	
N. L. le 17 Octobre. . . .	D.		7
P. L. le 2 Novembre . . .	C.	6	
N. L. le 16 Novembre . . .	D.		5
P. L. le 1 Décembre. . . .	C.	3	
N. L. le 16 Décembre. . . .	D.		1
P. L. le 30 Décembre. . . .	C.	6	
		60	68
		Croissant.	Déclin.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Quantité de pluie tombée par mois.

Elle a été recueillie et mesurée au moyen du pluviomètre de Pixii.

MOIS.	HAUTEUR des eaux tombées.
Janvier	030,92
Février	001,90
Mars	012,13
Avril	036,39
Mai	031,40
Juin	018,60
Juillet	009,34
Août	034,37
Septembre	088,27
Octobre	009,00
Novembre	005,03
Décembre	005,15
TOTAL de l'année.	282,50

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grèle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	5	N.-E.	0,761	—0,5
»	6	E.	0,764	—2,8
»	27	N.-E.	0,760	0,0
»	29	N.	0,760	0,6
»	30	O.	0,761	0,0
»	31	S.	0,758	0,0
Février.	1	N.-O.	0,760	—3,0
»	6	S.-O.	0,763	—2,0
Mars.	8	N.-O.	0,751	3,0
»	10	E.	0,762	1,0
»	22	O.	0,760	—2,0
»	23	S.-O.	0,758	0,0
»	24	S.-E.	0,757	1,0

Grêle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	13 midi	N.-O.	0,749	5,4
Mars . .	9	N.	0,753	3,0
»	10 mat.	E.	0,762	2,0
»	22 nuit.	O.	0,760	—2,0
Avril . .	14 soir.	O.	0,749	4,0
»	17 matin et soir.	S.-E.	0,765	11,0
»	18 soir.	S.-E.	0,764	12,0
»	23 soir.	N.	0,764	6,0
»	24 nuit.	N.-E.	0,762	3,0
»	27 mat.	N.-E.	0,763,8	5,2
»	29 nuit.	N.	0,764,3	2,0
Mai. . .	22 soir.	N.	0,761	12,0
Juillet .	16 mat.	O.	0,763	18,0
Décem .	20 soir.	S.-O.	0,768	6,0

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	7, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31.
Février . .	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 9, 20, 2 , 23, 24, 25, 26, 27, 28.
Mars . . .	1, 2, 3, 4, 6, 11, 12, 16, 18, 25, 29.
Avril . . .	1, 4, 7, 8, 10, 17, 19, 21, 28.
Mai. . . .	13, 16.
Juin. . . .	22, 23, 24.
Août . . .	5, 11, 12, 13, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31.
Septembre	7, 13, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30.
Octobre. .	1, 2, 3, 4, 5, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 24, 25, 36, 27, 28, 29, 31.
Novembre.	1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 14, 15, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 25, 29.
Décembre.	1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 24, 26, 28, 29, 30, 31.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Février.	9	9 h. mat.	N.	0,753	4,5
Mai. . .	10	8 h. soir.	E.	0,756	13,0
»	11	Matin.	S.-E.	0,756	15,0
»	20	1 h. soir.	N.	0,762	22,0
»	21	Midi 1/2.	O.	0,759	23,8
»	22	9 h. soir.	N.	0,761	12,5
»	25	6 h. soir.	E.	0,753	14,8
Juin . .	20	Nuit et soir.	E.	0,765	17,0
»	28	8 h. 1/2 s.	S.-E.	0,762	23,0
»	29	8 h. soir.	S.-O.	0,759	16,2
»	30	La nuit.	O.	0,757	16,0
Juillet. .	5	De 4 à 10 h. s.	S.	0,757	17,0
»	16	La nuit.	O.	0,764	16,0
Août . .	4	De 4 à 7 h. s.	O.	0,766	20,0
»	5	9 h. 1/2 s.	O.	0,759	17,8
Septem.	2	Midi 1/2.	O.	0,756	11,2
»	9	9 h. soir.	S.	0,757	16,1
»	10	8 h. 1/2 s.	S.	0,757	16,3
»	11	2 h. soir.	S.-O.	0,752	14,1
»	12	7 h. soir.	S.	0,759	16,0
Octobre.	9	1 h. soir.	O.	0,759	15,3
»	22	7 h. soir.	S.	0,755	10,0

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	8	22	1	31
Février . . .	21	6	1	28
Mars	10	16	5	31
Avril	5	11	14	30
Mai	20	4	7	31
Juin	20	7	3	30
Juillet. . . .	16	2	13	31
Août	16	9	6	31
Septembre .	13	13	4	30
Octobre . . .	14	13	4	31
Novembre . .	13	16	1	30
Décembre . .	5	24	2	31
Total des jours de l'année				365

Ozonométrie.

MOIS.	MOYENNE du matin.	MOYENNE du soir.	MOYENNE du mois.
Janvier	3	0	1
Février	2	0	1
Mars.	3	1	2
Avril.	3	1	2
Mai	3	2	2
Juin	4	2	3
Juillet	3	4	3
Août.	4	4	4
Septembre	3	2	2
Octobre	2	1	1
Novembre	3	1	2
Décembre	1	0	0
Moyenne. . .	2	1	1

ANNÉE 1858.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1858. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	—1,1	+3,2	—0,9	2,2
Février . . .	—1,5	2,2	+2,6	0,9
Mars	+1,4	6,6	3,8	3,9
Avril	6,2	7,1	4,2	5,8
Mai.	10,4	14,2	10,7	11,7
Juin	21,6	23,0	17,9	20,8
Juillet	16,0	18,7	16,0	16,9
Août	16,5	20,0	16,8	17,7
Septembre . .	15,6	19,7	15,8	17,0
Octobre . . .	10,2	13,7	11,1	11,6
Novembre. . .	0,7	6,7	3,3	3,5
Décembre. . .	4,2	5,2	5,0	4,8
Température moyenne des heures de l'année.	8,9	11,6	8,8	9,7 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1857		Mars		Juin		Septembre	
Janvier... 1858	2,9	Avril....	7,1	Juillet ..	18,1	Octobre ...	10,7
Février.....		Mai.....		Août....		Novembre	

Pleine campagne. — A 1 kilomètre de Dunkerque.

Mois.	Matin 7 heures.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier.	—2,0	—1,4	—1,7
Février.	—3,8	—0,8	—2,3
Mars.	+0,7	+2,2	+1,4
Avril.	5,2	6,1	5,6
Mai.	9,2	9,4	9,3
Juin	16,5	16,9	16,7
Juillet	15,1	14,8	14,9
Août.	15,1	15,7	15,4
Septembre. . .	13,8	14,4	14,1
Octobre	8,4	9,4	8,9
Novembre . . .	2,7	2,7	2,7
Décembre . . .	1,7	2,7	2,2
Température moyenne des heures de l'année.	5,9	8,3	7,1 Moyenne de l'année.

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE.
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	17 et 20	9,8	Janvier. .	5	—11,0	20,8
Février. .	4	12,0	Février. .	19 et 25	—8,5	20,5
Mars. . .	24 et 30	15,5	Mars. . .	4	—5,5	21,0
Avril. . .	16	20,2	Avril. . .	14	—2,0	22,5
Mai . . .	31	29,2	Mai . . .	1	3,4	25,8
Juin . . .	16	34,0	Juin . . .	30	11,0	23,0
Juillet . .	15	34,0	Juillet . .	7	9,2	24,8
Août. . .	17	29,2	Août. . .	31	9,2	20,0
Septemb.	22	24,1	Septemb.	6	10,2	13,9
Octobre .	4	18,8	Octobre .	10, 12, 31	4,0	14,8
Novemb..	28	10,8	Novemb..	23	—9,0	19,8
Décemb..	2	11.2	Décemb..	17	—2,3	14,1
Moyenne. . .		20,7	Moyenne . . .		+1,5	19,2

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier . .	12, m. et midi, 17, midi et s. 24, midi et s.	0,778	Janvier . .	20. soir, 31, soir.	0,760	0,018
			Février . .	28, soir.	0,754	0,022
Février . .	7, midi.	0,776	Mars . . .	6, àmidi.	0,738	0,040
Mars . . .	21, soir; 22, tout le jour.	0,778	Avril . . .	1, matin, 3, midi et soir.	0,745	0,030
Avril . . .	22, soir.	0,775				
Mai. . . .	26, midi et soir.	0,778	Mai. . . .	2, midi.	0,743	0,035
Juin. . . .	22, matin, 23 midi.	0,773,5	Juin . . .	17, mat.	0,761	0,012,5
			Juillet. . .	25, midi	0,754	0,016
Juillet. . .	18, soir, 19 matin.	0,770	Août . . .	18, soir, 19, mat.	0,758	0,017
Août . . .	7, soir, 8 matin et soir.	0,775		et midi, 21, soir.		
Septembre	25, soir.	0,778	Septembre	30, midi	0,758	0,020
Octobre. .	30, soir, 31 matin et midi.	0,779	Octobre. .	7, soir, 8, mat.	0,752	0,027
Novembre.	1, matin.	0,777		10, soir.		
Décembre.	10 soir, 11 midi et soir.	0,773	Novembre	27, soir.	0,741	0,036
			Décembre	26, soir.	0,748	0,025
Moyenne.		0,775,8	Moyenne. . . .		0,751	0,024,8

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1857		Mars.		Juin...		Septemb.	
Janvier.. 1858	0,770,8	Avril.	0,768,7	Juillet.	0,766,3	Octobre..	0,763,6
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité
Janvier . .	8, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 19, 20, 21.	100 deg.	Janvier . .	5	76 deg.
Février . .	3, 4, 5, 6, 13, 14, 15.	100 »	Février . .	26	55 »
Mars . . .	11, 13, 15, 28, 31.	100 »	Mars . . .	21	60 »
Avril . . .	1, 3, 17, 27.	100 »	Avril . . .	5	61 »
Mai	12, 15, 18, 25.	100 »	Mai. . . .	21	52 »
Juin . . .	11.	100 »	Juin. . . .	16	62 »
Juillet . .	5, 8, 9, 10, 19, 26, 28.	100 »	Juillet. . .	15	65 »
Août . . .	9, 18, 19, 20, 21, 23, 25, 30.	100 »	Août . . .	17	62 »
Septembre	3, 5, 8, 10, 14, 20, 28, 30.	100 »	Septembre	25	78 »
Octobre . .	7, 11, 13, 14, 15, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 28, 29.	100 »	Octobre. .	5	72 »
			Novembre.	4	82 »
			Décembre.	17	90 »
Novembre.	5, 6, 8, 10, 17, 18, 22, 23, 24, 25, 26, 27.	100 »		Moyenne. .	67 »
Décembre.	1, 6, 7, 8, 12, 13, 16, 18, 19, 20, 23, 26.	100 »			
	Moyenne. . . .	100 deg.			

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

Mois.	N.	N.-E.	N.-O.	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janv.	1	3	T2 7F4	8F1	3	1T1	4	4F1
Fév..	»	4	»	2F	3	2F1	16F4	T1 1F1
Mars.	1	11F1	T7F	1	1	3F1	2	5
Avril	3F1	10F1	T1F	2	5F2	2F1	4F1	3F2
Mai..	1F	7F5	5F2	3F1	»	9F5	1	5F1
Juin.	1F	16F6	2	1	1	1	2F1	6F2
Juill.	4F3	1	5F2	1	3F1	T1 4F1	2	11F2
Août.	3F1	7	6F4	»	»	3	3	9F2
Sept.	»	6	»	1	3F2	8F1	5F1	7
Oct, .	2F1	3	4F1	1	1	9F2	4	7F2
Nov..	»	8F2	1	4	2	1	14	»
Déc..	1	1	5F2	2F1	6	9F7	7F1	»
Année..	17	77	43	26	28	52	64	58

Total. . . . . 365 jours.

Météores aqueux.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

Mois.	Nombre de jours de pluie	N.	N.-E	N.-O	S.	S.-E.	S.-O.	E.	O.
Janvier. .	12	1	»	4	3	»	1	»	3
Février. .	5	»	2	»	1	»	1	»	1
Mars . . .	5*	»	1	»	1	»	1	»	2
Avril. . .	9	1	2	1	»	1	2	»	2
Mai. . . .	9	1	»	1	1	»	6	»	»
Juin . . .	3**	»	1	»	»	»	»	»	2
Juillet . .	11	2	1	2	1	»	1	1	3
Août . . .	11	1	2	3	»	»	1	»	4
Septemb..	10	»	»	»	»	3	4	1	2
Octobre .	6	1	»	»	»	»	3	»	2
Novembre	8	»	4	»	1	1	1	1	»
Décembre	11	1	»	3	1	2	4	»	»
Total. . .	100	8	13	14	9	7	25	3	21

Total 100

* Deux fois ont coïncidé avec la neige fondue et en ont été le produit.

** Chaque fois quelques gouttes de pluie inappréciable.

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
N. L. le 15 Janvier. . . .	D.		5
P. L. le 29 Janvier. . . .	C.	4	
N. L. le 13 Février . . .	D		5
P. L. le 27 Février. . . .	C.	2	
N. L. le 15 Mars	D.		4
P. L. le 29 Mars	C.	»	
N. L. le 13 Avril.	D.		5
P. L. le 28 Avril.	C.	2	
N. L. le 13 Mai.	D.		9
P. L. le 27 Mai.	C.	6	
N. L. le 11 Juin	D.		1
P. L. le 26 Juin	C.	»	
N. L. le 10 Juillet	D.		5
P. L. le 26 Juillet.	C.	3	
N. L. le 9 Août	D.		4
P. L. le 24 Août	C.	7	
N. L. le 7 Septembre . . .	D.		8
P. L. le 23 Septembre . . .	C.	4	
N. L. le 7 Octobre.	D.		4
P. L. le 22 Octobre.	C.	5	
N. L. le 5 Novembre . . .	D.		3
P. L. le 21 Novembre . . .	C.	5	
N. L. le 5 Décembre. . . .	D.		4
P. L. le 20 Décembre. . . .	C.	4	
	D.		8
		42	65
		Croissant.	Déclin.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Quantité de pluie tombée par mois.

Elle a été recueillie et mesurée au moyen du pluviomètre de Pixii.

MOIS.	HAUTEUR des eaux tombées.
Janvier	025,50
Février	002,70
Mars	011,40
Avril	019,70
Mai	027,17
Juin	001,00
Juillet	023,23
Août	048,58
Septembre	012,00
Octobre	033,80
Novembre	027,60
Décembre	044,50
TOTAL de l'année.	277,18

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grêle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	6	S.-E.	0,769	—1,0
»	21	N.-O.	0,765	+4,0
»	22	N.-O.	0,773	+6,0
Février.	2	S.-O.	0,762	+2,0
»	3	S.	0,761	—2,0
Mars.	1	N.-E.	0,753	—3,0
»	2	N.-E.	0,754	—5,3
»	3	N.-E.	0,754	—5,0
»	5	N.-E.	0,753	+1,8
»	6	N.-O.	0,738	+2,0
»	9	O.	0,754	+3,0
»	10	O.	0,760	+4,0
»	11	N.-E.	0,762	+5,0
»	13	S.-O.	0,751	5,0

Grêle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	21	N.-O.	0,765	+4,0
»	22	N.-O.	0,773	6,0
Février	1	O.	0,758	2,0
»	4	S.-O.	0,758	10,0
»	15	N.-E.	0,762	4,8
Mars . .	3	N.-E.	0,754	—2,5
»	6	N.-O.	0,738	+2,0
Avril . .	25	S.-O.	0,767	14,5
»	29	O.	0,755	8,8
»	30	S.-O.	0,747	9,5
Mai. . .	1	S.	0,745	7,5
Novemb	3	E.	0,773	4,5
»	4	E.	0,772	3,0
»	6	N.-E.	0,768	7,0
»	16	N.-E.	0,749,5	0,7
»	17	N.-E.	0,753	1,8
»	18	N.-E.	0,754	0,0
Décem.	29	N.-O.	0,764	6,0

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	1, 2, 3, 6, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 23, 24, 25, 27.
Février . .	6, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.
Mars . . .	10, 11, 20, 21, 24, 27, 28, 29.
Avril . . .	13, 15, 17, 18, 26, 27.
Mai. . . .	10, 11, 13, 14.
Juin. . . .	2, 4, 24.
Août . . .	3. 24.
Septembre	12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 25, 26, 27, 28, 29.
Octobre. .	3, 4, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 30, 31.
Novembre.	1, 2, 3, 5, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29.
Décembre.	3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 21, 30, 31.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Mars . .	31	7 h. soir.	S.	0,745	9,2
Avril . .	29	10 h. 1/2 matin	O.	0,756	8,0
Juin . .	3	8 h. soir.	E.	0,764	24,0
»	4	La nuit.	N.-E.	0,768	16,0
Juillet. .	8	9 h. mat.	O.	0,757,7	14,5
»	9	2 h. soir.	E.	0,758	13,0
»	15	5 h. soir.	S.-E.	0,763	23,5
Août . .	10	Le soir.	N.-E.	0,766	19,1
»	12	8 h. soir.	N.-E.	0,767	22.2
»	18	7 h. soir.	O.	0,758	18,5
»	20	7 h. soir.	N.-O.	0,762	16,0
»	27	7 h. soir.	N.-O.	0,765	15,2
Septem.	5	10 h. matin.	S.-O.	0,761	17,5
»	19	7 h. 1/2 s.	E.	0,768	15,0
»	22	5 h. 1/2 s.	S.-E.	0,760	19,0
Décemb.	27	10 h. soir.	N.-O.	0,750	7,5

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	16	13	2	31
Février . . .	17	6	5	28
Mars	15	10	6	31
Avril	14	12	4	30
Mai	14	6	11	31
Juin	25	3	2	30
Juillet. . . .	10	8	13	31
Août	16	5	10	31
Septembre .	15	10	5	30
Octobre . . .	19	8	4	31
Novembre . .	11	11	8	30
Décembre . .	1	22	8	31
Total des jours de l'année				365

Ozonométrie.

MOIS.	MOYENNE du matin.	MOYENNE du soir.	MOYENNE du mois.
Janvier	2,0	0,6	1,3
Février	3,3	1,3	2,3
Mars.	3,4	1,0	2,2
Avril.	5,0	2,3	3,6
Mai	3,0	0,8	1,9
Juin	2,0	0,9	1,4
Juillet	3,0	1,1	2,0
Août.	2,0	1,2	1,6
Septembre.	2,3	0,9	1,6
Octobre	3,4	0,9	2,1
Novembre.	3,9	1,2	2,5
Décembre	2,6	1,0	1,8
Moyenne. . .	2,9	1,1	2

ANNÉE 1859.

Température atmosphérique. Thermomètre.

1859. Mois.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier . . .	3,2	5,6	3,5	4,1
Février . . .	4,8	7,7	6,2	6,2
Mars	7,4	9,8	8,6	8,6
Avril	7,4	11,2	8,7	9,1
Mai.	11,3	15,6	11,8	12,9
Juin	16,0	18,7	15,9	16,8
Juillet	19,0	23,6	18,8	20,4
Août	17,0	21,4	13,3	17,2
Septembre . .	13,6	17,7	14,5	15,2
Octobre . . .	10,1	14,4	11,6	12,0
Novembre. . .	4,1	6,7	4,0	4,9
Décembre. . .	—1,8	—0,7	+0,3	—0,9
Température moyenne des heures de l'année.	+8,5	13,1	9,7	10,4 Moyenne de l'ann.

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décembre 1858		Mars		Juin		Septembre	
Janvier... 1859	5,0	Avril....	6,8	Juillet ..	18,1	Octobre ...	10,7
Février.....		Mai.....		Août....		Novembre	

Pleine campagne. — A 1 kilomètre de Dunkerque.

Mois.	Matin 7 heures.	Soir 9 heures.	Moyenne des mois.
Janvier.	0,0	1,5	0,7
Février.	0,3	4,9	2,6
Mars.	1,0	6,0	3,5
Avril.	6,0	7,2	6,6
Mai.	9,7	11,8	10,7
Juin	14,8	14,7	14,7
Juillet	15,0	17,4	16,2
Août.	15,5	15,4	15,4
Septembre. . .	12,2	15,9	14,0
Octobre	8,8	10,1	9,4
Novembre . . .	2,1	2,4	2,2
Décembre . . .	—2,0	—0,2	—1,1
Température moyenne des heures de l'année.	+5,7	9,5	7,6 Moyenne de l'année.

MAXIMA EN 24 HEURES.			MINIMA EN 24 HEURES.			DIFFÉRENCE
Mois.	Dates.	Degrés c.	Mois.	Dates.	Degrés c.	
Janvier. .	18	10,5	Janvier. .	9	—4,5	15,0
Février. .	17	11,5	Février. .	8	—1,0	12,5
Mars. . .	15	19,0	Mars. . .	10	—1,2	20,2
Avril. . .	7	23,0	Avril. . .	1	0,0	23,0
Mai . . .	30	25,2	Mai . . .	6	4,3	20,9
Juin . . .	26	30,0	Juin . . .	15	8,6	21,4
Juillet . .	12	34,0	Juillet . .	26	12,1	21,9
Août. . .	8	29,0	Août. . .	31	8,8	20,2
Septemb.	24	24,2	Septemb.	6	7,3	16,9
Octobre .	5	22,7	Octobre .	24	—0,7	23,4
Novemb..	6,7	14,5	Novemb..	12	—6,0	20,5
Décemb..	31	12,0	Décemb..	20	-15,6	27,6
Moyenne.		+21,3	Moyenne . . .		+2,0	19,3

Pression atmosphérique. — Baromètre. Hauteur absolue.

Mois.	Dates.	Maximà en 24 h.	Mois.	Dates.	Minimà en 24 h.	Différence.
Janvier.	11, midi.	0,787	Janvier. .	30, midi	0,753,5	0,033,5
Février. .	23, midi.	0,779	Février . .	6, midi.	0,748	0,031
Mars . . .	9, soir, 10 matin et midi.	0,776	Mars . . .	30, mat.	0,744	0,032
Avril . . .	1, midi et soir.	0,772	Avril . . .	15, mat.	0,739	0,033
Mai. . . .	8, soir, 9 matin et midi, 11 s.	0,770	Mai. . . .	19, mat.	0,756	0,014
Juin. . . .	27, midi.	0,770	Juin . . .	11 mat.	0,755,5	0,014,5
Juillet. .	5, soir, 6 matin et midi.	0,774	Juillet. . .	31, mat. et midi.	0,759	0,015
Août . . .	22, midi et soir.	0,773	Août . . .	30, mid, 31, midi.	0,756,5	0,016,5
Septembre	11, soir.	0,773	Septembre	16, soir, 21 midi.	0,751	0,022
Octobre. .	2 midi et soir.	0,771	Octobre. .	30, soir, 31 m. et s.	0,743	0,028
Novembre.	10, soir, 11 matin et midi.	0,782	Novembre	1er, matin	0,738,4	0,043,6
Décembre.	10, midi et soir.	0,782	Décembre	26, mat.	0,732	0,050
Moyénne.		0,775	Moyenne. . . .		0,748,2	0,026,8

Année météorologique.

HIVER.		PRINTEMPS.		ÉTÉ.		AUTOMNE.	
Décemb. 1858	0,764,8	Mars.	0,764,3	Juin...	0,765,7	Septemb.	0,761.7
Janvier.. 1859		Avril.		Juillet.		Octobre..	
Février.....		Mai...		Août..		Novemb..	

Hygromètre de Saussure.

Mois.	Dates.	Maximum d'humidité	Mois.	Dates.	Minimum d'humidité
Janvier . .	4,7,,9,10,11, 18,19,25,28, 29,30 et 31	100 deg.	Janvier . .	24	82 deg.
			Février . .	27 et 28	70 »
			Mars . . .	27	60 »
Février . .	1, 2, 3, 5, 7, 10,13,16,21.	100 »	Avril . . .	1	50 »
			Mai. . . .	1 et 27	60 »
Mars . . .	13, 21, 30.	100 »	Juin. . . .	6	63 »
Avril . . .	2, 25.	100 »	Juillet. . .	13	52 »
Mai	8.	100 »	Août . . .	7	42 »
Juin . . .	10.	100 »	Septembre	1 et 6	52 »
Juillet . .	31.	100 »	Octobre. .	23	55 »
Août . . .	14.	92 »	Novembre.	25	87 »
Septembre	19, 21, 23.	100 »	Décembre.	3	60 »
Octobre. .	11,17, 19. 30.	100 »			
Novembre.	1, 3, 4, 7, 10, 15, 22, 30.	100 »		Moyenne. .	61 »
Décembre.	1,6,14,22,23, 24, 25, 26.	100 »			
	Moyenne. . . .	100 deg.			

Direction diurne du vent dominant (*courant inférieur*).

Dans le tableau suivant, les vents *très-forts*, la *tempête*, et le nombre de fois qu'ils ont soufflé, seront représentés par les lettres F, T, suivies d'un chiffre et placées en exposant à côté de ceux qui indiquent le vent dominant de la journée; l'intensité des autres est considérée comme modérée.

MOIS.	N	NNE	NE	ENE	E.	ESE	SE	SSE	S	SSO	SO	OSO	O	ONO	NO	NNO
Janvier. .	1 F	» F T	F¹ 2	»	5	»	2	»	F¹ 2	»	F⁴ 11 F²	» F¹	F⁴ 7 F²	» F²	F 1	» F³
Février. .	1	1	F¹ 1	»	»	»	»	»	1	F² 5	F³ 4	F²T² 4	F¹ 3	F² 3	F¹ »	5
Mars . . .	2	»	2	F² »	F¹ »	»	»	»	»	2	3	F² 8	F⁵ 7	F 4	2	F² 1
Avril . . .	1	»	»	3	3	1	3	»	»	2	1	3	7	1	»	5
Mai	2	2	3	F⁶ 15	F¹ 3	F 1	3	»	»	»	»	»	1	»	»	1
Juin . . .	3	2	2	4	1	»	1	2	2	4	»	F² 2	F¹ 4	»	»	3
Juillet. . .	2	3	F¹ 6	3	1	»	»	3	F¹ 1	2	F¹ »	F¹ 6	F¹ 3	F¹ 1	»	»
Août . . .	»	2	F¹ 2	3	3	»	2	F¹ »	3	F¹ »	F¹ 3	F² 3	F² 5	F 4	F² 1	»
Septembre.	T¹ 2	»	4	»	F¹ »	1	F¹ »	F¹ 2	1	2	3	6	F¹ 2	1	2	F¹ 4
Octobre. .	2	»	»	»	2	1	7	4	2	2	»	F¹ »	F¹T₄ 3	2	»	F² 2
Novembre.	F¹ 2	1	1	1	4	2	2	3	4	F¹ 2	»	F¹ 2	F¹ 5	»	1	F¹ 2
Décembre.	2	»	»	»	5	2	1	3	3	6	1	F¹ 3	F¹ 3	1	»	1
Total. . .	18	11	23	29	27	8	21	17	19	27	26	37	50	21	7	24

Total. . . 365 jours.

Météores aqueux.

Pluie tombée pendant le jour par les différents vents *(courant inférieur).*

MOIS.	Nombre de jours de pluie.	N	NNE	NE	ENE	E	ESE	SE	SSE	S	SSO	SO	OSO	O	ONO	NO	NNO
Janvier . .	14	»	»	2	»	»	»	»	»	1	»	7	»	4	»	»	»
Février . .	7	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	2	3	»	1	»	»
Mars	9	1	1	1	»	»	»	»	»	»	»	2	2	1	1	»	»
Avril. . . .	13	1	»	»	»	»	1	1	»	»	1	»	2	2	1	»	4
Mai	8	1	»	2	3	»	»	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Juin	7	2	»	»	1	1	»	1	1	»	1	»	»	»	»	»	»
Juillet . . .	4	»	»	»	»	»	»	»	1	»	1	»	2	»	»	»	»
Août. . . .	8	»	»	»	1	2	»	»	1	»	»	1	2	1	»	»	»
Septembre .	17	1	»	1	2	»	»	»	1	1	1	2	5	1	»	»	2
Octobre . .	13	1	»	»	»	1	1	»	»	1	2	3	»	2	1	»	1
Novembre .	12	»	1	1	»	»	1	»	»	1	»	»	1	5	1	»	1
Décembre .	15	2	»	»	1	»	1	»	»	2	3	1	2	1	1	»	1
Total. . . .	127	9	2	7	8	4	4	4	4	6	10	18	19	17	6	»	9

Total. . . . . 127 jours.

Pluie tombée, nuit et jour, pendant le croissant et le déclin de la lune.

		Nombre de fois.	
N. L. le 4 Janvier. . . .	D.		0
P. L. le 18 Janvier. . . .	C.	3	
N. L. le 3 Février . . .	D.		13
P. L. le 17 Février. . . .	C.	4	
N. L. le 4 Mars	D.		1
P. L. le 18 Mars	C.	4	
N. L. le 3 Avril.	D.		6
P. L. le 17 Avril.	C.	8	
N. L. le 2 Mai.	D.		4
P. L. le 16 Mai.	C.	2	
N. L. le 1 Juin	D.		7
P. L. le 15 Juin	C.	4	
N. L. le 30 Juin	D.		2
P. L. le 15 Juillet	C.	0	
N. L. le 29 Juillet.	D.		2
P. L. le 13 Août	C.	4	
N. L. le 28 Août	D.		4
P. L. le 12 Septembre . . .	C.	4	
N. L. le 26 Septembre . . .	D.		12
P. L. le 12 Octobre.	C.	5	
N. L. le 26 Octobre.	D.		8
P. L. le 10 Novembre . . .	C.	9	
N. L. le 24 Novembre . . .	D.		1
P. L. le 10 Décembre. . . .	C.	7	
N. L. le 21 Décembre. . . .	D.		7
		54	67
		Croissant.	Déclin.

Ce total indique non-seulement le nombre de fois qu'il a plu pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Cette année, il est donc tombé plus de pluie pendant le déclin de la lune que pendant le croissant.

Quantité de pluie tombée par mois.

Elle a été recueillie et mesurée au moyen du pluviomètre de Pixii.

MOIS.	HAUTEUR des eaux tombées.
Janvier	023,0
Février	014,4
Mars	034,6
Avril	049,5
Mai	023,1
Juin	052,4
Juillet	011,6
Août	023,7
Septembre	072,8
Octobre	062,5
Novembre	055,6
Décembre	063,4
TOTAL de l'année.	486,6

Les deux tableaux suivants indiquent le nombre de fois qu'il est tombé de la neige et de la grêle (nuit et jour).

Neige.

Mois.	Dates	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Mars . .	31	N.	0,759,5	4,4
Avril . .	16	N.-N.-E.	0,754	6,0
Décemb	4	S.	0,763	—0,7
»	13	N.	0,767	1,2
»	14	N.	0,758	0,5
»	15	S.-E.	0,762	—1,0
»	20	S.-O.	0,762	—2,2

Grêle.

Mois.	Dates.	Direction des vents.	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique.
Janvier.	7	N.-E.	0,774,6	3,2
Février.	26	O.-S.-O.	0,759	7,5
»	27	N.-N.-O.	0,769	7,5
Mars . .	22	N.-N.-E.	0,769	5,0
»	30	N.-E.	0,747	5,3
»	31	N.	0,759	4,4
Avril . .	15	O.-N.-O.	0,746,5	7,4
Octobre.	23	S.-O.	0,749	4,8
Novemb	1	O.	0,738,4	11,4
»	2	O.	0,755	9,4
»	9	N.-N.-O.	0,776	8,0
»	30	N.-N.-E.	0,751	2,0
Décem .	1	N.-N.-O.	0,753,2	4,5
»	5	S.-O.	0,754	4,0
»	13	N.	0,771	—1,0
»	14	N.	0,758	+0,5

Brouillards.

Mois.	Dates.
Janvier . .	1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 19, 20.
Février . .	4, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.
Mars . . .	2, 3, 4, 5, 6, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27.
Avril . . .	5, 6, 11, 18, 19, 22, 23.
Mai. . . .	6, 7, 10, 12, 13, 18, 21, 29, 30.
Juin. . . .	3, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 22, 23, 25.
Juillet. . .	1, 6, 21, 22.
Août . . .	7, 8, 10, 11, 12, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29.
Septembre	2, 3, 4, 6, 10, 11, 12, 20.
Octobre. .	3, 4, 5, 6, 7, 8, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 27, 29, 30.
Novembre.	10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29.
Décembre.	2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 24, 25, 27, 28.

Orages.

Mois.	Dates.	Heures.	Direction des vents	Hauteur barométrique.	Température atmosphérique
Avril . .	16	8 h. soir.	NNO	0,756	3,5
»	25	3 h. et 8 h. soir.	S.-E.	0,762,5	12,0
Mai. . .	28	Tout le jour	S.-E.	0,758	20,8
»	31	3 h. soir.	S.-E.	0,758	22,2
Juin . .	1	7 h. soir.	E.	0,763	15,5
»	2	3 h. soir.	S.-E.	0,756	23,0
»	9	9 h. soir.	N.	0,758	18,2
»	10	7 h. soir.	SSE	0,756	17,2
»	27	9 h. soir.	S.	0,768	19,5
»	28	9 h. soir et toute la nuit.	SSO	0,764	17,5
Juillet. .	20	9 h. mat.	SSO	0,766	23,0
Août . .	8	7 h. soir.	O.	0,763	19,9
Septem.	17	5 h. matin.	N.-E.	0,753,5	14,0
»	25	8 h. soir.	S.-O.	0,765,2	17,0
Décemb.	14	De 4 à 6 h. soir.	N.	0,758	0,5

Etat du Ciel.

Mois.	Serein.	Couvert.	Nuageux.	Nombre de jours du mois
Janvier . . .	4	21	6	31
Février . . .	14	4	10	28
Mars	10	10	11	31
Avril	9	7	14	30
Mai	22	5	4	31
Juin	18	8	4	30
Juillet. . . .	22	5	4	31
Août	18	4	9	31
Septembre .	10	5	15	30
Octobre . . .	14	8	9	31
Novembre . .	8	16	6	30
Décembre . .	9	20	2	31
Total des jours de l'année				365

Ozonomètrie.

MOIS.	MOYENNE du matin.	MOYENNE du soir.	MOYENNE du mois.
Janvier	3	1	2
Février	4	1	2
Mars.	4	1	2
Avril.	6	3	4
Mai	2	2	2
Juin	4	1	2
Juillet	3	2	2
Août.	3	1	2
Septembre.	3	2	2
Octobre	3	2	2
Novembre.	3	1	2
Décembre	4	1	2
Moyenne. . .	3	1	2

RÉUNION MENSUELLE

DU 13 AVRIL 1860.

PRÉSIDENCE DE M. L. COUSIN.

A l'ouverture de la séance, M. Cousin, en l'absence de M. Delye, retenu chez lui par une douloureuse indisposition, prend place au fauteuil. M. Mollet, président honoraire de la Société, Maire de Dunkerque, et M. Gérard, membre honoraire, Sous-Préfet de l'arrondissement, sont près de lui. Il procède à l'installation du nouveau bureau, et prononce ensuite le discours suivant :

« Messieurs,

» Je suis trop sensible à la bienveillance que vous avez daigné me montrer, en me faisant de nouveau l'honneur de me nommer votre président, pour ne pas vous en exprimer en ce moment toute ma reconnaissance ; mais en vous priant d'agréer l'expression bien sincère de cette gratitude, je ne me dissimule pas combien ma tâche sera lourde. En effet, en 1860, elle ne consistera pas seulement dans les devoirs ordinaires de la présidence, il faudra en remplir d'autres dont l'accomplissement sera fort difficile.

» Dunkerque aura pendant l'été prochain un Congrès de la Société Française d'Archéologie, et en même temps, des séances de l'Institut des provinces de France. La nouvelle de cet événement heureux pour notre cité et pour toute la Flandre maritime, a excité une vive sympathie

qui s'est manifestée par un grand nombre d'adhésions : parmi elles, on trouve les noms de fonctionnaires éminents, de vénérables prélats et d'illustres savants de France, d'Angleterre, de Belgique et même d'Italie. Elles ont été données avec un empressement d'autant plus remarquable qu'aucune invitation n'a été envoyée jusqu'ici et que le jour d'ouverture du Congrès n'est pas même encore fixé. Cela prouve combien on comprend maintenant l'utilité de ces brillantes assemblées qui se tiennent tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et qu'on a appelées avec raison *les grandes assises* ou les *parlements de la science.*

» Le dernier numéro du *Bulletin monumental* contenait à leur sujet quelques lignes de M. de Caumont, le célèbre président de la Société Française d'Archéologie, et il me paraît opportun de les reproduire ici :

« Les Congrès scientifiques sont un des bienfaits des » temps modernes. Ils ont redonné du courage aux hom- » mes studieux dont les labeurs demeuraient inaperçus. » Ils ont imprimé une impulsion nouvelle et plus fait » pour l'avancement des études que toutes les autres » institutions de notre époque. Ils ont fait voyager chaque » année des hommes qui auparavant restaient immobiles » et dont les plus grands déplacements consistaient à » aller, pendant le temps des vacances, à quelques lieues » de leur domicile. Depuis que j'ai convoqué pour la » première fois les Congrès, une nouvelle vie a commencé » pour un grand nombre d'hommes auparavant séden- » taires. Chaque année, ils ont parcouru des contrées » nouvelles pour se rendre à nos grandes réunions, qui » aujourd'hui à Strasbourg, demain à Marseille, une » autre fois dans le Nord, ou dans l'Ouest de la France, » iront bientôt peut-être planter leur tente en Algérie. » Ces voyages ont introduit de profondes modifications » dans la vie scientifique, les horizons se sont élargis, » etc. »

» Les Congrès dont il s'agit ici ont fait plus. Ils ont

appelé l'attention et l'intérêt sur plusieurs contrées. Ils ont résolu des questions dont la solution a été utile et créé d'agréables relations qui peuvent servir à l'occasion. Il en résulte ainsi honneur et profit pour le pays qui en est favorisé. Nous pouvons donc nous féliciter du nombre et de l'importance des adhésions qui ont été déjà recueillies pour le Congrès de Dunkerque. Un pareil début est assurément de nature à faire augurer un beau succès; mais pour le préparer et l'obtenir, combien de travaux et de soins ne seront pas nécessaires? Il ne suffit pas qu'il y ait beaucoup de membres aux séances; il faut encore que les questions soumises à l'examen soient traitées, sinon toutes, du moins en grande partie, et comme la plupart d'entr'elles comportent une longue étude, il est urgent que les programmes soient imprimés et distribués. Cette urgence existe pour nous comme pour les membres étrangers; car il est fort désirable que les habitants de Dunkerque ou de la Flandre maritime, ne laissent pas à ces savants étrangers le soin de prendre part seuls à la discussion : aussi ai-je appris avec plaisir que plusieurs d'entre vous étaient disposés à préparer des mémoires ou notices; mais on doit espérer que bien d'autres en feront autant; toutes les fois qu'il s'est agi d'un objet qui, comme celui-ci, intéresse le pays tout entier, on a toujours montré soit à Dunkerque, soit dans son voisinage, autant de dévouement que de zèle. Ce souvenir du passé ne permet pas de douter de l'avenir: c'est pourquoi j'attends avec confiance un concours aussi général que possible.

» Je considère le vôtre, Messieurs, comme étant bien certain; il m'est garanti par vos louables précédents et même par vos bienveillants suffrages pour la présidence. Vous avez, d'ailleurs, compris que vous ne trouveriez jamais une meilleure occasion de remplir votre noble but, *l'encouragement des sciences, des lettres et des arts;*

mais je compte aussi sur le concours des membres des autres sociétés de l'arrondissement et sur celui de tous les amis de l'étude ou du progrès. A cette occasion, je crois devoir vous communiquer une bonne nouvelle, c'est que M. le Maire de Dunkerque, votre honorable président honoraire, qui se montre toujours si dévoué au bien de la ville, m'a reitéré, il y a quelques jours, l'assurance des meilleures dispositions tant de sa part que de celle des membres du Conseil municipal. Vous aviez déjà reçu la même assurance, pour ce qui le concerne personnellement, du premier magistrat de l'arrondissement, qui vous a également donné tant de marques de sympathie, et dont vous avez plus d'une fois applaudi dans cette enceinte le beau talent littéraire : tout se présente donc à cet égard sous l'aspect le plus favorable.

» Il en est de même, Messieurs, pour vos publications. Vous avez fait distribuer en 1859 le sixième volume de vos Mémoires dont le premier a paru en 1853, et en ce moment vous auriez assez de travaux pour en imprimer un septième, si votre budget vous le permettait ; je me propose de vous inviter sous peu à délibérer sur ce point : en attendant, les publications dont je viens de parler, jointes aux concours ouverts par la Société Dunkerquoise et au Congrès dont elle a pris l'initiative, suffisent pour donner une idée de ce qu'elle fait et des services qu'elle rend. Cependant je ne tiens pas moins à vous apprendre ce qu'en pense un haut fonctionnaire qui nous a laissé les meilleurs souvenirs, en quittant, en 1854, Dunkerque, pour un avancement bien mérité : après avoir dit dans sa lettre du 30 octobre dernier, qu'il avait lu avec un grand intérêt deux travaux historiques compris dans votre dernier volume, il ajoutait :

« *La Société est dans une excellente direction et ses* » *adversaires les plus obstinés doivent le reconnaître.* »

» Ces derniers mots pourraient faire croire que notre

Compagnie a partagé le sort réservé à presque toutes les sociétés à leur origine ; mais s'il est vrai qu'elle ait eu réellement des adversaires obstinés en 1854, nous aimons à nous persuader qu'il n'en reste plus un seul depuis que ses œuvres ont parlé en sa faveur, ou depuis qu'une complète harmonie existe entr'elle et les autres sociétés de l'arrondissement. Je n'ai pas besoin d'ajouter, Messieurs, que je chercherai toujours à maintenir une pareille union ; aussi je vous demande la permission de vous exprimer de suite un vœu, celui que plusieurs de nos collègues viennent désormais avec plus d'exactitude aux séances. Il n'est pas nécessaire, pour y assister, d'y apporter un travail plus ou moins intéressant : quand même on n'en aurait aucun à lire, on peut s'y rendre utile, soit par de judicieuses observations, soit seulement par son vote.

» Mon intention est de convoquer les sections, lorsqu'il y aura un motif suffisant pour le faire. Leur prochaine réunion est devenue indispensable pour l'élection de leurs présidents et secrétaires : d'ailleurs, on y distribuera les volumes qui vous ont été envoyés depuis quelque temps, un rapport soit écrit, soit verbal, devant être fait sur chacun d'eux, pour se conformer à votre règlement.

Vous avez eu, en 1858 et 1859, le regret de voir partir de Dunkerque trois membres titulaires dont deux, MM. De Coussemaker et Decharme, avaient été vos présidents, et en outre M. Bobillier, qui était du nombre des fondateurs les plus dévoués de la Société Dunkerquoise. Vous leur avez donné une preuve de votre bon et reconnaissant souvenir, en leur décernant le titre de membre honoraire ; mais leur perte comme titulaires résidants n'a pas été moins vivement sentie, et si elle était susceptible d'être réparée, ce ne pouvait être que par de très-bonnes élections. C'est ce que vous avez compris, Messieurs, en nommant d'abord un docteur qui était votre correspondant avant de venir s'établir à Dunkerque, et dont vous aviez pu ainsi appré-

cier le mérite ; puis un savant ingénieur et un homme de lettres que de remarquables écrits rendaient si digne de votre choix. Sa nomination me donne l'espoir qu'à l'avenir la littérature prendra plus de place dans nos publications : vous en seriez tous fort contents, j'en suis bien convaincu.

» Un autre motif de satisfaction vous a été donné par la nouvelle qu'un de nos plus érudits collègues, M. le docteur Zandyck, avait obtenu de l'Académie de Médecine une mention honorable, pour un travail concernant notre pays. Je le félicite de cette récompense ; elle rejaillit sur la Société Dunkerquoise dont il fait partie depuis plusieurs années, et qui, forte de la collaboration de ses nouveaux membres comme de ses plus anciens, redoublerait, au besoin, d'activité pour avancer de plus en plus dans la voie du bien public.

» Je ne terminerai pas sans adresser vos remerciements et les miens à l'honorable magistrat qui vous présidait avec autant d'impartialité que de distinction : malgré ses nombreuses ocupations soit judiciaires, soit administratives, M. Delye savait trouver le moyen de vous prouver chaque jour tout son dévouement : il a donc des titres particuliers à votre reconnaissance, et il en est de même de votre secrétaire perpétuel dont le zèle égale toujours le profond savoir, et des autres membres du bureau que je suis heureux de voir avec lui, autour de moi, bien persuadé qu'ils allégeront autant qu'il dépendra d'eux le poids de ma tâche.

» Je propose donc de voter des remerciements aux membres du bureau de 1859. »

Ces remerciements sont votés à l'unanimité.

CHRONIQUE DE BERGUES SAINT-WINOC

TRADUITE ET ANALYSÉE EN PARTIE

PAR M. CHARLES DELAROIÈRE, MEMBRE CORRESPONDANT.

I

Le manuscrit que l'honorable M. Louis Cousin a fait copier sur l'original déposé à la Bibliothèque royale de Bruxelles, est bien digne de toutes les peines qu'il s'est données à son occasion ; il a pour titre : *Kronycke van Berghen St-Winnock ;* il relate les faits qui se sont passés à Bergues et dans une grande partie de la Flandre maritime, de 421 à 1647 : il ne porte pas de nom d'auteur, et il se termine au milieu d'une phrase où l'on rend compte, le 15 Octobre 1647, du départ pour Courtrai des troupes de la Flandre, sous les ordres de l'archiduc, après la reddition, effectuée entre ses mains, de la ville de Dixmude, par les troupes françaises.

Il est possible que la mort ait surpris l'auteur, non pas à cette date, mais avant d'avoir mis au net les notes qu'il paraissait tenir jour par jour ; ce n'était évidemment pas à cette date, car, dans son avis au lecteur, qui précède le manuscrit, il dit qu'il clot sa chronique à l'époque de la promulgation de la paix tant désirée entre l'Espagne et la France, paix qui doit être celle des Pyrénées du 7 Novembre 1659 ; d'un autre côté, les vœux qu'il forme pour les longs jours de Philippe IV, en rendant compte en 1621 de son avènement au trône, doivent faire supposer qu'il est mort lui-même avant le roi d'Espagne, décédé le 17 Septembre 1665. On pourrait raisonnablement circonscrire l'époque du décès de l'auteur du manuscrit

entre ces deux époques, 7 Novembre 1659 et 17 Septembre 1665.

Nous consignerons ici les recherches que nous avons faites pour découvrir son nom ; si nous n'y avons réussi, d'autres plus heureux que nous y parviendront peut-être un jour au moyen de nos indications.

II

Le chroniqueur de Bergues était né, croyons-nous, à Coudekerque. En relatant, folio 72 du manuscrit, à l'année 1329, qu'Enguerrand de Crequy, évêque de Térouane, fit exhumer de l'église de Coudekerque le corps de Jacques Peyt, célèbre assassin, notoirement impie, et fit brûler publiquement ses restes, parce qu'il avait été hérétique dangereux au su de tout le monde, et qu'il s'était rendu coupable de crimes énormes et d'horribles forfaits, il dit dans l'église de *notre* paroisse de Coudekerque.

En parlant d'une comète qui a paru vers la fin de 1618 et au commencement de 1619, pendant cinquante-deux jours, *je l'ai vue,* dit-il, *à Coudekerque peu avant l'aurore.*

Il est probable qu'il habitait encore alors Coudekerque ; sans cela, il n'aurait pas constaté que c'était à Coudekerque. Nous avons tout lieu de croire qu'il y habitait le château de Coudecasteele et qu'il appartenait aux Piermont, seigneurs de Coudecasteele, à Coudekerque.

Une rature au folio 21 donne à cette supposition tous les caractères de la vérité. Après les mots Nicolas Daefnis, il a rayé autant qu'il l'a pu *beau-père de mon bisaïeul Jean de Piermont,* qui avait épousé Dlle *Jacqueline,* sa fille. Est-ce un sentiment d'humilité qui lui a fait faire cette rature plus tard ? C'est possible, car il a appartenu, à n'en pas douter, à un ordre religieux sous la règle de St-François ; et ce qui porterait à le croire, c'est qu'il n'a

pas raturé les faits qui concernaient ses collatéraux seulement.

En 1639, mentionnant l'appel fait par Son Altesse Ferdinand à la noblesse de Flandre, de se présenter à lui près d'Arras, il rappelle que, parmi les nobles de Bergues qui se sont rendus à cet appel, se trouvait messire Pierre-Guislain de Piermont, seigneur de Coudecasteele ; on ne s'explique cette désignation unique que par le désir de constater un fait qui pouvait faire honneur à sa famille.

Lorsque, dans le cours de sa chronique, il fait mention de St-François (année 1182), il dit : *Notre Saint-Père* François, en parlant de l'ordre de St-François (f° 48, v° 49, r° 73, v° et r°), *ons oorden*, notre ordre.

Il appartenait au couvent des Capucins de Bergues, car, dans son avis au lecteur, il dit que depuis longtemps il avait le projet d'écrire l'histoire de *sa* ville de Bergues.

En racontant le départ du prélat Jean Leroy, abbé de St-Winoc, en 1578, il dit qu'arrivé à Namur, il a fait connaître à Don Juan d'Autriche que sa ville (onse stadt) de Bergues s'était aussi révoltée, que quelques-uns de nos bourgeois (onse burghers) avaient pillé l'abbaye ; hélas ! dit-il, un peu plus loin, quelle triste position pour les catholiques de *notre* ville !

En 1646, il rend compte des combats qui eurent lieu près d'Haerlebeke, il était attaché comme aumônier au régiment espagnol de Barnabé de Bargas ; les Capucins remplissaient souvent ces fonctions.

Il résulte des passages que nous avons cités et de beaucoup d'autres qui se trouvent dans le manuscrit, que son auteur appartenait au couvent des Capucins, fondé à Bergues, par Pierre Decuyper ou De Cupere, le 31 Janvier 1611, seul couvent d'hommes à Bergues, de l'ordre de St-François ; qu'il était arrière-petit-fils de Jean de Piermont, seigneur de Coudecasteele, et qu'il vivait au commencement du dix-septième siècle.

A l'appui des faits qu'il relate jusqu'à 1619, il cite les auteurs où il les a puisés. A partir de ceux qui ont eu lieu depuis 1578, il ajoute quelquefois *ex auditu*, pour les avoir entendu raconter, et à partir de 1619, il ne cite plus d'autorités ; les faits paraissaient avoir eu lieu presque sous ses yeux, il en parle comme auteur ou témoin. Si l'on parvenait à se procurer le registre contenant les noms des Capucins à partir de 1619, on trouverait facilement le nom du chroniqueur.

III

L'auteur, dans la préface de son ouvrage, communique ses recherches sur le nom que portait autrefois le pays où se trouve la ville de Bergues St-Winoc.

Quelques auteurs lui donnent le nom de Morinie, d'autres celui de Ménapie. L'auteur penche pour le nom de Morinie et s'appuie sur de vieux monuments qu'il ne nomme pas, et sur l'autorité de Surius, Lispeloo, Molanus, dans la vie de St-Winoc, apôtre et protecteur de *notre* cité ; César Diostrato, Tacite et Ptolémée.

S'occupant de la langue parlée par les habitants de Bergues, il dit que c'était la langue flamande, la même dont se servaient les anciens Morins sous la domination desquels ils se trouvaient. Quoique ceux de Boulogne, de Calais et de St-Omer, dit-il, aient délaissé à la longue l'idiome natal pour la langue wallonne, le flamand cependant y est fort en usage, ainsi que tous ceux qui fréquentent ces villes peuvent le savoir encore aujourd'hui ; dans le faubourg de St-Omer, il est exclusivement parlé, on le parle aussi dans la ville et les environs.

Il se livre à l'examen de l'ancienneté de la langue flamande, et ce n'est que, par respect pour les Saintes Écritures qui donnent la priorité à la langue hébraïque, qu'il se décide à ne faire remonter son origine qu'à la

tour de Babel ; il avance que l'usage de la langue flamande était répandu dans toutes les nations, et cite à l'appui de son assertion des autorités très-nombreuses, entre autres Rodericus Toletanus qui écrivait dans le douzième siècle : « Teutonia, Dacia, Norwegia, Swetia, Flandria et Anglia, unam habent linguam, licet idiomatibus dignos cantur. » Un témoignage de cette époque n'est pas sans importance. Justus Lipsius dit que les Lombards et les Saxons ont fait usage de notre langue ; Adrien Schrieck soutient que le dialecte des Goths a la même base que la langue flamande, ainsi que le prouvent les véritables mots gothiques ; Justus Lipsius cite une foule de mots persans, hébreux, grecs et latins fréquemment employés dans la langue flamande ; Goropius cite un de ses contemporains, Gislian de Bousbecque, qui, dans une ambassade à Constantinople, avait eu une conversation en langue flamande avec un Asiatique habitant du Pont-Euxin ; il écrivait et prononçait les nombres comme les Flamands.

IV

Il consacre un chapitre à l'éloge de la puissance des peuples de la Morinie, et le termine en rappelant à l'honneur éternel de la Flandre Occidentale qu'Odoacre, après avoir dévasté la France, s'était emparé de Rome en 471 à la tête des Flamands et des autres peuples qui avaient suivi Attila, roi des Huns.

Un chapitre suivant traite du mode du gouvernement dans la Morinie et de l'origine des forestiers ; il y dit que la Morinie, malgré la quantité des forêts qui s'y trouvaient, était fort peuplée ; il cite à l'appui de ce qu'il avance la 27e et la 29e lettre de St-Paulin, évêque de Nolle, à Victrice, évêque de Rouen, en l'an 396, où il est dit que dans la terre de Morinie vers l'Occident, c'est à dire dans la West-Flandre, où la ville de Bergues se trouve, et tout

le long de la côte qu'il appelle Littus Nervicus, il y avait beaucoup de belles villes, grandes et petites, et dans lesquelles on remarquait beaucoup d'églises, de couvents, etc. Il résulterait de cette lettre que l'origine de la ville de Bergues remonterait au-delà de 396.

Le chapitre qui suit traite de la religion des habitants de Bergues St-Winoc et des Morins avant leur conversion au catholicisme, et de l'époque de leur conversion. Ils étaient adorateurs de Baal, un temple avait été érigé à cette divinité sur l'emplacement occupé depuis par l'abbaye de St-Winoc; il paraît, d'après l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas, par Gazet, qu'ils ont renoncé au culte des idoles et embrassé la religion chrétienne en 286, sous l'Empereur Dioclétien ; que leurs premiers apôtres étaient Fuscien et Victoric, envoyés de Rome avec les saints Quentin, Crépin, Piat et autres.

La première église bâtie par ces saints missionnaires paraît avoir été celle d'Helfaut, doyenné de St-Omer. Il prétend que le nom primitif d'Helfaut était Helleveld.

La ville de Bergues s'appelait, avant sa conversion au christianisme, *Baalbergh*, mont de Baal. En parlant dans le chapitre qui suit de la position de la ville et de sa châtellenie et du nom que portait la ville, il ajoute que jusqu'à l'an 900, elle portait le nom de *Groenbergh*, montagne verte, nom qui lui avait été donné après la conversion de ses habitants, et qui rappelait la beauté du pays et la richesse des pâturages au milieu desquels elle est située. A l'occasion de la translation de l'abbaye de St-Winoc dans ses murs, elle prit en 900 le nom de Bergh St-Winoc. Il y existe, dit le manuscrit, deux églises paroissiales, l'une de St-Martin, fondée par Bauduin le Chauve, en 900, et l'autre de St-Pierre, fondée par Robert le Frison, en 1071, en reconnaissance de la victoire qu'il avait remportée le 22 Février, sur ses deux neveux et sur Philippe, roi de France; il l'avait dédiée à St-Pierre, parce que le 22 Février est la fête de la Chaire de St-Pierre.

Après ces considérations générales, l'auteur aborde le narré des faits qui concernent la ville de Bergues St-Winoc et sa châtellenie; il fait observer qu'il ne se bornera pas à décrire les faits concernant la ville exclusivement, mais qu'il rapportera d'une manière abrégée l'origine et la succession des forestiers et des comtes de Flandre, qu'il parlera également de l'origine de la maison de Hapsbourg, et de son avènement à l'Empire, puis qu'il dira qu'elle a obtenu, par mariage, le comté de Flandre.

La méthode suivie par l'auteur facilite les recherches et dispense des transitions ; à chaque année, il rattache les événements qui se sont accomplis dans cette époque ; il cite à la suite de chaque fait important qu'il rapporte, les auteurs différents où il l'a puisé, et ne change ce mode que lorsqu'il parle de ceux qui se sont passés de son temps. Cet usage avait été adopté par tous nos anciens chroniqueurs, généralement assez riches en faits, mais sobres de réflexions.

L'auteur commence son récit à l'année 451 ; il signale le passage du Rhin par 700,000 hommes ayant Attila à leur tête, puis il parle de l'arrivée de ce conquérant dans les Flandres, du sac et de la dévastation d'Arras, de Tournai, de Térouane, de *Groenbergh* (Bergues St-Winoc), de Wormhout, d'Esquelbecq et des pays environnants ; il s'appuie sur Grégoire de Tours, Othon de Freisingen, Meyer, Schrieck et autres.

En 455, les Romains furent chassés de la Morinie.

En 624, Clotaire, roi de France, nomma Lyderic de Buc, forestier de Flandre, c'est le premier forestier dans notre pays ; il donne pour motif à cette nomination le grand nombre de voleurs que les forêts de la Flandre recelaient, et la nécessité de mettre un terme à leurs pillages ; il n'étudie pas l'étymologie de ce nom, il ne mentionne que le but qu'on s'est proposé en le nommant, et les pouvoirs attribués à cette fonction.

Les événements sont successivement racontés dans leur ordre de date, avec un sentiment de nationalité remarquable ; les Français qui ne s'étaient fait connaître dans les Flandres, jusqu'à l'époque à laquelle se termine la chronique, que par des invasions, des pillages, et par toutes les horreurs que les armées traînaient alors à leur suite, sont sévèrement qualifiés par l'auteur. Chaque fois qu'il rend compte de leurs invasions, il leur reproche principalement les profanations des églises et l'indigne conduite qu'ils tenaient à l'égard des religieuses, des femmes et des filles, que la fortune de la guerre faisait tomber entre leurs mains.

En lisant ce livre, on voit bien que l'auteur ne s'est pas préoccupé de lier les événements les uns aux autres par une transition, il n'a voulu que rappeler des faits. Ainsi, en 1492, il annonce la conclusion de la paix entre le roi des Romains et le roi de France ; en 1493, le décès de l'empereur Frédéric IV, d'Autriche ; en 1496, le mariage de Philippe d'Autriche avec Jeanne d'Aragon ; en 1497, la publication à Bergues et dans toutes les villes de la Flandre, de l'annonce d'un tir à l'arbalète qui devait avoir lieu à Gand, l'année suivante, et où l'on allait distribuer des prix magnifiques ; et en 1498, il mentionne que les trois premiers prix ont été remportés par des villes nommées Bergh : le premier prix, composé de six cannettes en argent, du poids de 32 marcs, par Bergh en Hainaut (Mons) ; le deuxième prix, composé de cinq cannettes en argent, pesant 24 marcs, par Bergh St-Winoc, et le troisième, de quatre cannettes en argent, du poids de seize marcs, par Bergh-op-Zoom.

Ces faits manquent d'importance au point de vue historique ; mais ils constatent la richesse du pays à cette époque ; la nature de ces récompenses semblerait indiquer la faveur dont les liquides étaient en crédit chez nos ancêtres dans les Flandres ; il continue de la même manière

la narration des faits qui concernaient la Flandre et surtout de la ville de Bergues jusqu'à la fin de son manuscrit.

Afin d'apprécier la méthode de l'auteur et le mérite de son manuscrit, nous terminerons notre compte-rendu par la traduction de tout ce qu'il nous a laissé sur l'année 1647. Ce sont ses dernières pages.

V

En l'année 1647, le 11 Avril, Son Altesse Impériale l'archiduc Léopold-Guillaume d'Autriche, frère du très-puissant empereur Ferdinand, est arrivé de l'Allemagne à Bruxelles sans y être attendu, muni des pleins pouvoirs du gouverneur-général des Pays-Bas ; c'est un grand honneur que nous avons attendu longtemps ; tout le pays est dans la joie et l'allégresse, et non sans raison, car un enfant est mieux traité et soigné par son père que par son beau-père ; les effets qui ont suivi son arrivée n'ont pas tardé à le démontrer.

A peine a-t-il pris connaissance du pays, qu'à l'improviste il fait marcher le 11 Mai son armée vers la forte ville d'Armentières, il l'investit et la fait vivement bombarder.

Le lendemain 12, pour que Dieu daigne bénir ses armes, il fait faire à Bruxelles une procession générale avec le Très-Saint-Sacrement du Miracle. Il y assista accompagné des officiers généraux et des membres de l'ordre de la Toison-d'Or ; le même jour après-midi, le duc d'Omalphi, et le lendemain Son Altesse avec toute la cour, partirent pour rejoindre l'armée et arrivèrent dans nos tranchées devant Armentières le 20 Mai, à 9 heures du matin.

Gassion, le maréchal de camp de l'armée française, fut si effrayé en apprenant à Courtrai cette nouvelle, qu'il faillit en perdre la tête. Il pensait que nous aurions com-

mencé la campagne, comme c'était l'usage jusqu'alors, par tenir d'abord quelque part une place d'armes pour y rassembler les troupes, mais il avait compté sans son hôte. Gassion part subitement de Courtrai deux ou trois jours après, et arrive par Pont-à-Vendin à Arras, y rassemble un corps d'armée de neuf à dix mille hommes, et à la tête de ce corps il suit, en compagnie du comte de Rantzau, les bords de la Lys, avec l'intention d'attaquer le 25 Mai au matin une division de notre armée.

Les nôtres s'étant aperçus de cette manœuvre, tournèrent les pièces de leurs batteries et firent sur lui un feu tellement violent qu'il fut contraint de battre en retraite après avoir perdu beaucoup des siens. Les assiégés firent en même temps une sortie de leur côté, ils ne furent pas plus heureux : leur perte s'éleva à deux cents tués, quelques blessés et plusieurs prisonniers.

Gassion, voyant l'insuccès de ses tentatives, partit avec ses hommes (1) vers Béthune, et le maréchal Rantzau avec les siens vers Dunkerque.

Pendant cette retraite, deux cents fantassins et cent cavaliers sortis de la ville d'Aire ont atteint dans un petit chemin près du bois du château de Walle (2), un convoi de trois cents chariots et charrettes, ont attaqué et défait les troupes qui escortaient le convoi, ont coupé les traits des chevaux attelés aux chariots, ont pillé tout le convoi et sont heureusement rentrés dans la ville d'Aire avec un butin considérable. Il serait difficile d'évaluer son importance, il y avait de simples soldats qui avaient pour leur part 1,500 doubles pistoles, et des cavaliers qui en avaient dans leurs bottes et leurs sacs à foin.

La nuit avant la fête solennelle de l'Ascension, nos

(1) Le texte flamand porte *Gespuys*, ce qui veut dire canailles ou bandits.

(2) La Motte-au-Bois.

troupes se sont emparées de presque tous les ouvrages extérieurs d'Armentières avec tant d'entrain, que les Français n'ont pu leur échapper qu'en fuyant à travers les fossés de ville.

Le 30 Mai, jour de l'Ascension, les Français ont demandé à capituler; aucunes de leurs propositions ne furent acceptées, on ne voulut leur accorder d'autres conditions que celles qui avaient été consenties avec la garnison de Mardick (1); ils retournèrent une seconde fois vers les trois heures après-midi, et reçurent la même réponse; ils revinrent vers le soir pour la troisième fois, et la capitulation se conclut. La ville fut, la même nuit, remise à son souverain légitime, notre roi d'Espagne.

Le lendemain Vendredi, la garnison française, qui se composait encore de quinze cents hommes, non compris les malades et les blessés, sortit comme prisonnière de guerre et fut conduite en bateaux à Lille et de là ailleurs; il fut permis à M. de Plessy, gouverneur, de sortir avec ses bagages et huit hommes qu'il pouvait choisir dans la garnison, à la condition de retourner en prison dans un temps donné, s'il ne pouvait, dans l'intervalle, convenir d'un échange avec les prisonniers faits à Mardick. M. Gombaut, sur-intendant général des finances de France, devait rester prisonnier, pour cautionner le gouverneur et les huit personnes choisies par lui, répondre du paiement des créances des bourgeois à la charge des Français, rendre compte des impôts qu'il avait levés en Flandre, et principalement des contributions et des réquisitions exorbitantes et tyranniques qui avaient été perçues en sus des impôts; il fut enfermé dans le château de Tournai.

(1) En enlevant aux Espagnols le fort de Mardick, le 23 Août 1646, les Français exigèrent qu'ils fussent prisonniers de guerre. On les désarma et on les dirigea vers la France (Note de M. Raymond De Bertrand, d'après les Mémoires de messire de Roger de Rabutin, comte de Bussy.

Une partie de la garnison de St-Omer, forte d'environ cent cinquante fantassins et soixante cavaliers, sortit de St-Omer le saint jour de l'Ascension et se dirigea vers Bergues St-Winoc; le 31 Mai au matin, les cavaliers enlevèrent sous les fortifications de la ville beaucoup de bestiaux qui se trouvaient dans les pâturages; les Français qui occupaient la ville de Bergues tirèrent sur les nôtres avec trois pièces de canon; le gouverneur, à la tête de trois cents hommes, se mit à leur poursuite dans l'espoir de les tailler en pièces; il rencontra quelques-uns de nos cavaliers qui parcouraient les environs, et qui, ayant aperçu le gouverneur, se replièrent à la hâte sur les fantassins qui s'étaient mis en embuscade dans les environs d'Hoymille. Les Français, en les poursuivant, donnèrent dans l'embuscade, y furent reçus à coups de fusil: plusieurs des leurs furent tués, quelques-uns prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent six capitaines et d'autres officiers. M. de Bellois, gouverneur de la ville, blessé, et quelques autres ne durent leur salut qu'en se sauvant en toute hâte dans notre ville.

Le 1er Juin, les nôtres amenèrent heureusement dans la ville de St-Omer leur butin et leurs prisonniers.

Le 2, nos troupes commencèrent à combler les tranchées autour d'Armentières, et le lendemain, cinq mille des nôtres, sous les ordres de don Estevan de Gamarra, attaquèrent le château-fort de Comines; ils y déployèrent beaucoup de vigueur. Le surplus de notre armée resta sous les ordres de l'archiduc, à Armentières.

Le 11, la forteresse de Comines capitula vers les neuf heures du matin; le gouverneur, six capitaines et les troupes, au nombre de deux cent quarante hommes, furent faits prisonniers de guerre; les autres se rendirent à discrétion. Deux des nôtres, qui étaient transfuges, furent pendus le lendemain. Gassion se tenait près de Beaupré, de La Gorgue et Estaires.

Le 14, toute notre armée fut passée en revue, et partit la nuit suivante directement pour Béthune; elle arriva à une demi-lieue de là le même soir.

Le 17, la ville de Lens fut prise d'assaut par nos troupes; la garnison française, forte de quatre cents hommes, fut prisonnière à discrétion. Les Français, qui campaient aux environs de Beaupré et de La Gorgue, se dirigent par Hazebrouck sur St-Omer, avec l'espoir d'entrer dans cette ville de vive force. Gassion arrive dans la nuit du 16 Juin près d'Arques. Le comte de Grancey, gouverneur de Gravelines, arrive le même jour, 15 Juin, à Watten, vers trois heures de l'après-midi, avec la garnison de Gravelines, de Bergues St-Winoc, Dunkerque, Mardick, Bourbourg et Lincke. Il avait avec lui des échelles, des grenades, des artifices, et toutes les munitions nécessaires à l'attaque d'une ville. Un campagnard de Watten ayant vu tous ces préparatifs, court à la hâte à St-Omer, prévient immédiatement de ce qu'il a vu le marquis de Tresignyes, qui fait tirer le canon vers le soir dans la direction d'Aire et dans celle de Watten, pour que tout le monde se tienne sur ses gardes.

La nuit du 17, entre minuit et une heure, Grancey commença son attaque sur le fort du Bac; il échoua. Gassion, qui se trouvait de l'autre côté de la ville, se disposait, de son côté, à l'attaque; mais comme les troupes de Grancey ne pouvaient approcher de la ville, il se trouva forcé, à sa honte et à sa confusion, de se retirer avant le jour vers le fort Rouge, de là vers Hazebrouck et ensuite à La Gorgue. Les soldats qui avaient accompagné Grancey, regagnèrent leurs garnisons respectives, et se livrèrent en route à des actes de cruauté et de barbarie: ils mirent à contribution les bourgs et les villages, les pillèrent, ravagèrent et dévastèrent; violant les femmes et les filles, profanant les églises et les monastères, selon les habitudes des Français. Ce sont plutôt des usages païens ou

turcs que chrétiens ; c'est agir en gens qui n'ont ni foi ni loi. Est-ce d'ailleurs étonnant ? La première règle que la cour de France enseigne à Paris, c'est de promettre beaucoup, et de ne rien tenir ; ils n'ont même pas honte de s'en vanter publiquement.

Notre armée étant campée près de Béthune, les Français partirent de La Gorgue avec les dix mille hommes qui s'y trouvaient et quatre mille hommes de cavalerie qui étaient venus s'y joindre, et vinrent camper près de Béthune, à trois quarts de lieue de notre armée.

Le 21 Juin, notre armée partit vers Douai, et logea entre Arleux et l'Ecluse. Cette manœuvre avait pour but de tromper les Français, afin de les déterminer à quitter la Lys que Son Altesse Impériale cherchait à dégager. Les Français eurent quelque arrière pensée : ils partirent aussi et allèrent prendre leurs logements entre le Mont St-Eloi et Arras.

Dans l'intervalle, le jour de St-Jean-Baptiste, un armistice sur mer entre la Hollande et l'Espagne fut publié à Bruges et en Hollande. Cette publication se fit à Nieuport le 26 Juin.

Une partie de notre armée, forte de cinq à six mille hommes, se dirigea, sous le commandement du marquis de Lede, vers Cambrai, sous le prétexte d'y chercher de l'artillerie ; elle quitta secrètement cette ville, la nuit, pendant que les portes étaient fermées, et investit le 28 Juin, au matin, la forte ville de Landrecies : sa perte entraînait la ruine de l'ennemi. L'archiduc, avec le gros de son armée, se dirigea vers la même ville et campa entre Berlaimont et Landrecies, à Marbaix et à Maroilles, près de la forêt de Mourmaux ; il avait antérieurement envoyé à Douai une forte garnison.

Gassion partit, de son côté, de St-Pol et alla camper près de Chatelet, non loin de Marez, à une longue distance de la portée du canon. Ne pouvant se dissimuler

toutes les conséquences qui résulteraient de la perte de Landrecies, il rassembla tous les hommes qu'il put trouver, se dirigea le 1er Juillet vers Châtillon, dans l'intention d'attaquer, le soir du jour suivant, le quartier de la cour qui campait dans le voisinage de Fontaine-au-Bois; mais à son arrivée, il ne trouva pas l'ennemi; le quartier de la cour s'était replié vers le centre.

Le 3 Juillet, Gassion présenta la bataille à notre armée, l'archiduc sortit de ses retranchements et voulut accepter le combat; il en fut dissuadé, par la raison que l'oiseau, qui était dans nos mains, ne pouvait nous échapper; que, nos tranchées étant toutes parachevées, l'ennemi ne pouvait nous occasionner aucun dommage; que notre but unique était la possession de la ville, et qu'elle était presque dans nos mains; ces motifs déterminèrent l'archiduc à rentrer dans ses retranchements. Gassion, voyant que nous ne voulions rien aventurer, et qu'il lui était de toute impossibilité de faire lever le siége, se retira tout honteux avec perte de quelques prisonniers vers Vaucherelles, et, en rusé compère, y divisa son armée en deux, pour nous faire prendre le change. Il envoya aussitôt en Flandre cinq à six mille hommes sous les ordres du comte de Rantzau; ils se présentèrent le 10 Juillet devant Dixmude où il n'y avait que deux cent cinquante hommes; les garnisons de Courtrai et des villes qu'ils tenaient dans la West-Flandre vinrent aider les Français.

Gassion, avec le surplus de son armée, manœuvrait de l'autre côté dans les environs de La Bassée; l'archiduc, aussitôt qu'il en fut informé, détacha de son armée quatre régiments anglais et un régiment de wallons du colonel Maugré, avec quatorze compagnies de cavalerie sous les ordres de don Estevan de Gamarra; ils partirent pour La Bassée, pour se diriger de là par Armentières vers Ypres. Arrivés près de La Bassée le 11 Juillet, ils y trouvèrent l'armée de Gassion qui attaqua notre arrière-garde, sans grande perte; ils se dirigèrent en toute hâte, sous le com-

mandement de don Estevan, vers Armentières, et le 12 Juillet le colonel Maugré arriva à Ypres avec son régiment. Gassion demeura devant La Bassée qu'il assiégea; il fit tous ses efforts pour s'en rendre maître ; malheureusement pour nous la ville était dépourvue de troupes.

La nuit du 12 au 13 Juillet, Rantzau livra à la ville de Dixmude un vigoureux assaut qui dura de dix heures du soir à quatre heures du matin. Il fit escalader les remparts et fut énergiquement repoussé avec grande perte en morts et blessés. Les assiégés, dans la crainte d'un nouvel assaut, capitulèrent le 13 Juillet ; les Français y entrèrent le même jour vers les 3 heures de l'après-midi. Notre garnison, forte de deux cents hommes, restait prisonnière de guerre ; elle ne tarda pas à s'échapper par-ci par-là et à venir nous rejoindre presque en totalité.

Gassion attaqua vivement La Bassée, et en peu de temps toutes les tranchées avaient été achevées. Le prince de Ligne avait été détaché de notre armée avec trois mille hommes de cavalerie pour essayer d'introduire cinq cents hommes dans la place ; il atteignit le 17 Juillet les lignes de l'ennemi, reconnut l'impossibilité de réaliser son projet, et se vit dans la nécessité de rétrograder sur Douai pour se réunir à l'armée de la cour, dont on détachait déjà régiment sur régiment pour faire lever le siége de La Bassée.

D'un autre côté, Landrecies était vigoureusement attaqué et serré de près, tant par les travaux que l'on conduisait jusqu'au corps de la place, que par le tir non interrompu de nos gros canons et de nos mortiers. Nous nous en rendîmes heureusement maîtres par capitulation le 17 Juillet. La France fut privée, par la prise de Landrecies, de l'impôt qu'elle percevait sur quatre cents bourgs et trois cents villes dans le Hainaut. C'était une grande victoire pour ce quartier, mais une victoire qui a coûté bien cher à notre pays de Flandre, ainsi que nous le verrons plus loin.

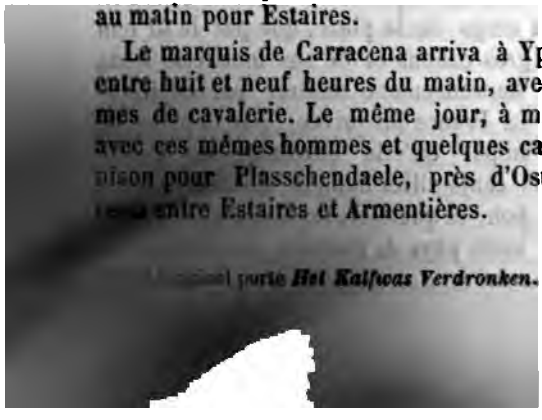
Le lendemain, nos troupes se rendirent à Douai. Rantzau partit le 18 Juillet du camp de Dixmude, longea la Lys vers Estaires pour se réunir à Gassion. Il n'alla pas jusque-là, et ne tarda pas à retourner dans les environs de Dixmude.

La Bassée se rendit aux Français le 19 Juillet ; c'était pour nous une grande perte. Notre armée était venue de Landrecies dans l'espoir d'arriver en temps ; il était trop tard (1). Malgré cela, toute notre armée se dirigea directement sur la ville. Gassion s'en étant aperçu, se retira avec tout son monde sous le canon de la place et y établit aussitôt des retranchements. Le 20 Juillet, don Estevan de Gamarra arriva à Ypres avec ses quatre régiments anglais et neuf compagnies de cavalerie. Ils attaquèrent le 27 et le 28 Juillet Gassion, qui était garanti par deux doubles tranchées. On se canonna de part et d'autre d'une manière terrible sans grands dommages. Une balle ennemie enleva les plumes du chapeau de Son Altesse Impériale; elle était d'une grande bravoure et elle n'avait peur de rien. Cela relevait le courage des siens qui lui voyaient payer de sa personne comme ils le faisaient eux-mêmes.

Le 28 Juillet, Rantzau sort de Dixmude et s'empare du fort Nieuwendomme, près de Nieuport.

Nos troupes, ne voyant aucune chance de reprendre La Bassée, puisque Gassion ne voulait pas sortir de ses retranchements, partirent avec tout leur monde le 29 Juillet au matin pour Estaires.

Le marquis de Carracena arriva à Ypres le 30 Juillet, entre huit et neuf heures du matin, avec deux mille hommes de cavalerie. Le même jour, à midi, il partit de là avec ces mêmes hommes et quelques cavaliers de la garnison pour Plasschendaele, près d'Ostende. L'archiduc [illegible] entre Estaires et Armentières.



[illegible] porte *Het Kalfvas Verdronken*. Le veau était noyé.

Le 31 Juillet, le prince de Ligne arriva vers le soir près d'Ypres, avec six mille hommes et douze pièces de canon. Il leur fit traverser immédiatement la ville pour s'établir à Boesinghe, sous le commandement de don Estevan de Gamarra ; le prince de Ligne retourna encore le même soir à Watou, où il avait quelques soldats.

Le même jour, le marquis de Carracena conduisit ses troupes de Plasschendaele à Nieuport, augmenta de cinq cents hommes la garnison de cette dernière ville, et retourna à Plasschendaele. Rantzau abandonna le fort Nieuwendomme et retourna à Schoorbeck.

Le 2 Août, les six mille hommes qui campaient à Boesinghe, partent à 3 heures du matin avec armes et bagages, traversent à 4 heures la ville d'Ypres, se dirigent par le chemin de Bruges sur Roullers et Thorout, traversent la Lys à Kokelaere et vont camper à Leffinghe.

Le même jour, trois mille hommes furent envoyés par Werwick vers Courtrai ; l'archiduc vint à Dulsemont, il s'y tint avec son armée qui s'étendait le long de la Lys jusqu'à Armentières. Gassion, en rusé compère, resta, malgré tous ces mouvements de troupes, sous les murs de La Bassée ; il pensait qu'on voulait lui faire prendre le change.

Le 3 Août, le marquis de Carracena attaqua les Français à Schoorbeck avec beaucoup d'impétuosité ; il leur tua plus de six cents hommes et en blessa plus de cinq cents, qui furent transportés par bateaux, partie à Furnes, à Dunkerque et partie à Dixmude. Parmi les principaux se trouvèrent le gouverneur de Doullens, qui eut le bras brisé à côté de Rantzau, par un nommé Honcourt, deux colonels de cavalerie blessés mortellement à la tête, et le fils du duc d'Elbœuf qui eut le bras amputé ; beaucoup des leurs se noyèrent, le reste de leur petit corps d'armée qui avait pris la fuite, alla camper près du bourg de Kaeskerke ; mais Rantzau les fit immédiatement venir sous les rem-

parts de Dixmude, où ils étaient campés depuis le haut pont jusqu'aux portes de la ville, à l'abri de tout danger.

Le marquis de Carracena partit après ce succès ; il fit fortifier beaucoup Nieuwendomme. L'archiduc fit ajouter également de nouvelles fortifications à celles du château de Dulsemont, près de Watou ; il fit aussi fortifier Houplines pour ôter à l'ennemi le passage de la Lys.

Le 8 Août, les Français fortifient la Finteele, près de Loo ; le même jour, un convoi, que les Français envoyaient de Béthune à St-Venant, fut attaqué au mont Barnasson, par des soldats sortis d'Aire ; ils s'en emparèrent, le conduisirent sans accident dans leur ville, ainsi qu'un assez grand nombre d'officiers et de soldats qu'ils avaient faits prisonniers, quoique l'ennemi fût deux contre un.

Le marquis de la Ferté, ayant manœuvré depuis quelque temps entre Doullens et Arras avec son petit corps d'armée, composé d'environ trois mille hommes, attaqua le 10 Août la ville de Lens. Gassion, pour appuyer ses opérations, lui envoya immédiatement 3 à 4,000 hommes qu'il tira de son corps d'armée, et l'investissement de la place fut commencé tout de suite.

L'archiduc en fut informé le 11 Août au matin. Vers midi, il leva le camp de Dulsemont et de la Lys, et se dirigea immédiatement vers l'ennemi. Dès que les Français furent informés que nous venions au secours de Lens, ils livrèrent le 12 Août trois terribles assauts à la ville, dans l'espoir de s'en emparer de vive force avant l'arrivée de nos troupes ; mais ils furent si vigoureusement repoussés par les assiégés, qu'ils subirent des pertes énormes. Quinze cents des leurs furent tués ; il y eut bien un nombre égal de blessés, ce qui força la Ferté à fuir honteusement vers les tranchées de Gassion. Si nos soldats avaient pu arriver une heure plus tôt, pas un d'eux n'aurait échappé. Six cents cavaliers de l'avant-garde du duc de Lorraine venaient d'arriver, et ils étaient suivis du

corps principal qui marchait du côté opposé à celui par où les nôtres arrivaient. Nous fîmes entrer ensuite dans Lens une garnison bien nécessaire, car nous avions perdu cinq capitaines et deux cents soldats qui s'étaient battus comme des lions. Le gouverneur de Lens fut promu au grade de mestre-de-camp, en récompense de sa belle défense, et les soldats, dont on voulait maintenir le courage, reçurent des gratifications pécuniaires, des promesses et des emplois.

Le 14 Août, nous retournâmes à Loos et à Lomme, près de Lille.

Le 15 Août, le duc de Lorraine vint renforcer notre armée de cinq mille hommes à Haubourdin.

A Nieuport, on fit manœuvrer les écluses de mer nuit et jour pour évacuer les eaux qui se trouvaient sur les prés à foin aux environs de Dixmude. Le marquis de Carracena reçut de la ville de Bruges tout l'attirail nécessaire pour le siége, au sujet duquel il prit aussitôt toutes ses dispositions.

Le 29 Août, Son Altesse Impériale partit avec son armée de Lomme, près Lille, pour Armentières. Pendant qu'il était en route, l'infanterie, marchant jusqu'à mi-jambes dans la boue, que les pluies continuelles des jours précédents avaient produite, il fit faire halte par compassion pour ses soldats. Gassion, sachant notre départ, vient vers nous en toute hâte à la tête de quatre cents cavaliers d'élite, espérant battre notre arrière-garde. L'archiduc, informé de sa marche, recommande de ne pas faire semblant de s'en apercevoir ; lorsqu'ils étaient en vue, il donne l'ordre au lieutenant du duc de Lorraine et à un autre officier de les entourer promptement avec leur cavalerie. Gassion commença à faire caracoler son cheval; nos gens, aussitôt qu'ils l'eurent aperçu, enveloppèrent sa troupe, tuèrent sur place soixante-dix hommes, firent trois cents prisonniers, parmi lesquels furent le jeune marquis de la

Vieuville, deux colonels et huit capitaines de cavalerie, quatorze cornettes et plusieurs gentilshommes. Gassion fut renversé de son cheval, reçut à la tête un coup de crosse de pistolet, et parvint cependant à se cacher avec vingt-cinq autres.

Le 31 Août, notre armée arriva à Sailly, entre Armentières et Estaires.

Le 1er Septembre, 3 à 4,000 des nôtres passèrent la Lys, firent beaucoup de mal dans les bourgs, qu'ils pillaient et dévastaient ; ils enlevaient jusqu'à une lieue d'Ypres les vaches et les chevaux ; nos propres troupes, hélas ! ravageaient notre pays, brisaient les portes des églises, prenaient tout ce qui s'y trouvait, maltraitaient les paysans, tuaient ceux qui cachaient leurs biens. En outre, ils fusillèrent à Vormezeele un respectable moine, qui n'avait eu d'autre tort que de défendre les biens de son couvent; cette barbarie affligea singulièrement l'archiduc; ils furent plus cruels en un mot que nos ennemis, à la seule exception que, contrairement à l'habitude de l'engeance voluptueuse de la France, l'honneur des femmes et des filles paraît avoir été partout respecté.

Le même jour, 1er Septembre, quelques volontaires du marquis de Carracena, et d'autres venant de Nieuport, tombèrent à l'improviste sur les troupes de Rantzau qui se trouvaient à Kaeskerck, près de Dixmude, et en firent un tel carnage que près de quatre cents furent tués sur place. Parmi eux on trouva un colonel qui venait d'arriver à cheval de Dixmude, le reste fut mis en fuite et arriva à Avecappelle, près de Furnes. Nous nous emparâmes d'une grande partie de leurs bagages et de deux pièces de canon. On passa toute la journée du 2 Septembre à Dixmude et aux environs, à creuser des fosses pour enterrer les Français.

Le 3 Septembre, un détachement de notre armée, composé de mille hommes de cavalerie et du régiment espa-

gnol de don Barnabé de Bargas, fort d'un peu plus de six cents hommes, partit par Caestre, directement sur Cassel, le long de la Steenstraete, ensuite sur Zuydpeene et de là à St-Omer : le même jour, à dix heures du soir, un grand personnage sortit de Bergues St-Winoc, accompagné d'un colonel, d'un commissaire, de quelques gentilshommes et d'une escorte tirée de la garnison, et qui se composait de 60 cavaliers et de 80 fantassins ; son intention était de se diriger sur St-Venant, de partir de là pour rencontrer Gassion, campé à la Couture, entre Estaires et Béthune ; il avait à lui remettre des lettres du roi et du Parlement.

Ils arrivèrent le 4 Septembre, entre sept et huit heures du matin, à Caestre, près de l'endroit nommé Busseboomken. Nos 1,600 hommes, qui se reposaient là tout près, dans un chemin bas et creux, contre la Steenstraete, aperçurent un détachement de cavaliers français, et envoyèrent en reconnaissance un lieutenant et trois cavaliers ; notre lieutenant fut tué d'un coup de feu, un cavalier fut blessé et les autres se réfugièrent près des nôtres. On envoya tout de suite vingt cavaliers qui furent aussi forcés de rétrograder. Les Français s'imaginèrent que les quatre premiers formaient l'avant-garde, et les vingt autres le corps principal ; cela leur fit prendre courage et les détermina à nous poursuivre avec tout leur monde ; ils ne pouvaient apercevoir les nôtres, parce qu'ils se trouvaient dans un chemin bas et creux. Nos hommes, en les voyant arriver, détachèrent cent cavaliers qui franchirent rapidement les digues et les fossés, et les enveloppèrent de toutes parts, le gros de nos forces arriva aussitôt, tua cinq à six des leurs, fit quelques prisonniers, le reste s'enfuit dans une ferme entourée d'eau qui était là à proximité. Le nombre de nos hommes et les quelques prisonniers qu'on leur avait faits, déterminèrent les 130 hommes restants à mettre bas les armes et à se constituer prisonniers, à l'exception de trois à quatre

simples soldats qui purent s'échapper pour aller porter la bonne nouvelle.

Après l'heureuse terminaison de cet incident, nos hommes partirent immédiatement pour Cassel avec leurs prisonniers, traversèrent la ville peu après neuf heures du matin, passèrent par Zuydpeene, où ils se rafraîchirent, et arrivèrent le même soir à St-Omer. Ils y laissèrent les soldats qu'ils avaient faits prisonniers, le régiment espagnol y fut laissé pour renforcer les garnisons de St-Omer et d'Aire.

Le 5 Septembre, la cavalerie partit par Poperinghe, et arriva le 6 au camp, près d'Armentières, amenant avec elle le haut personnage, porteur des lettres du roi, les gentilshommes, les autres officiers qu'ils avaient faits prisonniers et tous les chevaux.

Notre armée transféra ensuite son camp entre Armentières et Watou, la cour se tenait à la ferme de Rabbeecke, dépendant de Watou ; Gassion alla camper à la Couture, entre Béthune et Estaires; ses troupes commirent beaucoup de cruautés dans tous les bourgs et villages d'alentour. Piller les églises et les bourgs, assassiner les paysans, violer femmes et filles, sont réputés chez eux pour des actions vertueuses et honorables : que Dieu nous vienne en aide !

Le 6, le marquis de Carracena vint avec son escorte à Rabbeecke, chez Son Altesse Impériale, et retourna à son poste le même soir.

Le 7, le baron de Beck, avec 4 à 5,000 hommes de notre armée, alla par Lille à Luxembourg. Les Français paraissaient avoir l'intention de se jeter dans les environs, et le vicomte de Touraine, qu'ils attendaient depuis longtemps, et qu'une mutinerie entre les Franco-Weisnariens et les Allemands avait retardé, arrivait du côté de la Champagne.

Le même jour, 7 Septembre, le marquis de Carracena

partit des environs de Nieuport avec armes et bagages ; il arriva le soir à Thourout, et le lendemain à Roulers.

A la nouvelle du départ du baron de Beck, accompagné des troupes, Gassion arriva avec son armée à Estaires.

Le 8 Septembre, il fit jeter quelques ponts sur la Lys ; Rantzau quitta le même jour les environs de Furnes, et se dirigea avec beaucoup de chariots par Straezeele, vers Estaires. Le vicomte de Touraine, qui avait été attendu tout l'été, apporta un grand secours à l'armée de Gassion, en s'y joignant avec quatre régiments.

Le 9 Septembre, Son Altesse, sachant que le marquis de Carracena arrivait le soir près de lui à Watou, se porta immédiatement avec son armée sous Armentières, et fut remplacé dans ses quartiers à Watou par Carracena.

Le 10, Rantzau et Gassion occupèrent Bailleul et ses environs, et le même jour, Carracena vint se réunir à l'armée de l'archiduc.

Le 11, l'armée française quitta Bailleul, passa par Steenwerck et marcha directement sur notre armée qui se trouvait devant Armentières ; ils nous attaquèrent le même jour avec une furie toute française, ils firent feu de toutes leurs pièces, leur infanterie et leur cavalerie entrèrent en ligne ; mais les nôtres les maltraitèrent tant, que plus de trois cents des leurs furent tués, et plus de neuf cents blessés. Tout le régiment suisse fut abîmé, on ne lui fit aucun quartier ; les hommes furent hachés en pièces comme des animaux, parce que, nonobstant la parole donnée, ils avaient assassiné un Lorrain de qualité qu'ils avaient fait prisonnier, avec promesse de rançon. Après cette sanglante équipée, ils retournèrent avec honte et dommage à Bailleul, et de là aux environs d'Estaires.

Le 12, un convoi sortit de Lille ; ceux de Courtrai en ayant été informés, dépêchèrent 200 cavaliers sous la conduite du lieutenant Vanbergere et de divers autres

officiers, pour s'en emparer; aussitôt que l'escorte de notre convoi s'en aperçut, elle en donna connaissance à Lille, d'où l'on envoya immédiatement toute la cavalerie et la majeure partie de l'infanterie. Dès que la route fut interceptée partout, on tomba sur eux entre Wambrechies et Marquette. On fit cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le lieutenant et les autres commandants, ils furent amenés à Lille. Le surplus, à l'exception d'un petit nombre qui parvint à s'échapper, fut tué sur place.

Le 14, le lieutenant qui suivait à Courtrai immédiatement Bergère, fut amené à Armentières près de Son Altesse.

Le même jour au matin, les volontaires d'Aire amenèrent dans leur ville toute une compagnie de Suisses qu'ils avaient faite prisonnière, avec tambour et bagages, pendant qu'elle allait à Béthune, escortant un convoi des blessés de Rantzau dans cette furibonde attaque près d'Armentières.

Le 17, le comte de Lamoiterie vint à Ypres avec son régiment et cent cavaliers pour y tenir garnison. Le même jour, les Français retournèrent de nouveau à Bailleul.

Le 18, quinze cents hommes de cavalerie sortirent de notre camp pour aller au fourrage entre Watou et Menin; ils avaient pour escorte trois cents cavaliers, qui, sur les ordres de Son Altesse, allèrent se mettre en embuscade près de Menin, dans l'espoir, qui ne se réalisa pas, que nos fourrageurs seraient attaqués par les soldats de Courtrai : en même temps, l'armée française était en marche; leur avant-garde aperçut nos fourrageurs aux environs de Watou et se mit à leur poursuite; mais aussitôt que les nôtres se virent poursuivis, ils se retirèrent précipitamment, les uns dans notre campement, les autres à Comines, à Menin et à Ypres, quelques-uns traversèrent la Lys à la nage. Les Français s'emparèrent d'environ cinquante che-

vaux, dont la moitié échappa pendant la nuit et retourna au camp. Ceux des nôtres qui étaient en embuscade, et dont quelques-uns avaient perdu leurs chevaux, récupérèrent amplement leurs pertes : ils s'emparèrent çà et là de plus de soixante cavaliers que l'espoir du pillage avait attirés hors de leurs lignes ; un seul fit prisonnier trois cavaliers français.

L'avant-garde française vint le soir loger à Vormezeele, et le gros de l'armée, passant par Neuve-Eglise, campa entre Menin et Watou.

On ne peut exprimer les cruautés que les soldats commirent : ils incendièrent ce beau village, après l'avoir totalement pillé ; firent passer leurs chevaux sur les malheureux habitants, moins respectés que de vils animaux, en égorgèrent un grand nombre, déshonorèrent beaucoup de femmes et de filles, et quelques habitants, principalement ceux qui s'étaient réfugiés sur la tour, où ils furent étouffés dans les flammes.

Le seul motif qu'ils firent valoir pour justifier leurs cruautés, fut que les habitants n'avaient pas obtempéré tout de suite à leur réquisition de fournir un certain nombre de pains et de tonnes de bière. Quel triste prétexte pour d'épouvantables atrocités !

Le même jour, la majeure partie des garnisons de Bergues St-Winoc, de Dunkerque, de Furnes, de Dixmude et d'autres places, se rendit au nombre de 1,500 hommes environ à la Finteele, près de Loos, avec dix-sept bateaux sortis de Dunkerque, chargés de munitions de guerre. Ils réunirent près de quarante bateaux.

Le même jour, mille hommes sortirent de Courtrai, et vinrent avec deux canons sous le commandement de leur chef Bergère, loger à Zonnebeke.

Le 19, toutes ces garnisons arrivèrent à St-Jean-Ter-Vonte à Merchem, près de Laughemarck ; elles étaient commandées par le duc de Rantzau qui avait, dans ce but,

quitté l'armée française. Gassion vint aussi avec toute l'armée à Vormezeele et à St-Eloi, en vue de la ville d'Ypres, qu'ils avaient le projet d'attaquer. Son Altesse, en présence de ces démonstrations qui ne laissaient aucun doute sur leurs intentions, écrivit immédiatement aux magistrats de la ville d'Ypres pour les inviter à prouver, dans cette circonstance, leur courage et leur fidélité à sa personne ; il promit de ne pas les abandonner, et de venir à leur secours avec toute son armée, si cela devenait nécessaire; cette promesse fortifia le courage des habitants.

Le 20, le régiment du baron de Wanghe, fort de trois cents hommes, et deux cents cavaliers, entrèrent dans la ville d'Ypres, venant de Menin; la veille, trois cents Croates étaient également entrés à Ypres.

Gassion, se voyant trompé dans son attente, car il espérait prendre Ypres d'assaut, fut tourmenté de chagrin et de dépit ; il partit le même jour encore vers midi pour Bailleul, et Rantzau pour Dixmude, après avoir renvoyé toutes leurs troupes à leurs garnisons respectives.

L'assaut général de la ville avait été fixé pour la nuit du 19, Gassion devait diriger son attaque du côté des Augustins, vers l'allée basse, l'endroit le moins fortifié de la ville, et Rantzau sur les écluses de la Basse-Ville ; il avait fait arriver à cet effet des bateaux de Dunkerque pour forcer les écluses, déjà deux fois ils avaient été contre le sas de Boesinghe. Les assiégés, pénétrant les intentions de l'ennemi, firent venir dans la Basse-Ville trois cents hommes de cavalerie qui, sous le commandement du comte de Lamoiterie et aidés par au moins cinq cents habitants, comblèrent tout de suite les écluses avec de la terre, et l'on plaça près de la grue cinq pièces de canon en position pour déblayer tout le canal ; la même précaution avait été prise du côté où Gassion devait livrer l'assaut. Toutes les arquebuses disponibles de la Société de Ste-Barbe y avaient été réunies, tout avait été mis en

bon état ; si l'ennemi avait attaqué, sa déroute eût été certaine ; mais il aima mieux se retirer comme il était venu, que de courir le danger de l'attaque.

Le 22, Gassion part de Bailleul, traverse la Lys à Estaires le même jour, se dirige sur Lens, et arrive devant cette ville le 1er septembre.

Le 25, le régiment de Lamoiterie avec cent chevaux sortit de la ville d'Ypres pour se joindre à notre armée campée à Armentières, et le régiment du baron de Wanghe, avec ses deux cents cavaliers, retourna à Menin ; tous les deux arrivèrent à leur poste le même jour.

Les 25 et 26, notre armée partit d'Armentières, traversa la Lys sur trois ponts qu'elle avait jetés sur cette rivière, et arriva à Haubourdin. Le 26 au soir, Son Altesse arriva à Loos.

Le 27, six à sept mille hommes de notre armée se mirent en route pour renforcer la garnison de Lens ; arrivés à Pont-à-Vendin, où les Français tenaient leur quartier, ils les attaquèrent, en tuèrent un grand nombre, firent beaucoup de prisonniers, et mirent le reste en déroute ; il y eut du côté des Français quatre cents tués, parmi lesquels un colonel anglais qu'on regrettait vivement ; et parmi les prisonniers, se trouvait le marquis de St-Paté, grièvement blessé, qui mourut de ses blessures quelques jours après qu'on l'eut transporté à Lille. De notre côté, il y eut trois cents tués et blessés.

Le 28, nous fîmes entrer dans la ville de Lens cinq cents hommes.

Après l'introduction de ce secours, nos hommes revinrent à la hâte sur la Lys, en marchant jour et nuit, laissant le comte de Bucqnoy avec deux mille cavaliers et quelques régiments d'infanterie dans les environs de Douai, pour occuper l'attention de l'ennemi.

Le marquis Sfonderati, surintendant général de Flandre, investit à l'improviste la ville de Dixmude, la nuit

avant le 29 Septembre, à la tête de trois à quatre mille hommes.

Le 29, vers huit heures du matin, six mille hommes, sans bagages, sous les ordres du marquis de Carracena, traversèrent Ypres avec quatre pièces de canon, et arrivèrent le même jour sous les murs de Dixmude, de midi à une heure. Toute la cavalerie arriva avec artillerie et bagages, près d'Ypres, depuis deux heures après midi jusqu'à la nuit. Son Altesse Impériale entra dans Ypres vers sept heures du soir; le gros de l'armée qui le suivait, passa la nuit contre la ville, près de la porte des Tours.

Le 30 Septembre, Son Altesse, à la tête de l'armée, partit avec armes et bagages pour Dixmude; elle arriva le soir à Clercken, où elle tint sa cour; elle la transporta ensuite à Eessen.

Le même jour, Gassion, informé des projets de l'archiduc, livra un violent assaut à la ville de Lens, dans l'espoir de s'en emparer de vive force, et de se mettre immédiatement à la poursuite de notre armée. Mais l'assaut lui coûta cher: il essuya une perte de mille morts et blessés; le gouverneur d'Arras, celui de La Bassée et beaucoup d'autres grands personnages furent au nombre des morts; le maréchal Gassion y reçut un coup de feu à la tête, on le transporta sur le champ à Arras où il expira le 1er Octobre.

Le 2 Octobre, on commença l'ouverture des tranchées devant Dixmude; le même jour, les nôtres s'emparèrent du fort de la Cnocke, à quatre heures après-midi, et leurs troupes qui se trouvaient à la Finteele ayant pris la fuite, le canal d'Ypres à Dixmude devint libre et nos vivres purent arriver par bateaux.

Lens se rendit aux Français le 3 Octobre au matin; la ville avait résisté neuf jours et neuf nuits à des assauts sans cesse renouvelés; l'armée française y avait fait des pertes considérables, beaucoup de hauts personnages et environ deux mille cinq cents soldats y trouvèrent la

mort, le nombre des blessés fut plus considérable encore; cette prise leur coûta cher.

Le même jour, nos batteries ouvrirent le feu sur Dixmude; le 5, nos troupes commencèrent l'attaque, la grosse artillerie fit feu sur la ville.

Le même jour, Rantzau partit de Lens avec ses troupes et arriva le soir autour d'Armentières; on agitait la question d'en faire le siége, qui ne parut pas praticable parce qu'il ne disposait pas d'assez de monde; ceux qui occupaient la ville firent vigoureusement jouer leur grosse artillerie sur lui.

Rantzau partit de là le 9, à deux heures du matin. Il passa le reste de la nuit avec son armée à Bailleul et dans deux ou trois villages circonvoisins; il partit avec son armée le 10 pour Poperinghe; le comte de Bucquoy qui suivit l'armée française avec deux mille cavaliers et environ autant de fantassins, longea le même jour les remparts d'Ypres et alla prendre position à Langhemarck; le baron de Beck ne quitta pas Luxembourg, car aussitôt qu'il sortait du duché, le vicomte de Touraine y entrait et se réfugiait en France, lorsque de Beck revenait.

Le 11, les Français firent une démonstration devant le fort de la Cnocke; les nôtres redoublèrent leurs efforts contre Dixmude, cinq batteries firent un feu continuel, et une brèche fut ouverte du côté de Eessen.

Dans la nuit du 12, nous nous sommes emparés de quelques ouvrages extérieurs; par suite, les Français remirent la ville le 13, vers les 11 heures du soir, entre les mains de Son Altesse Impériale. Le 14 au matin, les nôtres firent leur entrée en ville, Son Altesse Impériale et les généraux à cheval, placés sur le haut pont contre la ville, virent défiler la garnison française forte d'environ trois mille hommes bien portants. Le marquis de Chanlieu, gouverneur français, passant devant l'archiduc, se mit à genoux, dans l'espoir de baiser les mains de Son Altesse;

mais, comme il s'était conduit en véritable poltron, Son Altesse, ne voulant ni le voir, ni lui parler, lui tourna le dos.

Les Français furent convoyés le long de la route de Nieuport jusqu'à Furnes ; on leur fournit quelques bateaux pour le transport des blessés et des malades, au nombre de cinq cents environ ; on comptait autant de tués. Si la garnison était grande, le courage ne l'avait pas été.

Le 15, Son Altesse envoya deux mille cavaliers dans les environs de Courtrai, pour empêcher qu'on n'introduisît des secours dans la ville et parce qu'il était question que les Français . . . . . .

Ici le manuscrit prend fin, comme nous l'avons fait remarquer dans notre préambule.

DE LA DÉTERMINATION DE LA DÉCLINAISON DE L'AIGUILLE AIMANTÉE A DUNKERQUE EN MARS 1860-1861

PAR A.-P. TERQUEM.

Les cartes marines portent les différentes déterminations de variations observées au moment de leurs constructions. Ces dates, aujourd'hui anciennes, donnent des résultats erronés qui peuvent tromper le marin, toujours tenté de se confier à un résultat qui lui épargne un calcul. J'ai été chargé de refaire des observations qui ont pour but de connaître la diminution de la variation qui, en 1836, était de 22° 21' N.-O. M. Lamont, qui exécute pour le roi de Bavière une carte magnétique de l'Europe, note à Dunkerque une variation de 20° 10' pour cette année. Je ne sais quand et comment cette observation a été faite.

L'instrument dont je me suis servi est un théodolite boussole de Brunner (81) ; les cercles sont divisés de 10' en 10' avec des verniers diamétralement opposés, permettant de lire les 10".

Un microscope muni de deux fils croisés permet d'apprécier exactement les positions des pointes de l'aiguille ; je faisais deux lectures à la pointe Nord et à la pointe Sud, pour avoir les erreurs provenant soit des défauts de forme de l'aiguille, soit de la position du point de suspension. La chape de l'aiguille est mobile. Je répétai les observations, l'aiguille retournée, pour me débarrasser des erreurs provenant du défaut de coïncidence de l'axe de figure avec

l'axe magnétique. Les pieds de l'instrument reposaient sur trois pieux fortement enfoncés en terre, et abrités par une cabane en bois clouée en cuivre. Je pris pour mire la tourelle nord de la Tour, qui était éloignée d'environ 300^{m} du point du parc de la Marine où j'étais placé. Ce qui me donnait une parallaxe de 1'.

Après avoir calé les deux cercles au moyen des niveaux, je pus m'apercevoir que ce sol de terres rapportées était très-sensible aux mouvements des voitures passant à une distance assez grande.

Le 15 Mars, je fis 24 lectures, moitié à chaque pointe et moitié l'aiguille retournée. Des erreurs provenant de la mobilité du sol et du fer que, par mégarde, j'avais conservé sur moi, m'ont fait rejeter cette première série. Je fis cependant ces remarques : quand on mettait l'aiguille en mouvement avec un morceau de fer, comme l'indique Darondeau, elle donnait des différences de lecture bien plus grandes que quand on la soulevait simplement avec son levier comme le recommande M. Laugier. C'est cette méthode que j'ai employée dans les observations suivantes. L'azimuth de la Tour, calculé au moyen de l'instrument, et vérifié avec un sextant, a été trouvé de 33° N. vers l'Est.

Le 17 Mars, à 1 h. 40 m. de l'après-midi en moyenne.

	Pointe N.	Pointe Sud.		Pointe N.	Pointe Sud.	
Cercle à l'O.	52° 46'	52 00,5	Cercle à l'E.	52 54,5	53 03	Aiguille retournée.
	52 57,9	52 58,2		52 54,9	53 02,2	
	52 58,3	52 57,3		52 54,2	52 58	
Cercle à l'E.	53 14,5	53 01,9	Cercle à l'O.	53 05	53 09,5	
	52 38,9	52 40		53 01,5	53 02,5	
	52 09	52 53,7		53 00,5	53 02	
Moyenne..	52 47,4	52 45,3	Moyenne.	52 57,9	53 02,9	

Moyenne. . . 52° 53,3.
33 N.-E.

Déclinaison . . 19° 53,3 N.-O.

Les anomalies de lectures m'auraient fait rejeter des

observations, si M. Bequerel, dans le 6e vol. du Traité expérimental de l'électricité, n'indiquait les observations du capitaine Duperrey, ayant des différences plus fortes, et qu'il considérait comme bonnes.

Le 18 Mars, je fis des observations de 8 h. du matin à 9 h., pour avoir le second maximum indiqué pour nos climats.

	Pointe N.	Pointe Sud.		Nord.	Sud.	
Cercle à l'O.	52 41,4	52°35	Cercle à l'E.	52 54	53 02	Après le retournement.
	53 08	53 07,5		53 04	53 04,5	
	53 07	53 06		52 59	53	
	52 29	52 28,7				
Cercle à l'E.	53 14	52 14	Cercle à l'O.	53 04	53 09	
	52 29	52 38,5		53 04	53 04	
	53 01	53 01		53 07	53 05,5	
	52 30	52 29				
Moyenne..	52 49,9	52 42,5	Moyenne.	53 02	53 01	

Moyenne générale. . . 52 54,6
33

Variation . . . . . 19 56,6 N.-O.

Le même jour, de 1 heure 35 à 2 heures 10, je fis une seconde série.

	Pointe N.	Pointe Sud.		Nord.	Sud.	
Cercle à l'O.	52 53,5	52 53,5	O.	52 59,3	52 59,5	Après le retournement
	53 01	53		52 59,7	52 59,7	
	52 53,5	53		53 03,5	32 59,7	
Cercle à l'E.	52 54	52 53,9	E.	52 56,5	52 56,5	
	52 54	52 54		52 56,5	52 54	
	53 00	53		52 57	52 57	
Moyenne..	56 52	52 36,9	Moyenne.	52 58,7	52 57,7	

Moyenne générale. . . 52 57,3
33

Déclinaison . . . . . 19,57,3 N.-O.

L'accord parfait des moyennes montre que cette heure est bien celle du maximum, tandis que les observations du matin ont dû être prises au moment où l'aiguille se remettait en marche ; ce qui explique peut-être les perturbations brusques que l'on observe.

Le 19 Mars, de 1 h. à 2 h., 4e série.

	Pointe N.	Pointe Sud.		Nord.	Sud.	
Cercle à l'O.	52 56,5	52,56,5	O.	52 53,2	52 56	Après le retournement.
	52 56,4	52 53,5		52 54,9	52 55,4	
	52 54,4	52 54,4		52 55,4	52 55,4	
Cercle à l'E.	52 52,4	52 52,4	E.	52 45,9	52 50,4	
	52 52	52 54		52 50	52 50	
	52 49	52 49		52 50,9	52 51,5	
Moyenne..	52 53,6	52 53,3	Moyenne.	52 51,7	52 53,4	

Moyenne générale. . . 52 53
33

Déclinaison. . . . . 19 33 N.-O.

La concordance des moyennes est un garant de leur exactitude ; la différence des déclinaisons du 18 et du 19, me porterait à croire que le maximum est plus rapproché de 2 h. que de 1 h.; il me paraît tomber ici vers 1 h. 45'.

Le désir de savoir quelle influence le fer des navires placés dans l'arrière-port, du pont en fer de l'écluse de Bergues et du chemin de fer, pouvait avoir sur l'aiguille, me fit prendre une seconde station placée dans les jardins des bureaux, à environ 50m de l'écluse.

Le 7 Avril, j'obtins, en prenant pour mire la boule placée sur le magasin général dont je déterminai l'azimuth de 76° 52',5 N. vers l'O., vers 1 h. 45'.

	Pointe N.	Pointe Sud.		Nord.	Sud.	
Cercle à l'E.	56 40	57 00,5	E.	56 42	56 42	Après le retournement.
	56 35	56 33		56 34,5	56 34,5	
	57 04	57 07		57	57	
	56 43,5	56 43,5		57	57	
	56 58	57 02		56 47	56 47	
	56 45,5	56 34	O.	56 35	56 35	
Cercle à l'O.	56 37	56 35		56 42	56 38	
	56 37	56 35		57	56 40	
	56 35	56 35		56 28	56 30	

Moyennes.	56 48,1	moyennes	56 48,7		
	56 53,2		56 48,7		
Avant le ret..	56 39,4	après le ret.	56 41,2		
	56 35		56 35,7	moyen. gén.	20 8,6
	56 43		56 46		20 16,5
	76 52,5		76 52,5	déclinaison.	20 12 N.-O.
Déclinaison..	20 8,6 N.-O.		20 16,5 N.-O.		

Pour vérifier si la différence assez considérable entre ces résultats et les précédents provenait réellement de l'influence locale du fer dont j'ai parlé plus haut, je me remis à la première station et refis une nouvelle série le 16 Avril, de midi à 1 h.

	Pointe N.	Pointe Sud.		Nord.	Sud.	
Cercle à l'E.	52 54	52 58	E.	52 47	52 47	Après le retournement
	53 03	53 03		52 39	52 39	
	52 59	53 08		52 51	52 51	
	53 03	52 30		52 43	52 43	
Cercle à l'O.	52 35,5	52 35,5	O.	52 13	52 13	
	52 38,5	52 38,5		52 28,5	52 28,5	
	52 38	52 38		52 20	52 20	
	53 5	53 05		52 50	52 43	
Moyenne. .	52 52	52 50,8	Moyenne.	52 36,4	52 33,1	
	52	51,4		52	34,7	
	33			33		
Déclinaison. .	19	51,4 N.-O		19	34,7	

Moyenne générale. . 19 43 N.-O.

Cette observation indique certainement l'influence du fer sur les observations du 7 Avril. La différence sensible entre les résultats obtenus avant et après le retournement est peut-être due à un changement dans l'axe magnétique de l'aiguille aimantée, changement peut-être aussi causé par les deux aurores boréales qui ont amené des perturbations très-sensibles dans les aiguilles libres des observatoires.

Je continuai en Février 1861 les opérations avec une grande boussole de Lorieux, donnant les dizaines de secondes et munie de deux aiguilles à retournement de 15 centimètres de longueur.

Voici les remarques générales que j'ai pu faire sur l'instrument : l'aiguille I m'a paru d'une aimantation trop faible, et la chape piquée. Quand on la mettait en mouvement en l'attirant avec du fer, le côté attiré restait *repoussé*. Ce qui était beaucoup plus faible sur l'aiguille

II dont les résultats n'inspirent plus de confiance. J'ai fait quelques observations de l'aiguille I avec la chape 2, et il y a eu des différences très-sensibles ; il est possible que des anomalies, comme celles du 14 Mars, soient dues à des aurores boréales invisibles ; une du 28 Février à l'aiguille I m'a donné 20° 19' à 1 h. 1/2, et 19° 48' à 3 h., me paraît le résultat d'une erreur locale que je n'ai pu retrouver, la 2e aiguille n'ayant rien indiqué. En thèse générale, il me semble que les forts vents de l'Ouest faisaient des changements de déclinaisons sensibles. Le minimum indiqué par l'aiguille II tombe du 16 au 24 Mars, ce qui doit être. Le nombre des lectures a été presque partout de 20. Je marquerai du signe? celles qui ne sont le résultat que d'un plus petit nombre de lectures.

Voici les moyennes à 1 h. 1/2 :

	1re AIGUILLE.	2e AIGUILLE.
Du 14 Février au 28..	19° 41,3	19° 39,4.
1er Mars au 15..	19 48,2	19 40,3.
16 » au 31..	19 45,6	19 36,6.
1er Avril au 14..	19 40	19 51,9.
Moyenne.....	19 43,8	19 42.

Moyenne générale... 19° 42,9.

Tableau des Observations.

	AIG. I.	AIG. II.	OBSERVATIONS.
14 Février	19° 48,7		Ouest.
15 »	19 49,6		id.
17 »	19 27,7	19 41	id.
18 »	19 20		id.
19 »		19 41	id.
21 »	19 49	19 38,9	id.
22 »		19 37,6	id.
23 »		19 42	id.
24 »	19 43	19 38,9	id.
25 »	19 47		id.
26 »		19 34	id.
27 »	19 34	19 41	Nord-Est.
28 »	20 19	19 40	A 1 heure 1/2 Ouest très-violent.
	19 48		A 3 heures calme.

	AIG. I.	AIG. II.	OBSERVATIONS.
1er Mars.	20 05		Ouest violent.
2 »	19 57	19 50 ?	Ouest violent; 4 observ. aig. II.
3 »	19 52	19 25	id. à 8 h. 1/2 du matin.
»	19 55	19 34	id. à 1 h. 1/2.
4 »	19 35 ?	20 19 ?	Temp. N. 8 obs. 1re ; 4 à aig. II.
5 »	20 14	19 30	Ouest.
6 »		19 35	Sud-Ouest fort.
7 »	19 26,5	19 34,5	Nord-Ouest beau temps.
8 »		19 50,6	Sud-Ouest fort.
9 »	19 49,5	19 37,3	Nord beau temps.
11 »		19 35,8	Nord-Ouest tempête.
12 »	19 50		
13 »		19 53 ?	Nord-Ouest, 12 observations.
14 »	19 29	19 14	Beau temps Nord-Est anomalie.
15 »	19 43,6	19 31,2	
16 »		19 31,5	
17 »	19 34,8	19 33,7	Ouest fort, beau temps.
18 »	19 48,3		id. mauvais temps.
19 »		19 38,6	Nord-Ouest mauvais temps.
20 »	19 28,6		id.
21 »	19 45	19 48	Nord-Ouest fort.
22 »	19 42,3		id.
23 »		19 33,7	Beau temps.
24 »	19 45,9	19 31,8	id.
25 »	19 44,8		Est brume.
26 »		19 35,5	Est calme.
27 »	19 49		Sud beau temps.
28 »	19 52,1	19 34,5	Calme.
29 »	19 48,6	19 37,4	Ouest beau temps.
30 »	19 50,6	19 36,2	Sud-Ouest couvert.
31 »	19 58	19 42	Ouest-Sud-Ouest 1re aig. chape de 2e
1er Avril.		19 43,3	Sud-Ouest.
2 »		19 51,3	
3 »		20 00	
4 »	19 38,2	19 51,8	Nord-Ouest 1re aig. chape de 2e.
5 »		19 54	Nord-Ouest.
6 »		19 51	id.
7 »	19 47,8	19 52,5	Nord-Ouest.
8 »		19 52,2	Est.
9 »	19 41		Nord-Est.
10 »		19 49,5	id.
11 »	19 25,6	19 54	1re avec sa chape.
»	19 33,5		Chappe de 2e.
12 »	19 39,6		Chappe de 2e, 12 observations.
14 »	19 40		id. Nord-Est.
18 »		19 37,5	Nord-Est.
25 »	19 56	19 36,3	Chape de 2e.

PETITE CHRONOLOGIE
POUR L'HISTOIRE D'ESTAIRES,

PAR ARNOULD DETOURNAY.

Minariacum sur la Lys, point où la voie romaine venant de Cassel se partage en trois sur Wervick, Tournai, Cambrai et l'Artois.

An 285. Premières prédications par Saints Piat, Victorin et Fuscien, à Estaires.

404. Saint Victrice vient y prêcher la foi.

453. Aëtius, vainqueur d'Attila, s'arrête à Minariacum; de là le nom plus récent d'Etii Terra, Eterra, Estaires (1).

Saint Vaast consacre un autel et dépose des reliques de saints au village de Covorde dans la terre d'Etius.

Les peuples des bords de la Lys adoraient Mercure, quand parurent Audomarus de Constance, et Amandus d'Aquitaine.

(1) Gramaye suppose qu'après la bataille gagnée sur Attila, Aëtius vint s'arrêter aux bords de la Lys et explique ainsi le nom d'Etii Terra. — Note de l'auteur.

On voit dans Vredius qu'Estaires était nommé dans un ancien « sanctologue » de Térouane, Etii Verra. — Note de M. Raymond De Bertrand, membre de la commission d'impression de la Société Dunkerquoise.

Dans une bulle du Pape Etienne de 765, relative à l'abbaye de Saint-Vaast, à Arras, Estaires est nommé en langue latine Stegras, qui semble offrir une meilleure étymologie que la précédente. Le texte de cette bulle se trouve cité dans les « Recherches pour servir à l'histoire de l'abbaye de Saint-Vaast », par M. Tailliar, insérées dans la 2e partie du tome XXXI des Mémoires de la Société des lettres, des sciences et des arts, séant à Arras, Arras, 1860. — Note de M. Raymond De Bertrand.

505. Saint Amand prêche la foi à Estaires.

610. Saint Amand se rend d'Estaires à la Bassée par le grand chemin militaire.

879. La Flandre est attribuée à l'évêché de Noyon par le pape Jean VIII.

880. Les Normands détruisent la ville de Minariacum.

1096. Le comte d'Estaires est l'un des compagnons de Guillaume à la croisade.

Catherine, dame d'Estaires, de la Motte de la Gorgue, fille de Jean de Roubaix et de Lievine d'Herzeelle d'Oudenhove, épouse Raoul d'Haverskerque.

1190. Robert, seigneur de Béthune, avoué d'Arras, et Jean, évêque de Térouane, par le conseil de Guillaume, cardinal archevêque de Reims, partagent la paroisse en deux, Estaires et la Gorgue.

Le chapelain de la Gorgue, dépendant de l'abbaye de Beaupré, reçoit et partage avec l'église d'Estaires les droits de mouture et de pêche du moulin. Le comte présente le curé ; le jour de la dédicace, celui de la Gorgue paie 12 deniers à celui d'Estaires. On convient que l'accord sera exécuté après la mort de Simon Gomer, alors curé d'Estaires.

Par lettres de la même année, l'archevêque Guillaume confirme cet accord et lance les foudres de l'anathême contre ceux qui voudront aller au contraire (1).

1199. Le roi Philippe-Auguste vient avec ses « osts » à Bailleul. Par un traité avec le comte Baudouin, il a la suzeraineté sur Richebourg, la Gorgue et ce que Guillaume, seigneur de Béthune, possède au-delà du Neuf-Fossé.

Gisbert ou Gilbert, seigneur d'Estaires et de la Motte de

(1) Annuaire statistique du département du Nord, 1834, communication de M. Raymond De Bertrand.

la Gorgue, épouse Natalie, fille de Pierre, seigneur de la Viefville.

1212. Guillaume de Béthune assigne à l'abbaye de Beaupré près la Fosse 8 mencaudées sur le moulin de la Gorgue.

Le vicomte de Melun occupe Béthune ; Hugues de Bailleul est chargé de la défense du pont d'Estaires.

1213. Baudouin, seigneur d'Estaires, épouse Catherine, fille de Gauthier de Courtray, chambellan de la comtesse de Flandre.

1221. Mai. Adam, évêque de Térouane, règle un différend survenu entre l'église de St-Jean de Chocques et les religieuses de Beaupré, au sujet des dîmes et des oblations d'Estaires et de la Gorgue (1).

1226. Michel de Harnes fonde la chapelle du Douxlieu et la donne à l'abbaye de Chocques.

Le comté de Harnes cesse de faire partie de l'Artois, pour entrer dans la circonscription du Douxlieu, paroisse d'Estaires (2).

1228. Jean, seigneur du Berquin, racheté des mains des infidèles par les religieux Trinitaires, leur donne la chapelle de Covorde à Estaires. Mabile, châtelaine d'Ypres et de Bailleul, confirme cette fondation.

1233. Eustache de Châtillon, veuve de Daniel de Béthune, accorde à l'abbaye de Beaupré le droit de moudre sans payer de droits.

1235. Jean, dit le Fosseux, seigneur d'Estaires et de la Motte de la Gorgue, épouse Ermendrade, sa cousine, fille de Philippe d'Aire, etc.

1239. Août. Robert, avoué d'Arras, seigneur de Bé-

(1) Mémoires de la Société Dunkerquoise, 1857, communication de M. Raymond de Bertrand.

(2) Annales du Comité Flamand de France, 1859, même communication.

thune et de Tenremonde, fait hommage à Pierre de Roy, évêque de Térouane, de la troisième partie des dîmes qui lui appartiennent dans la paroisse d'Estaires (1).

1296. 7 Juillet. Jean, chevalier, sire de Haverskerque, cède à Robert, fils aîné du comte de Flandre, 25 livrées de terre tant en rente que service, en partie dans la paroisse d'Estaires. Robert lui cède tout l'usage du bois d'Estaires avec le droit de pâtures, et celui d'y couper tous les trois ans ce qu'il faut pour enfermer sa motte et sa tour à la Gorgue.

1303. Philippe, seigneur d'Haverskerque, d'Estaires et de la Motte de la Gorgue, épouse Adèle, fille de Charles, maréchal héréditaire de Flandre.

Jean, frère du seigneur d'Estaires, est fait abbé de Clairvaux ; il reçoit des donations de Robert de Béthune.

1320. Estaires, la forteresse et la forêt de Nieppe avec le pays jusqu'à la mer, sont donnés à Robert, seigneur de Cassel et de Warneton, deuxième fils de Robert de Béthume, comte de Flandre.

1328. Louis, comte de Flandre, confirme les libertés de la ville.

1336. Philippe, seigneur d'Estaires, épouse Marie, dame de Cleri-sur-Somme.

Hugues, son frère, était alors abbé de Bourgelles.

Jean de Ghistelles, son grand-oncle, est tué à Crécy.

1347. Les Flamands soumettent le pays de Laleu, assiégent Béthune et brûlent Estaires.

1355. Renauld, seigneur d'Estaires et de Neuf-Berquin, épouse Aloïde, fille de Robert d'Espierres ; il vend à Louis de-Male la Motte de la Gorgue et tout ce qui en dépend.

1357. Jean, seigneur d'Estaires, épouse Marie de

(1) Annuaire statistique du département du Nord, 1834, communication de M. Raymond De Bertrand.

Moliens. Jean est tué dans une bataille ; il est enterré avec sa femme dans l'église d'Estaires, où il a fondé une basse messe tous les vendredis.

1379. Jean, seigneur d'Estaires, est fait chevalier à la défense d'Audenarde contre les Gantois.

1383. Estaires incendié par les Anglais.

1387. 24 Mai. Yolande, comtesse de Bar et de Cassel, cède à Henri d'Antoing, chevalier, la seigneurie du pont d'Estaires en échange de 200 livres de rente qu'elle lui avait assignées sur la forêt de Nieppe.

1403. Estaires incendié.

Henri d'Antoing, seigneur d'Estaires.

Marie, fille aînée d'Henri, épouse Engelbert d'Enghien.

Marguerite, sa sœur, épouse Jean de Stavele.

Marie d'Enghien, dame d'Estaires, restaure l'hôpital.

1426. Indulgences publiées par le pape Martin V, pour la léproserie d'Estaires.

1431. Charles Charpentier, curé d'Estaires.

Les curés de cette ville étaient chanoines réguliers de l'abbaye de Chocques.

1436. Engelbert d'Enghien, et Marie, sa femme, fondent la chapelle du château d'Estaires. Simon, prêtre du diocèse de Cambrai, en devient le premie chapelain, avec 43 livres et 15 sols de gros, selon les intentions de Henri et Marie de Cleri.

Rédaction des coutumes. Cahier ayant pour titre « Coustumes et avis et estatus et ordonnanches de la ville d'Estaires » (176 articles).

15 Juillet. Lettres impétrées par Engelbert d'Enghien, accroissant la ville d'Estaires sur la seigneurie de Neuf-Berquin (Zuut-Berquin).

Josse de Stavele, seigneur d'Estaires, fils de Jean, S[r] d'Issenghien, et de Marguerite d'Antoing. Jean épouse Jeanne de Berlaymont, dame de Glajon.

1460. Des religieuses du tiers ordre de Saint-François viennent de Bailleul à Estaires pour diriger l'hôpital destiné à recueillir les malades et les pauvres pèlerins (1).

1474. Estaires est brûlée. La ville, à cette époque, renfermait 874 métiers de tisserands; il n'est pas resté à Estaires une maison après l'incendie. Les flammes consument toutes les chartes de la ville.

1482. Jean, seigneur d'Estaires et de Glajon, épouse Barbe de Mouy, issue des Béthune.

Jean, seigneur d'Estaires, épouse Françoise de Mailly, veuve de Charles de Rubempré.

1497. Lettres de Philippe, duc de Bourgogne, autorisant Estaires à mettre sur ses rôles d'impositions les fiefs revendiqués par le Neuf-Berquin.

1511. Juin. Naissance de Philippe de Stavele.

1515. Confirmation des marchés et de la foire d'Estaires, suivant ordonnance au nom de Charles Quint, autorisant en outre le rétablissement des fabriques de draps.

11 Juin. Ordonnance au nom du même souverain, en son conseil à Bruxelles, portant autorisation d'établir différents droits d'octroi dans la ville d'Estaires, pour la réparation des chaussées.

1528. Instructions données pour le commerce et la fabrication des draps.

1531. Jean de Stavele meurt le 10 Avril, et est enterré au milieu du chœur de l'église d'Estaires.

Charles Quint est reçu à Estaires par 2,000 hommes en armes.

Philippe, baron de Chaumont, seigneur de Glajon, succède à son oncle Jean; il épouse Anne de Pallant, dame du Pont d'Estaires.

(1) Annales du Comité Flamand de France, 1855, communication de M. Raymond De Bertrand.

Philippe assiste à l'expédition de Tunis; il établit plusieurs chapelains au château qu'il reconstruit, prend part à l'expédition d'Alger en 1541-1542, et à la guerre de Juliers en 1543.

(Meteren, dans son Histoire, dit que les habitants d'Estaires sont gens pieux et anciens chrétiens, de sorte que difficilement peuvent-ils embrasser les superstitions espagnoles. C'est un peuple qui aime la liberté).

1543. 31 Mai. Mort de Françoise de Mailly. Elle est enterrée dans l'église d'Estaires, à côté de son second mari, Jean de Stavele.

1553 ou 4. Charles Quint passe au pont d'Estaires.

1559. Philippe de Stavele, seigneur d'Estaires, chevalier de la Toison-d'Or, grand maître de l'artillerie.

1562. Floris, comte de Herlies, baron de Chaumont, seigneur d'Estaires, épouse Madeleine d'Egmont.

1563. 26 Décembre. Mort de Philippe de Stavele. Il est enterré dans l'église d'Estaires.

1565. Cherté des grains. La commune en achète à Gand pour les revendre à moindre prix.

1566. Erection de barrières et de portes pour se défendre contre certains séditieux de la nouvelle réforme religieuse.

1566. La rue des Ribaults est nommée dans un acte de cette année.

1567. Le roi autorise la ville à lever 6 deniers tournois sur le débit de chaque lot de vin, ou tonneau de cervoise, et un sol tournois sur chaque tonneau de double bière, pour solder un arriéré de 1,000 livres de 40 gros, et achever les chaussées et les portes. Commencement de la guerre. Les Gueux, retirés dans les bois de la Flandre Occidentale, pillent et mutilent les catholiques.

1576. Le gouvernement espagnol donne l'ordre de se défendre contre les rebelles.

1577. Estaires est brûlée par les Huguenots.

Construction d'une nouvelle église. Sur la première pierre posée par Madame de Pallant, veuve de M. de Stavele, seigneur d'Estaires, on lit l'inscription suivante : In nomine Domeni 15+77. D. Anna de Pallant.

1578. Madame de Glajon est enlevée auprès de Lille par les Wallons soulevés contre les Etats.

1579. Hannotte, curé d'Estaires.

1581. Philippe, seigneur de Glajon, frère de Floris d'Estaires, est tué devant Tournai à 19 ans ; il est inhumé à Estaires.

1582. 22 Septembre. Lettres d'octroi délivrées par Philippe II en son conseil à Bruxelles, autorisant la ville d'Estaires à s'imposer pour entretenir un petit nombre de gens de guerre.

1583. Floris est fait chevalier de la Toison-d'Or.

1584. Les Huguenots occupent le château du Douxlieu, près d'Estaires.

1586. Les Huguenots brûlent l'église d'Estaires et les chapelles du Douxlieu et de Hougue.

1587. Le pays se dépeuple par la peste et la pauvreté. Les loups et les chiens par bandes assaillent les voyageurs. Nulle culture.

A Bruges, la mesure de blé de 260 livres coûte 7 livres de gros.

1589. Haute et puissante dame Anne de Pallant, douairière d'Estaires, et Floris de Stavele, son fils, comte et seigneur du même lieu, établissent une confrérie d'archers de St-Sébastien, à la charge de l'érection d'un autel dans l'église de cette ville en l'honneur de Dieu et de Monsieur Saint-Sébastien.

1590. 7 Avril. Philippe II, roi de Castille, approuve la confrérie d'archers qui, au besoin, servirait à la défense du pays.

11 Avril. Le même constitue une rente au denier 20 pour la messe du samedi en l'honneur de la Vierge.

On trouve au pont d'Estaires des médailles du temps des Antonins.

Le droit de Pontenage dessus et dessous le pont d'Estaires, appartient moitié à l'abbaye de St-Vaast, et moitié aux seigneurs, sous les Montmorency.

1603. Mort de Floris. Les Stavele, seigneurs d'Estaires, portaient: d'hermines à la bande de gueules; cimier, la tête d'un enfant de carnation aux cheveux blonds, ayant un bandeau sur le front, entre un vol d'hermine.

1604. Nicolas de Montmorency, fils de François de Montmorency et de Marguerite de Stavele, seigneur d'Estaires, épouse Anne de Croy.

1604. Enquête sur les coutumes d'Estaires par les archiducs Albert et Isabelle, comtes de Flandre.

1605. 2 Avril. Ordonnance d'Albert et Isabelle, comtes de Flandre, contenant la confirmation des coutumes de la ville et de la bourgeoisie d'Estaires.

1608. Heerstraete, voie romaine de Cassel à Estaires, n'était déjà plus pavée à cette époque.

On y découvre des médailles romaines.

1609. Adrien Scriekius, bailli d'Estaires, écrit à cette époque ses remarques sur Estaires et Minariacum.

1611. 8 Août. Lettres des archiducs Albert et Isabelle, portant érection en comté d'Estaires et de ses dépendances en faveur de Nicolas de Montmorency.

1612. 15 Décembre. Ordonnance des archiducs Albert et Isabelle, autorisant la ville d'Estaires à faire un emprunt de 10,000 florins au denier 16, pour la construction de la halle.

1613. Emprunt de 8,000 florins pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville.

1614. 11 Avril. Lettres patentes d'octroi à Bruxelles,

par le comte et la comtesse de Flandre, autorisant la ville d'Estaires à s'imposer jusqu'à concurrence de 18,000 florins en 18 années pour la reconstruction de la tour.

1618. François de Montmorency, neveu du précédent, seigneur d'Estaires, se fait Jésuite.

1618. Jean de Montmorency, frère du précédent, seigneur d'Estaires, épouse Madeleine, fille de Gilles de Lens.

1619. Vincent Meurin d'Estaires, doyen et chanoine de Cassel, fonde 3 bourses d'ensemble 86 florins pour aider trois pauvres de sa famille à étudier. Rente servie par la ville.

1619. Jean de Montmorency, chevalier de la Toison-d'Or, comte d'Estaires, fait venir des Récollets dans la ville d'Estaires après y avoir fait bâtir un couvent (1).

1620. Mort d'Anne de Croy, veuve de Nicolas de Montmorency.

1620. La ville demande l'autorisation de vendre la Maladrie pour établir les Pères Récollets et les classes latines.

1622. Emprunts de 6,000 florins pour les écoles latines, autorisés sur la Maladrie qui possède 55 mesures en Cassel et Warneton.

Guillaume Delval ou Deleval, abbé de Chocques près de Béthune, et auteur de « l'Oculus Abbatum Duaci, » 1633, pose la première pierre de l'église des Récollets d'Estaires.

14 Avril. Procès-verbal dressé à Estaires par M. Camp, ingénieur à Arras, touchant les moyens d'établir les fondations de la tour de l'église paroissiale.

1624. L'église de la ville est réparée ; construction de la tour ; emprunt de 4,000 livres parisis.

(1) Sur l'emplacement du couvent des enfants de Saint-François, existe aujourd'hui l'établissement de Saint-Joseph, élevé par la générosité de M. Alidor Taffin, d'Estaires. — Note de l'auteur.

1er Mai. Guillaume Faulconnier remet au receveur de la paroisse 4,014 livres pour la construction de la tour et la réparation de l'église.

Maladie contagieuse. Elle sévit principalement sur les pauvres.

1626. La ville, épuisée par les aides ordinaires et extraordinaires, demande l'autorisation d'emprunter 1,800 florins au denier 16. En 1535, c'était le denier 20.

27 Novembre. Ordonnance délivrée à Bruxelles, au nom de Philippe IV, roi d'Espagne, autorisant la ville d'Estaires à emprunter les 1,800 florins pour secourir les habitants indigents atteints de la contagion qui régnait à cette époque

1630. Jean de Montmorency, seigneur d'Estaires, chevalier de la Toison-d'Or, ambassadeur extraordinaire à Madrid.

1631. Il meurt le 14 Octobre, ayant eu onze enfants. Il est enterré au couvent des Récollets d'Estaires, ainsi que son second fils, Nicolas, vicomte d'Aire, et baron d'Haverskerque.

1633. 20 Décembre. Philippe IV, roi d'Espagne, autorise la ville d'Estaires à s'imposer pour les pauvres.

1635. Les magistrats d'Estaires constituent, au profit de Guillaume Faulconnier, une rente de 250 livres au denier 16.

1636. Eugène de Montmorency, seigneur d'Estaires, fils de Jean.

Claude Lespillet, curé d'Estaires.

Août. Etablissement d'une infirmerie pour les pestiférés.

Octobre. Règlement pour se défendre des incursions et voleries des soldats.

1638. On établit des barrières contre ces incursions.

1640. Mort de François de Montmorency, provincial des Jésuites.

Eugène épouse Marguerite-Alexandrine, fille de Philippe de Ligne, prince d'Aremberg. Il est fait chevalier de la Toison-d'Or, gouverneur général d'Arlon et de St-Omer.

1641. L'archiduc Ferdinand, malade, vient d'Aire à Armentières par Estaires.

1647. 29 Juillet. Une division de troupes espagnoles arrive à Estaires (1).

11 Août. Les Espagnols quittent cette position (2).

22 Septembre. L'armée française traverse Estaires, se dirige vers Lens, sous les ordres du maréchal de Gassion (3).

1648. 5 Août. Les Espagnols venant de Furnes qu'ils ont repris, s'emparent du château d'Estaires et marchent sur Lens.

De Villequier reprend Estaires, 300 Espagnols y sont faits prisonniers.

1649. 10 Octobre. Les Espagnols prennent la Motte-aux-Bois.

1658. Turenne assiége la Motte-aux-Bois, qu'il prend en trois jours et qu'il rase.

1659. Par le traité des Pyrénées, Estaires est rendue à l'Espagne.

1660. Dujardin, curé d'Estaires.

1667. Le château d'Estaires est démantelé.

1668. Estaires reste à la France.

1672. La Maladrie est donnée à l'ordre du Mont-Carmel et de St-Lazare.

La ville prête 1,200 livres parisis à la Viersgarte (Vierschaere), de Zuut-Berquin.

1681. Monier, curé d'Estaires.

(1, 2 et 3) Chronique de Bergues, traduite par M. De Laroière et insérée dans ce volume. Communication de M. Raymond De Bertrand.

1692. Août. Edit qui crée à Estaires un conseiller du roi, un mayeur, un assesseur commissaire aux revues et logements des gens de guerre. Le magistrat avance au roi 1,540 florins pour que ces charges soient réunies au corps de la ville.

1693. La Maladrie rendue à l'administration des pauvres.

Institution de quatre charges de brasseurs à 2,000 livres.

1er Décembre. Arrêt du Conseil qui confère le privilége à quatre brasseurs.

1695. Création d'un contrôleur vérificateur de la recette et de la dépense du trésor du prix de 550 livres.

1698. Rohart, curé d'Estaires.

1703. La ville d'Estaires achète la « Viersgaerte » de Zuyt-Berquin pour 55 livres de gros. Rente de 108 florins (sur?) le quartier de Basse-Boulogne à Estaires.

1706. Courses des ennemis.

1707. Mesures contre la mendicité. Claude Le Blanc, intendant de Flandre, et les vicaires généraux de Saint-Omer, refusent l'aliénation de quelques fonds à Estaires et au Douxlieu pour seconder ces mesures.

1708. Courses des ennemis; pertes estimées à 8,400 livres.

1718. 12 Avril. Les biens d'octroi sont évalués à 1,273 florins 10 patars. Le budget des dépenses est de 4,012 florins 15 patars 2 deniers.

1720. 23 Mars. Etablissement dans l'église paroissiale d'Estaires de la confrérie du Saint-Sacrement, sous le titre du Saint-Viatique, par François de Valbelle de Tourves, évêque de Saint-Omer.

1721. Le budget des dépenses est de 7,795 florins 4 patars 10 deniers.

Les revenus de la ville sont de 3,694 florins 17 patars 9 deniers.

1722. 3 Juillet. On dresse l'état des biens patrimoniaux appartenant à la ville d'Estaires.

1724. Le pape confirme la confrérie du St-Viatique à Estaires.

1728. La Maladrie est unie à l'hospice par suite de la requête du prince approuvée par les Sept Branches qui composent la ville et la paroisse, dont deux sont sous la domination de l'Empereur.

1731. Mort de Deneufville, né à Estaires, bachelier en théologie à l'Université de Douai, vicaire de St-Venant, vice-curé de St-Sépulcre à St-Omer, et enfin curé de Ste-Aldegonde dans la même ville en 1700. — Par ses veilles laborieuses et ses recherches sur les antiquités du pays et les registres de St-Omer, il forma les Annales de St-Omer. On le surnomma « Illuminator Antiquitatum ».

1742. Gouliart, curé d'Estaires.

1744. Hurtrel, curé d'Estaires.

1767. Debarre, curé d'Estaires.

1769. Lettres patentes autorisant une donation des capitaux de rente de 705 livres 12 sous 6 deniers par Mademoiselle Marie-Julienne Le Brun, veuve Gallois, pour servir à la dotation d'une école dominicale de filles pauvres d'Estaires et des environs.

1772. Butor, curé.

1773. Dassonneville, curé. Mort en 1794, déporté comme prêtre insermenté.

1789. En cette année, les deux fabricants d'Estaires confectionnent 6,000 pots, jattes et plats, dont moitié non vernissée. Un autre confectionne 11,000 tuiles dites pannes, dont un tiers non vernissé; 450 chapes, dont un tiers vernissé, et 8,000 carreaux (1).

(1) Statistique du département du Nord, par M. Dieudonné, préfet, tome II, 1804. — Communication de M. Raymond De Bertrand.

1790. Deliege, curé.

1792. Van Poële, curé intrus.

1800. La population d'Estaires était, en cette année, de 5,994 âmes, et le nombre de ses maisons, de 1,256 (1).

Il y avait alors à Estaires 1 raffinerie de sel marin ; 1 fabrique de savon comme en 1789 ; 80 métiers battants pour la fabrication du linge de table, dont le nombre n'était que de 70 en 1789. On y comptait en outre 2 fabricants de pannes, de chapes et de carreaux, plus un fabricant de poteries (2).

1804. Estaires avait alors 1,263 maisons, 1,322 ménages, 5,885 habitants (3).

1817. Beghin, curé.

1821. Planchon, curé.

1821. Dourlez, vice-doyen, chanoine honoraire.

Ducroquet, vice-doyen.

1858. Reconstruction de l'église d'Estaires. On la prolonge de trois mètres au-delà des anciens chœurs ; en démolissant les fondations du cul de lampe de la chapelle de la Ste-Vierge, à peu près sous l'emplacement de l'ancienne tribune des seigneurs d'Estaires, appelée le « cabinet Madame », on retrouve la première pierre posée en 1577, par Madame Anne de Pallant, veuve de Philippe de Stavele.

SOETERSTEDE. — DOUXLIEU.

HAMEAU D'ESTAIRES.

Dulcis locus B. Mariæ Virginis.

La seigneurie du Douxlieu, séant en West-Quartier, est une ancienne bannière de Flandre, laquelle par plu-

(1) Statistique citée, tome I, 1804. — Même communication.

(2) Statistique, tome II, citée. — Même communuication.

(3) Statistique citée, tome III, 1804. Même communication.

sieurs siècles a esté possédée par ceux de Bailleul et en iouyssent encores à présent, et portent leur bannière armoyée de gueule à la croix d'argent (L'Espinoy, Rec. des Ant. et Nob. de Flandre).

SEIGNEURS DU DOUXLIEU :

1227. Baudouin de Bailleul, maréchal de Flandre (en 1226, la chapelle du Douxlieu, fief de l'abbaye de Chocques).

1250. Baudouin de Bailleul, chevalier, dote la chapelle du Douxlieu.

Jean de Bailleul, maréchal de Flandre, seigneur du Douxlieu, épouse Catherine de Bailleul.

Jeanne de Créqui, dame du Douxlieu.

1384. Pierre de Bailleul, maréchal de Flandre.

Louis de Bailleul, maréchal de Flandre, épouse Isabelle de Flandre.

1452. Judoc ou Josse de Bailleul, seigneur du Douxlieu, et conseiller-chambellan de Maximilien, bailli de Gand en 1468, épouse Adrienne de Halewyn ; il y est tué par le peuple en 1476.

Josse, son second fils, épouse ..... de Ghistelles.

1525. Jeanne, ou Anne, épouse Jean de Herzelles, seigneur de Lillers ; puis Robert de Montmorency.

155.. Puis Philippe d'Everstein.

Anne, sa sœur, épouse

15... Jean d'Estourmel, seigneur de Vendhuille.

16... François de Recourt, à qui est dédié le dessin du château de Douxlieu, dans la Flandria Illustrata.

Les Bailleul, seigneurs du Douxlieu, portaient : de gueules, au sautoir de vair.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE DOCTEUR THIBAULT,

PAR M. RAYMOND DE BERTRAND.

I

Si les honneurs de la biographie n'étaient consacrés qu'aux illustrations, il y aurait assurément une foule de faits ensevelis dans la tombe avec les hommes qui n'auraient tenu dans le monde qu'un rang secondaire.

Ces faits, souvent simples en eux-mêmes, ne sont pas toujours dépourvus d'une certaine valeur : ils peuvent éclairer d'un nouveau jour un point historique, le présenter sous son véritable aspect, faire connaître des détails curieux.

C'est ce qui déjà nous a engagé à publier quelques notices biographiques et ce qui nous engage à publier celle-ci. Puis enfin, c'est un Dunkerquois de plus que nous ajoutons à nos annales.

II

Au commencement de la seconde moitié du dix-huitième siècle vivait à Dunkerque, sa ville natale, M. Pierre Thibault, négociant, marié avec Madame Justine-Louise Bervoet, native de Furnes.

De leur union, naquit le 17 Juin 1755, un fils auquel on donna les prénoms de Pierre-Joseph-Willebald.

C'est celui dont nous avons à retracer ici le souvenir.

On destina le jeune Thibault à la médecine.

Son âme compatissante le portait à exercer un art où il pourrait satisfaire son heureux penchant à la bienfaisance.

Il fit de fortes études, car, à peine âgé de 21 ans, il était désigné pour présider les examens des jeunes gens qui désiraient obtenir le grade de licencié en médecine à la haute Université de Douai. La présidence avait été décernée, selon un document imprimé du temps (1), au très-illustre et très-savant M. Thibault, de Dunkerque, docteur ès-arts et de la Faculté de médecine, en sa qualité de doyen des bacheliers de cette célèbre Université ; comme l'exprimait le texte ainsi conçu : « Dom. Petri-Josephi-Willebaldi Thibault, Dunkercani, artium doctoris, nec non facultatis medicæ baccalaurei, collegii in almâ universitate duacenâ, Decani. »

Il ne pouvait débuter d'une manière plus brillante et plus remarquable, dans la carrière qu'il s'était choisie.

Thibault entra en exercice le 21 Juillet 1776 et cessa ses honorables fonctions le 21 Juillet de l'année suivante.

III

Studieux à l'excès, Thibault ne tarda pas à développer les talents et les qualités qui rendent sa noble profession si recommandable, et à se faire une réputation d'habileté.

Le gouvernement le récompensa de son mérite en le nommant, en 1781, médecin des armées et des hôpitaux militaires. Mais il quitta assez tôt le service actif par suite d'une blessure à la jambe, qui le rendit boiteux. Il entra alors comme médecin surnuméraire à l'hôpital militaire de Dunkerque, sous les ordres de M. Macnamam, qui en était le médecin titulaire.

(1) Repetitio selectarum medecinæ questionum, etc. Duaci, Typis Witterval, typographi Regis, brochure in-4°. Cette rare brochure nous a été communiquée par notre cher collègue, M. Alexandre Bonvarlet-Durin.

Peu d'années s'écoulèrent, et il devint médecin en chef de l'établissement où il n'avait exercé qu'au second rang (1).

IV

Sans cesse occupé des devoirs de son état, Thibault se multipliait, pour ainsi dire, afin de répondre à la confiance des habitants de Dunkerque et des villes voisines, qui invoquaient ses soins et faisaient un appel à ses connaissances. Jamais les vœux des malades ne restaient stériles et toujours les malheureux trouvaient en lui un consolateur, un appui. Ce n'était pas un homme d'argent : non-seulement il accordait aux pauvres ses conseils, ses attentions bienveillantes, mais il y ajoutait encore des secours pécuniaires.

Dans sa constante bonté pour tous, il aurait fait les plus grands sacrifices plutôt que de voir souffrir. Malheureusement, son inaltérable discrétion et sa modestie sans bornes ont couvert d'un voile impénétrable la plupart de ses charitables actions. Voici, pourtant, un trait de sublime dévouement que l'historien signale avec bonheur.

Une parente du docteur, que sa naissance et son rang avaient mise au nombre des proscrits pendant la révolution de 93, et qui s'était vue forcée de fuir la France, désire obtenir sa radiation des fatales listes de proscription. Elle charge le docteur de la solliciter.

C'était en 1798, époque où le Directoire se trouvait encore investi de la puissance suprême, où tout était vénal, où, enfin, l'on n'obtenait rien qu'avec de l'or.

Thibault, touché jusqu'aux larmes de la confiance que

(1) Ces renseignements comme ceux qui suivent ont été puisés en majeure partie dans les archives de l'ancienne Loge maçonnique de l'Amitié et Fraternité, dont l'historique a été retracé par nous, en 1859, dans les Mémoires de la Société Dunkerquoise.

sa cousine met en lui, veut s'en montrer digne. Sur le champ il se met à l'œuvre, réalise une somme assez considérable, part pour Paris, sollicite et obtient la radiation et la liberté de sa parente qu'il accueille bientôt chez lui.

Mais que de sacrifices n'a-t-il pas faits pour parvenir à ce fabuleux résultat qui, rendant cette parente à sa famille et à sa patrie, la réintègre dans ses propriétés ! Lui seul, Thibault, les connaît, et il se refuse constamment à en faire connaître l'importance. Selon sa pensée, on ne lui doit rien, et il est assez payé par le bonheur et la joie qu'il éprouve de l'heureuse issue de ses démarches.

V

L'homme qui était capable d'un tel acte de générosité et de dévouement, qui donnait tout son temps et sa bourse aux pauvres, qui, sans cesse, était à la disposition de ses malades, devait être noble et grand dans l'exercice de ses fonctions, en se vouant, dans toutes les occasions possibles, aux soins et au soulagement de l'humanité.

Ses vertus étaient plus qu'humaines, car les généreux élans de son cœur le poussaient plus loin encore : il se faisait l'ami et le consolateur des êtres malheureux et souffrants qu'il visitait.

Sa présence près du malade était une demi-guérison ; sa science en devenait le complément. Aimé de tous, on le voyait arriver avec bonheur, on l'écoutait comme un oracle. Son affabilité était invariablement la même ; et il y avait cela de précieux dans son excellent caractère, qu'il ne faisait nulle différence entre le riche et le plus humble des hommes.

« Qu'il était à la fois, disait un de ses contemporains, respectable et intéressant dans les salles de ses hôpitaux, lorsqu'on le voyait à toutes les heures du jour et de la nuit, cherchant à rappeler à la vie des malades dont

le courage se ranimait fréquemment à sa voix pour supporter de nouveau d'horribles douleurs. Avec quelle bonté touchante, il savait les engager à la patience et à la résignation ! »

VI

Quand M. Thibault était revenu à Dunkerque en qualité de docteur, il y avait trouvé peu de ses anciennes connaissances. Aimer était un besoin de son cœur ; et, comme à cette époque, il n'existait pas des sociétés d'hommes, dont le nombre est infini de nos jours, il se fit présenter à la loge maçonnique de l'Amitié et Fraternité, seule société que l'on pût décemment fréquenter.

Il reçut son affiliation le 9 Mai 1784, en même temps qu'un de ses intimes, l'avocat Royer-Charles-Joseph Destouches, (1) conseiller à l'Amirauté, recevait son premier grade.

Il s'y fit un cercle d'amis et devint l'objet des meilleures sympathies. Il passa par tous les grades ; et, le 16 Juin 1790, il était élu à l'unanimité le vénérable grand maître de la loge.

Il n'existait pas non plus en ce temps de Société de Saint-Vincent de Paul, ni aucune autre de ce genre, et il était réservé aux loges maçonniques de se livrer aux actes les plus généreux de la bienfaisance. Le président de l'Amitié et Fraternité trouvait là un élément constant, inépuisable dans son ardent amour des pauvres et des malades malheureux.

Ses qualités et ses vertus personnelles l'appelèrent souvent à la première dignité de l'institution, et il était de nouveau vénérable quand l'Amitié et Fraternité le délégua, au mois de Juin 1802, comme l'un de ses mem-

(1) M. Destouches était l'aïeul de notre collègue, M. Auguste Everhaert.

bres les plus capables, au Congrès des loges de France, qui allait s'ouvrir à la Parfaite-Union de Douai, pour recueillir les réclamations et les renseignements à adresser au Grand-Orient de Paris sur les matières les plus importantes.

La franc-maçonnerie était alors dans toute sa splendeur, et la loge de Dunkerque, comme celle de Douai, renfermait dans son sein la quintessence de la bonne et de la haute société.

L'enthousiasme le plus flatteur et le respect le plus profond accueillirent le délégué dunkerquois dans la cité où il avait fait jadis ses principales études, et qui était encore pleine de souvenirs des brillants succès qu'il y avait obtenus.

La réputation du savant docteur, qui réunissait à son art l'avantage d'une entraînante élocution, d'une grande facilité comme écrivain, s'était répandue dans le pays et avait devancé son arrivée à Douai.

Cent vingt députés se réunirent le lendemain solennellement en conférences et nommèrent au scrutin secret pour présider le Congrès « le très-illustre frère Thibault, de Dunkerque. »

L'honorable délégué était loin de s'attendre à pareil honneur, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il accepta les hautes fonctions qui lui étaient confiées. Dans son extrême modestie, « il ne pouvait comprendre comment on l'avait choisi, lorsque, disait-il, plusieurs membres de l'assemblée méritaient plus que lui le fauteuil de la présidence. »

Il n'est pas d'honneurs, de politesses, que l'on ne fit au respectable visiteur Thibault pendant le Congrès et le splendide banquet qui suivit la session. Il siégeait partout à la première place, malgré la présence des députés du Grand-Orient de Paris et de membres éminents d'ateliers d'autres villes.

VII

Lorsqu'il fut de retour à Dunkerque, le docteur Thibault reçut les hommages et les félicitations de ses concitoyens; mais il se garda bien de s'en éblouir. Il se livra aux devoirs de sa noble profession plus passionnément que jamais. Il donnait peu d'instants aux plaisirs du monde : il passait tout son temps dans son cabinet d'étude ou près de ses malades.

Une vie aussi laborieuse dut contribuer à l'altération de sa santé; déjà en 1793, pour jouir d'un peu de repos, il avait résigné ses fonctions d'officier municipal, auxquelles on l'avait élu en Novembre 1790. C'était avec raison : il faillit diverses fois succomber aux maladies épidémiques qu'il traitait avec la plus active sollicitude à l'hospice civil, à l'hôpital militaire et chez les particuliers

Malgré ses fatigues et les fréquents malaises qu'il éprouvait, il ne se montrait pas moins affable et disposé à rendre service. Comme en tous les temps, son abord franc et ouvert le faisait aimer, apprécier dès le premier moment, et il conserva jusqu'au dernier jour de sa vie, cette précieuse qualité d'accueillir avec une extrême aménité tous ceux qui s'adressèrent à lui.

Il fléchissait, cependant, sous le poids de ses occupations, et il sentit enfin que sa situation exigeait qu'il abandonnât entièrement l'exercice des fonctions d'officier de santé comme médecin en chef de l'hôpital militaire. Il sollicita sa retraite ; mais le ministre, insistant sur la continuation de ses services, le fit supplier de rester en place. Le bon docteur n'osa persister dans sa demande ; et cédant non sans appréhension au désir d'être utile encore à son pays, il s'écriait souvent : « Je crains de ne pouvoir résister si je suis de nouveau atteint d'une maladie en visitant les hôpitaux ; mais je ne puis refuser de servir ma patrie ; ma vie lui appartient. »

VIII

Le docteur Thibault menait certainement la vie la plus active. Eh bien ! au milieu de ses occupations incessantes, il trouvait encore la possibilité de consigner, par écrit, ses précieuses observations, fruit de ses études consciencieuses et d'une expérience consommée.

C'est ainsi qu'il transmit au gouvernement et à différentes académies plusieurs mémoires, du plus grand intérêt, et l'on peut citer entre autres :

Un traité des maladies de la vieillesse, imprimé en 1781 ;

Des observations sur les maladies qui règnent communément à Dunkerque pendant les différentes saisons de l'année ; écrit rédigé par ordre du gouvernement en 1788 ;

Plusieurs ouvrages sur la physique médicale ;

Des mémoires sur la zoologie ;

D'autres sur la météorologie, la physiologie, etc.

Tous ces écrits furent accueillis avec distinction par les sociétés savantes ; et l'Académie de Berlin admit spontanément leur auteur au nombre de ses membres correspondants.

Parmi les livres de sa bibliothèque, on remarquait quelques ouvrages qui déjà, en 1804, devenaient d'une extrême rareté. En voici la nomenclature : 1° Speculum abominationum Sive epitaphia per Ludovicum Dureyn Dunkercanum, Ipris ; 2° Essai sur les maladies de Dunkerque, par M. Tully, médecin pensionné de cette ville, 1760 ; 3° Almanach du commerce, des arts et métiers des villes de Lille, Douai et Dunkerque, 1786 ; 4° Traité sur la mendicité à Dunkerque, 1789 ; 5° Almanach de Dunkerque pour l'année bissextile, 1792 ; 6° Précis de l'affaire de Dunkerque ; 7° un paquet de brochures relatives à cette ville (1).

(1) Voir un catalogue imprimé, déposé à la Société Dunkerquoise, et les notes bibliographiques de M. Victor Derode, inscrites aux archives sous le n° 3231.

IX

L'homme vit d'espérances et se fait souvent illusion.

Le docteur était dans ce cas. Il continua de voir ses malades, ses pauvres, les militaires, avec la même assiduité qu'autrefois. Il semblait acquérir de nouvelles forces et se multipliait dans ses travaux. Il parvint ainsi au mois de Mars 1804.

De cette époque, il se permit chaque jour de retrancher quelques instants aux visites de sa clientèle.

Il les consacrait à une jeune femme, Madame veuve Darras, qu'il était sur le point d'épouser.

Le mariage était fixé au 12 Juillet ; et quand vint ce jour, où devaient régner la joie et le bonheur dans deux respectables familles, la maison du docteur était plongée dans la plus profonde désolation !... M. Thibault était à l'agonie : il mourut à midi, victime de son zèle pour les malades, de dévouement pour son pays (1) !

Toute la ville était dans la consternation.

Si, en présence d'une mort aussi prématurée que regrettable, la douleur publique fut vivement sentie à Dunkerque, elle ne le fut pas moins à Douai, cette Athènes du Nord, où les muses inspirèrent aux poètes de plaintives élégies à la mémoire du défunt.

---

(1) Communication verbale de M. François-Guillaume-Benoît Thibault, de Dunkerque, ancien maître en pharmacie en cette ville, dont nous avons fait mention page 15 de notre Excursion dans le Vieux Dunkerque, imprimée en 1858. Ce M. Thibault, qui n'était pas parent du docteur, est mort en cette ville le 5 Janvier 1861, à 83 ans et 9 mois.

ETUDE SUR LA SCROFULE

A DUNKERQUE,

PAR LE DOCTEUR FRÉDÉRIC DURIAU,

Membre résidant.

Bien que le sujet qui va m'occuper ait été l'objet des recherches les plus sérieuses, on peut encore l'étudier avec quelqu'utilité si on l'envisage à un point de vue restreint, en s'informant de l'origine et de la propagation de la scrofule larvée au sein de la population de Dunkerque. L'amélioration de l'espèce, pourvu que celle-ci veuille bien s'astreindre aux moyens prophylactiques sanctionnés par la raison et l'expérience : telle sera la conséquence de cette étude. Car si la médecine doit de tous ses efforts combattre les maladies, n'a-t-elle pas aussi un but plus noble, celui de les prévenir et de veiller à la santé publique? Elle dirigera donc ses investigations vers les causes des maladies et, comme l'a dit Montesquieu, « elle règlera cette portion qu'on ôte et cette portion qu'on laisse aux sujets. » Sans doute, il est bien difficile de se prémunir toujours contre le mal, puisque la notion de la cause première nous échappe sans cesse, à moins que nous ne déguisions notre impuissance derrière des abstractions qui ne font que substituer une hypothèse à une autre. Mais quand les faits se présentent à l'observation, quand on peut, sans recourir à des explications de ce genre, retrouver dans le milieu où ils se sont produits les agents générateurs du mal, alors il est permis d'arriver à des données positives et de tracer avec certitude les règles qu'il convient de mettre en pratique. C'est de cette façon que je veux parler de la scrofule, et particulièrement de la scrofule larvée, et j'examinerai, parmi les habitudes

de notre population, s'il n'en est pas qui favorisent l'établissement de cette maladie.

Comme toute cité assez populeuse, la ville de Dunkerque renferme un grand nombre de scrofuleux, et chaque milieu entraînant avec lui des variétés d'habitude, la variété dans les espèces morbides en est une conséquence naturelle. Il ne s'agit pas ici des cas où le mal invétéré déjà se révèle par des désordres d'une certaine gravité. Ceux-là savent qu'ils sont malades ; les accidents étant parvenus à leur dernière période et ayant déterminé des désorganisations de toute espèce, on cherche alors une guérison souvent impossible. Mais ce qui est bien plus fréquent et éveille pourtant moins de craintes, c'est ce que j'appellerai la scrofule *larvée :* l'individu est déjà en puissance du mal, quoique celui-ci ne se soit pas encore trahi à l'extérieur par certaines lésions profondes qui seules constituent pour le public la maladie scrofuleuse. Cette catégorie est, comme je le dis, la plus nombreuse, et le mal y est aussi plus redoutable, car il laisse le sujet dans une quiétude trompeuse et il ne le conduit que tardivement à réclamer le secours de l'art. Il suffira de la moindre circonstance pour que ce germe si longtemps caché fasse brusquement explosion et inspire des inquiétudes dont la gravité ne saurait se mesurer qu'à la durée de l'incubation. On conçoit donc l'intérêt que méritent ces individus, puisqu'ils ont été négligés jusqu'à ce jour et rangés à tort parmi les constitutions lymphatiques.

Je n'ai pas l'intention de traiter longuement de l'origine de la scrofule ; mais la nature de ce travail nous engage à en dire quelques mots ; cette notion doit d'ailleurs trouver son application plus loin. Or, quelle que soit l'opinion qu'on se fasse de cette maladie, qu'on la considère comme une dégénérescence de la syphilis ou comme une variété de la tuberculisation, plusieurs faits dominent la pathologie de cette affection et suffisent pour la différencier des autres maladies constitutionnelles. Remarquons d'abord

l'essor nouveau qu'elle prend aux différentes périodes de l'existence : à la seconde enfance, elle se manifestera, puis s'endormira pour reparaître à la puberté et devenir de nouveau silencieuse, chacune de ces phases s'accompagnant de manifestations diverses, selon la prépondérance qu'acquiert chaque système de l'économie. Tel n'est pas le caractère de la tuberculisation qui marche sans cesse en augmentant de gravité et qui ne s'endort jamais que pour subir exceptionnellement une transformation complète ; c'est alors une substitution de diathèse à une autre et rien de plus, la phthisie calculeuse a pris la place de la phthisie tuberculeuse. Ici se présente naturellement une objection importante que nous ne pouvons laisser passer sous silence, car elle semble apporter avec elle tous les éléments d'une certitude en opposition à l'opinion que nous venons d'émettre. La conception, dit-on généralement, devient pour la femme tuberculeuse un temps de repos pendant lequel la maladie reste stationnaire, attendant en quelque sorte que le moment de la délivrance lui permette de continuer son évolution. Dans cette hypothèse, à l'exemple de la scrofule, la tuberculisation offrirait dans sa marche des alternatives de repos et de recrudescence. Mais la grossesse n'est pas un état anormal, c'est bien réellement un état physiologique : l'existence de la mère et celle de l'enfant sont confondues en une seule, le fœtus ne pouvant alors vivre d'une vie indépendante. Or, si un travail diathésique se transporte de l'un à l'autre en pareille circonstance, n'est-ce pas toujours en dernière analyse une partie de la même collectivité d'existences qui sera le siége des souffrances ? Que remarque-t-on alors ? Le poumon primitivement malade se repose, il est vrai, pendant la grossesse, ou, pour parler plus exactement, la désorganisation a cessé ses ravages dans cet organe, mais la tuberculose ne s'endort pas, et ce qu'elle a suspendu d'un côté, elle l'a continué ailleurs avec une intensité plus grande. Elle a frappé l'enfant pendant la vie intrà-

utérine : manifestation solennelle devant laquelle toute objection perd sa valeur. Et lors même qu'on n'avait pas eu l'occasion de soupçonner chez les parents l'existence de cette terrible maladie, si l'enfant succombe à une méningite *tuberculeuse* — (c'est la modalité ordinaire de la tuberculisation à cette période de la vie) — on peut affirmer que le mal, affectant une autre forme, attend la mère, peut-être même les deux parents. Ainsi, loin de rester silencieuse pendant le cours de la grossesse, prenant en quelque sorte de nouvelles forces dans cette sphère plus étendue de vitalité, elle a de suite revêtu chez l'enfant sa forme la plus fatale, et pourtant la mère est toujours malade. Il y a donc eu seulement diversion dans le siége du mal qui poursuivait avec une intensité plus grande sa marche destructive. On ne saurait retrouver la même série de phénomènes dans la scrofule qui, par ce fait, est manifestement distincte de la tuberculeuse.

Des caractères non moins tranchés permettent d'exclure toute idée de syphilis dégénérée ; en effet, loin d'être de chétive apparence, bon nombre de scrofuleux sont d'une constitution assez robuste et leur aspect est assez agréable pour qu'on ait pu sans crainte parler de la *beauté scrofuleuse*. Les résultats obtenus par la syphilisation en Norwége et en Italie ne sont-ils pas assez probants pour que ces deux maladies — syphilis et scrofule — ne puissent pas être rapprochées l'une de l'autre ? Enfin, une dernière circonstance lèvera toute espèce de doute à cet égard : chez un individu indemne de syphilis par lui-même et par ses ascendants, on voit se produire toutes les manifestations réputées scrofuleuses. Ces diverses diathèses sont donc parfaitement distinctes, et c'est ailleurs qu'il faut chercher l'explication originelle de la scrofule.

Cette maladie peut se déclarer d'emblée alors qu'on avait toute présomption pour s'en croire à l'abri, et non-seulement dans les classes pauvres où la misère se rencontre à chaque pas, mais aussi dans les classes aisées où

celle-ci ne semblait pas devoir faire sentir ses atteintes. C'est que la misère n'est pas seulement la compagne de l'infortune ; elle s'établit également chez le riche qui, par oubli des règles de l'hygiène, ne surveille pas toujours assez les conditions au milieu desquelles il se trouve placé. Telle est, à mon avis, la véritable cause de la scrofule, et ce que nous signalerons dans la coutume dunkerquoise démontrera en même temps la réalité de notre opinion.

On ne peut s'attendre à voir dans la période larvée les caractères que l'on observe en général dans la scrofule confirmée ; aussi n'est-il pas surprenant que l'on éloigne parfois de cette catégorie certains individus présentant à un examen superficiel tous les attributs d'une constitution robuste. Pourtant, derrière cette apparence de santé, nous allons retrouver les indices de la souffrance. La face est rose, animée, joufflue, il est vrai ; mais la moindre indisposition donne à ces natures leur véritable aspect : le teint devient pâle, hydrémique. La tuméfaction des tissus reste la même ; ce n'est plus de l'embonpoint, c'est de la bouffissure, ou, pour employer une expression vulgaire, c'est de *la mauvaise graisse*. Si la secousse que l'organisme a ressentie a été assez forte, le faciès ne reprendra plus son animation et sa coloration primitives. De ce moment la scrofule larvée a cessé d'être ; c'est la première étape de la scrofule confirmée. A ce caractère s'en joint un autre, l'abaissement de température du corps. Il est sensible non pas seulement pour le malade, mais aussi pour le médecin qui, pour s'en convaincre, n'a nullement besoin d'appareils thermométriques. Tout le corps y participe, quel que soit l'instant de la journée ou l'occupation du malade, il en est toujours de même. Aussi — et cette coïncidence était inévitable — les forces de la vie et en particulier les forces musculaires subissent-elles une dépression analogue, et la paresse dont on accuse ces individus n'est qu'une suite inévitable de leur organisation.

C'est la même cause sans doute qui rendra plus tard leurs affections indolores, et l'on est vraiment étonné de voir que des lésions d'une telle gravité subissent leur évolution désorganisatrice sans éveiller la moindre douleur. Si, à ces phénomènes, on ajoute des dyspepsies flatulentes ou acescentes, indice non équivoque de troubles dynamiques de l'appareil digestif, on aura mentionné les traits principaux de la scrofule larvée.

Les individus qui nous occupent en ce moment ne sont pas, à vrai dire, du domaine ordinaire de la pathologie, puisqu'ils ne réclament les soins du médecin qu'au moment où le mal, après une incubation plus ou moins longue, a changé la physionomie de la scène. Ils sont néanmoins tous sous l'imminence de ces accidents, et si l'on veut s'en garantir, il convient de s'enquérir du mécanisme suivant lequel ces phénomènes se produisent.

Et d'abord nous devons admettre qu'on n'est pas fatalement scrofuleux, bien qu'on soit issu de parents qui l'étaient ; la prédisposition à une maladie ne saurait jamais constituer la maladie elle-même. De plus, on peut devenir scrofuleux après sa naissance, quoiqu'aucune manifestation de ce genre ne se soit présentée chez ses ascendants. En un mot, la *scrofule d'emblée* est un fait incontestable et que l'on est forcé de reconnaître si l'on admet qu'il existe une maladie scrofuleuse : et les conditions qui président à sa formation sont toujours les mêmes.

Nous avons vu précédemment — et ce n'est pas sans motif que nous nous y sommes arrêté — que l'abaissement de température du corps est un des principaux symptômes de la période larvée, et celui aussi qui semble tenir tous les autres sous sa dépendance. D'un autre côté, la classe qui paraît avoir le plus la scrofule en partage, n'a-t-elle pas aussi le triste privilége de la misère ? Nous voici donc ramené aux éléments de la question : la cause et l'effet.

Car la misère entraîne après elle l'alimentation insuffisante, et celle-ci va donner naissance aux troubles dynamiques, puis consécutivement aux lésions organiques qui constituent la scrofule. Il est facile de se convaincre de cette génèse de la scrofule en comparant les manifestations de cette maladie avec celles que détermine la privation de nourriture. Or, ainsi que je l'ai démontré ailleurs (1), quand un animal est soumis à une abstinence plus ou moins complète dont le résultat est une insuffisance de nourriture, ce sont toujours les mêmes faits qu'on observe: abaissement de température du corps, affaissement des fonctions cérébrospinales, dépression des forces locomotrices, troubles digestifs, perversion des sécrétions, etc. Si cet état persiste quelque temps, la mort en est la conséquence; si, au contraire, on cherche à mettre un terme à ces désordres par une nourriture appropriée, on peut prévenir le terme fatal. Mais l'économie a été ébranlée, elle ne saurait reprendre rapidement l'harmonie de ses fonctions. Ne voit-on pas ici d'une manière irrécusable les caractères que nous avons constatés dans la scrofule larvée? Dans un cas, le mal est plus grave parce qu'il est aigu; dans l'autre, l'organisme qui s'est accommodé peu à peu à cette langueur de vitalité supporte plus longtemps, avant d'y succomber, la gêne à laquelle on l'a contraint. Prouvons maintenant que ces données trouvent leur application dans certaine classe de la population; et si je ne parle ici que de nos concitoyens, ce n'est pas dans le but de blâmer leur coutume. Comme je l'ai dit en commençant, je limite ainsi le champ de l'observation pour suivre plus aisément l'enchaînement des causes morbides.

Lorsqu'un enfant est à la mamelle, on l'y maintient indéfiniment. Cependant il arrive un moment où le lait,

(1) De l'abstinence dans les maladies. Paris, 1855.

quelque riche qu'il se soit conservé, a perdu ses qualités nutritives et ne saurait suffire à l'existence d'un être qui, chaque jour se développant, réclame une alimentation insensiblement plus substantielle. Aussi l'enfant est-il morose, il a un teint terne et grisâtre que rien ne peut dissiper. A ce moment, le nourrisson se trouve exposé à deux causes morbides qu'il évitera difficilement : c'est pour lui un véritable dilemme auquel il devra succomber. Ou bien la mère travaille au dehors pour subvenir par le salaire de la journée aux premières nécessités de la vie ; ou bien elle est plus favorisée et peut conserver son nourrisson constamment auprès d'elle. Dans le premier cas, l'enfant est confié à un étranger qui, dans l'intérêt de ce petit être d'abord, lui donnera une nourriture généralement trop abondante et partant d'une digestion trop difficile. Plus tard, quand cette alimentation intempestive aura occasionné des troubles gastrentériques, on a recours au même moyen, mais dans un but tout différent ; alors, on veut apaiser les cris de l'enfant affamé, et celui-ci meurt de faim, tandis qu'on s'efforce de lui faire prendre des aliments. Malheureusement le mauvais état du tube digestif n'a plus permis l'élaboration préalable au travail de l'absorption. Dans le deuxième cas, la mère a conservé son enfant auprès d'elle. Indépendamment de l'inconvénient que nous venons de signaler et qui se représente encore ici, il s'en trouve un autre moins désastreux pour le présent, puisque la mère allaite encore son enfant, mais aussi dangereux pour l'avenir; il va, en effet, altérer lentement la constitution de l'enfant. Habituée de longue main à une alimentation insuffisante, la mère, qui n'en connaît pas les funestes effets, soumet son nourrisson au même régime, et l'eau de pluie va, sans qu'elle s'en doute, devenir la base de sa nourriture. Cette assertion paraîtra peut-être paradoxale, et pourtant elle n'est que l'expression rigoureuse des faits. On redoute même, dans quelques familles, l'emploi du lait pur, que l'on considère comme un aliment trop subs-

tantiel pour un enfant ! et pourtant chacun connaît le degré d'adultération auquel est soumis ce liquide, comme bien d'autres denrées; si l'on en fait usage, ce n'est qu'en manière de principe colorant dans une infusion sans saveur. Peu d'aliments azotés, l'usage abusif de principes non assimilables : telle est la coutume d'une partie du peuple. Et l'on se demande parfois comment l'existence est encore possible dans de telles conditions où la ration d'entretien n'est pas même à son minimum et où l'estomac est constamment trompé, si je puis ainsi m'exprimer. Après le premier âge, dans l'enfance, l'âge adulte, on retrouve la même coutume en principe; mais les modifications qu'on y apporte n'en continuent pas moins une alimentation insuffisante; car la quantité ne saurait jamais suppléer à la qualité. Joignez à cela l'absence de boissons fermentées dans l'ordinaire de la vie, et vous aurez la raison d'être de cet abaissement de température, de cette apathie et de cette prédominance hydrémique qui contribuent à la formation de la scrofule.

Il y aurait peut-être lieu de se demander ici s'il n'existe pas en dehors de l'alimentation quelque autre cause morbide inhérente au sol ; si les conditions météorologiques, par exemple, ne contribuent pas pour leur part à la production de cette maladie. On rencontre bien quelquefois ici, comme dans toute localité, des causes générales d'insalubrité ; mais elles ne sont qu'éphémères, et, à part le mauvais état des eaux, on doit reconnaître que la nature a réuni à Dunkerque les principaux éléments de salubrité : toutefois il faut constater que l'alimentation *publique* n'est pas en rapport avec les exigences du climat. Le défaut de croisement des races, cette grande donnée pathogénésique que l'on doit signaler chaque fois qu'il s'agit d'un étiolement des populations, et qui, à toutes les époques, depuis les Hébreux jusqu'à nos jours, a sans cesse été l'objet des préoccupations du législateur, pourrait-il être considéré ici comme une cause originelle ou du moins

comme un élément favorable à la propagation de cette maladie? Mais on ne saurait expliquer par cette raison la dissémination du mal, puisqu'à diverses époques l'occupation étrangère, important avec elle des types nouveaux et variés, n'a pas peu contribué à changer la physionomie de notre population; peut-être même faut-il rapporter à ces différentes invasions l'absence d'une individualité de race qu'on recherche en vain à Dunkerque. Enfin ce n'est pas non plus le travail des manufactures qui doit être mis en cause ici, comme il l'a été avec juste raison dans les grands centres industriels. L'avenir réserve peut-être de tristes mécomptes à notre classe ouvrière, qui, déjà valétudinaire dans son enfance, n'hésite pas à réclamer à des mains débiles un salaire qui ne sert souvent qu'à nourrir les vices de parents avides. Quelle différence, en effet, entre les enfants des campagnes et ceux que j'ai suivis plus haut depuis leur enfance jusqu'au moment où la scrofule est passée de l'état larvé à la période confirmée! C'est pourquoi la limite d'âge que la loi a été forcée d'appliquer pour prévenir la complète dégradation de l'espèce ne devrait être considérée par les parents que comme un synonyme d'aptitude physique. Mais jusqu'à ce jour rien de pareil ne s'est encore manifesté. Il faut donc, comme nous l'avons dit, attribuer à l'alimentation insuffisante cette fâcheuse prédominance de la scrofule au sein de notre population, et si nous voulions poursuivre ces recherches, il serait facile de démontrer que la même cause a engendré les mêmes effets dans certaines provinces de Belgique, limitrophes de notre département.

Ici s'arrête l'étude que nous nous étions imposée. Nous avons suivi pas à pas le développement de la scrofule: nous avons assisté aux différentes périodes de son évolution, et nous avons précisé les causes de cette maladie si profondément désorganisatrice. La conséquence naturelle de ce qui précède est une indication précise des règles qu'il convient de mettre en pratique pour se soustraire à ce

fléau ; car, plus terrible que tous les fléaux qui effraient l'humanité, il a le triste privilége de laisser sa victime au milieu de la société et de se perpétuer, en général, sous des formes nombreuses, au lieu de faire disparaître de la scène tous ceux qu'il a marqués de son sceau indélébile. On ne saurait donc conseiller avec trop d'insistance une hygiène conforme aux exigences du climat, afin de prévenir cette décadence qui marche sans s'arrêter, trouvant chaque jour devant elle de nouveaux éléments de destruction.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

LE SUJET D'AMPHITRYON,

PAR M. DEQUEUX DE SAINT-HILAIRE,

Membre correspondant.

Parmi les rares comédies qui ont eu le privilége de plaire à toutes les générations qui, dans tous les temps, ont été en possession de la scène; qui sont, pour ainsi dire, restées au répertoire de tous les théâtres, il n'en est pas assurément de plus populaire, de plus admirée et à plus juste titre, que celle d'Amphitryon. Est-ce, comme on l'a dit quelquefois, parce que le sujet de cette comédie eut ce rare bonheur de rencontrer pour interprètes deux hommes de génie, qui, à dix-huit siècles de distance, dans des pays et chez des peuples différents, l'ont revêtu de l'expression la plus vive et la plus ingénieuse, et lui ont imprimé cette sorte d'impulsion qui l'a fait arriver jusqu'à nous? Doit-elle son succès à ce que nous ne la connaissons plus guère actuellement que par l'imitation spirituelle qu'en a faite un poète inimitable, sous les heureuses mains de qui le cuivre devient or, et qui, toujours original, soit qu'il imite ou qu'il invente, lui a donné ce cachet du talent et du génie réunis, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux; cela pourrait bien être; cependant je ne le crois pas. Il est très-vrai que Molière a enrichi notre scène d'une imitation très-heureuse et très-enjouée du drame le plus original qui ait jamais été représenté sur aucun théâtre; mais le sujet jouissait déjà par lui-même d'une assez grande faveur auprès des anciens,

pour que nous puissions ne pas attribuer entièrement à Molière le mérite de sa popularité.

En effet, cette pièce qu'on revoit avec tant de plaisir, qu'on relit toujours quoiqu'on en sache par cœur les principales scènes, a, depuis les temps les plus reculés et dans tous les pays, charmé le public ancien et moderne: en Grèce et à Rome, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et jusque dans l'Inde, comme nous l'apprennent Voltaire et le colonel Dow, dans l'antiquité, au moyen-âge et de nos jours.

Qu'on ne se trompe point cependant à l'éloge que je fais de cette comédie; je ne la trouve point parfaite, je lui reproche bien des choses, qui, cependant, j'espère pouvoir le prouver, tiennent à l'ancienneté même de son origine et à la différence des temps. Car s'il est un ouvrage où la décence soit presque continuellement blessée, c'est bien Amphitryon; et, cependant, Molière a singulièrement adouci et affaibli les peintures qui se trouvent dans Plaute; qu'étaient-elles donc chez les modèles grecs, à plus forte raison dans l'original indien? Mais le public fin, délicat, lettré, ce public du XVII^e^ siècle, composé d'honnêtes gens comme on disait alors, n'en était nullement choqué, car il s'amusa beaucoup de l'Amphitryon, et, dans aucun des pamphlets (et ils sont nombreux) où des auteurs envieux de ses succès, ou jaloux de son génie, cherchaient à rabaisser la gloire de Molière, on ne trouve le reproche de ce qui nous blesse aujourd'hui dans ce chef-d'œuvre. Cela vient de ce que le théâtre, avant cette ère brillante dans laquelle le firent entrer Rotrou d'abord, puis les deux Corneille, Molière et Racine, était bien moins scrupuleux sur les mots, car le fond est toujours resté le même qu'il le fut depuis; et même Rotrou, qui se vante pompeusement dans une de ses préfaces d'avoir fait de sa muse une religieuse, de profane qu'elle était, et Pierre Corneille lui-même qui devait s'immortaliser plus tard, Corneille

et Rotrou, dans leurs premières pièces, sont-ils tombés dans le défaut que nous reprochons à Molière.

C'est une singulière et triste chose que de considérer le sort d'une œuvre dramatique, lorsque, par son mérite, elle passe d'un siècle à un autre, lorsqu'elle change soit d'époque, soit de pays. L'Amphitryon plaisait beaucoup au XVII^e^ siècle, et le chiffre de vingt-neuf représentations qu'il obtint successivement, chiffre considérable pour le temps, prouve assez l'enthousiasme qui l'accueillit. On ne songeait point alors à critiquer les paroles d'Alcmène, à rougir de certaines réponses de Cléanthis; mais aujourd'hui que nous sommes devenus plus sévères sur les mots, on s'étonne du succès de cette pièce, et pour cela même, quelques esprits trop vétilleux, qu'on pourrait fort bien déclarer incompétents en cette matière, voudraient la mettre à l'index, et la reléguer dans le coin le plus obscur de nos bibliothèques. Est-ce un bien? est-ce un mal? Sommes-nous plus vertueux qu'on ne l'était au XVII^e^ siècle? Je ne le crois pas; je serais même, jusqu'à un certain point, tenté de croire le contraire, et de penser qu'un siècle qui se montre si scrupuleux sur les mots, ne l'est guère sur les choses; enfin, pour parler comme Molière :

> Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tous cas
> Les exemples *nombreux* ne me manqueraient pas!

Mais ce n'est pas ici l'occasion de défendre Molière, si jamais Molière avait besoin d'être défendu: j'ai voulu seulement montrer, par ces quelques mots, que si j'étais grand admirateur de l'Amphitryon, j'en sentais comme tout le monde les défauts, tout en cherchant à les excuser.

Je veux essayer maintenant de faire ici l'histoire du sujet d'Amphitryon, de cette pièce qui est pour nous un exemple très amusant, et comme le type de la comédie d'intrigue, où la dignité des dieux eux-mêmes est fort compromise dans une intrigue humaine; de cette pièce où

la peinture des mœurs ne manque pas non plus, et surtout la peinture des mœurs romaines chez Plaute, ce qu'il est assez curieux de trouver dans une comédie imitée du grec. L'Amphitryon est donc tout à la fois une comédie d'intrigue et de mœurs. Le sujet avait diverti les Grecs et les Latins; les modernes s'en sont long temps amusés aussi. Enfin, il a très-heureusement inspiré les poètes du moyen-âge, plus tard Rotrou et l'illustre Molière. Voilà assez de raisons assurément pour que nous y arrêtions un moment notre attention.

Cette histoire du sujet d'Amphitryon se divise tout naturellement en cinq parties fort distinctes, que j'essaierai de traiter le plus brièvement qu'il me sera possible.

La première partie, c'est l'origine de ce sujet chez les Indiens, d'après une ancienne légende rapportée par le colonel Dow, et traduite par Voltaire.

La seconde, c'est la période grecque; nouvelle origine de ce sujet chez les poètes épiques et élégiaques, les seuls dont nous puissions parler en connaissance de cause; car, pour les nombreux poètes dramatiques qui l'ont aussi traité, il ne nous reste plus rien de leurs ouvrages.

La troisième est la période latine; imitation du grec par Plaute, l'auteur de la pièce qui a été le modèle de toutes les productions successives des poètes comiques.

La quatrième, c'est le moyen-âge, avec Vital de Blois, continuateur du poète latin, et auteur de récits dialogués, où se trouve, entre autres sujets empruntés au théâtre latin, l'aventure d'Amphitryon.

Enfin, la cinquième et dernière, c'est la période française, la plus brillante sans contredit, où deux poètes également célèbres, quoiqu'à des titres divers, Rotrou et Molière, ont traité le même sujet à moins de trente ans de distance. Nous comprendrons aussi dans cette dernière partie les imitations que l'on a faites, depuis le XVII^{e} siècle, de l'œuvre de Molière.

I

Le sujet de l'Amphitryon n'appartient pas plus à Plaute qu'à Molière, car Voltaire nous apprend que l'original est indien, et il en donne une traduction française, d'après celle qu'avait précédemment faite en anglais le savant colonel Dow, « très-instruit, dit-il, dans la langue sacrée » qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur les » bords du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues » de Calcutta, chef-lieu de la Compagnie anglaise. »

Voici le récit de Voltaire :

« Un Indou d'une force extraordinaire avait une très-» belle femme ; il en fut jaloux, la battit, et s'en alla. » Un égrillard de dieu, non pas un Brama, ou un Visch-» nou, ou un sib, mais un dieu de bas étage et cependant » fort puissant, fait passer son âme dans un corps entière-» ment semblable à celui du mari fugitif, et se présente » sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la » métempsycose rendait cette supercherie vraisemblable. » Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue » femme de ses emportements, obtient sa grâce, et reste » maître de la maison.

» Le mari repentant, et toujours amoureux de sa femme, » revient se jeter à ses pieds. Il trouve un autre lui-même » établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et » de sorcier : cela forme un procès... l'affaire se plaide » devant le parlement de Bénarès ; le premier président » était un Brachmane, qui devina tout d'un coup que l'un » des deux maîtres était de la maison et l'autre un » dieu... »

Je voudrais bien continuer encore la citation de Voltaire ; mais cela n'est malheureusement pas possible : les oreilles de nos lecteurs seraient sans doute offensées des expressions un peu trop naturelles de l'auteur. Qu'il

suffise donc de savoir que le tribunal, connaissant le mari de la belle en litige pour le plus robuste de tout le pays, ordonna qu'elle accorderait successivement ses faveurs aux deux prétendants, et que celui qui donnerait le plus de marques d'amour serait déclaré être fondé dans sa demande. Or, le dieu ayant donné de son amour des preuves si multipliées qu'elles en étaient surnaturelles, le président n'hésita pas à rendre cette sentence : « Le » premier est un héros, mais il n'a pas dépassé les forces » de l'humaine nature ; le second ne peut être qu'un » dieu qui s'est moqué de nous. »

« Vous m'avouerez, ajoute Voltaire en terminant cette » curieuse traduction, que l'Amphitryon indou est encore » plus comique et plus ingénieux que l'Amphitryon grec, » quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le » théâtre (1). »

Sans partager entièrement l'opinion de Voltaire à cet égard, en ce qui touche la première partie de ce jugement bien entendu, je trouve cette fable, qu'il rapporte d'après le colonel Dow, un monument fort curieux dans l'histoire du sujet d'Amphitryon, et comme la première idée des nombreuses tragédies et comédies qui ont été faites sur le même sujet.

Je ne suis pas de ceux qui croient à la filiation forcée des idées ; je pense tout au contraire que deux peuples ont pu avoir les mêmes traditions, les mêmes légendes, sans pour cela qu'ils se copient l'un l'autre ; aussi, ne fais-je aucune difficulté d'admettre qu'après cette vieille légende indienne, les Grecs, sans la connaître, ont inventé de nouveau et admirablement exprimé dans leurs poèmes l'aventure semi-plaisante d'Amphitryon.

En Grèce, l'origine de la fable d'Amphitryon se perd

(1) Voltaire. Mélanges Littéraires. T. 2, p. 347-348. — Taschereau, Histoire de Molière, livre 3.

dans la nuit des temps ; il est à croire qu'elle fut d'abord du domaine de ces récits épiques qui, le soir, sous ce beau ciel toujours bleu, à l'ombre des lauriers-roses, charmaient la veillée des anciens héros de la Grèce, et que plus tard Homère, rapsode ingénieux, devait chanter en des vers immortels. — La trace la plus ancienne que nous connaissions, se trouve chez Hésiode, ce contemporain d'Homère, ce berger que les Muses firent poète, selon la légende, lorsqu'il gardait ses troupeaux, au pied du mont Hélicon. Au début de ce qui nous reste de son poème sur le *Bouclier d'Hercule*, il raconte avec une gravité, je dirai même une majesté véritablement épique, l'aventure d'Alcmène et de Jupiter qui fait le sujet de la comédie d'Amphitryon. Chez le poète grec, tout est sérieux, tout est grand, tout est pompeux : Jupiter ne cesse pas un instant d'être le roi des dieux et des hommes, même dans ses faiblesses ; Amphitryon est un héros ; Alcmène presque une déesse, puisqu'elle doit mettre au jour le vaillant, l'invincible Hercule.

Un tel récit est, il faut l'avouer, une bien singulière préface à une comédie aussi gaie, aussi plaisante, aussi bouffonne quelquefois que celles qu'ont tirées de ce même sujet Plaute et plus tard Molière ; mais cela ne doit pas nous étonner. Amphitryon et Alcmène étaient dans l'antiquité des personnages de tragédie. Amphitryon avait un rôle dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, et très-souvent il lui arrive d'appeler le héros, son fils.

Avant Euripide, Eschyle et Sophocle, le Shakespeare et le Racine de la Grèce, avaient aussi introduit sur la scène tragique ces deux personnages. Une tragédie d'Alcmène est attribuée au premier, une autre d'Amphitryon au second. Malheureusement ces pièces sont perdues ; il nous en reste à peine quelques fragments insignifiants, de sorte qu'on ne peut pas bien savoir quel en était le sujet. Il est cependant permis de conjecturer, non sans quelque raison,

que si la naissance d'Hercule n'en faisait pas le fond, il en était du moins un épisode.

Nous sommes dans la même ignorance pour une tragédie d'Alcmène qu'on a attribuée à Euripide, d'après le témoignage de Plaute qui y fait allusion dans sa pièce du *Rudens* (1) (le Cordage) (act. I. sc. I. V. 1-6). — D'après ce passage du poète latin, Euripide, après Eschyle et Sophocle, aurait de nouveau mis Alcmène sur la scène.

D'autres poètes tragiques ont aussi introduit sur le théâtre ces mêmes personnages. Parmi eux, on peut citer Alexandrinus qui a fait une tragédie d'Amphitryon ; Astidamas et même Denys-le-Tyran, qui fut, comme l'on sait, possédé du démon de la métromanie, ont composé des Alcmènes. Il serait bien curieux aujourd'hui de savoir quel était le sujet de ces pièces ; car, en admettant qu'elles ne reproduisissent pas toutes la mésaventure du héros thébain, il devait tout au moins y être question de la naissance d'Hercule.

Voilà ce qu'était le sujet d'Amphitryon chez les Grecs,

(1) SCÉPARNION.

O Dieux immortels, l'affreuse tempête que Neptune nous a envoyée cette nuit ! Le vent a decouvert toute la métairie. Le vent ? C'était plutôt l'ouragan de l'Alcmène d'Euripide, tant il a ravagé toutes les tuiles de nos toits !...

SCEPARNIS.

Pro di immortales, tempestatem quojus modi
Neptunus nobis nocte hac misit proxumo !
Detexit ventus villam : quid verbis opu'st ?
Non ventus fuit ; verum Alcumena Euripidi,
Ita omneis de tecto deturbavit tegulas....

(Plaute Rudens. Act. I. sc. I. V. 1-6.)

Cet orage de l'*Alcmène* d'Euripide, pourrait bien être celui que Plaute a reproduit à la fin de son Amphitryon, et qui éclate avec grand fracas au moment où Alcmène met au monde Hercule. D'après cela, nous pouvons conjecturer du sujet de cette pièce qui nous est inconnue.

dans l'antiquité : de tous les auteurs et des nombreux ouvrages que nous venons de citer, il ne nous reste plus que le récit d'Hésiode, débris échappé au naufrage qui a englouti tant d'œuvres et tant de noms ; les autres, nous ne les connaissons que par le titre de la pièce, ou bien par quelques vers épars et tronqués qui ne servent qu'à mieux nous faire regretter la perte du reste.

Une chose cependant doit nous frapper dans la revue rapide que nous venons de faire, c'est que nous n'avons vu encore jusqu'à présent le sujet d'Amphitryon que sous son côté sérieux, grave, élevé ; nous l'avons vu sous forme de récit épique et de tragédie. Ce n'est que dans la période latine, qu'après l'avoir retrouvé tragédie encore dans les temps plus anciens, nous le verrons passer successivement à l'état de tragi-comédie, pour devenir enfin ce qu'il doit être évidemment, une comédie, et une comédie fort amusante.

Cela vient de ce que les anciens, quelque plaisant que leur parût le fond de cette aventure, n'osaient pas en parler trop légèrement, vu la condition élevée des principaux personnages : Jupiter, le maître suprême, en l'honneur de qui on célébrait des fêtes plus ou moins brillantes, selon les temps ; Mercure, son fils, et son premier ministre d'un côté; de l'autre, un héros, Amphitryon, général thébain, vainqueur des ennemis de l'Etat, et Alcmène, cette belle et idéale figure de la vertu et de la foi conjugales ; ce type véritable de la femme grecque ou de la matrone romaine des premiers temps de la République, tous ces personnages descendus de l'Olympe un instant, et que l'on respectait dans la vie réelle, voulaient être respectés sur la scène.

Aussi, plus tard, n'est-ce qu'avec une extrême précaution que Plaute a essayé de faire une comédie de ce sujet sérieux et tragique. Dans le prologue de sa pièce, il introduit Mercure, qui, selon l'usage consacré dans de pareils morceaux, annonce aux spectateurs réunis dans

l'amphithéâtre la pièce qu'ils vont voir représenter, le sujet, l'intrigue, le dénouement. Mercure arrive sur la scène, et, après avoir réclamé le silence et l'attention en faveur du grand Jupiter, qui, cette fois seulement, consent à descendre de l'Olympe pour venir jouer un rôle devant eux, dit au public :

« Je vais vous expliquer à présent le sujet de la tra-» gédie.... » (1).

Puis, usant de ce droit des poètes comiques, qui est de se moquer perpétuellement de leurs confrères, les poètes tragiques, il semble voir le mauvais effet que fait cette annonce sur les spectateurs qui froncent le sourcil ; il propose d'entrer en accommodement, de trancher le différend en deux, et pour plaire à tout le monde d'en faire une tragi-comédie : — « Car, ajoute-t-il, il n'est pas convena-» ble qu'une pièce où figurent des héros et des dieux soit » tout à fait une comédie.... » (2).

Nous n'entrons qu'à demi dans cette plaisanterie qui devait fort amuser le public ancien, car nous ne croyons plus aujourd'hui que la condition des personnages introduits sur la scène puisse faire le genre d'une pièce. L'affront essuyé par Amphitryon, et le quiproquo perpétuel qui résulte du déguisement de Jupiter et de Mercure, en ont fait une véritable comédie. Pour les anciens, ce sujet s'offrait sous un double aspect, l'un sérieux, l'autre plaisant, et pouvait parfaitement convenir à la fois à la tragédie et à la comédie.

Nous touchons en effet ici à un de ces traits des mœurs romaines les plus intéressants, les plus importants même,

(1) Post, hujus argumentum eloquar tragœdiæ.
(Amph. Prol. v. 51.)

(2) Nam me perpetuo facere, ut sit comœdia.
Reges quo veniant et Di, non par arbitror...
(Ibid. Prol. v. 60.

bien digne d'attirer notre curiosité et notre attention, et qu'a si parfaitement indiqué le savant professeur dont je ne fais ici que résumer la pensée : (1)

La dignité des dieux est bien souvent compromise dans la pièce d'Amphitryon, moralement surtout par le rôle de faussaire que Jupiter joue si habilement, et aussi par les plaisanteries hasardées que Mercure se permet à son égard. C'est une sorte de conflit entre le respect religieux et l'indifférence impie, impie par rapport à nous, par rapport à nos mœurs et à nos habitudes, car les anciens n'en étaient nullement scandalisés, et l'histoire nous apprend ce fait curieux, que la comédie d'Amphitryon se jouait principalement pendant les fêtes consacrées à Jupiter, de sorte que les Romains, au sortir des temples où ils avaient été honorer et adorer le dieu suprême, le roi des dieux, allaient s'amuser et rire à ses dépens au théâtre, sans pour cela l'estimer moins ; car le rôle que Plaute fait jouer au maître des dieux, cette contradiction perpétuelle entre la dignité qui lui convient et la bassesse des intrigues un peu trop humaines dans lesquelles il s'engage, n'ébranlaient nullement la religion des Romains ; il semblait que, pour eux, ce dieu n'était pas le même sur le théâtre ou dans le temple : cela nous semble bien singulier, à peine croyable, avec nos habitudes et nos idées ; pour les Romains, c'était la chose du monde la plus simple et la plus ordinaire : ils considéraient en effet les dieux sous plusieurs aspects ; il y avait ceux de la légende poétique et ceux du culte public. Plaute fait de temps en temps la part du respect qui était dû à ces derniers, et s'égaie des fables de la légende ; puis en définitive ces dieux n'étaient que des comédiens, et il avait soin de le rappeler sans cesse dans son prologue et dans les cinq suppléments de ce prologue. D'un autre côté, cette aventure était placée hors de

(1) M. Patin. Cours sur Plaute.

la vie réelle, dans une région fabuleuse. Les dieux tout puissants prenaient la faute sur eux et ne laissaient aux mortels aucune responsabilité; enfin, Alcmène est un modèle de tendresse, de décence, d'honnêteté : c'est le type chaste et pur de la *Materfamilias;* ce personnage purifiait en quelque sorte la pièce et la ramenait aux bonnes mœurs.

Mais revenons à notre sujet dont cette digression nous a un peu éloigné.

Nous venons de voir de quelle façon le sujet d'Amphitryon passa du domaine de la tragédie dans celui de la tragi-comédie ; encore, la première partie de ce nom n'est-elle ajoutée par Plaute que pour sauver un peu les apparences, et ne pas heurter de front les idées reçues des anciens ; car, au fond, l'œuvre du poète latin est une véritable comédie qui a été imitée de très-près par Molière.

Je ne m'arrêterai pas ici à donner une analyse complète de la pièce de Plaute; cela m'entraînerait beaucoup trop loin : il faudrait une étude toute particulière pour montrer les beautés très-nombreuses du poète latin, et pour faire ressortir les ressemblances et les dissemblances de son œuvre avec celle du poète français. Je me contenterai d'en indiquer les parties les plus remarquables.

Et d'abord, la pièce dans son ensemble est fort ingénieusement conçue. Le fond du sujet, c'est la confusion des deux Amphitryons, des deux Sosies, et de là sortent, sans efforts, des incidents d'une variété fort amusante : tantôt c'est Amphitryon qu'on abuse et qu'on tourmente; tantôt c'est Sosie, quelquefois tous deux ensemble, et l'un par l'autre ou par leurs représentants. Du reste, il devrait me suffire de dire (et c'est, je crois, le meilleur éloge que je puisse faire de l'Amphitryon de Plaute) que Molière l'a toujours imité avec ce talent orignal qui le caractérise ; que, très-souvent, son œuvre est supérieure à celle de son devancier; qu'il a remplacé des bouffonneries, des facéties

misérables par de la bonne et fine plaisanterie, par de charmantes allusions; mais qu'il est aussi des endroits où il est resté bien inférieur au poète latin. Il y a, par exemple, un rôle, celui d'Alcmène, qui est admirable de grâce, de dignité, de pudeur chez Plaute, et que Molière a moins heureusement traité. Chez Plaute, Alcmène est le véritable type de la vertu et de la foi conjugales, c'est la fière matrone des temps antiques dont la vertu ne veut pas supporter même le soupçon; c'est la contemporaine des Caton et des Scipion, la fille de Lucrèce, qui, au milieu de ces agitations intestines et de ces guerres extérieures qui dans les premiers temps de la République menaçaient si souvent l'existence de Rome naissante, tranquille, au sein du gynécée, implorait la protection divine pour la ville et la patrie, et qui pour me servir de l'expression poétique de M. Ponsard :

Restait toujours chez elle et filait de la laine.

La peinture de ces mœurs pures, graves, pleines d'une grâce touchante, que le poète latin s'est plu à réunir dans ce rôle charmant d'Alcmène, rappelle un peu celui de Lucrèce, dans la tragédie moderne de M. Ponsard : Plaute, en effet, prend un soin extrême à défendre l'honneur d'Alcmène, il y revient plusieurs fois ; il ne faut pas que l'épouse d'Amphitryon soit accusée à tort, il ne faut pas même qu'elle soit soupçonnée : il ne faut pas que Jupiter laisse peser sur elle le blâme de sa propre faute. Cela vient de ce que jamais les femmes de condition libre n'étaient attaquées ni jouées sur le théâtre, dans la comédie ancienne; cela était réservé aux courtisanes dont la réputation ne pouvait pas souffrir de cette sorte de célébrité si exploitée de nos jours ; mais l'honneur de la maison et de la famille était si cher et si sacré aux anciens, qu'aucun poète comique n'eût osé y toucher ; en cela du moins les anciens valaient mieux que nous.

Chez Molière, au contraire, Alcmène n'est qu'une pré-

cieuse qui passe une scène fort longue à deviser avec Jupiter, qu'elle croit Amphitryon, sur les diverses qualités de l'amant et de l'époux ; c'est un personnage presque effacé, c'est un rôle terne, sacrifié, et qui, il faut bien le dire, n'intéresse que très-médiocrement au théâtre.

Il y a, par exemple, une scène entière où Plaute est tout à fait supérieur à Molière, et où il a le ton de Térence ; c'est dans la scène des adieux entre Jupiter et Alcmène (la 3e du 1er acte). Chez le poète français, Alcmène fait une distinction entre les plaisirs et les inconvénients de la gloire ; Jupiter, de son côté, s'engage dans une distinction fort spirituelle, très-ingénieuse, mais peut-être un peu subtile et pas assez naturelle, entre l'époux dont il a surpris les droits et l'amant qui voudrait ne rien devoir qu'à lui-même ; cela est bien fade, et sent un peu trop l'hôtel de Rambouillet. Boileau, du reste, ce maître en fait de goût, a fort judicieusement remarqué ce défaut et l'a reproché à Molière ; quoi qu'il en soit, ce rôle d'Alcmène est la beauté la plus originale de la comédie de Plaute ; c'est même la seule qui lui soit restée en propre, et que les modernes n'ont pu imiter : cela nous prouve qu'au milieu de tous les désordres que la comédie latine nous peint si souvent, les vertus domestiques étaient encore honorées et respectées.

Une autre différence, digne de remarque et d'attention, c'est que, chez Molière, tout, paroles, actions et réflexions, tout sort de la situation et des caractères ; Sosie n'est qu'un domestique poltron à qui un faussaire audacieux a volé son nom, qui a peur, qui essaie de défendre un peu son individualité, mais qui, sentant les poings se mettre de la partie, baisse prudemment le ton et bat en retraite, se résignant à n'être plus Sosie, pourvu qu'il ne soit pas Sosie battu. Chez Plaute, au contraire, on trouve un alliage étrange de sérieux et de plaisant, de choses dramatiques et de choses tout à fait en dehors de la situation,

impossibles même quelquefois. Mercure y continue le double rôle qu'il a joué dans le prologue ; quand Sosie parle, il est comme son intermédiaire auprès du public, en faisant dans une longue suite *d'a parte*, l'explication ou l'application de tout ce qu'il dit ; et Sosie fait de même quand Mercure parle ; de là ces jeux d'esprit, ces concetti, ces lazzis, ces bouffonneries singulières qui sont bien plus souvent dans le goût de *l'Ultima Cavea*, que dignes de plaire aux quatorze premiers gradins (1) ; mais quoi ! il fallait amuser tout le monde dans ces vastes théâtres où se trouvaient confondus, comme dit Horace, tous les rangs de la société.

Rusticus urbano confusus, turpis honesto.

Avant Plaute, Cécilius, l'ami d'Ennius et son contemporain, avait fait aussi un Amphitryon dont il ne reste que quelques vers insignifiants ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'après la bouffonnerie de la pièce de notre poète comique, un auteur, Accius, n'a pas craint, lui aussi, de mettre sur la scène une tragédie d'Amphitryon ; ainsi la gaîté de Plaute n'empêchait pas le sujet de rester dans le domaine tragique. Il n'en serait pas de même chez nous : aucun poète ne s'est encore avisé de faire une tragédie d'Amphitryon après les charmantes comédies de Rotrou et de Molière, et il est à croire que cet essai ne serait pas fort bien accueilli du public.

C'est cette manière bouffonne de considérer les fables mythologiques consacrées par la religion païenne, et dans laquelle les anciens ne voyaient aucun sacrilége, qui a donné naissance à ce genre moitié plaisant, moitié sérieux, à l'*Hilaro-tragœdia*, à la *Tragico-comœdia*, ou *Tragico-mœdia*, comme dit Mercure dans le prologue de l'Amphi-

(1) Dans les théâtres romains, les quatorze premiers gradins étaient réservés aux sénateurs et aux chevaliers ; les derniers rangs, *Ultima cavea*, étaient abandonnés à la populace.

tryon : ce genre fut encore appelé *Rhintonica fabula*, de Rhinton qui vécut à Tarente ou à Syracuse, du temps de Ptolémée Soter. Il ne serait peut-être pas tout à fait exact de dire que Rhinton en était l'inventeur, car les tragédies attiques, en assez grand nombre, avaient déjà avant lui compromis la dignité des dieux. Il faut croire seulement qu'il a été un des auteurs qui ont le plus excellé dans le genre de l'*Hilaro-tragœdia*, puisqu'il lui a donné son nom. — Au temps de Cratinus, Hégémon fit représenter la Gigantomachie ou la Guerre des Géants, pièce moitié sérieuse et moitié bouffonne, qui est célèbre par un incident historique : la représentation fut interrompue par un messager qui apportait la nouvelle de la défaite de Nicias en Sicile, et, quoi que cette nouvelle eût de terrible, les Athéniens, peuple frivole et léger, firent continuer la pièce, remettant à leur sortie du théâtre leur dépit, leurs craintes et leur honte. — Plus tard, Rhinton parut, et parmi les pièces qu'il composa dans ce genre où il excellait, on remarquait surtout un Amphitryon, d'après ce que nous apprend Athénée (livre III). Tout porte à croire que c'est de cette pièce que Plaute a tiré la sienne. On trouve aussi dans le catalogue des pièces anciennes qui ont été perdues, qu'Archippus, Athénien qui florissait vers la 91e olympiade, avait fait une comédie qui portait le même titre. — Ce qu'il y a de curieux et de remarquable, c'est de voir Plaute, qui, en général, dit avec beaucoup de franchise l'origine grecque de ses comédies, et le nom de l'auteur auquel il les a empruntées; il est curieux, dis-je, de le voir garder dans celle-ci un silence absolu à cet égard ; il se contente de faire dire à Mercure, dans le prologue :

« Il s'agit d'une vieille et ancienne histoire que nous » rajeunirons... »

Veterem atque antiquam rem novam ad vos proferam.
(Plaut. Amph. Prol. v. 16).

Ce sujet était sans doute si connu des anciens qu'il

semblait inutile à l'auteur d'indiquer la source où il l'avait pris et le nom de son modèle; cela pouvait suffire aux anciens, mais nous laisse, nous modernes, dans un assez grand embarras pour connaître l'auteur grec d'où Plaute a tiré le sujet de sa pièce.

II

Depuis Plaute et l'antiquité, nous restons long-temps sans trouver de traces du sujet d'Amphitryon, et cela n'a rien d'étonnant. Au milieu des querelles politiques, des crimes, des proscriptions, des luttes sanglantes, des guerres civiles qui déchirèrent Rome pendant plus d'un siècle, et qui illuminèrent de leur éclat fauve et terrible les derniers jours d'une république qui finissait, et qui, après trois siècles d'une vie grande, belle, noble, sublime pour ainsi dire, n'ayant plus pour se soutenir la vertu et l'amour de la patrie, seules bases possibles d'une république quelconque, devait nécessairement tomber, et qui tomba en effet; au milieu de tous ces désordres, de ce bouleversement général, que devint le théâtre? La réponse est aisée: il fut muet. Après Plaute et Térence, il n'y eut plus, à proprement parler, de théâtre à Rome; la bonne et véritable comédie dégénéra en mimes, en pantomimes, où des acteurs barbouillés de lie de vin improvisaient, comme aux temps barbares, des pièces qui devaient beaucoup ressembler aux parades de nos foires; et bientôt le seul spectacle qui pût émouvoir et réjouir les Romains d'alors, indignes de ce nom, ce furent les jeux du cirque, dans lesquels des hommes, prisonniers de guerre quelquefois, mais souvent aussi des citoyens romains, combattaient les uns contre les autres et s'entr'égorgeaient aux applaudissements d'une foule cruelle et blasée, qui, en face des périls de la patrie, n'avait qu'une seule pensée et qu'un seul cri: « *Panem et Circenses.* »

C'était la décadence qui, en fait d'œuvres dramatiques,

produisit les tragédies de Sénèque, c'est-à-dire quelque chose de froid et de guindé : et, cependant, lorsqu'on rejouait sur le théâtre quelque ancienne pièce, c'était une des comédies de Plaute, et surtout l'Amphitryon qui eut l'heureux privilége d'amuser toutes les générations. Arnobe, en effet, nous apprend que l'Amphitryon de Plaute fut représenté avec grand succès devant l'empereur Domitien.

Bien peu de temps après, tombait l'empire romain qui s'était toujours étendu, mais qui avait également perdu de sa force et de sa puissance ; qui, embrassant presque tout l'univers, et justifiant le titre pompeux qu'on lui donnait d'empire du monde, laissait pénétrer de tous côtés les barbares, n'ayant plus assez de force pour défendre ses frontières, et les laissait envahir son territoire, ravager ses champs, n'ayant plus assez de courage ou d'énergie pour les arrêter. Ce n'était pas le moment alors de songer au théâtre, ni à aucune poésie.

Aussi ne retrouverons-nous que longtemps plus tard la trace des anciennes comédies, et surtout de celle de l'Amphitryon qui nous intéresse tout particulièrement.

Au XII^e^ siècle de notre ère, on sentit le besoin de ressusciter pour ainsi parler la poésie dramatique. Les premiers essais eurent lieu en Italie, aux lieux mêmes où jadis elle avait brillé d'un si vif éclat ; mais avant d'imiter les anciens, les modernes jouaient leurs pièces dans la langue originale. En Italie, en Allemagne, en Angleterre, on représentait les productions des anciens poètes, dans les cours des princes, dans les colléges religieux, dans les Universités ; ces représentations durèrent jusqu'aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, et les plus illustres personnages ne dédaignaient pas d'y remplir un rôle, car on cite au nombre des principaux acteurs de ces anciennes comédies de Plaute, l'Arioste en Italie, et Mélanchton en Allemagne.

A la fin du XII^e^ siècle et au commencement du XIII^e^,

un poète, Vital de Blois, imita et renouvela l'Amphitryon de Plaute, dans une comédie ou plutôt dans un récit dialogué intitulé : —*Geta et Birria*,—qui fut très-célèbre en son temps, et qui est presque inconnu aujourd'hui. C'est la première imitation de Plaute que l'on trouve au moyen-âge, et cela seul suffirait à la rendre curieuse, si son mérite poétique et son originalité constante ne la recommandaient assez à l'attention de tous les gens de goût.

Un mot d'abord sur le titre même de ce petit poème où le dialogue occupe la plus grande place, et n'est interrompu que par les indications indispensables pour lier entre elles les différentes scènes et pour marquer le changement de l'acteur qui a la parole. A cette époque où le théâtre, comme nous venons de le dire, était nul, ces récits portaient généralement le nom de *Comœdiæ* lorsqu'ils avaient un caractère de gaîté et de satire, et *Tragœdiæ* quand, au contraire, ils avaient trait à quelque aventure sérieuse et tragique. « La chose n'existant plus, dit M. Le » Clerc (1), on conserva au moins le nom, et celui de comédie, pris dans ce sens usité désormais jusqu'à la renaissance du théâtre, a été illustré par le poème du Dante, — *la Divina Commedia* ou simplement *la Commedia*.

Cette comédie, puisqu'il faut l'appeler par ce nom, jouit pendant tout le moyen-âge d'une fort grande célébrité. La première mention que nous en trouvons, se rencontre, avant la fin du XII^e^ siècle, dans les *Æquivoca* de Mathieu de Vendôme, qu'un savant Allemand n'avait pas hésité à proclamer l'auteur de cette pièce, parce qu'il en cite un vers. Après lui, viennent les allusions et citations fréquentes des auteurs du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle ; les nombreux manuscrits du temps et plusieurs versions en lan-

(1) Voyez la savante Notice que M. J.-V. Le Clerc (de l'Institut), doyen de la faculté des lettres de Paris, a consacrée à Vital de Blois, au tome 22 de l'histoire littéraire de la France, p. 39 et suiv. (en 1852).

gue vulgaire. En France, en 1421, Eustache Deschamps, le faiseur de ballades au temps de Charles V et de Charles VI, en fit une traduction assez faible et très-diffuse, qui n'a jamais été publiée et qui ne mérite pas de l'être, car elle est indigne de ce poète d'ailleurs fort estimable. —En Italie, il s'en imprimait encore aux XV^e^ et XVI^e^ siècles une traduction faussement attribuée à Boccace; je dis traduction, je devrais dire amplification, car elle compte plus de deux mille vers qui forment deux cent quatre-vingt-six stances, tandis que le poème original ne se compose que de cinq cent trente-huit vers; si on en croit le jugement de Crescembrini et de Quadrio, cette version serait de plus vulgaire et insipide.—*Assai dozzinale et scipito poema.*

Quant au texte original, il fut publié pour la première fois en 1833, par M. Angelo Mai, d'après un manuscrit du Vatican; puis en 1836, à Darmstadt, par M. Frédéric Ozann, professeur à l'Université de Giessen, dont l'édition a été reproduite en 1838, à Londres, par M. Thomas Wright; enfin en 1840 à Berne, par M. Ch.-Guillaume Müller. Malgré ces quatre éditions presque successives et une cinquième donnée en 1848, par M. Anatole de Montaiglon, dans la bibliothèque de l'école des Chartes (2^e^ série, tome 4), on peut dire que cet opuscule n'est guère connu que des érudits qui s'occupent des diverses productions du moyen-âge, ou de ceux qui cherchent à suivre l'histoire d'une pièce depuis les temps reculés jusqu'à nos jours.— Pour le reste, je le crois complètement inconnu; aussi sera-t-il peut-être intéressant d'en donner ici une courte analyse.

La situation si comique de Sosie doutant de sa personnalité est le sujet spécialement traité par Vital de Blois dans le personnage de Géta, qui remplit à lui seul presque tout l'ouvrage, et qui lui a donné son nom. Les amours de Jupiter et d'Alcmène, l'injure faite à Amphitryon, rejetées au second plan, ne sont, pour ainsi dire, que le cadre, et l'intention principale de ce poème semble avoir été de

tourner en ridicule les subtilités de la scholastique, qui était fort en vogue à cette époque.

Au début de ce petit poème, nous sommes en plein Olympe ; le maître des dieux et des hommes est soucieux (pour les dieux cela veut dire amoureux) ; Jupiter s'ennuie du bonheur équivoque qu'il goûte auprès de Junon, sa légitime épouse ; il regrette le temps où, grâce à divers déguisements, il triomphait des simples mortelles dont l'amour et la beauté valent bien celles des déesses ; une d'elles surtout lui tient au cœur : c'est la belle Alcmène, l'épouse d'Amphitryon, dont la grâce et la pudeur le charment autant que sa fidélité et son amour pour son mari l'irritent. Il voudrait... mais pour arriver jusqu'à elle, comment faire? Indécis, irrésolu, Jupiter appelle à son aide son fidèle Archas, tout comme, dans les tragédies, lui confie ses désirs et lui demande conseil. — Archas approuve tout, et propose à son auguste père de prendre la figure d'Amphitryon, lui-même revêtira la forme du valet Géta et l'accompagnera sur la terre, car l'Amphitryon véritable a quitté Thèbes, non pour aller guerroyer contre Télèbe, comme chez Plaute, mais pour aller terminer ses études aux écoles d'Athènes : lisez l'Université de Paris. Il doit revenir le lendemain, et la nouvelle de ce retour s'est déjà répandue dans la ville. Alcmène a tout préparé pour recevoir son époux bien-aimé ; elle vient de plus d'envoyer son valet Birria (1) au-devant de lui ; aussi accueille-t-elle avec des transports de joie Jupiter sous les traits d'Amphitryon.

Birria, après avoir fait long-temps la sourde oreille, forcé d'exécuter les ordres de sa maîtresse, s'est enfin mis en route, non sans regrets et sans murmures ; il a peur ! Marcher la nuit ! quel vilain tour ! on dort si bien la nuit! Et pour quelle raison ? Amphitryon ne reviendrait-il pas

(1) Birria est le nom de la servante d'Alcmène chez Plaute.

aussi bien seul à la maison ! En digne valet de comédie, Birria cherche dans sa cervelle s'il n'y aurait pas un moyen honnête de rentrer au logis. — Si Alcmène ne l'avait éloigné que pour recevoir quelque amant avant son mari ?... — Bon cela, se dit le drôle, je vais retourner y voir. — Oui, mais quelle probabilité ! Alcmène est trop honnête femme, et puis, gare les étrivières. La femme voudra punir un indigne soupçon, le mari voudra venger l'honneur de sa femme : double charge de coups ?... Ne trouvant pas d'autres raisons pour revenir, Birria continue en soupirant sa route. — Mais, au détour du chemin, il aperçoit Géta qui vient du port, pliant sous le poids des livres de son maître. Pour éviter que cette charge énorme d'in-folios ne passe des épaules de son camarade sur les siennes, ce qui ne manquerait pas d'arriver, Birria se cache dans une caverne ; malheureusement trop tard, car Géta l'a vu et vient se reposer devant l'entrée de la caverne. Géta a suivi son maître aux écoles d'Athènes, et il est devenu, lui aussi, quelque peu philosophe ou du moins dialectitien, habile à établir chaque chose par le syllogisme ; voici, du reste, comme il parle de lui-même :

« Réjouis-toi, Géta, tes mauvais jours sont passés ; » l'heure du loisir et du repos est venue pour toi ; Sautia, » Sango, Dave, tous les autres vont me saluer et m'ap- » plaudir ; la gloire m'est assurée ; on m'appellera maître » Géta ; l'ombre seule de mon nom frappera la foule de » respect. Environné des hommages de toute la taverne, » devenu libre, j'instruirai à mon tour les esclaves ».

Gaude, Geta, tui jam prœterire labores,
Otia jam redeunt, jam tibi parta quies.
Assurgunt Getæ redeunti ; Sautia, Sango,
Davus, et applaudit cetera turba tibi.
Accrescet nomen mihi, dicar Geta magister,
Terrebit cunctos nominis umbra mei.
Magnus et in tota venerabilis ipse popinâ,
Jam liber servos magna docebo meos.
(Vitalis. Geta v. 231-238).

Après cette belle profession de foi, Géta prétend manier assez bien le syllogisme pour prouver que les hommes ne sont que des ânes, et il se propose d'appliquer sa science à son camarade Birria, esclave aussi ignorant et grossier que lui-même est savant; mais qui, par un contraste qui est un des mérites de l'ouvrage, y représente le bon sens vulgaire plus clairvoyant que la mauvaise science.

« Je suis logicien, dit fièrement Géta, et je sais prou-» ver par la force du raisonnement que l'homme n'est » qu'un âne... Ce lourdeau de Birria sera mon âne ».

> Sum Logicus faciam quævis animalia cunctos :
> Byrria qui nimis est lentus, asinus erit.
>
> Id. ibid. v. 163.

Birria, qui se croit en sûreté dans sa cachette, relève les inconséquences, les faux raisonnements de son camarade, dans des *a parte* un peu trop haut qui le trahissent. — Qui est là? crie aussitôt Géta, et de lancer des pierres dans la caverne. La crainte d'être assommé force le pauvre Birria à demander grâce; il l'obtient, à la condition de porter tous les livres. Géta, débarrassé de tout fardeau, heureux, à vide, marche fièrement vers la demeure de son maître : il arrive et trouve la porte fermée, « fermée devant » lui, Géta! » De l'intérieur, il entend un autre Géta qui lui défend d'entrer et lui crie qu'Amphitryon et Géta sont déjà de retour, et se reposent des fatigues de leur long voyage. Stupéfait, il s'arrête, et dans son embarras, il a recours à la logique : — « Est-ce moi qui parle avec moi? » Comment d'un que j'étais, suis-je devenu deux? Suis-» je double ou ne suis-je rien?... » — Cette scène des deux *moi* de Géta, fort plaisante dans le texte latin de Vital de Blois, a peut-être inspiré Molière qui, sans doute, connaissait cet ouvrage. — Pour éclaircir un tel doute, il somme l'autre Géta de comparaître; on refuse, il menace; on menace, il supplie : il est enfin réduit à se contenter d'un portrait peu flatté de sa personne que lui

fait Archas (Mercure), et, comme il a la bonne foi de s'y reconnaître, il commence à croire qu'il n'est rien. — Sosie, chez Plaute et chez Molière, pense plus avantageusement de lui-même ; s'il se reconnaît aussi dans Mercure, c'est qu'il trouve Mercure très-beau et accompli de tout point :

J'ai vu que c'était moi, sans aucun stratagème,
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes ;
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes,
Et n'était que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serais fort satisfait.
(Molière. Acte II. Scène I).

La scène de Géta n'en est pas moins plaisante, bien que souvent grossière, et d'une grossièreté qui va même quelquefois jusqu'à l'obscénité ; Plaute, en comparaison, paraîtrait d'une grande décence.

Le résultat de tout cela est que notre Géta, à qui on a pris sa personne, est forcé par sa science même de conclure qu'il n'est plus rien, lui qui prétendait prouver que les autres étaient des ânes. Eh quoi ! plus rien ! Il essaie bien de se faire illusion encore sur son malheur, et de penser que s'il n'est plus Géta, c'est qu'il est devenu quelque grand philosophe, Platon par exemple ; mais cela le flatte sans le consoler ; il aime mieux être lui ; il déplore son infortune, et maudit la dialectique au grand contentement de l'ignorant Birria.

« Ainsi donc, se dit-il, je suis et je ne suis pas ; voilà, » Géta, ce qu'il en coûte de trop savoir. Périsse la dialec- » tique !... J'étais ignorant, elle m'a rendu fou ! » (1)

(1) Sic sum, sic non sum ; pereat dialectica per quam
Sic perii penitus : nunc scio, scire nocet.
(Id. ibid. v. 411, 412).

Comme il s'en retourne triste et baissant la tête, il rencontre Amphitryon qui le tire d'embarras, en l'appelant Géta, et en lui demandant des nouvelles d'Alcmène. Géta, heureux de trouver au moins quelqu'un qui le reconnaisse, raconte à son maître comment il a trouvé les places prises à la maison, et comment Amphitryon et lui étaient de retour avant d'être arrivés. — Birria, toujours chargé, se dit en lui-même que l'esprit de son camarade est troublé par la dialectique. Amphitryon prend les armes pour venger l'outrage fait à son lit; Géta, pour prouver son existence le fer à la main. Birria, fort désintéressé en cette affaire, se tient prudemment à distance.

Alcmène, que Jupiter vient de quitter, s'étonne de voir revenir avec cet appareil belliqueux l'époux qu'elle croyait déjà de retour; mais à la vue de la fureur jalouse d'Amphitryon, elle devine sa faute involontaire, et, en femme d'esprit, prend le parti de la laisser ignorer à son mari, en mettant la chose sur le compte d'un songe qui l'a trompée ; dénouement nouveau fort original et fort spirituel :

« Je vous ai vu, dit-elle, ou du moins j'ai cru vous » voir; que de fois ne me suis-je pas bercée d'un tel rêve ! » Evidemment c'était un rêve, ajoute Birria; Géta a » perdu la raison, sa science l'a rendu fou ; mais au » diable les folles disputes, je vais au cabaret, qu'Amphi- » tryon soit heureux, et que Géta redevienne homme ».

Vos equidem vidi, sed vos vidisse videbar
Luserunt animos somnia sæpe meos.
Somnia sunt, hercle, subjecit Byrria; Geta
Insanit, factus stultior arte sua.
Jurgia sint insana procul, succedo popinæ,
Gaudeat Amphitryon, Getaque fiat bono.

Et le poème se termine par cette simple conclusion :
« Amphitryon se réjouit d'avoir retrouvé sa femme :

» Birria d'aller au cabaret, Géta d'être homme, en un » mot tout le monde est content ».

> Lætatur sponsa Amphitryon, nidore popinæ
> Birria, Geta hominem se fore, cuncta placent.
> (Id. ibid. v. 525-532).

Voilà le *Géta* de Vital de Blois, dont le dénouement très-spirituel est certainement plus ingénieux que celui de Plaute et de Molière; c'est une forme nouvelle donnée à ce vieux sujet d'Amphitryon.

Après le succès de ce poème semi-dramatique, les princes d'Italie firent représenter sur les théâtres élevés dans leurs palais les chefs-d'œuvre anciens, et surtout les comédies de Plaute et de Térence, qui furent d'abord jouées dans le texte primitif. — C'est pour une de ces représentations que, à la fin du XV^e^ siècle, quand on avait la manie de continuer les auteurs anciens, quand Maffeo Veggio ajoutait un treizième livre à l'Eneïde, furent écrites les trois scènes qu'Hermolaus Barbarus ajouta à l'Amphitryon du poète latin, déjà incomplet à cette époque. Ces scènes sont: 1° celle où le faux Sosie interdit à Amphitryon l'entrée de sa demeure; 2° celle où le vrai Sosie, qui n'en peut mais, revient pour essuyer la juste colère de son maître; 3° celle enfin où Jupiter lui-même vient, à la grande surprise de Sosie, au grand embarras d'Amphitryon, revendiquer pour lui seul le titre d'époux d'Alcmène (scènes II, III, IV de l'acte IV). L'imitation est si fidèle que les plus habiles s'y sont trompés.

Un peu plus tard, en 1558, on représentait en Italie, devant le pape Léon X, le *Phormion* de Térence, les *Bacchides* et le *Pœnulus* de Plaute.

En Allemagne, Mélanchton, si célèbre par ses controverses religieuses, présidait à la mise en scène des comédies de Plaute et de Térence.

En Angleterre, en 1520, on jouait à la cour, devant

Henri VIII, une comédie de Plaute, l'Amphitryon peut-être !...

Avec le goût si prononcé que les princes et les rois avaient pour le théâtre, on comprend aisément qu'après que Plaute et les comiques latins eurent été joués dans leur langue originale, après que les érudits les eurent augmentés, complétés, commentés, on commença à en faire des traductions : ainsi, le 25 Janvier 1486, on représenta à la cour de Ferrare, une traduction des *Ménechmes* de Plaute, où figura, dit-on, le duc Hercule Ier lui-même, et qui fut célébrée avec beaucoup de pompe par Battista Guarini, en beaux vers latins.

Plusieurs comédies de Plaute se succédèrent ainsi, jouées avec le même appareil et sans doute avec la même affluence de spectateurs.

Le 25 Janvier 1487, ce fut le tour de l'Amphitryon traduit en tercets par Pandolfo Collenuccio, poète distingué du temps, alors au service du duc Hercule (cette pièce fut imprimée à Venise en 1530) ; puis vinrent la *Casina* et la *Mostellaria*, traduites aussi en *terza rima* par Girolamo Berardo (Venise 1564).

L'Arioste lui-même refit en vers pour le duc Alphonse I, fils d'Hercule, l'*Andrienne* et l'*Eunuque* de Térence, qu'il avait déjà traduites en prose dans sa jeunesse, vers 1498.

A l'occasion du mariage d'Alphonse d'Este et d'Anne Sforza, eut lieu la seconde représentation de l'Amphitryon, traduit par Collenuccio (1491).

De Ferrare, ces traductions se répandirent dans toute l'Italie, et conduisirent aux pièces originales ; elles furent, au moyen-âge, comme le trait d'union entre les pièces originales des anciens et celles des modernes.

D'après tout ce que nous venons de dire et de citer, on peut juger quelle place occupaient Plaute et Térence à cette époque, et parmi les pièces de ces deux auteurs on

voit que l'Amphitryon brillait au premier rang. L'Amphitryon, depuis 1487, fut, du reste, plus d'une fois encore traduit et imité pour la scène italienne, et, entre autres, par Ludovico Dolci, dans une pièce justement célèbre intitulée — *Il Marito* — imprimée à Venise en 1545. On connaît encore une traduction italienne de Pietro-Pianta, une autre espagnole de Don Villabolas ; enfin, ce sujet jouissait d'une telle faveur à cette époque, que Camoëns a donné aussi, sous le titre d'Amphitryon, une imitation de Plaute, à la vérité fort indigne du célèbre auteur des Lusiades (1).

Tout cela nous conduit bien près de nos imitateurs français, de Rotrou en 1636, et de Molière en 1668.

III

J'aborde maintenant cette époque, qui est sans contredit la plus intéressante dans l'histoire de notre sujet ; car, pour les gens du monde, c'est là que se trouve le véritable Amphitryon, l'Amphitryon de Molière.

Je dois auparavant dire un mot de Rotrou, son devancier.

Rotrou est l'un des fondateurs de notre scène au commencement du XVII[e] siècle ; génie plus abondant et plus facile qu'original, il passa par quatre imitations successives, qui composent toute sa vie littéraire : celle du théâtre espagnol avec Lope de Vega, c'était la mode du temps ; celle du théâtre latin et de ses imitateurs italiens, avec Plaute et Sénèque ; celle du théâtre grec avec Sophocle et Euripide ; celle enfin de Corneille. — Etudier ces différentes phases du génie de Rotrou, c'est presque faire l'histoire sommaire du théâtre français à cette époque de

(1) Je n'ai trouvé nulle part la trace de traductions ou d'imitations de cette comédie d'Amphitryon chez les auteurs du Nord, et en particulier chez les Flamands et Hollandais.

transition. Rotrou fit d'abord, comme tout le monde, des pièces de caractères et de tons mêlés, des tragi-comédies, puis des tragédies et des comédies; chez lui, comme chez quelques autres poètes dramatiques de ce temps, il y eut comme un débrouillement du chaos; puis il prit des Espagnols l'art de l'intrigue et des situations; des Latins et surtout des Grecs, l'unité de dessein; plus de régularité, plus de pureté pour le goût et le style; de Corneille enfin, il apprit l'art d'animer cette forme dramatique ainsi assemblée pièce à pièce par la peinture de la passion et des caractères; c'est alors qu'il fit ses chefs-d'œuvre, son Chosroës, son St-Genest, son Venceslas.

Ce fut un sort étrange, il faut bien l'avouer, que celui de Rotrou, et qui, après deux siècles et plus, mériterait un peu plus d'indulgence de la part des critiques qui ont si malmené dernièrement son Venceslas, une de ses meilleures tragédies : — Rotrou a toujours eu du malheur en littérature; c'était, comme nous venons de le voir, un homme très-savant, qui avait beaucoup étudié les poètes anciens et les poètes étrangers, les Espagnols surtout qu'il paraît avoir affectionnés tout particulièrement; il possédait au plus haut degré l'art de faire des vers, et sa grande âme les lui faisait frapper à ce coin où se reconnaissent les grands hommes. — Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues après Quintillien, et Rotrou avait ces grandes pensées et le talent de les exprimer en beaux vers : il fit des tragédies qui furent fort applaudies, qui rendirent en peu de temps son nom populaire; puis, au milieu de ses succès, Corneille paraît, et sa jeune gloire éclipse celle de Rotrou dont il n'est plus guère question. — Il fit des comédies, imitées de l'espagnol, de Lope de Vega; du latin, de Plaute et de Térence; ces comédies furent très-goûtées; une entre autres eut un fort grand succès : c'était celle des — *Deux Sosies.* — Et voilà que Molière, avec l'Amphitryon, la fait complètement oublier. Rotrou, du reste, ne fut point jaloux de la

gloire et de la popularité de ses contemporains. Il appelait Corneille, plus jeune que lui de trois ans, son maître, et Corneille l'appelait son père. Lorsque le cardinal de Richelieu, blessé de l'éclatant succès du *Cid*, provoqua ces fameuses — *Observations de l'Académie*, — Rotrou seul prit ouvertement la défense du poète attaqué, et ne rougit point d'avouer publiquement la supériorité de Corneille. Touchante union et bien rare entre grands poètes ! Du reste, ils étaient faits pour se comprendre, et l'homme de génie et de cœur qui écrivit le Cid, Cinna et Polyeucte, devait aimer et révérer le poète qui, après avoir mis sur la scène les beaux sentiments dans Venceslas et St-Genest, devait mourir à la façon de ces héros antiques qu'il avait animés, et, nouveau Régulus, retourner dans une ville décimée par le plus horrible fléau, attendre, au milieu des devoirs de sa charge, avec la mort, une gloire plus grande et plus durable que celle que ses écrits eussent jamais pu lui donner.

Ce fut en 1636, l'année même où fut représenté pour la première fois ce chef-d'œuvre qui devait régénérer complètement le théâtre français, le *Cid*, que Rotrou fit jouer les *Deux Sosies*, comédie en vers, imitée ou plutôt traduite presque littéralement de l'Amphitryon de Plaute : la pièce, nous l'avons déjà dit, eut un très-grand succès, succès qu'elle méritait, quoiqu'il y eût quelques reproches à lui faire. Le talent essentiellement tragique de Rotrou avait peine à se plier aux exigences de la comédie; il manquait de souplesse, de naturel, et dans les endroits les plus comiques, restait toujours un peu dans les nuages, et gardait cette dignité froide, raide, compassée du style qu'on est convenu d'appeler sublime. Rotrou, bien que suivant pas à pas son modèle, n'a pas les grandes inégalités de Plaute, qui descend des descriptions les plus nobles aux lazzis les plus risqués; il n'avait pas non plus, comme le comique latin, l'excuse de l'inégalité du public ; une teinte plus uniforme, plus sage, se répand sur toute son œuvre ;

malheureusement, ce n'est pas le comique. Les *Deux Sosies* sont une comédie écrite en style tragique. Ainsi, par exemple, au premier acte, le récit de la bataille, que, dans Molière, Sosie fait à sa lanterne représentant Alcmène, d'une façon si plaisante et si spirituelle, est chez Rotrou un récit fort pompeux dans le genre de celui du Cid au roi, dans Corneille; c'est un très-beau morceau qui serait à sa place dans une tragédie, mais qui par cela même est déplacé dans une comédie folle et bouffonne comme est celle de l'Amphitryon. — Mais où la différence est plus sensible entre ces trois pièces capitales, c'est, sans contredit, dans le prologue qui précède la comédie chez les trois auteurs latin et français.

Chez Plaute, le prologue est, comme toujours à cette époque, une exposition de la pièce; c'est Mercure qui en est chargé: il vient réclamer le silence et l'attention, choses si difficiles à obtenir d'un public aussi nombreux et aussi mêlé que l'était le public ancien; il annonce que Jupiter, son père, va descendre de l'Olympe pour venir jouer un rôle devant ces Romains qu'il a toujours protégés dans leurs entreprises belliqueuses, et, en retour, il espère qu'on lui fera bon accueil; puis il apprend le nom et le sujet de la comédie qui va se représenter; il dissèque, pour ainsi dire, la pièce scène par scène, de manière à ne plus laisser la moindre illusion dramatique possible à ce bon peuple, qui, pour ses pièces de théâtre, agissait comme ces enfants qui brisent leurs jouets pour voir ce qu'il y a dedans.

Chez Rotrou, c'est toute autre chose: Rotrou a senti que le public français ne supporterait plus le prologue de Plaute, même traduit et atténué, et il l'a remplacé par un long morceau, récité avant la pièce par Junon, qui déclame en style tragique contre ses rivales, et détaille pompeusement les travaux qu'elle prépare au fils d'Alcmène. On voit combien Rotrou est loin encore de l'art de Molière.

Molière, bien que la mode des prologues fût passée,

conserva celui d'Amphitryon, et fit ce morceau brillant de verve et d'esprit que tout le monde connaît ; ce dialogue de Mercure avec la Nuit, qui nous met au courant de la situation, sans diminuer en rien la gaîté et l'intérêt. — Nous ne devons pas oublier toutefois qu'il y a trente ans d'intervalle entre les *Deux Sosies* de Rotrou, et l'*Amphitryon* de Molière ; et que, pendant ces trente années, une révolution complète s'était opérée dans le théâtre français et dans l'esprit du public : le goût s'était épuré ; la scène avait retenti des applaudissements prodigués au Cid, à Horace, à Polyeucte, et à tant d'autres chefs-d'œuvre de Corneille, qui méritait le nom de grand ; Racine avait déjà donné quelques tragédies qui montraient ce qu'il serait un jour; Boileau commençait à dicter ses lois, et Molière lui-même avait fait représenter ses chefs-d'œuvre le *Misanthrope* et le *Tartufe* (1666 et 1667), qui suffisaient à le mettre au premier rang des poètes dramatiques. Ces trente-deux ans qui s'écoulèrent entre la première représentation de la comédie de Rotrou et de celle de Molière, avaient plus fait pour le goût public et pour le progrès de l'art dramatique que les dix-huit siècles qui séparaient Rotrou de Plaute.

Mais revenons à Rotrou : à part ces quelques défauts que nous venons de signaler, on rencontre dans sa comédie de nombreux traits de haut comique que Molière, qui, comme l'on sait, prenait son bien où il le trouvait, n'a pas dédaigné d'emprunter à son devancier, et de replacer mieux habillés de petits vers et d'une tournure plus leste et plus vive dans sa comédie. Ces emprunts mêmes font honneur au poète.

En voici quelques exemples :

Rotrou fait dire par un des capitaines invités par Jupiter, et qui assistait à la querelle du vrai et du faux Amphitryon :

Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne pas !

C'est le germe de ces deux vers que Molière a placés plus convenablement dans la bouche de Sosie :

Le véritable Amphitryon,
C'est l'Amphitryon où l'on dîne !

Du reste, ce trait plaisant vient d'Hermalaüs Barbarus, et se trouve dans ses interpolations exprimé d'une façon très-fine :

JUPITER A SOSIE :

« M'as-tu fait assez attendre, Sosie ? j'ai faim. »

SOSIE *(montrant le véritable Amphitryon)*.

« Ne le disais-je pas que celui-là n'était qu'un fourbe » (1).

Cet autre vers que l'on a cité si souvent, et qui, en effet, est charmant, ce mot que Molière, à la dernière scène, fait dire à Sosie :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule,

se retrouve de même antérieurement dans le rôle de Sosie chez Rotrou :

On appelle cela lui sucrer le breuvage.

Enfin, Molière n'a fait aucun usage de ces apostrophes à Jupiter, à Mercure, à Junon, si fréquentes dans le latin, et qui avaient pour les spectateurs des équivoques fort plaisantes. Rotrou les a comme résumées dans ce vers où Sosie dit à Amphitryon :

Te perde Jupiter !

Et Amphitryon à Sosie :

Te confonde Mercure.

(1) JUPITER.
Tandem ad nos? Esurio.
SOSIA.
Dixin tibi hunc veneficum?
(Plaut. Amph., act. IV, sc. 4, v. 900-901).

La situation rendait ces apostrophes très-comiques.

En résumé, Rotrou occupe dignement sa place parmi ceux dont le travail heureux a préparé le chef-d'œuvre de Molière. On sent qu'il est sur la voie du véritable ton de la comédie que Molière devait si heureusement trouver quelques années après.

L'Amphitryon de Molière fut joué pour la première fois le 13 Janvier 1668, cinq mois après la première représentation du Tartufe; pour se délasser d'un chef-d'œuvre, Molière fit un autre chef-d'œuvre; ainsi se reposent les hommes de génie! Tout le monde connaît l'histoire du Tartufe ; on sait ce qu'il fallut de peines, de travaux, de voyages, de placets à Molière pour obtenir que l'autorisation déjà donnée par le grand roi de jouer l'*Imposteur*, lui fût enfin rendue ; aussi est-il étonnant et remarquable qu'au milieu de ces orages qui s'amoncelaient sur sa tête, Molière eût encore conservé assez de liberté d'esprit pour enrichir notre scène de ce chef-d'œuvre de gaîté bouffonne, de fine plaisanterie et de haute philosophie, de ce drame enfin où tant de difficultés de toute espèce sont rassemblées comme à plaisir pour être si heureusement vaincues. Cette pièce, avons-nous dit, succèdait au Tartufe; le poète avait peut-être voulu dérouter ses ennemis en les transportant au théâtre de Plaute, loin des susceptibilités contemporaines. Le succès fut des plus grands, et vingt-neuf représentations successives témoignent du goût du public. La dédicace de l'ouvrage fut faite au prince de Condé, qui s'était montré le protecteur zélé du Tartufe.

Dans l'Amphitryon, Molière a suivi Plaute et Rotrou, sans cependant cesser d'être toujours original. Tout ce qu'il prend, il se l'approprie par son génie et son talent, *c'est son bien.* Nous avons donné plus haut quelques exemples de la manière dont il imitait ses devanciers, en citant des vers de Rotrou qui étaient devenus proverbes

chez Molière. On conçoit que des auteurs pillés de cette façon auraient eu mauvaise grâce à crier au voleur !

D'un autre côté, tout ce qui n'est pas essentiellement dramatique chez Plaute, les lazzis, les quolibets de parade, les beautés poétiques parasites, tout cela est écarté avec beaucoup de goût par Molière. En trois actes bien construits, il resserre ce qui est véritablement de la comédie, savoir la confusion des deux Amphitryons et ses deux Sosies, et les incidents qui en résultent ; puis il s'inspire de la gaîté de Plaute, et le surpasse par la vérité, le naturel, l'aisance familière, toutes qualités qui lui sont propres. Si Molière s'est trouvé une fois inférieur à Plaute, dans sa peinture du personnage d'Alcmène, dans le reste de la pièce il l'a toujours égalé et souvent surpassé ! Il est le seul des imitateurs de Plaute qui ait donné une femme à Sosie ; le poète latin ne pouvait pas le faire, il ne pouvait pas, selon les lois romaines, donner une femme à un esclave ; Molière, qui n'était point retenu par la même raison, a eu l'heureuse idée du rôle de Cléanthis, ce qui établit entre les personnages de haut et de bas étage une contrepartie fort agréable ; en même temps, cette vertu maussade et ennuyée d'elle-même, qui fait enrager tout le monde, est une heureuse création pour le théâtre :

On se lasse parfois d'être femme de bien !

Une autre invention du poète français, qui est fort heureuse aussi, c'est la scène où Mercure chasse de la maison Sosie à l'heure du dîner ; mais l'endroit où il s'est montré de beaucoup supérieur à ses devanciers, c'est, sans contredit, à la fin de la pièce, dans la scène qui remplace l'épilogue du poète latin, où Jupiter descend sur un nuage s'avouer l'auteur de la mystification et de ce qui est pis... Chez Plaute, qui s'adressait à un peuple païen comme lui, Amphitryon est heureux et fier de ce que le grand Jupiter, très-grand, très-bon *(optumus-maxumus)*, ait daigné

descendre jusqu'à lui ; Sosie, les invités, tout le monde enfin, vient féliciter le héros thébain de cette bonne fortune; singulière conclusion ! — Rotrou a imité cette scène en l'adoucissant un peu ; tandis que Molière s'est, sur ce point, complètement séparé de son modèle latin ; cette dernière scène est un chef-d'œuvre de bon goût, de bon sens et de tact exquis. Depuis l'apparition de Jupiter jusqu'à la fin de la pièce, Amphitryon baisse la tête et garde un silence plus éloquent que bien des paroles ; et lorsque, après le discours du roi des dieux, les capitaines invités viennent féliciter Amphitryon, Sosie est là pour leur répondre ces vers si remarquables, qui sont comme la morale de la pièce, et la critique du dénouement ancien :

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes :
C'est un mauvais embarquement ;
Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde ;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une félicité en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde.
Mais enfin coupons aux discours,
Et que chacun chez soi doucement se retire,
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

C'est finir en maître, d'une manière digne de Molière. Il était impossible de terminer avec plus de finesse et par une plaisanterie plus agréable, une intrigue aussi scabreuse, une pièce inimitable, mais non pas inimitée.

Il faudrait certainement avoir la superstition de l'antiquité pour préférer ici Plaute à Molière, c'est pourtant ce que fit Boileau, si l'on en croit le Bolœana ; mais ce qui blessait le plus, je crois, le goût de ce sévère critique, c'était la galanterie un peu fade de Jupiter dans les

scènes avec Alcmène. Il y avait là pour lui du Quinault, et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer son jugement singulier sur ce chef-d'œuvre, jugement qu'a reproduit Madame Dacier, ce qui est moins étonnant. Voltaire, au contraire, disait que la première lecture de cette pièce, le fit rire de si bon cœur, qu'il se renversa sur sa chaise, tomba en arrière et faillit se tuer. — Un des plus grands mérites de l'Amphitryon, c'est encore, avec l'aisance singulière du style, celle de la versification. Il n'y a guère que La Fontaine qui ait aussi bien su entremêler au gré de l'oreille des vers de différentes mesures, et peut-être aussi Quinault. C'est un mérite fort rare, la chose paraît aisée, et cependant elle est fort difficile; il y a un rhythme fort peu connu qu'il faut observer, sans quoi cette poésie rebute; ce rhythme, Corneille ne le connut pas dans son Agésilas, et Corneille n'est pas le seul; il est beaucoup d'autres poètes encore chez qui ce mélange est une véritable torture pour l'oreille.

Avec Molière, le sujet d'Amphitryon devient populaire, et sa pièce paraît en être le dernier mot; il semblerait qu'après lui, ce sujet dût être sacré, et qu'aucun auteur ne pût plus y toucher; l'oser tenter même eût paru un sacrilége! Cependant, alléchés sans doute par le succès et la popularité de Molière, d'autres poètes essayèrent.... mais ils apprirent bientôt à leurs dépens combien il est dangereux de chercher à dérober la massue d'Hercule. — Parmi ces poètes malheureux, je n'en citerai qu'un seul, le plus célèbre, Dryden, le troisième des poètes anglais après Shakespeare et Milton, par la date et le génie, que la gêne de sa position pécuniaire jeta pendant trente ans dans la carrière dramatique, pour laquelle il n'était certainement pas né, et où toutefois il obtint de grands succès: il a rempli de sa gloire une grande partie du XVII^e^ siècle, sous Cromwell, Charles II, Jacques II et Guillaume. En 1679, onze ans après l'Amphitryon de Molière, Dryden fit représenter avec grand succès un

Amphitryon imité à la fois du poète latin et du poète français; mais, malgré de tels secours, il est resté bien au-dessous de l'un et de l'autre. — Walter-Scott, analysant cette pièce dans son *Essai sur Molière*, après quelques critiques de détail, l'appelle « une des productions les » plus heureuses de la muse comique des Anglais ». Il est, je crois, inutile de dire que les contemporains et les compatriotes de l'auteur n'hésitent pas à le proclamer de beaucoup supérieur à Plaute et à Molière.

Au siècle dernier, on représentait encore un Amphitryon à Vienne, dans lequel le dieu, en lorgnant Alcmène au travers d'un nuage, en devenait amoureux, et revêtait la forme de son mari. Mais il profitait beaucoup plus de son déguisement pour faire des dettes au nom de celui qu'il remplaçait, que pour user de ses droits conjugaux (1).

Enfin cette pièce d'Amphitryon, telle que l'a faite le travail successif de tant de poètes habiles, est un des plus anciens monuments de la gaîté comique, et certainement le plus durable. Il y a près de deux mille ans qu'on en rit, et on en rira bien long-temps encore après nous. Ce long succès vient de ce que, indépendamment d'une combinaison d'incidents fort divertissante, elle offre un caractère et une situation qui ne peuvent vieillir. Sosie est le type de l'esclave et du valet avec les défauts et les qualités de l'état, gourmand, paresseux, poltron, fanfaron, avec quelque bonhomie dans le caractère et quelque simplicité d'intelligence. Il a bien des points de ressemblance avec un autre personnage fort célèbre aussi et immortel, Sancho Pança. Comme lui, il est dupe d'illusions contre lesquelles il lutte de toute la force de son bon sens. Il lui faut renoncer à son existence personnelle, à son individualité, à son *moi;* il ne le fait pas sans une vive résistance,

(1) Lettres de Lady Montagu. Lettre 8e. Taschereau. Histoire de Molière, livre 3.

et, encore, ne se rend-il pas tout à fait aux apparences les plus convaincantes; une telle situation, un tel caractère sont au théâtre d'un effet irrésistible et inépuisable. Ils feront vivre à jamais l'Amphitryon, par un privilége unique malgré son nom et son caractère assez grave au fond; mais il faut ajouter aussi, pour être juste, grâce au talent de Molière.

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE

POUR L'ENCOURAGEMENT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

BUREAU POUR 1861.

Président,	MM.	Cousin.
Vice-Président,		Gojard.
Secrétaire perpétuel,		Delye.
Secrétaire-adjoint,		Gassmann.
Archiviste,		Thelu.
Trésorier,		Alard.

Président honoraire, M. Mollet, maire de Dunkerque.

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS.

MM.

Alard (Philibert), banquier, Consul de Sa Majesté le roi des Pays-Bas.

Armand (Alfred), Substitut du Procureur impérial.

Bernaert (Hippolyte-Eugène-Laurent), négociant, ancien professeur.

Bodart (Amédée-Louis-Joseph), Chef du bureau central du Chemin de fer du Nord.

Bonvarlet-Durin (Alexandre), négociant, secrétaire du Comité Flamand de France.

Boutoille (Antoine-Charles), principal du Collége communal, officier de l'instruction publique.

Carlier (Amand), ✻, négociant, Membre du Conseil général du Nord et du Conseil municipal de Dunkerque.

Chamonin (Pierre-François-Jean), Chevalier de l'ordre royal de Charles III d'Espagne, Vice-Consul de Sa Majesté la Reine d'Espagne, et de Sa Majesté le roi de Sardaigne.

CHAPPUY (Jean Baptiste-Léon), ancien médecin.

CONSEIL (Jules-Aimé), ✻, capitaine de port.

COUSIN (Louis-Célestin), avocat, ancien bâtonnier de l'ordre, ancien magistrat, membre de l'Institut des Provinces.

DE BERTRAND (Raymond), propriétaire, correspondant de la Commission historique du département du Nord.

DE CAUSANS (le Comte Adhémar-Joseph-Bernard de Vincens), propriétaire.

DE CLEBSATTEL (Etienne-Gustave-Alfred), ✻, député au Corps Législatif, et membre du Conseil général du Nord.

DE GODEFROY MENILGLAISE (le marquis), membre de l'Institut des Provinces, à Paris.

DELYE (Narcisse), juge au tribunal civil et membre du Conseil municipal.

DERODE (Victor-Henri-Joseph), président de l'Orphéon Dunkerquois, membre de l'Institut des Provinces et du Conseil municipal de Dunkerque.

DESMIT (Alexandre), professeur de peinture.

DEVELLE (François-Napoléon), architecte de la ville de Dunkerque et du département pour les travaux de l'arrondissement.

DURIAU (Frédéric), docteur en médecine.

DUSSAUSSOY (Paul-Antoine-François), propriétaire.

EVERHAERT (Auguste-François-Charles), avocat.

FLAMENT (Auguste-Adolphe), architecte-adjoint de la ville de Dunkerque, et professeur d'architecture à l'école communale.

FOURNIER (Pierre), sous-commissaire de marine.

GASSMANN (Emile), employé des contributions indirectes.

GOJARD (Louis), ✻ ingénieur en chef des ports du département du Nord et membre du Conseil municipal.

GUTHLIN (Philippe), professeur d'allemand au collége communal.

HOVELT (Edouard-Louis), notaire, juge suppléant au tribunal civil.

LABBÉ (Ernest), licencié ès-lettres, régent de seconde au collége communal.

LEBLEU (Philippe-Ezéchiel), ✻ chef de bataillon, commandant du génie à Dunkerque, ancien député.

MATHOREZ (Victor-Adolphe), professeur de logique en retraite.

MILLET (Joseph-Stanislas), licencié ès-lettres, professeur de logique au collége de Dunkerque.

MOLLET (Jean-Charles) ✻, Maire de Dunkerque.

NYS-BOUDIN (Michel-Dominique-Romain), propriétaire et membre de la Société Française d'Archéologie.

PLOCQ (Alexandre-Alfred), ✻, ingénieur du port de Dunkerque.

QUIQUET (Pierre-François), officier d'Académie et directeur de l'école professionnelle au collége communal.

TERQUEM (Paul), professeur d'hydrographie.

THELU (Constant-Jacques-Alexandre), chirurgien.

ZANDYCK (Henri-Charles), docteur en médecine.

MEMBRES TITULAIRES NON RÉSIDANTS.

MM.

BERGEROT (Louis-Ferdinand-Alphonse), membre du Conseil d'arrondissement et maire d'Esquelbecq.

HERWYN (Jean-Philippe), ancien percepteur à Bergues.

MORAEL (François-Joseph), docteur en médecine, membre du Conseil général du Nord, à Wormhout.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

BARUFFI (le chevalier), ancien professeur de philosophie et de physique à l'Université royale de Turin.

BESSON (le comte), G. O. ✻, commandeur de l'ordre royal de Charles III d'Espagne, conseiller d'Etat, à Paris.

BOVER (Don Joaquin-Maria), membre de l'Académie espagnole d'Archéologie, à Madrid.

CARTON (l'abbé), président de la Société libre d'Emulation et membre de l'Académie royale de Belgique, à Bruges.

CASTELLANOS DE LOSADA (Don Basilio-Sébastian), directeur de l'Académie espagnole d'Archéologie, commandeur et chevalier de divers ordres, secrétaire honoraire de la Reine, à Madrid.

CASTRO (Don José-Orosco), marquis de Gérona, à Madrid.

CAUMONT (Arcisse de), correspondant de l'Institut, directeur général de l'Institut des Provinces et de la Société française d'Archéologie, à Caen.

DECHARME (Pierre-Théodore), ✻, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, à Bologne (Italie).

DE COUSSEMAKER (Edmond), ✻, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, correspondant de l'Institut et président de la Société Impériale des Sciences, à Lille.

DE RAM (P. F. X., Monseigneur), prélat romain, protonotaire apostolique, recteur de l'Université de Louvain, et membre de l'Académie royale de Belgique, à Louvain.

DE RIPALDA (Joseph-Joachim), comte de Agullo, membre de l'Académie espagnole d'Archéologie, président de l'Académie royale des Arts de San Carlos, à Valence (Espagne).

DESCHAMPS DE PAS (Louis), ingénieur des ponts-et-chaussées, inspecteur de la Société française d'Archéologie, à St-Omer.

DIDRON (Adolphe-Napoléon), ✻, ancien secrétaire du Comité historique des arts et monuments de France, à Paris.

DOURLEN (Victor), ancien professeur au Conservatoire, à Paris.

ELLIS (sir Henri), directeur de la Société des Antiquaires à Londres.

FUSTER (Don José-Grégorio), membre de l'Académie espagnole d'Archéologie, à Valence (Espagne).

GACHARD, membre de l'Académie royale de Belgique, directeur des archives, à Bruxelles.

GÉNOIS (le baron Jules de S[t]) conservateur de la Bibliothèque, membre de l'Académie royale de Belgique, à Gand.

GENS (Eugène), ex-secrétaire perpétuel de l'Académie d'Archéologie, à Bruxelles.

GOURDIN (François-Auguste-Léonard), ✻, ancien Maire de

Dunkerque, ancien Sous-Préfet de l'arrondissement d'Hazebrouck.

GUILLEMIN, recteur de l'Académie de Douai.

HÉRICOURT (le comte Achmet d'), ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras, à Souchez, près d'Arras.

JUSTE (Théodore), conservateur du Musée royal d'antiquités, d'armures et d'artillerie, membre de l'Académie royale, à Bruxelles.

KERKOVE (le Vicomte Joseph-Romain de), commandeur et officier de plusieurs ordres, président de l'Académie d'Archéologie de Belgique, à Anvers.

KERKOVE (le Vicomte Eugène de), envoyé extraodinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Sultan, à Madrid.

KERVYN de Lettenhove, membre de l'Académie royale de Belgique, à St-Michel lès-Bruges.

KUHLMANN (Frédéric), correspondant de l'Institut, ancien président de la Société Impériale des Sciences, à Lille.

LAPLANE (Henri de), ✻ ancien député, secrétaire général de la Société des Antiquaires de la Morinie, à S[t]-Omer.

LEGLAY (André), ✻ chevalier de l'ordre de Léopold et de Saint-Grégoire le Grand, correspondant de l'Institut, conservateur des archives du département du Nord, président de la commission historique de ce département, à Lille.

PAILLARD (Alphonse), ✻ chevalier de l'ordre de Léopold, préfet du département de Lot et Garonne, à Agen.

PARENTY (l'abbé), vicaire général, ancien président de l'Académie d'Arras.

PLICHON, député au Corps législatif, à Bailleul.

QUEIPO (Don Vincente-Varquez), grand-croix de l'ordre d'Isabelle, membre de l'Académie espagnole d'Archéologie, à Madrid.

QUENSON (François-Norbert-Joseph), O. ✻, président du tribunal civil et de la Société d'Agriculture, ancien député, à St-Omer.

QUETELET, commandeur de l'ordre de Léopold, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, et directeur de l'Observatoire, à Bruxelles.

SCHAEPKENS (Alexandre), membre de l'Académie d'Archéologie de Belgique, à Anvers.

SMITH (Charles-Roach), Esquare, membre de la Société des Antiquaires de Londres, à Strood, comté de Kent (Angleterre).

SOARÈS DE SOUZA (Don Pauline-José), grand-croix et commandeur de plusieurs ordres, ex-ministre des affaires étrangères à Rio-Janeiro (Brésil).

TAILLIAR, ✻, conseiller à la Cour Impériale, membre de l'Institut des Provinces, à Douai.

TAYLOR (le baron), commandeur de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, à Paris.

VINCENT (Alexandre-Joseph-Hidulph), ✻, membre de l'Institut, à Paris.

WYCKEHAM-MARTIN (Charles), Esquare, vice-président de la Société Archéologique du comté de Kent, membre honoraire de la Société française d'Archéologie, au château de Leed près de Maidstone (Angleterre).

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

AMÉ (Emile), architecte, à Avallon.

AQUILO, littérateur, à Palma.

ARNOUD DETOURNAY (Henri), négociant, à Estaires.

AUDRIEU (François-Georges-Alfred), ingénieur mécanicien, à Caen.

BACHY (Charles), membre de la Société Impériale des Sciences, Lettres et Arts, de Lille, à Fives.

BARBEDIENNE, avoué, à Douai.

BELLAGUET, chef de bureau au ministère d'Etat, à Paris.

BERNARD (Paul), négociant, à Lille.

BLIER (Paul), professeur à Argentan (Orne).

BLOEME (Adolphe-Léon-Nicolas), curé, à Roquetoire.

BOURDON (Hercule), juge au tribunal civil, à Lille.

CABARET (Frédéric-Claude), receveur particulier des finances, président de la Société d'Archéologie, à Avesnes.

CARLIER (Jean-Joseph), membre de plusieurs Sociétés Savantes, à Paris

CARNEL (l'abbé), secrétaire du Comité Flamand de France, à Lille.

CAUMONT (Aldrick), avocat, membre de plusieurs Sociétés Savantes, au Hâvre.

CAVERNE (Eliacin), Secrétaire de la Société d'Archéologie, à Avesnes.

CHARLES (Emile-Auguste-Edouard), professeur de logique au lycée, à Bordeaux.

COCHET (l'abbé), inspecteur des monuments historiques de la Seine-Inférieure, à Dieppe.

CORENWINDER (Benjamin-Norbert), ancien professeur de physique, au Quesnoy.

COURTOIS (Jean-Aimé), avocat, secrétaire adjoint de la Société des Antiquaires de la Morinie, à St-Omer.

COX (Charles-James), vice-président de la Société d'histoire naturelle et membre de la Société Archéologique du comté de Kent, à Fordwich'house, comté de Kent (Angleterre)

DANCOISNE, notaire, à Hénin Liétard.

DANIELS, membre du Collége des précepteurs, à Londres.

DANSETTE (Hubert), ✻, docteur en médecine, membre du Conseil général du Nord, maire d'Armentières.

DE BAECKER (Louis), chevalier de l'ordre de la Couronne de Chêne, avocat, ancien juge de paix, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Noortpeene, près de Cassel.

DE BUSSCHER (Edmond), membre de l'Académie royale de Belgique, secrétaire de la Société royale des Beaux-Arts et de la Littérature, à Gand.

DE CONTENCIN, O ✻, directeur de l'administration des cultes, à Paris.

DE CUVILLON (Philémon), premier violon de la Chapelle Impériale, à Paris.

De Cuyper (Joseph), statuaire, conseiller et trésorier adjoint de l'Académie d'Archéologie de Belgique, à Anvers.

De Joland (le comte Aimé), secrétaire de la Société Linnéenne, à Angers.

De La Fons (le baron de Mélicocq), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Raismes, près de Valenciennes.

De La Gorce (Maurice), président du tribunal civil, à Douai.

De Laroière (Charles-Louis-Benoît), notaire honoraire et ancien maire de Bergues.

De Laroière (Jean), docteur en médecine, maire d'Hondschoote.

De Leite (Luis-Félipe), directeur de l'Ecole normale primaire à Lisbonne.

De Linas (Charles), membre non résidant du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts du ministère de l'instruction publique, à Arras.

Delpit (Jules), secrétaire de l'Académie des Sciences, à Bordeaux.

Demeunynck (Louis), ✻, docteur en médecine, maire de Bourbourg, et président de la Société d'Agriculture de cette ville.

De Monnecove (Félix), député au Corps législatif, à St-Omer.

Dequeux de St-Hilaire (le marquis Auguste-Henri-Edouard), avocat à la Cour Impériale de Paris.

Dereume (Auguste), capitaine d'artillerie à St-Josse-ten-Noode, lès-Bruxelles.

Derheims (Joseph-Henri-François), chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique, bibliothécaire de la ville, membre de plusieurs sociétés savantes, à Calais.

De Rive, membre de la Société des Sciences, Lettres et Arts du Hainaut, à Douai.

Deschamps (Auguste), membre de la Société des Antiquaires de la Morinie, à St-Omer.

Desmyttère, médecin en chef de l'hospice des aliénés, à Lille.

Desmyttère (Aimé), avocat et maire de Cassel.

Diegerick, vice-président de l'Académie d'Archéologie de Belgique et professeur de l'Athénée, à Anvers.

DINAUX (Arthur), ✻, correspondant de l'Institut, à Montataire (Oise).

D'INGRANDE (Edmond), compositeur de musique, à Paris.

DUMAS (Pierre), directeur de l'usine à gaz, à Calais.

FIOL Y PUJOL (Don Joaquin), avocat et homme de lettres, à Majorque.

FORGEAIS (Arthur), directeur de la Société de Sphragystique, à Paris.

FUERTÈS (Mariano-Soriano), chevalier de l'ordre de Charles III, lauréat de l'Institut Espagnol, à Barcelone.

GOMART (Charles-Marie-Gabriel), ✻, membre de l'Institut des Provinces et inspecteur divisionnaire de la Société française d'Archéologie, à St-Quentin.

GOUTTIÈRE (Henri-Auguste), homme de lettres, à Armentières.

GRUNERT, professeur à l'Université de Greiffswald (Prusse).

GUILLIAUME, officier de l'ordre de Léopold, colonel d'infanterie, directeur du personnel au ministère de la guerre, à Bruxelles.

HAIGNERÉ (l'abbé), directeur des archives de Boulogne-sur-Mer, et secrétaire honoraire de l'Académie des Quirites de Rome.

HÉDOUIN (Pierre), avocat, ancien bâtonnier, membre de plusiers sociétés savantes, à Valenciennes.

HUGELMAN (Gabriel), chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique, directeur de la Revue des Races Latines, à Paris.

HURAULT (Jean-Baptiste), chanoine honoraire, membre de la Société Nivernoise, Curé de S[t] Pierre, à Nevers.

IWEINS D'ECKOUTTE (Adolphe), docteur en droit et membre de la Société Littéraire de Louvain, à Ypres (Belgique).

JOURDAN DE SEULLE, inspecteur des télégraphes électriques, à Boulogne-sur-Mer.

LE BIDART DE THUMAIDE (le chevalier), docteur en droit, président du conseil de salubrité de la province de Liége, à Liége (Belgique).

LEFEVRE (Alphonse), membre de plusieurs sociétés savantes, à Boulogne-sur-Mer.

LEGLAY (J), membre de plusieurs sociétés savantes, à Lille.

LEGRAND (Albert), président de la Société des Antiquaires de la Morinie, correspondant du ministère de l'instruction publique, à St-Omer.

LE GRAND DE REULANDT (Simon-Edouard-Victor), membre de plusieurs sociétés savantes, à Anvers (Belgique).

LEMAISTRE D'ANSTAING, membre de plusieurs sociétés savantes, à Tournai (Belgique).

LEPREUX (Jules), secrétaire de la mairie, à Douai.

LION (Jules), conducteur des ponts et chaussées, à Paris.

LIOT DE NORTBECOURT (Edmond-Louis-Marie), receveur des domaines, à St-Omer.

LOUISE (Théophile), professeur au collége de Valenciennes.

LOYER, professeur de mathématiques, à Avranches.

MANCEL (Georges), bibliothécaire de la ville, à Caen.

MARGERIE (Eugène-Maximilien), ancien directeur du télégraphe électrique, à Chartres.

MARTIN (Nicolas), homme de lettres, à Paris

MAURY (Alfred), ✻, membre de l'Institut, à Paris.

MÉDINA (Don Estaban-Léon), grand'croix de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre de l'Académie espagnole d'Archéologie, à Madrid,

MEUREIN (Victor-Séraphin-Joseph), membre de plusieurs sociétés savantes, à Lille.

MEYNDERS (l'abbé), Jean-Gérard-Népomucène, à Bruxelles.

MICHAUX (Adrien), vice-président de la Société Archéologique de l'arrondissement d'Avesnes, à Avesnes.

MIGNARD, chevalier de l'ordre de S^t^-Grégoire-le-Grand, membre de plusieurs académies, à Dijon.

MILLE (César), homme de lettres, à Douai.

MORAND (Victor), ancien magistrat, à Boulogne-sur-Mer.

MORENO (Don Manuel), commandeur et chevalier de plusieurs ordres, membre de l'Académie espagnole d'Archéologie, à Madrid.

NOEGGERATH (Jacques), professeur de géologie à l'Université, à Bonne (Prusse-Rhénane).

OTTMANN (François-Antoine-Jean-Jacques), receveur des douanes, à Fagny (Meuse).

PAILLARD (Charles), notaire, à Valenciennes.

PEROT (Jean-Marie-Albert), directeur du Comptoir d'Escompte, à Lille.

PIGAULT DE BEAUPRÉ (Louis-Antoine-Gaspard), ✻, ingénieur des ponts et chaussées, à Pau.

PINCHART (Alexandre), chef de section aux Archives de l'Etat, à Bruxelles.

PONCHART, inspecteur de la librairie, à Boulogne-sur-Mer.

RICHAUD (L.), licencié-ès-lettres, proviseur du Lycée impérial, à Troyes.

RICOUR (Auguste-François-Bernard), licencié-ès-lettres, professeur adjoint de mathématiques au Lycée impérial, à Douai.

ROBERT (Joseph), curé du Transloy, près de Bapaume.

RUBIO-Y-ROSICHY (Joaquin), chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne, à Cadix.

SAINT-QUENTIN (Auguste), inspecteur des douanes, à Montmédy (Meuse).

SERVAUX, chef du bureau des Sociétés Savantes au ministère de l'instruction publique, à Paris.

SMITH (John-Frédéric), littérateur, à Windsor (Angleterre).

SOLERNON-Y-CASTELLANOS (Isidoro), membre de l'Académie royale d'histoire, à Madrid (Espagne).

SOUQUET (Gustave), membre de plusieurs Sociétés Savantes, à Etaples.

VANCASSEL (Jean-Jacques), receveur principal des douanes en retraite, adjoint au Maire de Gravelines.

VANDRIVAL (Eugène-François), chanoine honoraire, professeur d'écriture sainte et d'archéologie au grand séminaire, à Arras.

VARGAS (Don Manuel-Rafaël de), commandeur et chevalier de plusieurs ordres, ancien chef de l'administration civile des îles Canaries, à S^te^-Croix de Ténérife (Espagne).

VERCIER, professeur au collége de Dôle (Jura).

VERLY (Charles-Narcisse), architecte, conservateur des médailles du Musée de Lille.

VILLANUEVA (Don Miguel-Kuik de), commandeur de l'ordre de Charles III et chevalier de plusieurs ordres, membre de l'Académie espagnole d'archéologie, à Madrid (Espagne).

VUILLEMIN (Emile-Alexandre), ingénieur en chef des mines d'Aniches, à Auberchicourt.

WAKERNIE (Désiré-Charles Emmanuel), conservateur du Musée à Cassel.

WOETS (Joseph-Bernard), compositeur de musique, à Tours.

ASSOCIÉS LIBRES.

MM.

DEBAILLON, ancien conseiller à la Cour impériale de Douai, à Paris.

FOORT (Pierre-François-Théophile), interprète des langues espagnole et italienne, à Dunkerque.

HEID, professeur de musique et maître de chapelle de l'église St-Eloi, à Dunkerque.

HERREBRECHT, opticien, à Dunkerque.

HOVELT (Aubert), officier des douanes, à Dunkerque.

LEDUC (H^te^), compositeur et professeur de musique, à Dunkerque.

MANOTTE (Louis), d°. d°.

NEERMAN (Jean-Baptiste), d°. d°.

PENSUET, ingénieur civil, à Dunkerque.

SAUVAGE (Jean-Louis-Désiré), employé auxiliaire à la recette principale des contributions indirectes, à Dunkerque.

SIMON, employé des douanes en retraite, à Dunkerque.

VANDEZANDE (Eugène-Dominique), constructeur de navires.

VANHERCKEL (Constant-Joseph), compositeur et professeur de musique, à Dunkerque.

ZEIGLER, ingénieur mécanicien, à Dunkerque.

SOCIÉTÉS AVEC LESQUELLES CORRESPOND LA SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE.

1° EN FRANCE.

Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix (Bouches-du-Rhône).

Société d'Emulation, à Abbeville.

Société des Antiquaires de la Picardie, à Amiens.

Société Linnéenne de Maine-et-Loire, à Angers.

Association Florimontane d'Annecy (Savoie).

Société Impériale des Sciences, des Lettres et des Arts, à Arras.

Société Centrale d'Agriculture du Pas-de-Calais, à Arras.

Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

Société Archéologique de l'arrondissement d'Avesnes (Nord), à Avesnes.

Société d'Archéologie, Littérature, Sciences et Arts, à Avranches.

Société Archéologique de Béziers (Hérault).

Académie Impériale, Sciences, Belles-lettres et Arts, à Bordeaux.

Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts, à Boulogne-sur-Mer.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Caen.

Institut des Provinces de France, à Caen.

Société française d'Archéologie, à Caen.

Société d'Emulation, à Cambrai.

Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et des Arts du département de la Marne, à Châlons.

Société d'Histoire naturelle de Savoie, à Chambéry.

Société académique, à Cherbourg.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Dijon.

Société Impériale et Centrale d'Agriculture, Sciences et Arts du département du Nord, à Douai.

Société des Amis des Arts, à Douai.

Comité Flamand de France, à Dunkerque.

Société d'Emulation du département des Vosges, à Épinal.

Société hâvraise d'études diverses, au Hâvre.

Commission historique du département du Nord, à Lille.

Société Impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille.

Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de la Haute-Vienne, à Limoges.

Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Mâcon.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, au Mans (Sarthe).

Académie de Metz.

Académie de Stanislas, à Nancy.

Société Impériale des Antiquaires de France, à Paris.

Société de l'Histoire de France, à Paris.

Société Géologique de France, à Paris.

Société de la Morale Chrétienne, à Paris.

Académie Impériale de Rheims.

Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rhodez.

Société Libre d'émulation, de commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.

Société des Antiquaires de la Morinie, à St-Omer.

Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts, à St-Quentin.

Société Archéologique, à Sens.

Société Archéologique, Historique et Scientifique, à Soissons.

Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var, à Toulon.

Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Valenciennes.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

2° A L'ÉTRANGER.

Académie des Sciences, à Amsterdam (Hollande).

Académie d'Archéologie de Belgique, à Anvers.

Académie royale de Belgique, à Bruxelles.

Société royale des Beaux-Arts et de Littérature, à Gand (Belgique).

Société Archéologique du comté de Kent (Angleterre).

Société Libre d'Emulation de Liége (Belgique).

Société Néerlandaise des Lettres, à Leyde (Hollande).
Académie royale d'Histoire, à Madrid (Espagne).
Académie espagnole d'Archéologie, à Madrid (Espagne).
Société Philosophique et Littéraire de Manchester (Angleterre).
Société Archéologique de Namur (Belgique).
Société Historique et Littéraire de Tournai (Belgique).
Institut impérial et royal de Géologie, à Vienne (Autriche).

ADDITION

A L'ARTICLE SUR LA VARIATION DE L'AIGUILLE AIMANTÉE.

Trois observations par jour de l'aiguille n° II, restant sur son pivôt, peuvent donner approximativement les variations diurnes de l'aiguille; elles ont été faites à 8 heures du matin, à 1 heure 1/2 et à 8 heures du soir :

7 Mai...	19° 31',5	19° 56'	19° 39'
8 » ...	19 31	19 53	19 31,5

AIGUILLE RETOURNÉE.

10 Mai...	19° 34'	19° 45'	19° 29,5'
11 » ...	19 34	19 41	19 31,5

NOTE

RELATIVE A L'ESSAI HISTORIQUE SUR LE SUJET D'AMPHITRYON

(Voir page 432).

D'après les renseignements que M. de Coussemaker, président du Comité Flamand de France, a bien voulu me transmettre, et qui me sont parvenus malheureusement trop tard, l'Amphitryon de Molière aurait été traduit en flamand en 1670 sous ce titre : ***Amphitrion, bly eindend spel.*** On croit que la pièce qui parut en 1730 à Amsterdam, sous le titre de ***Jupiter en Amphitrion***, est le même ouvrage; toujours est-il que c'est une traduction de Molière.

M^is^ DEQUEUX DE SAINT-HILAIRE.

INDEX ALPHABÉTIQUE [1]

—

A

Aa (L'), 79, 80.
Abbayes de St-Winoc, 363.
Académies de Berlin, 419.
Œdème général, 152.
Adynamie, 151-153.
Aetius, 396.
Affections éruptives, 153, du tube digestif, 187.
Alain Chartier, 7.
Alard, 5-16.
Aiguille aimantée, 389.
Avie, 367.
Alcmène, 434 à 470.
Amandus d'Aquitaine, 306.
Amiens, 36.
Amitié (L'), Fraternité, loge maçonnique, 416.
Amphitryon, 432 à 470.
Angines, 166-168, couenneuse, 171, épidémique, 171-172, leur marche, 174, leur traitement, 177.
Andrienne (L') de Térence, 457.
Arago, 23.
Archéologie, 12.
Archiduc (L'), Léopold-Guillaume d'Autriche, de 366 à 388.
Architecture, projets, 23.
Archives communales, 33.
Armentières, 366, 369, 377.
Attila, 364, 396.
Automne 135.
Autopsies, 161, 162.

B

Baal, 363.
Baalberg, nom de Bergues, avant sa conversion au Christianisme, 363.
Boecquel, météorologiste, 106, 117, 119, 121, 123.
Balzac, 10.
Bataille des Dunes, 22.
Baromètre, 70, 114 à 117.
Bauduin, le Chauve, 363.
Becquerel, 117.
Belly, directeur du percement de l'isthme de Panama, 40.
Bergues, 65, 358 à 369.
Bérigny, 117, 120, 121, 123.
Bibliothèque communale, 33.
Biot, 23.
Bloeme, 19.
Bobillier, 16, 67, 103, 356.
Boileau, 463.
Bonvarlet, 6, 62.
Boone, capitaine au pilotage, 123.
Boutoille, 5.
Broquant, 62.
Brouillards, 70, 92, 93.
Bulletin monumental, 353.
Broidel, médecin, 144.

(1) Cet Index est dû aux soins de M. Auguste Everhaert.

C

Caius, empereur, 8.
Camoens, 459.
Canaux, 88, 81.
Carlier, Amand, 6.
Capadose (Mme), 19.
Capitole, 11.
Caron (Ant.), 19.
Cartes des voies romaines de l'arrondissement, 18.
Catarrhes suffocants, 219.
Cavalier, chirurgien, 66.
Caves, 75.
Chaleurs extraordinaires, 107, 108 à 112.
Chambres de rhétorique, 9, 10.
Chapelle d'Angoulême, 179.
Charles IX, 10.
Chartier, Alain, 7.
Chiens, 403.
Choléra, 68, 195 à 200.
Cholérine, 193 à 195.
Chomel, 200.
Chroniques de Bergues, 358.
Cid (Le) 461.
Civilisation, 13.
Colme, 79.
Comédies de Térence, 19.
Comète de Donati, 129.
Comices, agricole, 33.
Comines, 369.
Comité Flamand, 15, 34.
Commissions pour étudier les moyens d'amener les eaux à Dunkerque, 78, des logements insalubres, 75.
Comptes rendus, 15.
Concours, 1859, 21 à 29.
Congrès, 352 à 353, des loges maçonniques de France, 417.
Conjonctivité, 163.
Conquêtes (les deux), poëme, 22.
Conseil, 6, 16.
Conseils de salubrité, 66, central, 66 à 70, d'hygiène, 67.
Constitution médicale de Dunkerque, 134.
Coqueluche, 260, son traitement, 261, sa fin, 262.
Corneille, 433 à 468.
Cousin, Louis, avocat, président de la Société Dunkerquoise, 5, 17, 352, 358.
Couvent, 19.
Crinoline, 12.
Cuel, 6.
Cyclas, 12.

D

De Baecker, 6, 19.
De Bertrand, 6, 17, 19, 368, 396, 412.
De Carraccena, 380.
De Caumont, 353.
De Causans (le comte), 16.
De Charme, 356.
De Clebsattel, 6.
De Coussemaker, 19, 356.
Déclinaison (de l'aiguille aimantée, 389 à 395.
De Cuvillon, 20.
Dehaene, docteur, 182, 183.
Dehous, chirurgien, 68.
De Humboldt, 14.
De la Rive, 117.
Delambre, 23.
De la Plane, 20.
De Laeter, 19.
De la Roière, 6, 20, 61, 358.
De Lesseps, directeur du percement de l'isthme de Suez, 40.
Delmas, 20.
Delpit, 20.
Delye, 5, 352, 357.
Denys (le Tyran), 439.
Dequeux de St-Hilaire, 432.
Derode, Victor, père, 5, 15, 17.
Desmitt, 6, 62.
Desmyttère, 20.

De Rive, 20.
De Rantzau, 367 à 375.
Desmartis, docteur, 224.
Destoncher, avocat et conseiller à l'Amirauté, 416.
Dessèchement des Moëres, 82.
De Tournay, Arnould, 396.
Diarrhées, 187, 189, 190, traitement, 192.
Dickson, 62.
Dieudonné, préfet du Nord, 64.
Diphterine, 174.
Discours, 6, 40 et 352.
D'Ingrande, 6, 21, 40, 61.
Dixmude, 373, 386, 387.
Dyssenteries en 1853 et 54, 187, 188, traitement, 192.
De Hapsbourg (comte de Flandre), 364.
Douxlieu, 410.
Dow, colonel, 433, 435, 436.
Drainage, 38.
Druider, 7.
Dunes, 71.
Dunkerque, 23, 63, 65, 71, 103.
Duriau, 356 à 421.
Dryden, 468.

E

Eaux, 70, 75.
Eclipse de lune, 128.
Ecoles de tout genre, 32.
Education des femmes, 41.
Eloi (St), 71.
Elshoecht, 17.
Enguerrand de Crequy, 359.
Ennins, 446.
Epidémies, de 1850 à 1860; — rougeole, 205; — fièvre puerpérale, 1854-55, 226 à 232; — ses diverses nuances, 232; — traitement: 1° propylactique; 2° curatif, 234; — circonstances dans lesquelles cette fièvre a principalement sévi, 237, à Dunkerque. — Fièvre intermittente en 1857-58, à Dunkerque, 238 à 241; — ses causes déterminantes pour cette ville; les effluves miasmatiques qu'engendrent de nombreux travaux de terrassement, etc., etc., 241 à 245; mêmes causes signalées dans son rapport par le docteur Lemaire; miasmes se propageant dans les divers quartiers de la ville suivant la direction des vents, 249, 250; — moyens de prévenir la formation des miasmes et le retour des fièvres proposé par le docteur Lemaire, 251; — conclusions du rapport sur l'épidémicité de 1857, 252; — rapport du docteur Villette, sur la fièvre observée en 1858, sur les garnisons de Dunkerque, Bergues et Gravelines, 252; — traitement par le sulfate de quinine, 254; — causes de cette fièvre: permanentes, 255; — spéciales en 1858, 256; — observations générales sur ces causes, 256; — grippe, en janvier 1858, 257.
Equinoxes, 87; — du printemps, 134.
Erysipèles, 1858; — presqu'épidémique, 163; — par infection, 166.
Essai sur la topographie médicale de Dunkerque, 65.
Essai sur le sujet d'Amphitryon, 438.
Eschyle, 438.
Estaires, 396 à 411.
Etude sur la scrofule, 421.
Euripide, 438.
Everhaert, 6, 62, 416, 472.
Exanthèmes, 165-170.
Exhibition, 1859, 38.

F

FAULCONNIER, 69.
FÊTE (la) du bon Dieu, chœur, 60.
FESTIVAL, 17.
FIÈVRES: puerpérale, 67;—intermittente, 68, 69, 138;—typhoïde, 139, 142, 244;—paludienne, 246;—traitement, 246.
FLANDRE (la) Occidentale, 362.
FLANDRE (la) au XVI[e] siècle, 26.
FOISSAC, docteur, 89, 133.
FOLLIE, capitaine du génie, 127.
FORGEAIS, 20.
FORGERONS (les), chœur, 40, 61.
FOORT, 19.
FRANCE (la), 14.
FRANC MAÇONNERIE, 417.
FROIDS extraordinaires, 112 à 114.
FUSION de toutes les sociétés de Dunkerque, 33-35.

G

GASSION, 71, 74, 75, 366, 369, 370, 386.
GAZETTE (la) médicale de Strasbourg, 118.
GÉOGRAPHIE: de la France, 18; — de Dunkerque, 71.
GÉRARD, sous-préfet de l'arrondissement de Dunkerque, membre honoraire de la Société Dunkerquoise, 5, 17, 40, 352, 355.
GETA ET BIRRIA, 450.
GIROUETTES, 126.
GOMART, 20.
GIGOT, chirurgien, 65.
GRANCEY (le comte de), 370.
GRÉGOIRE de Tours, 464.
GRÊLE, 70, 100, 101.
GRIPPE, en 1858, 257:—caractère météorologique de Janvier, échelle ozonométrique. Traitement, 258; — caractère épidémique, cause spéciale inconnue, 259; — fin, 259.
GRUNERT, 21.
GUTHLIN, 5, 56, 62.

H

HERCULE, 438, 439.
HÉSIODE, 438.
HISTOIRE: de St-Quentin, 20; — de Dunkerque, 69.
HISTOIRE météorologique et médicale de Dunkerque, 63.
HILDENBRAND, 200.
HYGROMÈTRE, 70, 101 à 103.
HIPPOCRATE, 133, 135, 167.
HOMÈRE, 438.
HOUZEAU, 117.
HOVELT (Edouard), 6.
HIVER à Dunkerque, 134.
HYGIÈNE des troupes, des prisonniers, 243.

I

IMPASSES, 74.
INFLUENCES atmosphériques, 167 à 170.
INSTITUT DE FRANCE, ses diverses sections, 37.
ISIDORE SOLERNIN, 19.

J

JACQUOT, 19, 61.
JAME (de Sédan), 119, 120, 123.
JEAN BART, 59.
JEUX floraux, 11.
JOURNAL de médecine militaire, 65.
JOURS de pluie en Mars, 94.
JUPORTER, 440 à 470.
JUSTUS LIPSIUS, 362.

K

KAEMZ, météorologiste, 106.
KIEN (Benjamin), avocat, rédacteur du journal l'*Autorité*, 106.

L

LA BASSÉE, 374.
LA FONTAINE, 468.
LAMBERT, architecte, 24, 61.
LAMONT, 389.
LANDRECIES, 371 à 373.
LANGUE flamande, 361.
L'ARIOSTE, 449, 468.
LECOCQ, 19.
LEGRAND, 21.
LEMAIRE, docteur, médecin des épidémies, à Dunkerque, 67 à 70, 143, 181, 205, 208, 236, 239, 249.
LENS, 370, 376, 386.
LEPECQ DE LA CLOTURE, 164.
LIGNES télégraphiques, 129; — perturbations par les aurores boréales, 130.
LOGES maçonniques, l'Amitié Fraternité de Dunkerque, 416; — la Parfaite Union de Douai, 417.
LOPE DE VEGA, 459.
LOUPS, en 1587, 403.
LUNE, son influence sur les pluies, 95.

M

MALADIES, leur fréquence selon les âges et les sexes, 262 à 264; — selon les saisons, 135; — endémiques, leurs causes à Dunkerque, 201, 202; — épidémiques infectueuses, 140.
MALO (Gaspard), représentant à la Constituante en 1848, constructeur de navires et de machines à vapeur, 38, 62.
MANOTTE, Louis, 6, 34.
MARCHAND, 21.
MARDYCK, 368.
MARGUERITE D'ÉCOSSE, 7.
MARIANO-SORIANO, 20.
MARIGNAC, 117.
MECHAIN, 23.
MELANCHTON, 449 à 457.
MÉNAPIE, 361.
MENINGITE tuberculeuse, 424.
MER haute, basse, 72.
MÉTÉOROLOGIE, 131.
MEURIN, 21.
MICROSCOPE, 38.
MILTON, 468.
MISANTHROPE (le), 463.
MOLIÈRE, 432 à 470.
MOLLET, maire de Dunkerque, membre honoraire de la Société Dunkerquoise, 352, 355.
MORINIE, 361.
MORTALITÉ, 145; — des enfants pendant l'épidémie de rougeole en 1858, 225; — générale des enfants en 1858, 226, 267; — à Dunkerque de 1853 à 1859

inclusivement, 267 à 268.
MOERES, 81.
MUSÉE, 33.
MUSIQUE chorale, 24 à 26.

N

NANYNCK, 19.
NEIGES, 70, 98.
NEERMAN, 6.
NEUVE-EGLISE, 383.
NOTICES historiques, 20; — biographiques, 412.

O

OBSERVATIONS météorologiques, 17;—lieux et temps d'observations à Dunkerque, 125; — résumés, années 1850, 269; —1851, 276;— 1852, 283;— 1853, 290;—1854, 298;—1855, 305:—1856, 313;—1857, 321; —1858, 331;—1859, 341.
OBSERVATIONS sur les maladies les plus fréquentes à Dunkerque, mémoire par le docteur Thibault, 419.
OBSERVATIONS de l'Académie, 461.
OPÉRATIONS géodésiques à Dunkerque, 22.
ORAGES, 70, 87 à 92.
ORMEAUX de la route de Calais, 85.
ORPHÉON DUNKERQUOIS, 5, 17, 26, 34, 40, 56, 62.
OTITE, 163.
OURAGANS, 84, 85.
OZONE, 70. — oxygène électrisé, 117 à 125;—influence de l'ozone, 168.
OZONOMÉTRIE, 127.

P

PANAMA, percement de l'isthme de, 40.
PANARIS, 163.
PAPETIERS (les), chœur, 61.
PAPIERS ozonométriques, 118 à 120.
PENSUETTE, 82.
PÉTRARQUE, 8,
PHARE (le), journal d'Ostende, 19.
PHÉNOMÈNES météorologiques, 70, 127, 128;—dépressifs, 171.
PIGAULT DE BEAUPRÉ, 6, 17.
PLANS, 75. 93.
PLAUTE, 435 à 470.
PLUIES, 70, 94, 96; — suivant les saisons à Dunkerque, 97.
PLUVIOMÈTRE de Pixii, 93, 123.
PRESSION atmosphérique, 126.
PRINTEMPS, 134,
PSYCHROMÈTRE d'August, 102.
PUITS artésien, d'Ostende, 19.

Q

QUINAULT, 468.
QUIQUET, 6.

R

RABELAIS, 10.
RACINE, 433.
RAPPORTS, 16, 17, 20; — du docteur Lemaire, 249; — du docteur Villette, 225; — du docteur Zandyck, père, 264 à 267; — de M. Thilu, médecin, 268.

Réunion mensuelle du 13 Avril 1860, 352.
Revues, 14.
Richard, 21.
Richelieu, 461.
Romains (les), 364.
Rhinton, 447.
Rhintonica fabula, 447.
Rotrou, 438 à 467.
Rougeole, 69, 164.
Revues de Dunkerque, 17, 73.

S

St-Omer, 369.
Sts Fuscien, Amand, Prat, Victorin, Victrice, Vaast, 376 et 97.
Sancho Pança, 469.
Schœnbein, 117, 118.
Scrofule, 421 ; — larvée, 422.
Séances publiques, 1859, 5.
Sentius Augustinus, 7.
Senèque, 449.
Shakespeare, 438, 468.
Sociétés de Dunkerque, 11, 15, 32 ; — Dunkerquoise, 23, 34 ; — Dramatique, 34 ; Musique communale, 34 ; — de St-Vincent de Paul, 416.
Sol à Dunkerque, 73, 74.
Solstices, 87.
Sondages, 18,
Sophocle, 438.
Stoll, 154, 200.
Sturne, médecin à Blandecques, 180.
Suétone, 12.
Suez (percement de l'isthme de Suez), 40.
Sulfate de quinine, 150.
Sydenham, 135, 161, 200, 203.

T

Tartuffe, 463, 465.
Température, 70, 103 à 114, 126.
Térence, 445.
Terquem, professeur d'hydrographie, 6, 17, 389.
Thélu, médecin, 5, 268.
Thélu, pharmacien, 77.
Théodolite boussole, 389.
Thermomètre, 70, 103 à 114, 126 ; — à bulle d'air, 126 ; — horizontal, 126 ; — exposition du th., 126.
Thibaut, docteur (notice sur), 412 à 420.
Tillier, Jules, 56.
Tour (la) de Dunkerque, poème, 56.
Troubles religieux de la Flandre au XVIe siècle, 61.
Trousseau, médecin, 172, 218, 261.
Tully, médecin, 63.

V

Vaccine, 154, 158.
Vandercolme, 38, 62.
Vanricke, 19, 62.
Variole, 69, 153, 156.
Varioloide, 155. 156.
Vauvenargues, 460.
Vents, 70, 82 ; — dominants à Dunkerque, 84, 86, 94, 126, 134.
Verly, Ch., 21.
Villette, médecin de l'hôpital militaire de Dunkerque, 239.

VITAL (de Blois), 435 à 457.
VINCENT, 21.
VOIES romaines, 17, 18.
VOLTAIRE, 13, 463, 468.
VOX POPULI, poème, 22.

W

WAETERINGUES, 81.
WINOC (St), 361.

Y

YPRES, 384.

Z

ZANDYCK, fils, docteur, médecin en chef de l'hôpital de Dunkerque, 17, 63, 357.
ZANDYCK, père, 66.
ZIÉGLER, ingénieur, 39, 62.

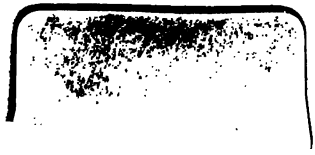
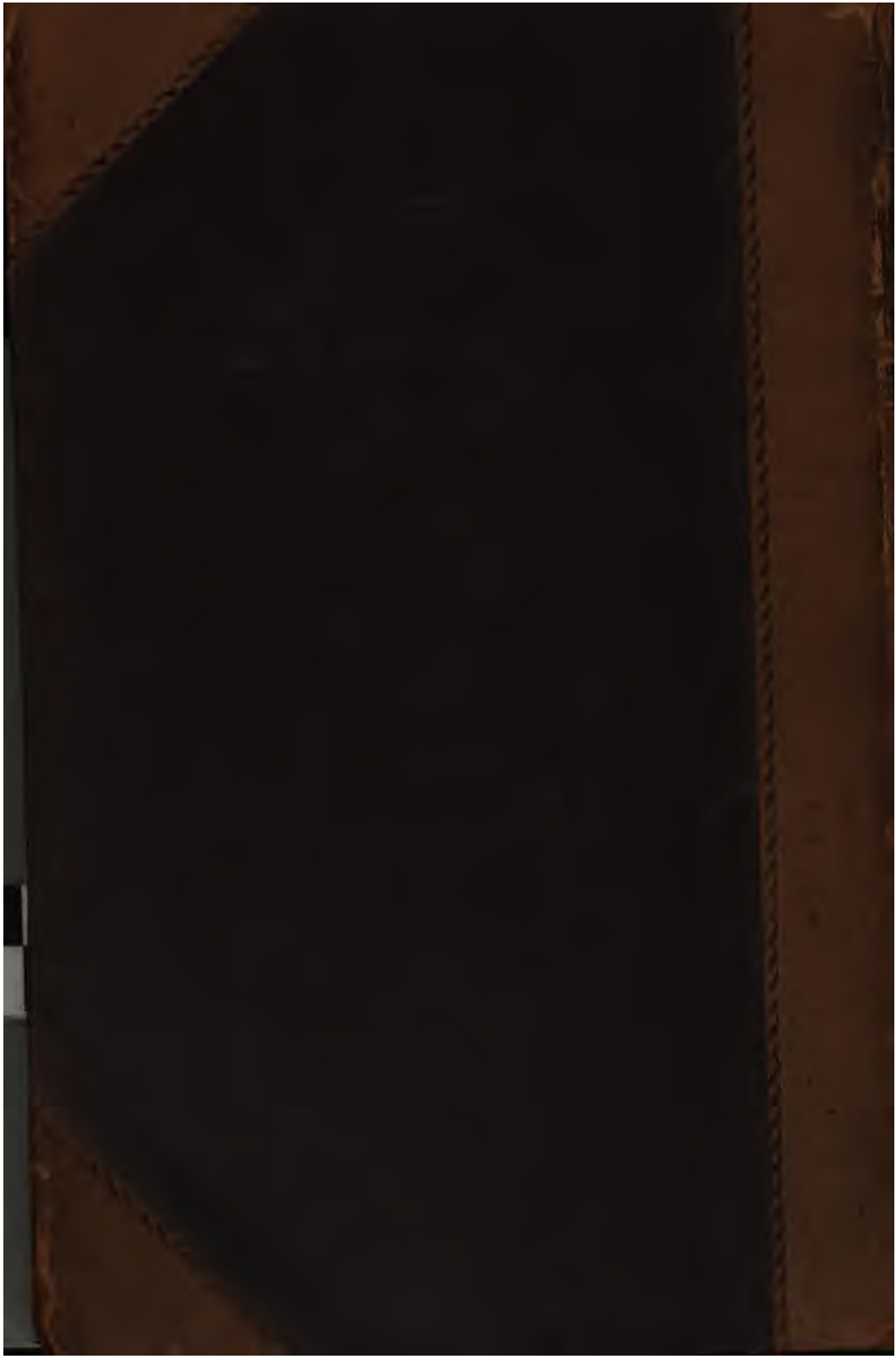
TABLE DES MATIÈRES.

La Société Dunkerquoise laisse à chacun des auteurs des travaux insérés dans le présent volume, la responsabilité de ses œuvres, tant pour le fond que pour la forme.

Page.

Séance publique du 27 Juin 1859. 5
Discours prononcé à cette séance par M. Delye, président. 6
Compte-rendu des travaux de la Société Dunkerquoise et du concours de 1859, par M. V. Derode, secrétaire perpétuel 15
De l'Education des Femmes, lecture faite par M. Gérard (Stanislas), membre honoraire et sous-préfet de l'arrondissement de Dunkerque. 40
La Tour de Dunkerque, poésie par M. Güthlin, membre titulaire résidant 56
Histoire météorologique et médicale de Dunkerque, de 1850 à 1860, par le docteur Zandyck, membre titulaire résidant 63
Discours de M. Cousin, élu président de la Société Dunkerqnoise (réunion mensuelle du 15 Avril 1860). . . 352
Chronique de Bergues-St-Winoc, traduite et analysée en partie par M. Charles Delaroière, membre correspondant 358
De la détermination de la déclinaison de l'aiguille aimantée à Dunkerque, en Mars 1860-1861, par M. Terquem, membre titulaire résidant. 389
Petite chronologie pour l'histoire d'Estaires, par M. Arnould Detournay, membre correspondant 396
Notice biographique sur le docteur Thibault, par M. Raymond De Bertrand, membre titulaire résidant . . 412
Etude sur la Scrofule à Dunkerque, par le docteur Frédéric Duriau, membre résidant 421
Essai historique sur le sujet d'Amphitryon, par M. le marquis Dequeux de St-Hilaire, membre correspondant . 432
Liste générale des membres de la Société Dunkerquoise pendant l'année 1861 471
Sociétés avec lesquelles correspond la Société Dunkerquoise 483
Index alphabétique 487

ERRATA.

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE :	LISEZ :
98	13	Neiges	Neige.
102	30	69,07	95
102	31	37,07	46.
102	32	37,07	46.
143	24	Départemente	Départements.
145	7	De cas	Des cas.
148	24	Graves	Grave.
155	13	Variole	Varioloïde.
175	21	Les voiles	Le voile.
269	1er tableau	1850. Heures	1850. Mois.
276	1er tableau	1851. Heures	1851. Mois.
315	2e tableau dernière colonne	Maximum d'humidité	Minimum d'humidité.

Dunkerque.— Typographie Benjamin KIEN, rue Nationale, 26.